N° 584 33e Année. Tome CLIX 15 Octobre 1922

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France .... 3 *fr.* 50 | *Étranger* .... 4 *fr.*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉMISSION

De Bons du Trésor 6 0/0

A TROIS OU CINQ ANS

Le 9 octobre a été ouverte l'émission des nouveaux **Bons du Trésor 6 0/0** à échéance de trois ou cinq ans, au gré des souscripteurs. Elle pourra se prolonger jusqu'au mardi 10 novembre au plus tard, e ministre des Finances s'étant réservé la faculté de la faire cesser vant cette date. Les souscriptions sont reçues sans formalités, comme elles des Bons de la Défense Nationale, par toutes les caisses publiues, la Banque de France, les Etablissements de crédit, les Agents e change, les Notaires, etc...

Le prix d'émission a été fixé à 497 fr. 50 par Bon d'une valeur noinale de 500 francs. Ces bons seront remboursés au pair le 25 sepembre 1925, ou à 507 fr. 50 le 25 septembre 1927, soit avec une rime intéressante de 7 fr. 50, si les porteurs désirent les conserver endant cinq ans au lieu de trois. Les intérêts de 30 francs par an, xonérés d'impôt, seront payés par moitié chaque semestre les 5 mars et 25 septembre de chaque année. Délivrés au moment de la ouscription, les titres seront établis au porteur ou à ordre ; ils pouront même être **barrés**.

Des coupures de 5.000 francs seront également mises à la disposion des souscripteurs; elles seront, par conséquent, remboursables 5.000 francs le 25 septembre 1925 ou à 5.075 francs le 25 septemre 1927.

Ces valeurs nouvelles ne bénéficieront pas seulement de tous les rivilèges accordés aux Bons de la Défense Nationale et d'intérêts senblement plus élevés; elles pourront, en outre, être échangées cone des titres des futurs emprunts avec une prime qui ne devra pas re inférieure à 1 fr. 25 par bon de 500 francs.

On se rappelle avec quel succès ont été émis, l'année dernière, les ons du Trésor 6 0/0 à deux ans; l'émission des Bons 6 0/0 à trois cinq ans sera certainement accueillie par l'épargne avec la même veur.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Philosophie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE			ÉTRANGER		
Un an	60	fr.	Un an	75	fr.
Six mois	32	»	Six mois	40	»
Trois mois	17	»	Trois mois	21	»

Depuis juillet 1920, le prix du numéro est de 3 fr. 50 ; tous les numéros antérieurs se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259.31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 15 centimes, s'abonner au moyen d'un chèque postal modèle 1418 B, dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259.31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France, Marc Texier.



THÉOPHILE GAUTIER

POÈTE

—

Il est dans certaines vies un événement qui efface le souvenir de tous les autres. Jour bienheureux où il semble qu'un homme trouve l'attitude choisie qui le campera devant la postérité ! Gautier a été marqué à jamais par la bataille d'*Hernani*. Aux jours arides de sa maturité, il évoquait souvent avec une orgueilleuse mélancolie le temps où, de toute la fougue de ses dix-neuf ans, il avait lutté pour la pièce dont le triomphe devait être celui de l'art romantique.

> J'étais géant alors et haut de cent coudées.

Non sans tristesse, il se disait parfois que rien ne persisterait de lui si ce n'est le souvenir de l'insolent gilet rouge arboré le 25 février 1830. A la réflexion, il ne lui déplaisait pas de laisser comme image unique de lui-même celle du combattant d'*Hernani*. Ce jour du 25 février 1830 n'avait-il pas éveillé la flamme dont il s'exalterait jusqu'au terme de sa vie ?

> Cette date, écrivait-il longtemps après, reste écrite dans le fond de notre passé en caractères flamboyants : la date de la première représentation d'Hernani ! Cette soirée décida de notre vie ! Là nous reçumes l'impulsion qui nous pousse encore après tant d'années et qui nous fera marcher jusqu'au bout de la carrière. Bien du temps s'est écoulé depuis, et notre éblouissement est toujours le même. Nous ne rabattons rien de l'enthou-

siasme de notre jeunesse et toutes les fois que retentit le son magique du cor, nous dressons l'oreille comme un vieux cheval de bataille prêt à recommencer les anciens combats.

Nous n'avons point dessein de ressusciter ici le jour célèbre qui devait voir l'épisode capital de la guerre entre les « grisâtres » et les « flamboyants ». Nous voulons simplement remarquer que le jour décisif pour le Romantisme contribuait sans doute pour une large part à vouer définitivement Gautier à la poésie. Ce geste d'un peintre qui abandonnait son art pour l'art des vers est significatif de l'époque. Gautier en se donnant à la poésie avait à peine la sensation de changer d'art. Faire passer dans la poésie le pouvoir de fixer les formes et les couleurs dont se revêt le monde extérieur, telle était l'une des premières prétentions de la jeune littérature romantique. Un grand mouvement littéraire n'est pas seulement une orientation nouvelle des esprits, il est aussi une révolution technique s'accomplissant par l'emprunt à un autre art de nouveaux moyens d'expression. Pour être juste envers les symbolistes, il faut savoir qu'ils cherchaient à rivaliser avec les musiciens. Pour être juste envers les premiers poètes romantiques, il faut voir leur volonté de rivaliser avec les peintres. Les jeunes romantiques en face d'un univers qui les éblouissait de ses formes opulentes et de ses couleurs luxueuses souffraient de voir régner une langue abstraite qui refusait de fixer tout ce qui appartenait au monde de la sensation. Ils jetaient un regard d'envie sur les toiles des jeunes peintres qui captaient tous les aspects vivants et rayonnants des choses et, plus ou moins consciemment, ils cherchaient à faire passer dans leurs poèmes les effets qu'obtenaient les peintres dans leurs compositions. Voyons donc dans le geste de Gautier quittant la peinture pour la poésie non seulement un geste individuel sans portée, mais au contraire un symbole de haute valeur. Le geste de Gautier est significatif d'une révolution : l'art pictural apportant ses moyens d'expression à la poésie, la pénétrant pour l'enri-

chir en créant du même coup la langue artistique moderne.

Bien significative aussi la ferveur du Gautier de 1830! Il venait à la poésie dans un enthousiaste élan. Et cette mentalité ne lui était pas particulière. Tous ces jeunes gens de 1830 croyaient vivre en l'une de ces époques privilégiées où l'adorable visage de la beauté semble se dévoiler soudain. Tous dans un religieux sentiment de l'art pensaient que le fait de réaliser la beauté pouvait compenser toutes les épreuves et toutes les misères d'ici-bas. Tous vivaient le vertige de l'explorateur qui aborde une terre inconnue. Cette terre nouvelle, frissonnante et rayonnante, ils l'appelaient Poésie. Ils se grisaient de traduire par des mots la magie des formes et des couleurs du monde visible; ils se grisaient du pouvoir conquis par l'individu de chanter ses extases et ses détresses et de laisser vibrer sous les doigts de l'émotion le plus intime, le plus secret de lui-même. C'était une fièvre créatrice inouïe.

Une sève de vie nouvelle, nous dit Gautier, circulait impétueusement. Tout germait, tout bourgeonnait, tout éclatait à la fois. Des parfums vertigineux se dégageaient des fleurs; on était fou de lyrisme et d'art. Il semblait qu'on vînt de retrouver le grand secret perdu, et cela était vrai, on avait retrouvé la poésie.

Une mode d'aujourd'hui impose une excessive sévérité pour le Romantisme. Il n'est pas un de nos malheurs actuels qu'on ne veuille lui imputer. On y réussit, évidemment, à condition de jouer d'une dialectique qui, s'appuyant sur le principe que tout est dans tout, arrive à donner aux paroles et aux gestes d'écrivains grisés d'amour pour leur art la portée la plus imprévue. A côté des critiques sincères d'esprits sérieux, l'observateur désintéressé est bien obligé de constater que maintes attaques dirigées contre le Romantisme ont pour source secrète un médiocre bon sens obstinément dressé contre ceux qui, ne voyant aucune bonne raison de rejeter toute fantaisie dans la conduite de leur vie, pensent que les belles aventures passionnées et les larges échappées de rêve sont choses du plus haut prix.

On ne pardonne pas aux gens de 1830 d'avoir retrouvé la mentalité poétique et d'avoir voulu lui donner une place dans la vie. Les jeunes gens de 1830, au nom du lyrisme, du caprice et du rêve, malmenèrent un peu ce qu'ils dénommaient plus ou moins justement d'ailleurs « le bourgeois ». L'homme du bon sens quotidien et des idées rassies se livre de nos jours à une contre-offensive un peu lourde parfois, — et tout cela est dénué d'une quelconque influence sur les destinées du monde.

Il est très facile de triompher des romantiques, — trop facile même. De massifs raisonnements triompheront toujours du caprice et de la fantaisie, mais le caprice et la fantaisie, dialectiquement vaincus, n'en persévéreront pas moins, aussi longtemps que le monde sera monde et que la terre verra passer les inutiles générations d'humains. Tenons compte à Gautier et à ceux de sa génération d'avoir sacrifié noblement à la poésie ! Reconnaissons leur désintéressement et leur pieux enthousiasme ! Le monde d'aujourd'hui s'est beaucoup appauvri de ce côté-là ! « Oui nous avons cru, nous avons aimé, nous avons admiré; nous étions ivres du beau, nous avions la sublime folie de l'art », écrivait Gautier en songeant à la génération de 1830. De grâce, ne leur démontrons pas avec trop d'insistance qu'ils se trompaient.

Parler de Gautier, c'est parler de la bataille d'Hernani et de la génération romantique de 1830. N'oublions pas que tous les poètes de cette première génération romantique étaient de fort jeunes gens. Gautier avait alors 19 ans ! Victor Hugo, le chef de l'école, n'avait que 28 ans. « Dans l'armée romantique comme dans l'armée d'Italie, note plaisamment Gautier, tout le monde était jeune. » La bataille d'Hernani, Gautier la caractérise fort justement en disant qu'elle représentait le combat « où toute la jeunesse semblait se ruer d'un seul élan vers l'avenir, ivre d'enthousiasme et de poésie ».

Nous touchons peut-être là à un caractère essentiel pour

la compréhension du Romantisme. Ne devrait-on pas considérer ce fait que le Romantisme fut essentiellement un mouvement de Jeunes qui, par un phénomène unique dans l'Histoire littéraire, réussirent à s'imposer presque immédiatement au public. Les caractères de la littérature romantique de 1830 sont les caractères de la jeunesse. Elans fougueux, enthousiasmes ardents, faisant place soudain aux inexplicables mélancolies et aux crises de désespoir! Même ardeur à vouloir souffrir qu'à vouloir jouir ! Joie folle d'exister mêlée au sentiment brûlant de la vanité de toutes voluptés ! Alternance des appétits infinis et des désillusions sans mesure lorsque le réel vient durement rappeler que la limite et la contrainte ferment partout notre horizon ! Ni l'indulgent sourire, ni la quiétude dans les demi-satisfactions, qui sont l'apanage de la maturité, mais toujours le passage d'un extrême à l'autre. Ajoutez la tendance à juger la réalité d'après ses rêves et non ses rêves sur la mesure de la réalité. Ajoutez encore la conviction intime de tous les jeunes gens qu'il n'est de bonheur que dans la passion et par la passion et voyez comme tout cela s'identifie à la mentalité romantique. Ne demandons ni aux jeunes gens, ni aux romantiques l'aptitude acquise par l'expérience, à mettre nos joies et nos douleurs à leur juste place dans l'ensemble des choses. Le jeune homme qui croit toucher à la réalisation de son rêve voit se métamorphoser merveilleusement le monde. Une bonté infinie lui semble présider à toutes choses. Vient une déception ? L'Univers immédiatement lui paraît voué au mal et à la douleur et il se dresse de toute sa taille contre l'ordre des choses ! Tous les traits de la jeunesse, nous les retrouverions dans le Romantisme. Le jeune homme fait volontiers commencer toutes choses avec lui. Les efforts du passé ne lui inspirent qu'un médiocre respect. Il croit facilement bouleverser tout ce qui est pour faire passer son rêve dans la réalité. Il vit d'illusions et ne veut pas savoir que ce sont des illusions. Il revendique comme un droit l'essai de la liberté totale. Il

croit de tout cœur à la spontanéité créatrice. Toujours et partout, il réclame la plongée à corps perdu aux domaines de la fantaisie et du caprice. Toutefois, le jeune homme qui livre tout son être à l'imprévu de l'imagination et de la passion ne se prend pas tant au sérieux qu'on pourrait le penser. Le jeune romantique append à son côté sa bonne dague de Tolède ; il tient prêt le manteau couleur de muraille qui sied aux entreprises périlleuses ; tour à tour il boit comme Han d'Islande dans un crâne et se maudit d'avoir vu le jour comme René, mais à l'occasion, il vous avoue qu'il prend tout cela beaucoup moins au tragique qu'on pourrait le croire. Pour bien juger la mentalité des romantiques, il ne faut pas trop se laisser prendre à toutes leurs effusions. N'oublions ni René, ni Werther, mais relisons les *Jeune France* de Gautier, un chef-d'œuvre de malice et d'ironie, où l'on voit le héros romantique se gausser si gentiment de lui-même.

Somme toute, la jeunesse et le romantisme ont droit à quelque indulgence. Tout cela est mêlé d'un peu de folie, mais la Sagesse qu'on prêche généralement ne fait-elle pas estimer quelque folie ? Et comme il serait triste d'habiter un monde régi par la seule raison, — un monde où il n'y aurait plus ni passions, ni religions, ni rêves, ni métaphysique, ni spiritisme, — un monde sans jeunesse et sans folies, un monde, en définitive, privé de son *romantisme éternel*. Oui, sans doute, les romantiques ont tort sur bien des points, mais ils ont tort à la manière des jeunes gens. Les gens mûrs et de sens rassis les blâment. Bien souvent, au fond d'eux-mêmes, ils envient leurs exaltations et leurs tristesses.

Celui qui s'estime pleinement satisfait lorsqu'il voit dans le monde les choses les plus diverses se réaliser selon leur type, celui-là sait gré à la génération de 1830 d'avoir été pleinement elle-même et d'avoir fait sonner quelques accents de jeunesse qu'on ne trouve pas ailleurs. Il déplorerait que les œuvres romantiques fussent absentes de notre patri-

moine. Et il sait que notre littérature est assez riche pour nous fournir en abondance les œuvres de maturité, de gravité et de méditation sereine qu'il ne convient pas de demander au Romantisme.

§

En bon romantique, le seul mot de poète imposait au Gautier de 1830 une vénération suprême. Hugo lui semblait incarner dans toute sa majesté la figure du Poète. Lorsqu'il put contempler le jeune maître, il fut aussi bouleversé que si Dieu s'était soudain dévoilé. Longuement, il avait rêvé aux apostrophes lyriques qu'il adresserait à l'auteur d'Hernani, mais son éloquence « ne dépassa pas le mutisme ».

Le culte de Gautier pour ceux qui portaient en eux une étincelle vraie de la poésie ne se démentit jamais. « J'ai une vénération profonde, disait-il, pour l'artiste véritable ; je l'admire comme une belle femme ou un homme heureux. » Mais entre tous les artistes, le poète lui semblait l'élu : « Le poète absolu, et arrivé au degré le plus inaccessible de perfection, serait aussi grand que Dieu... » Voulez-vous connaître à fond un homme ? Demandez-lui comment il se représente Dieu ? En vertu de l'axiome « si Dieu a fait les hommes à son image, les hommes le lui ont bien rendu », vous aurez une édifiante réponse. Un Voltaire qui a trop d'ennemis pour les atteindre tous ici-bas a besoin d'un Dieu « rémunérateur et vengeur » qui sanctionne ses rancunes dans l'au delà. Un Bossuet qui porte en lui l'étoffe d'un homme d'autorité et de gouvernement voit en Dieu l'Être qui a donné ses lois au monde et qui les maintient par sa volonté. Gautier considérant que l'activité poétique est la plus parfaite se laisse aller à penser que « Dieu n'est peut-être que le premier poète du monde ». Métaphysique qui en vaut bien d'autres et qui ouvre de larges espaces aux songeries ! Le monde, rêve poétique de Dieu ; chacun de nous, mot sonore du poème du monde, les grands hommes

se répondant à travers les temps comme des rimes choisies, cette vision de l'Univers n'a rien que de très séduisant.

Malheureusement pour lui, Gautier dut bientôt faire une constatation. Si Dieu vit amplement à composer le poème du monde, même sort n'attend pas les humains tourmentés par la noble ambition de créer poétiquement. Gautier constata avec quelque amertume que ses revenus ne croissaient pas proportionnellement au nombre de ses rimes. Et la vie se présenta à lui sous cette forme prosaïque : Vivre d'abord, rimer ensuite. Mieux encore, il s'aperçut que la complexité des besoins créés par la vie sociale exclut le loisir de rimer. Gautier se trouva saisi par cette imprévisible situation : Quittant la peinture par amour de la poésie, il dut donner presque toute son activité à une besogne de feuilletonniste dans un journal. Le dévouement de sa vie à la poésie le conduisit littéralement aux travaux forcés de la littérature ! Sous la pression des circonstances il dut écrire la valeur de 300 volumes, dont 3 seulement de poésies ! Il y eut là un drame secret qui dut être vraiment angoissant : L'amant de la poésie fut de bonne heure exilé du temple de la Poésie. Il vécut sous l'accablement de la tâche de journaliste dans la nostalgie de la Poésie qui brillait à ses regards sur des terres inaccessibles. Il rêva tristement le loisir nécessaire pour la contemplation créatrice, la solitude parmi la libre nature où naissent les longues rêveries, mères de toute inspiration.

O poètes divins ! Je ne suis plus des vôtres !
On m'a fait une niche où je veille, tapi
Dans le bas d'un journal; comme un dogue accroupi.

Ainsi soupirait-il ! Lui qui rêvait les poèmes durables comme le marbre, il se vit réduit à l'éphémère feuilleton qui vit l'espace d'une soirée. Lui qui vénérait la perfection dut parler chaque jour d'œuvres insignifiantes.

Il lui arriva de regretter le geste fervent qui lui avait fait quitter la peinture pour la poésie. Le poète impeccable envia au cours d'un voyage en Espagne le toréador Montès,

choyé des foules, couvert de prestige et d'or. « Poète, disait-il, je me suis mis à envier le gladiateur, je regrettai d'avoir quitté l'action pour la rêverie. » Et dans une lettre écrite en 1858, l'exalté de la poésie, le superbe lutteur de la bataille d'*Hernani*, le hautain et mordant écrivain qui, dans la préface de *Mademoiselle de Maupin*, affranchissait l'art de toutes les misérables contingences, écrivait :

... Personnellement je n'ai plus aucun agrément sur terre. L'art, les tableaux, le théâtre, les livres ne m'amusent plus ; ce ne sont pour moi que des motifs d'un travail fastidieux.

Derrière l'impassible poète d'*Emaux et Camées*, il y eut un homme qui fut blessé dans son rêve le plus cher. D'ailleurs, dans l'impassibilité de Gautier, dans sa volonté de s'interdire tout accent personnel et toute échappée philosophique, ne voyons pas seulement le fait d'un artiste qui veut se limiter au domaine où il se juge un maître, devinons aussi la grande part de renoncement. Gautier constata d'abord que la pratique de la poésie ne lui assurait pas la stricte existence matérielle ; il constata ensuite que, s'il voulait subsister, il lui fallait renoncer à l'expression de ses idées les plus chères, choquantes pour le grand public. On a beau jeu de dire que Gautier était dénué d'idées. A vingt-cinq ans, il en avait d'intéressantes. La préface de *Mademoiselle de Maupin* n'en manque pas et le roman lui-même est une riche mine psychologique. Parallèlement au demi-renoncement de Gautier à la poésie, il faut noter son renoncement à l'expression de sa pensée. « *Fortunio*, écrivait-il à Sainte-Beuve en 1863, est le dernier ouvrage où j'ai librement exprimé ma pensée véritable ; à partir de là l'invasion du *cant* et la nécessité de me soumettre aux convenances des journaux m'a jeté dans la *description purement physique* ; je n'ai plus énoncé de doctrine et j'ai gardé mon idée secrète. »

Ne nous demandons point pour l'instant si, au point de vue artistique, Gautier a gagné ou perdu à cette limitation de son talent, mais devant le reproche fait à Gautier de

n'avoir jamais pensé, il était peut-être bon de rétablir la réalité plus complexe des faits. Si Gautier a manqué d'une chose, ce ne fut peut-être pas d'idées (il en eut de très personnelles dans sa jeunesse), mais probablement de la dureté de caractère nécessaire à l'écrivain qui ne peut souscrire à toutes les idées admises.

§

Gautier, dans un de ses meilleurs poèmes, a clamé la force de son corps et la santé de son âme.

Je suis jeune ; la pourpre en mes veines abonde.
Mes cheveux sont de jais et mes regards de feu.
Et sans gravier ni toux, ma poitrine profonde
Aspire à pleins poumons l'air du ciel, l'air de Dieu.

Gautier aurait pu se faire excellemment le poète de la santé, le poète de la vie heureuse d'elle-même, le poète de la force grisée de s'épanouir aux fraîcheurs des matins et aux splendeurs des soirs. Et cependant cette poésie robuste, Gautier qui l'a effleurée n'a pas cherché à l'approfondir. Au fond, cet homme vigoureux n'avait pas le tour d'esprit qui eût fait de lui le poète de la vie, le poète de la joie, le poète de l'ivresse d'exister.

Rien chez lui de cette grande pensée religieuse d'espoir qui parfois fait étrangement frissonner les vers d'un Lamartine ou d'un Musset. Rien chez lui de ce sentiment panthéiste presque toujours présent dans la poésie moderne et qui lie l'être éphémère de l'individu à l'immensité de la vie de toute la nature.

Quand Gautier ouvre les yeux sur le monde, il voit des formes qui sortent du néant pour s'y perdre bientôt, tout cela étant inutilité pure.

Gautier croit d'abord qu'il est indifférent d'être ou de ne pas être. La pensée que la succession des efforts humains puisse servir à une œuvre transcendante s'oppose de tous points à sa forme d'esprit. « Y a-t-il quelque chose d'absolument utile sur cette terre et dans cette vie où nous som-

mes? D'abord il est très peu utile que nous soyons sur terre et que nous vivions. »

Nulle des naïves illusions du XIXe siècle ne l'effleura. L'idée de progrès lui sembla toujours une billevesée. La comédie de la vie reste ce qu'elle fut. L'homme d'aujourd'hui ne possède ni une jouissance de plus, ni un péché capital de plus que l'homme d'autrefois. Ce que Gautier saisit dans le développement de l'humanité, c'est le passage d'une pittoresque diversité à une morne uniformité. Tel pour lui le contenu de l'idée de Progrès.

L'existence d'un au delà, et d'une providentielle bonté, la persistance de l'âme : purs mirages pour Gautier. Il dit d'*Albertus* qui lui ressemble comme un frère :

Les choses d'ici-bas l'inquiétaient fort peu,
Et celles de là-haut encor moins. — Pour son âme,
Je vous dirai, dussé-je encourir votre blâme,
Qu'il n'y croyait pas plus qu'en Dieu.

L'optimisme sur la nature humaine trouve en lui un esprit récalcitrant. Voici la manière dont *Albertus* considère le monde :

Il voyait l'univers comme un tripot infâme ;
— Pour son opinion sur l'homme et sur la femme,
C'était celle d'Hamlet, — il n'aurait pas donné
Quatre maradévis des deux. — La créature
Le réjouissait peu, si ce n'est en peinture.

Aussi ne cherchons point chez Gautier cette chaude sympathie pour l'humanité qui, chez certains poètes, est une source d'inspiration, — de qualité secondaire généralement, — mais qui parfois suscite de généreux accents. D'Albert, le héros de *Mademoiselle de Maupin*, et le vrai porte-parole de Gautier, constate en lui l'absence totale du pouvoir de sympathie pour toutes formes de vie.

Gautier tourne autour de cette pensée : tout est indifférent. Il est indifférent d'agir bien ou d'agir mal, d'agir intensément ou de ne pas agir du tout. « Il m'est profondément égal qu'une chose soit ou ne soit pas », dit toujours d'Albert.

Animé de vifs désirs, d'Albert ne juge même pas utile de chercher à les satisfaire.

> Tout est indifférent à tout, et chaque chose vit ou végète par sa propre loi. Que je fasse ceci ou cela, que je vive ou que je souffre ou que je jouisse, que je dissimule ou que je sois franc, qu'est-ce que cela fait au soleil, aux betteraves et même aux hommes?

On rencontre chez Gautier une sorte de nihilisme à la cavalière qui ne manque pas de piquant.

Souvent le *nihilisme* est la source d'une sorte de *fatalisme*. Tout étant inutile, tout étant indifférent, laissons-nous porter par la bonne ou la mauvaise fortune. De là, une sorte d'abandon un peu passif aux événements. De là, chez cet écrivain fécond entre tous, un réel manque d'obstination dans ses entreprises les plus chères.

> Je n'ai pas le degré de stupidité nécessaire, confesse d'Albert, pour devenir ce qu'on appelle absolument un *génie*, ni l'entêtement énorme que l'on divinise ensuite sous le nom de volonté... je sais trop bien comme toutes choses sont creuses et ne contiennent que pourriture, pour m'attacher pendant bien longtemps à aucune et la poursuivre à travers tout, ardemment et uniquement.

Une telle perception du néant fondamental de toutes choses ne va pas sans inciter à quelques pensées tristes, — même lorsqu'on jongle à la légère avec toutes questions. Quelquefois, sous les vers impassibles d'*Emaux et Camées*, on peut discerner les tressaillements cachés. Gautier note lui-même:

> Mes vers sont des tombeaux tout brodés de sculptures,
> Ils cachent un cadavre et, sous leurs fioritures,
> Ils pleurent bien souvent en paraissant chanter.

Ce cadavre que cachent les vers studieusement ciselés, c'est sans doute la pensée du Néant de toutes choses.

Le bonheur lui-même n'est-il pas un mot aussi creux que tous les autres? Quel que soit le chemin suivi, comment ne pas songer un jour ou l'autre au vide définitif de tout ce que peut tenter l'humanité? Dans la *Comédie de la mort*, il semble que s'affirme une pensée négatrice de toute humaine

prétention au bonheur. Les plus magnifiques représentants de l'humanité, les amants les plus fervents du rêve, de l'action ou de la passion, après être allés jusqu'au bout d'eux-mêmes, sentent le vide de tout ce qu'ils ont réalisé. Chacun d'eux juge qu'il s'est trompé dans sa course du bonheur. L'homme qui s'est enivré de toutes les passions se demande si sa route du bonheur n'était pas la poursuite austère de la connaissance et l'homme dévoué au savoir se dit tristement que le bonheur devait être du côté de la vie sentimentale et passionnée. Le bonheur pour chacun de nous s'atteste en fin de compte, ce qui est resté en dehors de notre lot. Faust songeant à tous ses arides efforts vers la connaissance murmure déçu :

Un seul baiser, ô douce et blanche Marguerite,
Pris sur ta bouche en fleur, si fraîche et si petite,
Vaut mieux que tout cela ;
Ne cherchez pas un mot qui n'est pas dans le livre ;
Pour savoir comme on vit, n'oubliez pas de vivre :
Aimez, car tout est là.

Et Don Juan, qui s'est voué à la vie magnifique d'aventures et de caresses, balbutie à son tour :

N'écoutez pas l'amour, car c'est un mauvais maître.
Aimer, c'est ignorer et vivre c'est connaître,
Apprenez, apprenez ;
Jetez et rejetez à toute heure la sonde
Et plongez plus avant sous cette mer profonde
Que n'ont fait nos aînés.

Si tout est vain, comment rejeter toujours l'amère aspiration vers le Non-Être ? Le farouche désir de l'extinction au calme du Néant inspire à Gautier quelques accents d'une force singulière. Il lui arrive de rêver une retraite farouche, un effacement total de lui-même au sein d'une Thébaïde implacable.

J'effacerais mon nom de ma propre mémoire,
Et de tous ces mots creux : amour, science et gloire
Qu'aux jours de mon Avril mon âme en fleur rêvait,
Pour y dormir ma nuit, je ferais un chevet.

Etouffer en soi toute pensée et tout désir, peut-être serait-ce la sagesse suprême.

Ne plus penser, ne plus aimer, ne plus haïr ;
Si dans un coin du cœur il éclôt un désir,
Lui couper sans pitié ses ailes de colombe ;
Etre comme est un mort étendu sous la tombe ;

Dans l'immobilité savourer lentement,
Comme un philtre endormeur, l'anéantissement :
Voilà quel est mon vœu...

Mais la logique n'a que faire avec la vie. L'histoire de chacun des hommes qui ont flairé le Néant de toutes choses n'est pas la manière dont ils ont conformé leur vie à cette pensée, mais bien la manière dont ils ont réussi à lui échapper pour remettre du soleil sur leur existence. On ne vit pas avec la pensée du Néant de tout, on vit en se masquant cette pensée. Un poème d'*Emaux et Camées, Tristesse en mer*, nous montre particulièrement la façon dont Gautier échappe à toute méditation triste. Au cours d'un voyage en mer, toute la détresse de la vie monte soudain à l'esprit du poète. La tristesse s'ouvre en lui multiplement gémissante comme la mer qui fait clapoter sa plainte jusqu'aux infinis de l'horizon :

Allons, peines d'amour perdues,
Espoirs lassés, illusions,
Du socle idéal descendues,
Un saut dans les moites sillons !

A la mer, souffrances passées,
Qui revenez toujours, pressant
Vos blessures cicatrisées
Pour leur faire pleurer du sang !

A la mer spectres de mes rêves,
Regrets aux mortelles pâleurs,
Dans un cœur rouge ayant sept glaives,
Comme la mère des douleurs.

Mais, soudain, Gautier voit, sur le pont du navire, une belle jeune femme dont les yeux rêveurs s'alanguissent vers lui. Toute la tristesse de vivre est oubliée, la vision d'une

belle apparence s'implante en l'esprit du poète et l'envahit tout entier.

Dans ce regard, à ma détresse
La sympathie aux bras ouverts
Parle et sourit, sœur ou maîtresse.
Salut yeux bleus ! bonsoir, flots verts !

Gautier a trouvé le baume pour toutes douleurs : *la consolation par la contemplation de l'apparence*. Apparence du néant qui passe parmi d'autres apparences de Néant, l'homme peut retrouver une sorte d'absolu en se refusant à voir plus loin que l'apparence, en se donnant corps et âme à elle. Et c'est toute une éthique qui naît de là. Ne plus sonder l'effet ni la cause, ne plus se tourmenter sur le sens de la vie, ne point égarer son regard aux abîmes qu'ouvre la pensée ; mais s'absorber dans le monde de l'apparence et ne rien demander autre chose à l'existence. L'art du bonheur consisterait à se tenir à la surface, à ne vouloir rien chercher sous les formes qui passent.[1]

Oh si je pouvais vivre une autre vie encore !
Certes je n'irais pas fouiller dans chaque chose
Comme j'ai fait. Qu'importe après tout que la cause
Soit triste, si l'effet qu'elle produit est doux ?
Jouissons, faisons-nous un bonheur de surface ;
Un beau masque vaut mieux qu'une vilaine face.
Pourquoi l'arracher, pauvres fous ?

A son tour, c'est toute l'esthétique de Gautier qui se met en vive lumière. Parallèlement à ce « bonheur de surface » qui s'atteste comme le seul possible pour lui, le poète conçoit un art de surface, un art qui se détourne volontairement des plongées dans la réalité profonde pour se contenter de fixer les apparences du monde. La poésie de Gautier est généralement liée à l'ensemble de ses tendances philosophiques. *Elle est une poésie d'oubli dans le charme de l'apparence*. De la lumière, de l'ombre, des reflets, des formes harmonieuses et des fantômes qui passent, voilà tout ce que cherche à atteindre le plus souvent la poésie de Gautier.

§

La volonté de se tenir au monde de l'apparence engendre une forme d'esprit que nul n'a mieux incarnée que Gautier : le *Matérialisme esthétique*. Volonté de limiter la vie dans tous les domaines à la sensation et à l'apparence ! Eviction préméditée de l'existence et de l'art de toute la spiritualité que d'aucuns découvrent derrière le déroulement des phénomènes. C'est en cela que Gautier se juge païen et déclare que le christianisme lui est totalement étranger. D'Albert, auquel il faut revenir fréquemment pour comprendre l'esprit de Gautier, dit de lui-même :

Je suis un homme des temps homériques. Le Christ n'est pas venu pour moi, je suis aussi païen qu'Alcibiade ou que Phidias... mon corps rebelle ne veut point reconnaître la suprématie de l'âme, et ma chair n'entend point qu'on la mortifie... La spiritualité n'est pas mon fait... Trois choses me plaisent : l'or, le marbre et la pourpre : éclat, solidité, couleur.

Le rêve de Paradis que construit d'Albert est un défi à la spiritualité ; il est fait des choses les plus propres à ne parler qu'aux sens. Rien de l'illimité du rêve, nulle béatitude mystique, nul cantique de l'âme ! Des formes matérielles nettement taillées sous une lumière crue :

Voici comme je me représente le bonheur suprême. C'est un grand bâtiment carré sans fenêtre au dehors : une grande cour entourée d'une colonnade de marbre blanc, au milieu une fontaine de cristal avec un jet de vif argent à la manière arabe, des caisses d'oranger et de grenadier posées alternativement ; par-dessus un ciel très bleu et un soleil très jaune ; — de grands lévriers au museau de brochet dormiraient çà et là ; de temps en temps, des nègres pieds nus avec des cercles d'or au jambes, de belles servantes blanches et sveltes, habillées de vêtements riches et capricieux, passeraient entre les arcades évidées, quelque corbeille au bras ou quelque amphore sur la tête. Moi, je serais là, immobile, silencieux, sous un dais magnifique, entouré de piles de carreaux, un grand lion privé sous mon coude, la gorge nue d'une jeune esclave sous mon pied en manière d'escabeau, et fumant de l'opium dans une grande pipe de jade.

Un principe de noblesse cependant dans ce matérialisme. Il faut demander aux apparences matérielles une qualité de *beauté*. Gautier en prose ou en vers ne manque jamais de clamer l'hymne le plus fervent à la beauté, seule divinité qui mérite les hommages des hommes. Mais la beauté que révère Gautier n'admet aucun élément spirituel. Pureté des contours, équilibre des parties, rythme mesuré des gestes, harmonie des tons, toutes les qualités de la beauté sont inhérentes à la matière. Elle n'implique nulle transparence d'idéal à travers les formes sensibles, nul essor vers le monde nostalgique de l'infini. Cette beauté ne veut parler qu'aux sens. Que la nature soit bienveillante ou hostile à l'homme, qu'importe ! Elle est adorable si elle réalise d'harmonieuses apparences. Que l'âme d'une femme soit un abîme de vices ou une fontaine de vertus, — cela ne compte pour rien dans la qualité de sa beauté qui vit uniquement en son apparence corporelle. Qu'un poème nous élève ou nous corrompe, qu'il parle à notre âme ou qu'il la néglige, — rien de tout cela ne vaut pour sa beauté qui réside dans le chant de ses rimes, dans le serré de sa langue, dans l'équilibre heureux de ses rythmes et dans la netteté des visions qu'il insère en lui. Il faut toujours en revenir chez Gautier à cette *dissociation de la réalité profonde et de l'apparence*, à cette volonté de faire de l'apparence un absolu, à ce désir de ne vouloir connaître et poursuivre qu'elle seule.

On se contente généralement d'affirmer que Gautier transposant les procédés de la peinture dans la poésie a créé la littérature plastique. Cette interprétation n'est pas inexacte, — mais elle a le tort de prendre le cas Gautier d'une manière trop mécanique, trop superficielle. Elle néglige totalement la réaction philosophique de l'esprit de Gautier devant le monde et la vie. Elle n'atteint pas cette logique profonde d'une individualité artistique qui harmonise ses méthodes créatrices à l'ensemble des valeurs par lesquelles sa conscience s'affirme dans le drame de l'existence.

Nous nous expliquons aisément le désir d'absolue perfection formelle que Gautier demande à l'œuvre d'art. Celui qui ayant renoncé délibérément à toute vaine poursuite des réalités profondes pour mettre le tout de sa vie dans la contemplation et la réalisation de belles apparences, — celui-là est d'une exigence extrême pour les qualités d'exécution, puisqu'elles sont le tout de l'œuvre d'art qui rejoint toutes les formes existantes dans le domaine de l'inutilité totale. Un Boileau qui conçoit le Beau comme le loyal contour du vrai dans l'expression déclare volontiers qu'il fera bon marché de quelques défaillances de forme si le vrai transparaît vigoureusement dans la plus intelligible expression. Un Gautier qui restreint sa vie au monde de l'apparence est implacable pour toute défaillance dans l'effort qui tend à fixer les pures formes de beauté.

Il est naturel que le matérialisme esthétique de Gautier s'accorde imparfaitement avec ce que l'on dénomme morale. L'ordre moral commence lorsque le règne de l'âme s'impose aux sens, lorsqu'on résiste au nom d'un principe idéal à tous les appels du monde de l'apparence. Gautier réduisant la vie à la jouissance des apparences, — il n'est entre elles qu'un principe de distinction : leur plus ou moins de beauté. « Je pense que la correction de la forme est la vertu », affirme d'Albert. « Ce qui est beau physiquement est bien, tout ce qui est laid est mal », ajoute-t-il. Croyez que le mot physiquement n'est pas mis là par hasard !

Cependant, en limitant son souci au monde des apparences, c'est non seulement la spiritualité, mais la vie elle-même que Gautier exclut de son emprise. La force qui palpite sous les formes vivantes échappe à Gautier. Le monde inerte et le monde de la vie ne diffèrent guère pour lui. De là dans sa poésie l'absence de tout dynamisme intérieur. Des décors peuplés de fantômes qui glissent, c'est généralement ce que Gautier saisit de la nature et de la vie. Du reste, il se rendait parfaitement compte que la vie lui échappait.

Je me suis désespérément cramponné à la matière, à la silhouette extérieure des choses, dit encore d'Albert, et j'ai donné dans l'art une grande part à la plastique. Je comprends parfaitement une statue, je ne comprends pas un homme ; où la vie commence, je m'arrête et recule effrayé comme si j'avais vu la tête de Méduse. Le phénomène de la vie me cause un étonnement dont je ne puis revenir.

En ne prenant pour ainsi dire que l'écorce des phénomènes de la vie, — il est bien évident que Gautier ne cherche pas à descendre en profondeur dans le mystère de la Mort. Ce qu'il y a de saisissant dans la *Comédie de la Mort*, par exemple, c'est l'opposition vigoureuse de deux apparences : l'apparence de beauté de la vie et l'apparence d'horreur de la mort. Placer brusquement le squelette de l'homme qui fut aimé en face de la belle jeune femme qui l'oublie, voilà la scène à faire sur le thème de la mort, si l'on a le tour d'esprit de Gautier.

Gautier poète de l'amour et de la femme reste fidèle à l'attitude qu'il a choisie. Baudelaire dit de la femme aimée :

Sa chair spirituelle a le parfum des anges.

Ne demandons pas à Gautier de mêler l'amour et la spiritualité. Nulle recherche de l'âme féminine, nulle plongée en ses profondeurs fuyantes et ses désirs contradictoires ; nulle pénétration dans le sentiment de l'amour lui-même ; nul effort pour enclore dans le vers les grâces timides des naissantes amours ou la mélancolie méditative des amours en leur déclin. Gautier ne veut connaître de l'amour que ses visibles apparences. « Dans les femmes je n'ai cherché que l'extérieur », dit d'Albert. Il dit encore :

Je n'ai jamais demandé aux femmes qu'une seule chose, la beauté ; je me passe très volontiers d'esprit et d'âme. Pour moi, une femme qui est belle a toujours de l'esprit, elle a l'esprit d'être belle et je ne sais pas lequel vaut celui-là.

Lisez le *Poème de la femme* dans *Emaux et Camées*. Rien de l'atmosphère féminine au charme trouble et déli-

cat, rien du vertige que fait naître en l'homme la beauté de la femme, pas même le frisson spontané du désir. Le poète ne demande à la femme que d'apparaître en une série d'harmonieuses attitudes. Il n'aime pas la femme pour elle-même, ni pour le monde de rêves qu'elle éveille en nous, — il salue en elle l'apparence formelle atteignant son plus haut point de perfection.

Pas de sentiment de la nature non plus chez Gautier. Nulle tentative pour se demander si les choses ont leur vie et si la vie humaine ne tient pas par maints fils secrets à la vie de tout ce qui est. Les choses pour Gautier restent extérieures à l'homme, ne se mêlent pas à sa vie ; le poète ne veut connaître encore que le plus extérieur d'elles-mêmes.

On a souvent employé, pour définir la manière de Gautier, l'expression de Sainte-Beuve : *soumission absolue à l'objet*. Formule beaucoup moins claire qu'on ne pourrait le croire, si l'on veut songer qu'elle convient aussi bien à Racine qu'à Gautier. Soumission absolue et systématique à la seule apparence de l'objet, étreindrait mieux le cas de Gautier, car de l'objet il exclut tout ce qui est l'âme et la vie elle-même. Nous n'en faisons d'ailleurs nul reproche à Gautier. Nous avons montré au contraire que la logique méditée de son esprit le conduisait à la réduction systématique du monde à la pure apparence, ou, si l'on préfère, à son simple aspect matériel.

§

Ce qu'il y a de vraiment spécifique dans l'esprit de Gautier n'apparaîtrait qu'imparfaitement si nous ne tenions compte d'une curieuse déformation.

Gautier aima la peinture et la sculpture avec fanatisme. Dès sa plus tendre jeunesse, tableaux et statues devinrent son monde véritable. Il n'a pas commencé par voir la nature puis l'art, ce qui conduit à juger l'art par rapport à la nature; il s'enchanta d'abord des réalisations artistiques et c'est de là qu'il est allé vers la Nature, tendant toujours à

la juger par rapport aux œuvres d'art. Dans la *Toison d'or*, Gautier dit de *Tiburce* : « A force de vivre dans les livres et les peintures, il en était arrivé à ne plus trouver la nature vraie. » C'est cela même le cas de Gautier : le domaine de l'art était sa patrie première. Logique avec lui-même, Gautier préféra toujours les œuvres d'art à celles de la nature : « J'ai toujours préféré, dit-il, la statue à la femme et le marbre à la chair. » Dans la préface des *Jeune France*, il dit catégoriquement : « Je préfère le tableau à l'objet qu'il représente .»

Les images qui peuplent son esprit ne sont généralement pas empruntées au réel, mais à la contemplation des œuvres d'art. Veut-il esquisser un paysage pour situer son drame poétique *Albertus*, ce n'est pas un coin de nature observé qui se présente à lui, mais un tableau de Téniers qu'il fixe dans ses vers :

Sur le bord d'un canal profond dont les eaux vertes
Dorment, de nénufars et de bateaux couverts,
Avec ses toits aigus, ses immenses greniers,
Ses tours au front d'ardoise où nichent les cigognes,
Ses cabarets bruyants qui regorgent d'ivrognes,
Est un vieux bourg flamand tel que les peint Téniers.

Devant un beau paysage, notre tendance spontanée est de nous écrier : Quel beau sujet de tableau ! Nous voyons la réalité d'abord, puis nous nous la représentons transposée en œuvre d'art. L'esprit de Gautier procède d'une manière inverse. Errant à travers le spectacle du monde, portant en lui la vision des tableaux aimés, Gautier cherche à assimiler les aspects du monde aux formes d'Art nées de l'effort humain. Sa joie la plus profonde, c'est de saisir la parenté d'un coin de paysage avec une œuvre d'art existante. C'est une fête pour lui de retrouver dans une pièce obscure, où se diffuse vaguement une lueur, un tableau de Rembrandt ; c'est la même fête lorsqu'une verdeur éblouissante où se plaquent des toits rouges compose sous ses yeux un tableau flamand. Voyez-le contemplant la Nue. Les aspects des

nuages et du ciel s'insèrent dans les souvenirs des statues et des tableaux qu'il porte en son esprit. Le premier aspect de la Nue lui évoque :

...... Une vierge nue
Emergeant d'un lac au flot pur.

Elle lui évoque ensuite :

.... Une Aphrodite éthérée
Faite de l'écume de l'air.

Avec ravissement, il voit enfin que

Ses blancheurs de marbre et de neige
Se fondent amoureusement
Comme, au clair obscur du Corrège,
Le corps d'Antiope dormant.

D'aucuns prétendent que l'art doit s'efforcer de copier la nature. Gautier pense que la réalité est d'autant plus intéressante qu'elle se rapproche des œuvres d'art. Dans l'enchantement de l'Amour, la vue des attitudes naturelles et spontanées de la femme ne lui suffit pas. Pour tirer sa plus haute jouissance de la beauté féminine, il fait prendre à la femme vivante les poses classiques des statues et des tableaux célèbres depuis les Vénus antiques jusqu'à l'Odalisque d'Ingres.

Il ne serait pas téméraire d'affirmer que Gautier se promenant à travers le monde continue instinctivement à visiter des musées. La Nature à ses yeux n'est guère qu'une collection de morceaux artistiques plus ou moins réussis. Les plaisirs qu'il lui demande sont exactement ceux qu'apporte la visite d'un musée. Il lui arrive d'avouer que toutes les merveilles extérieures ne lui apparaissent que comme des décors brossés par l'artiste inconnu de l'Univers : « Cette idée m'est venue maintes fois... que le ciel, les astres, la terre, les maisons et les forêts n'étaient que des décorations, des coulisses barbouillées à la brosse, que le mystérieux machiniste disposait autour de moi pour m'empêcher de voir les murs poudreux et pleins de toiles d'araignées de ce théâtre qu'on appelle le monde. » Sa joie de contempler la na-

ture se ramène à distinguer en elle des morceaux d'art et à les apprécier dans leurs formes et leurs tons d'un regard de connaisseur.

Il est curieux de voir ce qu'est pour Gautier le sentiment du Renouveau qui saisit tous les êtres à l'approche du printemps. Chez beaucoup de poètes, ce sont des élans inouïs, des effusions passionnées, un sentiment profond de communion de vie avec l'essor universel qui fait tressaillir les moindres brins d'herbe. Pour Gautier, Mars, le mois de l'éveil sourd et puissant des forces neuves, est tout simplement un artiste décorateur. Mars, en ouvrier consciencieux, travaille méthodiquement à confectionner pour les beaux mois qui suivent de belles parures à la terre. Il « cisèle des boutons d'or », il poudre « à frimas l'amandier »

Et lace les boutons de rose
Dans leur corset de velours vert.

Gautier, dans l'effort destructeur de la Nature, voit encore une sorte de travail d'art. Le ver, qui, dans l'horreur silencieuse du tombeau, détruit fibre à fibre les corps qui furent de saisissantes réalisations de beauté, est artiste à sa manière. Il sait apprécier la délicatesse des contours féminins qu'il va dissoudre. Il est une sorte d'artiste sadique. A la gracieuse jeune femme qui s'est étendue toute blanche et pour toujours dans l'immobilité marmoréenne de sa chair déserte de vie, il adresse une sorte de harangue d'artiste amoureux.

A moi, tes bras d'ivoire, à moi ta gorge blanche,
A moi, tes flancs polis, avec ta belle hanche
A l'ondoyant contour ;
A moi tes petits pieds, ta main douce et ta bouche
Et ce premier baiser que ta pudeur farouche
Refusait à l'amour.

On connaît les magnifiques variations poétiques que la grande poésie romantique a élaborées sur le thème éternel du souvenir, qui, mêlant l'image de ce qui fut à la vision de ce qui est, le sentiment de la fragilité des possessions

les plus ardentes à l'ivre reviviscence des extases brisées, est la source de la plus vraie poésie, de celle qui fait sentir le parfum d'éternité dans ce qui passe irrémédiablement. Il n'est pas besoin d'esquisser, une fois de plus, la comparaison entre le chant diaphane et les harmonies voilées du *Lac* de Lamartine, entre le jaillissement passionné et les larmes chantantes du *Souvenir* de Musset et les riches et somptueuses mélancolies de la *Tristesse d'Olympio*.

Gautier a complètement renouvelé l'expression poétique du thème du souvenir. Et cela de la manière la plus imprévue. L'évocation des souvenirs se ramène littéralement pour Gautier à une promenade au Musée, au musée de ses souvenirs. Les souvenirs ne sont point des heures ineffables qui revivent hallucinantes en son esprit, ce sont des toiles peintes où sont dessinées quelques-unes des attitudes caractéristiques de sa vie passée et quelques visages de personnes aimées. Et tout cela calme, net, mis en ordre comme en une salle bien tenue. Entrons avec Gautier au *Château du Souvenir*.

> Je retrouve au long des tentures,
> Comme des hôtes endormis,
> Pastels blafards, sombres peintures,
> Jeunes beautés et vieux amis.

Le plus tranquillement du monde, Gautier considère les portraits des maîtresses de jadis. Nul tressaillement de la chair ou de l'esprit ; nulle montée mélancolique des rêves de jadis. De purs jugements esthétiques en face d'œuvres d'art. Les femmes qui furent aimées, les amis qui furent agréés, les événements personnels dignes d'intérêt ont laissé d'eux une série de tableaux que le poète se plaît à contempler du seul point de vue artistique.

On a dit que le talent de Gautier consiste dans des transpositions d'art. Ne voyons pas là seulement un procédé poétique. Constatons une bien curieuse forme d'esprit. Gautier est littéralement obsédé par les tableaux et les statues qui l'ont frappé. Il les porte avec lui en toutes circons-

tances. Il ne peut plus se donner la vie, ni simplement, ni ingénument. Le monde de l'art s'interpose entre la vie et lui. Il ne perçoit la vie qu'à travers l'art et ne peut goûter d'elle que sa valeur d'art.

Quelques attitudes de Gautier vis-à-vis de la femme vont éclairer cette curieuse mentalité. Dans le Paradis rêvé par d'Albert-Gautier, les femmes ont une grande place, mais elles sont considérées au même titre que des statues dans un musée de merveilles. Ce sont « des tableaux qui n'ont pas besoin de cadre, des statues qui viennent à vous quand on les appelle ». D'Albert-Gautier ne se prive pas d'avouer qu'il a pour les femmes, non le regard d'un amant, mais celui d'un sculpteur. Et cela entraîne quelques conséquences singulières. A trop considérer des statues parfaites, on s'expose à n'être que difficilement satisfait du réel. Sans doute, Rosette, la maîtresse de d'Albert, est belle entre toutes les femmes pétries de l'argile humaine, mais elle révèle maintes imperfections de détail, si on la compare aux Vénus du temps de Phidias. Si la vertu est la correction de la forme, Rosette comparée à la haute valeur morale de la Vénus de Milo laisse quelque peu à désirer. C'est une vraie source de mélancolie pour d'Albert-Gautier.

Passez un instant à parcourir les poèmes de Gautier qui peignent la contemplation amoureuse. Toujours il considère une femme comme un assemblage de morceaux d'art. S'enivrer d'amour, c'est considérer successivement d'un œil de connaisseur un bras aux blancheurs de cygne, une main d'ivoire, une bouche mignarde, de petits pieds délicatement potelés. Gautier contemplant une femme visite encore un musée. Etonnez-vous après cela que tels poèmes de Gautier nous laissent cette impression que la toilette féminine est aussi intéressante pour lui que la femme elle-même ?

Regardons d'Albert-Gautier se décidant à chercher une femme qui soit digne de son amour. Le manège vaut la peine d'être considéré. D'Albert construit au préalable la femme idéale, synthèse mentale de toutes les perfections décou-

vertes dans les plus belles œuvres d'art. La femme que la réalité est sommée de présenter à d'Albert doit posséder la belle santé, le superbe épanouissement charnel qui s'affirment aux madones de Rubens. Pour mettre de la délicatesse en ce type opulent de femme, il faudra qu'une touche à la Raphaël angélise sa chair d'une « couleur d'ambre pâle ». Pour les sourcils et les paupières, nous nous adressons à Allegri. La ligne de la hanche qui doit serpenter voluptueusement sera celle de l'Antiope endormie, et les reins souples et forts devront être exactement semblables à ceux que Praxitèle fit vivre dans le marbre étincelant. Etonnez-vous ensuite que d'Albert éprouve quelques déconvenues face à la réalité ! Mais voici qui est mieux. D'Albert, pourvu d'une maîtresse, s'aperçoit que les femmes vraiment vivantes pour lui sont celles qui naquirent du rêve des peintres et des sculpteurs. A tel point que d'Albert étreignant son amante, jeune et amoureuse, oublie la femme réelle pour se figurer qu'il enserre en ses bras soit les vierges aux yeux de pervenche qui songent aux tableaux des primitifs, soit les saintes naïves entrevues sur les vitraux des cathédrales, soit encore les belles païennes qui se prélassent au chaud coloris du Titien ou les antiques déesses éternisées dans le pur rayonnement du marbre ! « Je n'ai fait à Rosette que des infidélités de ce genre-là. Je ne l'ai trahie que pour des tableaux et des statues... », avoue d'Albert. Voilà qui s'appelle mettre plus de réalité dans les œuvres d'art que dans la vie elle-même !

On a forgé l'affreux mot de *scientisme* pour désigner l'innocente manie qui pousse un homme à ne plus voir la vie qu'au travers de formules plus ou moins scientifiques ; — on pourrait forger le mot non moins affreux d'*artisme* pour fixer une manie opposée qui consiste à rétrécir son optique de façon à ne plus percevoir la vie que sous l'aspect de l'Art. Gautier nous apparaît comme le plus typique représentant de cette seconde attitude.

§

On s'accorde à reconnaître à Gautier la virtuosité la plus rare dans la peinture du monde visible.

Si Gautier borne sa curiosité au monde de l'apparence, il faut immédiatement remarquer qu'en ses poèmes il se contente le plus souvent de fixer les sensations visuelles et parmi celles-ci de préférence les sensations de forme. Chez Hugo, dont l'œil est excellent, d'une manière ou d'une autre, la presque totalité des sensations par lesquelles un fragment du monde entre en relation avec l'homme est saisi. Tiédeur ou légèreté de l'atmosphère, parfum pénétrant ou vague arome, bruits confus ou distincts, manière molle ou incisive dont notre chair se sent pénétrée, — Hugo capte tout cela. La richesse d'évocation d'une description de paysage, par exemple, est liée en partie à cette conspiration de sensations différentes qui restituent par leur complexe accord la sensation de l'ensemble dont elles sont détachées. Gautier ne fixe généralement pas ces multiples sensations dont la fusion produit une revivification hallucinante d'un fragment du monde. Baudelaire, dans son *Rêve parisien*, construit un paysage auquel il confère comme terrible nouveauté: « Tout pour l'œil et rien pour l'oreille ». — Tout pour l'œil et rien pour les autres sens, — c'est généralement la manière de Gautier.

Cette réduction du monde aux seules sensations visuelles entraîne d'ailleurs une moins grande puissance d'évocation chez Gautier que chez des poètes comme Hugo ou Lamartine.

Mais, dans ce monde de l'apparence réduit aux sensations visuelles, c'est un accord parfait pour reconnaître la maîtrise de Gautier. On a tout dit sur la perfection, la netteté, la probité et la puissance de sa vision. Faguet lui-même, dont l'étude sur Gautier n'est qu'une pure jonglerie dénuée de tout effort de pénétration psychologique, écrivait: « Jamais on n'avait vu avec une pareille netteté, un tel discernement,

une telle puissance». Et voilà qui a l'air très clair et qui l'est assez peu. C'est qu'il n'y a pas une seule manière de voir et de bien voir le monde extérieur. Il faut d'abord distinguer entre la manière de voir le monde extérieur et le pouvoir de l'évoquer. Bien voir les objets et bien *évoquer* le monde extérieur sont deux choses différentes. Il est des descriptions de Gautier scrupuleusement exactes dans toutes leurs parties et qui ne nous donnent pas, —cela c'est une impression peut-être toute personnelle,—le sentiment d'une revivification intense de la réalité. L'art suprême consiste à donner dans un bref éclair *l'illusion* de la présence réelle du monde extérieur. Et ce mécanisme d'illusion n'est pas lié à l'exactitude d'une description. Il arrive qu'un mot non descriptif, par une mystérieuse résonance, fasse lever tout un paysage devant nous, mais nous touchons là au point où l'art ne s'analyse plus, ne se connaît plus; nous entrons dans le pur domaine de la *grâce* qui est toujours un don gratuit du destin. Gautier, pour avoir ces puissances imprévues de suggestion, est trop habile ouvrier dans la disposition voulue de tous les éléments de son art. Il a la perfection des œuvres purement et totalement conscientes, mais le grand éclair de poésie, même dans l'évocation des choses extérieures, est par delà les combinaisons laborieusement méditées. Quelques remarques se sont imposées à nous en considérant Gautier dans son effort de transcription du monde extérieur en ses poèmes.

Un tableau de Gautier n'a généralement pas d'atmosphère. Il lui manque ce quelque chose d'impalpable qui plane sur le tout d'une vision, qui fond toutes les parties dans un sentiment commun, les lie les unes aux autres dans une vie une et totale. Gautier, devant un paysage, n'est pas saisi par le tableau d'ensemble, par les grandes lignes directrices. Quand nous nous arrêtons naïvement devant un paysage, nous ne voyons pas une juxtaposition de détails, mais un effet total Tous les fragments fondus dans un tout sont comme dénaturés par leur participation à l'ensem-

ble. Un détail ne nous frappe pas par lui-même; il existe avant tout dans sa liaison avec le tout auquel il appartient. Ce qui est vivant, ce qui est hallucinant, ce qui est conforme à la vision naturelle, — c'est l'évocation des masses, des ensembles. Gautier n'a généralement pas cette manière de voir. Il ne perçoit pas les éléments d'un paysage dans leur continuité, ni dans leur participation à l'atmosphère d'ensemble ; son œil précis, méticuleux, considère successivement une série de détails, isolant chacun d'eux de ses liaisons naturelles. Gautier, dans un paysage, voit une juxtaposition d'objets, détachés les uns des autres et placés, pourrait-on dire, dans une atmosphère neutre. Gautier se laisserait facilement aller à des inventaires d'objets en vue de dépeindre le monde extérieur. Voyez dans *Albertus* la peinture de l'intérieur de la sorcière. Chacun des objets est pris en soi, consciencieusement dessiné dans son contour comme s'il était seul; sa vie nouvelle, par rapport au milieu où il est inséré, ne semble pas frapper particulièrement Gautier. Nous voyons

Un pandémonium où sur la même ligne
Se heurtent mille objets fantasquement mêlés :
Maigres chauves-souris, aux diaphanes ailes,
Se cramponnant aux murs de leurs quatre ongles frêles,
Bouteilles sans goulot, plats de terre fêlés,
Crocodiles, serpents empaillés, plantes rares,
Alambics contournés en spirales bizarres,
Vieux manuscrits ouverts sur un fauteuil bancal,
Fœtus mal conservés saisissant d'une lieue
L'odorat, et collant leur face jaune et bleue
Contre le verre du bocal.

En général, on peut dire que Gautier se plaçant devant un fragment du monde extérieur le considère d'un regard *analytique*. Il détache chaque objet, chaque détail de la continuité où il est inséré et du tout qui l'enveloppe. De là, chez Gautier, des tableaux formés d'éléments très nets, très précis, — mais pas à vrai dire la *vision spécifiquement* poétique, celle qui, évoquant un objet, fait lever par sugges-

tion, et durant le temps d'un éclair, l'ensemble complexe qui l'enveloppe.

Nous aussi, nous reconnaîtrons à Gautier une aptitude exceptionnelle à regarder le monde extérieur, mais dans ses *détails* plutôt que dans ses effets d'ensemble. *Gautier est l'incomparable voyant du détail de l'apparence réduite à ses éléments visuels.* D'un objet, Gautier excelle à saisir vivement la ligne, le contour, la particularité essentielle. Il a le don de le percevoir dans ce qu'il a d'*unique*, dans ce qui le détache des objets qui lui ressemblent. Il *individualise* excellemment l'objet qu'il veut représenter. Veut-il évoquer les herbes qui se pressent dans la cour d'un vieux château? Pas la sensation du fouillis, du pullulement de toutes les plantes, — mais la vision analytique très sûre qui individualise sans équivoque chaque type de plante,

> L'*ortie* aux morsures aiguës,
> La *bardane* aux larges contours,
> Sous les ombelles des *ciguës*,
> Prospèrent dans l'angle des cours.

Chez un peintre minutieux du détail, ne cherchons pas l'aptitude à fixer ce qui n'a pas de contour net, les aspects vagues et illimités de la nature où nul accident défini n'arrête le regard. Gautier sait peindre exactement la vague, son art ne rend pas l'immensité frissonnante des océans. Gautier peint exactement un obélisque ou un palmier, ne lui demandons pas de ressusciter l'infini des solitudes et la monotone splendeur des déserts. Sa vision du monde est fragmentaire, minutieuse, discontinue, analytique à l'extrême.

Gautier veut-il animer ses visions ? Comme il ne fait pas intervenir les forces cachées et profondes, le mouvement qu'il crée reste en surface. Des gestes d'ombres qui se meuvent dans la lumière du monde, mais qui ne traduisent pas l'épanouissement des forces intérieures de vie. Au risque d'employer des mots un peu lourds, nous dirions que les visions animées de Gautier sont *cinématiques* et non *dynamiques*. Il nous semble important de bien définir le

don de vision de Gautier, car il existe de multiples manières également intéressantes de voir le monde visible. La manière de Gautier atteste les caractères profonds de son esprit : triomphe dans le détail plutôt que dans les ensembles, — décomposition de la continuité du monde en objets plus distincts et aux contours plus nets que dans le réel, — en somme, presque toujours manière analytique et menue de considérer et de reconstituer le monde.

§

L'esprit poétique et l'esprit analytique s'opposent généralement.

Pour essayer de voir plus clair dans l'infinie complexité du réel, l'esprit humain le décompose en différents ordres de connaissance qu'il considère séparément. Il examine à part les sensations que les objets développent en nous, les sentiments qu'ils nous inspirent, et les idées qu'ils suscitent. L'expression poétique procède d'une manière inverse. Elle produit soudainement en nous comme une fusion des différents mondes distingués par l'analyse. Il y a poésie quand l'évocation d'un objet physique fait lever simultanément en nous les frissons, les sentiments et les idées qu'il est susceptible de faire naître dans l'esprit de l'homme. Quand l'évocation se baigne de frissons, quand le frisson se prolonge en sentiment, quand le sentiment déroule une longue traînée d'idées et de songes, — il y a poésie. L'expression poétique est d'autant plus riche qu'elle fond plus intimement et plus pleinement dans son unité un plus grand nombre des mondes distingués par l'analyse. L'esprit analytique de Gautier le porte à distinguer soigneusement dans beaucoup de ses poèmes le monde de la vision du monde abstrait, le monde physique du monde moral, le monde de la pensée de celui du sentiment.

Il est certains poèmes de Gautier où brille à la fois un admirable talent et son insuffisance au point de vue poétique. Tel poème s'engage sur une vision dont le rendu

probe et minutieux fait songer à la perfection. Puis le poète veut dégager le sens caché de la vision, et c'est alors une sorte de commentaire abstrait qui vient alourdir de la façon la plus malheureuse une vision captivante. Considérons le poème *Melancholia*, où nous frappent immédiatement des vers de la plus délectable fraîcheur évoquant les vieux tableaux des primitifs allemands.

J'aime les vieux tableaux de l'école allemande :
Les vierges sur fond d'or aux doux yeux en amande,
Pâles comme le lys, blondes comme le miel,
Les genoux sur la terre et le regard au ciel,
Sainte Agnès, sainte Ursule et sainte Catherine,
Croisant leurs blanches mains sur leur blanche poitrine;
Les chérubins joufflus au plumage d'azur
Nageant dans l'outremer sur un filet d'or pur ;
Les grands anges tenant la couronne et la palme ;
Tout ce peuple mystique au front grave, à l'œil calme,
Qui prie incessamment dans les misels ouverts,
Et rayonne au milieu des lointains bleus et verts.

Tout cela est d'une grâce minutieuse et frêle, tout à la fois savante et naïve, qui satisfait pleinement l'esprit le plus exigeant. Pourquoi Gautier semble-t-il dire tout à coup : maintenant, raisonnons, faisons un parallèle en vers entre l'art primitif allemand, si gauche et si délicat, et l'art presque trop parfait de Véronèse ou du Sanzio ? Pourquoi, après avoir donné en quelques vers la révélation la plus totale de l'art primitif dans une sorte de recréation verbale, pourquoi veut-il disserter sur les caractères de cet art ?

Pourquoi nous dit-il :

Les Allemands ont seuls fait de l'art catholique.
Ils ont parfaitement compris la basilique :
Rien de grossier en eux, rien de matériel ;
Leurs tableaux sont vraiment les purs miroirs du ciel.

Pourquoi, après nous avoir révélé à fond par la vision cet art d'une exquise imperfection, veut-il nous donner des explications détaillées ?

Ceux-là ne faisaient pas de l'art une débauche
Et leur œuvre toujours, quoique barbare et gauche,
Même à nos yeux savants reluit d'une beauté
Toute jeune de charme et de naïveté.

Un poème comme *Melancholia* nous enchante et nous déçoit tour à tour. En y regardant d'un peu près, nous voyons que cette impression ambiguë s'explique par la juxtaposition de deux mondes qui se côtoient sans se fondre, celui de la vision et celui des idées qui en détachent la signification. Souvent sur la vision, surtout dans les poèmes antérieurs à *Emaux et Camées*, Gautier tend à greffer une *dissertation* construite parallèlement à la *vision*. Erreur qui prend sa source dans l'esprit analytique et son besoin de séparer !

La difficulté pour Gautier de fondre ensemble le monde physique et le monde moral ne laisse pas de faire tache, même dans certains poèmes d'*Emaux et Camées*, où Gautier visait à la perfection. Prenez un poème fort connu ; les *Vieux de la Vieille*. Poète de l'apparence, ne demandons pas à Gautier de dépasser la vision des vieux soldats en guenille pour faire jaillir une large échappée de vie épique. Constatons cependant que Gautier a voulu fixer une apparence, puis mettre sous cette apparence une signification. Pour qu'il y ait vraiment poésie, il faudrait que chacune des attitudes des grognards suscite par suggestion comme un vaste aperçu sur la geste impériale. Gautier n'y réussit point. Il dessine minutieusement ses deux personnages, puis il explique abstraitement les raisons qui justifient toutes les particularités de leur aspect physique. Le poème se ramène à une vision suivie d'une dissertation qui alourdit prosaïquement l'ensemble.

Si leurs mains tremblent, c'est sans doute
Du froid de la Bérésina ;
Et s'ils boitent, c'est que la route
Est longue du Caire à Wilna ;
S'ils sont perclus, c'est qu'à la guerre

Les drapeaux étaient leurs seuls draps;
Et si leur manche ne va guère,
C'est qu'un boulet a pris leur bras.

Très caractéristique également le poème *Iñès de la Sierras* d'« Emaux et Camées ». Gautier fait se trémousser devant nous une danseuse espagnole. Il reprend ensuite chacun des gestes, chacune des attitudes, chacune des particularités de la danseuse pour nous *expliquer* qu'il faut voir en elle une personnification de la vieille Espagne.

Cette apparition fantasque,
C'est l'Espagne du temps passé,
Aux frissons du tambour de basque
S'élançant de son lit glacé.

La cicatrice qu'elle porte
C'est le coup de grâce donné
A la génération morte
Par chaque siècle nouveau-né.

Le poème se ramène encore à une vision prolongée par une explication abstraite des aspects de la vision. Au lieu de la vie profondément suggestive du symbole où toute apparence sensible porte en elle sa signification spirituelle, c'est simplement une allégorie un peu froide que réussit à dérouler Gautier.

§

Les œuvres les mieux réussies d'un écrivain représentent à la fois l'expression et la correction de son tempérament. Le tour d'esprit de Gautier n'était pas absolument favorable à la réussite dans l'ordre poétique. Gautier aborde-t-il l'idée ? Il est menacé de tomber dans la dissertation un peu verbeuse et prosaïque. L'idée ne se présente pas naturellement chez lui matérialisée dans des visions, ni baignée des frémissements de la sensibilité. Gautier donne même à l'occasion l'impression du lieu commun. Et cela, parce que chez lui l'ordre des idées ne se fond ni dans l'ordre des sensations, ni dans celui des sentiments. Les idées des poètes ne sont après tout que des variations fort nuancées sur de

grands lieux communs. C'est le cas, par exemple, d'un Vigny auquel on reconnaît une grande originalité de pensée. Les idées de Vigny ne sont guère que des lieux communs pessimistes et stoïques. Ils n'en ont pas l'apparence, parce que l'idée est comme fondue dans le frisson individuel du poète qui la vit en son être secret. Les idées de Vigny sont en même temps des frissons. C'est cela leur originalité et leur qualité poétiques. Chez Gautier, l'idée, la vision et l'élan de sensibilité le plus souvent s'expriment séparément. C'est en cela que généralement Gautier ne pense pas poétiquement.

Gautier aborde-t-il l'expression du sentiment ? Fasciné par les apparences, le sens des réalités profondes et invisibles lui manque. L'expression du sentiment se fait poétique lorsqu'elle enveloppe les éléments conscients de je ne sais quelle brume ravie à notre personnalité la plus profonde, la plus secrète et en même temps la plus émouvante ! La poésie de Gautier reste dans la zone trop strictement consciente. La nette expression ne porte pas dans ses plis ces traînées vagues et étranges arrachées à notre être caché et qui possèdent un don mystérieux de résonance au plus profond du cœur. De là, chez Gautier, lorsqu'il aborde l'expression du sentiment pur, quelque chose d'un peu superficiel et même côtoyant le banal par instants.

Même dans l'effort pour fixer les visions, le tour d'esprit de Gautier comporte certains inconvénients. La vigilante attention apportée aux menus détails enfante des descriptions qui donneraient facilement une impression d'émiettement. Descriptions qui risqueraient de lasser l'attention par leur minutie même, par la succession chatoyante de multiples facettes impeccablement taillées et polies.

Gautier a su tirer parti de ses dons très réels ; il a su réduire au moindre risque les défauts non moins réels de son esprit ; il a même su, à l'occasion, les utiliser. On peut dire que Gautier est, dans ses meilleurs poèmes, le plus

artiste des écrivains. Nous entendons par là que, connaissant à fond son tempérament, il a su obtenir le meilleur rendement et de ses avantages et de ses faiblesses.

Avant de préciser ce point, nous voudrions mettre en relief un don artistique de Gautier extrêmement intéressant et que nous appellerions : *le don des variations*. Le don des variations est le pouvoir pour un artiste de renouveler par un grand nombre de combinaisons différentes un même thème initial. Dès ses débuts, Gautier fut maître de ce talent. *La Demoiselle* en est un exemple parfait. Pour esquisser la physionomie de l'insecte preste et fluet, Gautier déploie la plus fertile ingéniosité à modifier sans cesse le décor où l'insecte chatoyant trémousse ou repose sa grâce légère. Mêmes prouesses dans l'art de varier à l'infini les attitudes de la minuscule bestiole !

Mais ce don des variations lui aussi comporte quelques dangers. Qu'on en use sans une discrétion suffisante, il donne l'impression un peu lassante qu'on tourne indéfiniment dans le même thème. Danger plus grand avec un esprit de détail qui part volontiers d'un fait ténu pour le retourner de multiples manières ! Gautier a vu clairement que le salut pour lui était dans la *concentration*. Il a vu qu'un artiste du détail, qui perçoit séparément le monde physique et le monde moral devait renoncer aux longs développements, aux grands lieux communs, aux thèmes gonflés d'infini, — ou plutôt ne les frôler que d'une touche très délicate, très légère, en traitant un sujet plutôt mince, conforme à son tempérament. Il a vu que s'il devait donner la prédominance à l'expression du monde extérieur saisi dans le détail de ses aspects divers, il devait se limiter même dans son effort descriptif. Artiste du détail visible, il a vu que, pour ne pas lasser, il devait se borner à fixer quelques traits saillants de l'objet. En se restreignant ainsi, Gautier accomplissait une œuvre salutaire. Il mettait fin au verbalisme effréné du romantisme; il incitait à la discrétion dans les effusions sentimentales et permettait de songer que la

poésie avait peut-être une autre mission que les grands développements oratoires en vers sonores.

Gautier, maître de son art, va enfanter des poèmes qui, faits de main d'ouvrier, seront dignes de rester, non point comme exemplaires de la Poésie en Soi, — il n'y a pas plus d'absolu en poésie qu'en d'autres domaines, il n'y a que des formes de Poésie relatives à certains états de civilisation et à certaines formes de tempérament, — mais comme réussites excellentes pour le tempérament de Gautier réalisant la poésie qui lui correspond.

C'est d'abord le *Poème pittoresque* menu. Un objet, un détail de paysage, une silhouette campés en quelques touches précises et significatives. Gautier arrive à donner la vie à ces esquisses par le raccourci de l'expression, — par sa réduction aux seuls éléments susceptibles de faire saillir une ligne, un geste, une attitude.

Joignez le don des variations au don de voir le détail et vous avez, — toujours dans l'ordre du menu, — *le poème pittoresque et fantaisiste*. Un déroulement de petits tableaux reliés par un élément commun d'ordre physique ou moral, et voilà des poèmes tels que *Etude de mains*, *symphonie en blanc majeur* ou *Variations sur le Carnaval de Venise*. On voit dans de tels poèmes la manière de composer propre à Gautier. Le sujet très mince n'est autre chose qu'un prétexte à enchaîner de petites visions.

Goût pour le menu, grand pouvoir de variations, c'est assez pour que Gautier soit par instants un exquis *poète précieux*. Frivolité et ingéniosité, c'est, au fond, tout l'esprit précieux. Les grands débats entre les Précieuses du grand siècle consistaient à retourner à l'infini, en y découvrant toutes sortes d'aspects imprévus, une question menue touchant à la vie du cœur. Gautier n'est pas un précieux dans l'ordre psychologique, mais un précieux dans l'ordre de la vision. Partir d'une vision minuscule, insignifiante, la tourner, la retourner pour lui faire prendre des aspects et des significations imprévues, Gautier excelle à ce jeu. A

Molière il gardait rancune d'avoir mis une note de ridicule sur les grâces un peu maniérées, sur la délicatesse quintessenciée, sur la fantaisie un peu recherchée, qui furent l'apanage des Précieuses. Nul poème ne nous paraît plus significatif du talent précieux de Gautier que *l'Égratignure*. Le fait le plus minuscule sert de point de départ à l'interprétation la plus ingénieuse, ce qui est préciosité pure :

Quand vous vîntes Dimanche en déesse parée,
Avec tous vos rayons éblouir votre cour,
Chacun disait, voyant ce buste au pur contour :
« C'est Vénus de Milo d'une robe accoutrée ! »

Mais votre épaule était d'un trait rouge effleurée,
Tel le ramier blanc saigne aux serres de l'autour,
Telle rosit la neige aux premiers feux du jour
Le carmin s'y mêlait à la pâleur nacrée.

Quelle audace a rayé ce marbre de Paros ?
Vous en donniez la faute à l'épaulette étroite,
Mais moi j'en accusais la flèche d'or d'Eros,

Il vous visait au cœur ; la pointe maladroite
(Car le Dieu tremblait fort devant tant de beauté),
N'atteignit pas le but et glissa de côté !

« La description des moindres choses est mon apanage particulier », disait modestement Gautier. A vrai dire, plus ou moins nettement, Gautier sentit toujours que la poésie ne devait pas se restreindre à une pure vision. Il comprit que *poésie* et *pittoresque* ne sont pas des termes absolument synonymes. La plupart de ses poèmes révèlent que, pour lui, la Poésie implique un élément moral qui prolonge la vision, la baigne de rêve, et l'élargit dans le domaine de l'idée. La vision est souvent suivie d'une sorte de commentaire qui lui confère une signification idéale. Que Gautier développe abstraitement ce commentaire, le poème trébuche immédiatement !

Lorsque Gautier comprend qu'il ne doit pas développer le sens caché de la vision, mais simplement l'esquisser de

la façon la plus brève, son effort se fait plein d'intérêt. L'écueil du développement didactique se trouve alors évité. Et il arrive que la brève touche d'idées indiquant la signification symbolique de la vision la prolonge d'une manière vraiment poétique. Ce qu'il y a de trop net, de trop rigide dans la vision est comme plongé soudain dans le vague d'une signification suggérée. Une brume de rêverie, un je ne sais quel vague sentimental, vient après coup mettre une nuance d'indécis sur la vision en l'enveloppant dans une sorte de traînée floue. Tel l'effet final de la *Symphonie en blanc majeur*. On connaît le poème ; visions froides et nettes des blancheurs auxquelles fait songer la chair de femme : Paros éblouissant, neige vierge, lys d'argent, aubépine de mai, albâtre et duvet de colombe... Mais voyez l'effet de réaction sur tout le poème pittoresque de ce bref quatrain final esquissant si vaguement une signification sentimentale.

Sous la glace où calme il repose,
Oh ! qui pourra fondre ce cœur !
Oh ! qui pourra mettre un ton rose
Dans cette implacable blancheur !

Dans cette voie, Gautier, sans probablement s'en rendre compte, préparait l'éclosion de la grande poésie symboliste. N'oublions pas que si Baudelaire est le père reconnu du symbolisme, il dédia les *Fleurs du Mal* à Gautier avec la marque de la plus vive admiration. Ce serait une tâche fort intéressante d'établir les rapports de filiation de Gautier à Baudelaire. Il serait aisé notamment de dresser un inventaire des poèmes baudelairiens dont le sujet a été emprunté aux œuvres en vers ou en prose de Gautier. Contentons-nous pour l'instant de rechercher chez Gautier quelques caractères précurseurs de l'art baudelairien en particulier et du symbolisme en général.

Hugo reconnaissait que Baudelaire avait doté l'art d'un frisson nouveau. Peut-être ce frisson nouveau réside-t-il dans la peinture du macabre au moyen de l'expression poé-

tique la plus austère, la plus froide, la plus impeccable. Il est souvent chez Gautier une réelle aptitude à exprimer le macabre et l'horrible sous la forme la plus resserrée et la plus saisissante.

Voyez le poème *A Ribeira* :

Il te faut des sujets sombres et violents,
Où l'ange des douleurs vide ses noirs calices,
Où la hache s'émousse aux billots ruisselants.

Avec quelle furie et quelle volupté
Tu retournes la peau du martyr qu'on écorche
Pour nous en faire voir l'envers ensanglanté.

Voyez encore ces vers évoquant l'art du peintre Valdès Léal :

Il aimait les tons verts, les blafardes pâleurs,
Le sang de la blessure et le pus de la plaie,
Les martyrs en lambeaux étalés sur la claie,
Les cadavres pourris, et dans des plats d'argent,
Parmi du sang caillé, les têtes de Saint-Jean.

Rien n'est plus baudelairien que le poème *Madrid* et comme sujet et comme frisson et comme technique. Une jeune marquise a fait mettre sur la table de son boudoir, au lieu des fleurs coutumières, une tête coupée, sculptée dans le bois,

Le front humide encor des suprêmes sueurs,
L'œil vitreux et blanchi de ces pâles lueurs
Dont la lampe de l'âme en s'éteignant scintille.

Parlant d'une voix très douce, la jeune marquise caresse du doigt la funèbre tête.

Voyez maintenant le trait final, ouvrant largement la suggestion psychologique sur le plus trouble, le plus « satanique » de l'âme :

En me disant cela d'une voix claire et douce,
Sur l'atroce sculpture elle passait son pouce,
Coquette, souriant d'un sourire charmant,
L'œil humide et lustré comme pour un amant.

Est-il rien de plus baudelairien avant Baudelaire ! Ou

nous nous trompons fort, ou l'un des plus caractéristiques poèmes de Baudelaire, *les Métamorphoses du Vampire*, est inspiré d'Albertus. Songez à la métamorphose de la belle jeune femme dans les bras d'Albertus. Songez à la plus rayonnante des femmes se transformant soudain en la plus répugnante des vieilles.

...... Ce n'était plus la femme
Que tout Leyde adorait, mais une vieille infâme,
Sous d'épais sourcils gris roulant de gros yeux verts,
Et pour saisir sa proie, en manière de pinces,
De toute leur longueur ouvrant de grands bras minces.
— Le diable eût reculé. — De rares cheveux blancs
Sur un col décharné pendaient en raides mèches,
Ses os faisaient le gril sous ses mamelles sèches,
Et ses côtes trouaient ses flancs.

Nous pouvons donc trouver assez facilement chez Gautier un avant-goût du macabre baudelairien.

Mais il y a plus. D'une manière plus ou moins consciente, Gautier ouvrait la voie à l'expression poétique qui se définit par le pouvoir de suggérer sans l'énoncer le monde des idées à travers le monde des visions. Ce caractère accidentel dans l'œuvre de Gautier, — visible seulement pour ceux qui portaient l'avenir en eux comme Baudelaire, mérite d'être décelé soigneusement, tant il est vrai qu'un artiste apporte souvent, presque à son insu, des germes susceptibles de la plus magnifique croissance. Don Juan dans la « Comédie de la mort » s'exprime ainsi :

Souvent comme des nids de fauvettes farouches
Tout prêts à s'envoler, j'ai surpris sur des bouches
Des nids d'aveux tremblants,
J'ai serré dans mes bras de ravissants fantômes,
Bien des vierges en fleur m'ont versé les purs baumes
De leurs calices blancs.

Gautier ici ne fixe que des visions, — mais, par miracle, ces visions enclosent en elles un monde d'idées non exprimées. Que la méthode prenne conscience d'elle-même, — et elle en prendra conscience chez Baudelaire, — il va

naître alors une nouvelle langue poétique concrète et raccourcie visant à la perpétuelle ellipse du monde abstrait, — pour le garder à l'état de suggestion dans l'expression sensible toute frémissante d'harmoniques secrètes.

Voyez encore comment tout le rêve mystique, tout l'essor des blanches adorations monastiques pour les candides saintes est exprimé en suggestion par la seule vision :

Vous autres, vous aimez des saintes diaphanes,
Qui se parent pour vous des couleurs des vitraux,
Et sur vos fronts tondus, au détour des arceaux,
Laissent flotter le bout de leurs robes de gaze.

Nous renvoyons encore le lecteur curieux de ce point au poème *Le roi solitaire*. Voyez comment le tourment secret et magnifique d'une âme royale se devine encore à travers les pures visions :

Comme Jésus, j'ai le cercle d'épines;
Les rayons d'or du nimbe sidéral
Percent ma peau comme des javelines,
Et sur mon front perle mon sang royal.
Le bec pointu du vautour héraldique
Fouille mon flanc en proie aux noirs soucis :
Sur son rocher, le Prométhée antique
N'était qu'un roi sur son fauteuil assis.

A l'aide de cette technique qui devait connaître son plus vif éclat avec le symbolisme, Gautier a réussi un poème d'*Emaux et Camées*, *Cærulei oculi*, qui nous paraît son chef-d'œuvre et nous semble accuser la plus grande ressemblance avec le célèbre poème de Baudelaire, *la Chevelure*. De même qu'en déroulant la chevelure bleue de l'Aimée, Baudelaire voit surgir une suite de visions riches de significations cachées, Gautier voit passer dans l'œil céruléen de la Sirène des visions riches d'un infini de suggestions :

Ses yeux où le ciel se reflète
Mêlent à leur azur amer
Qu'étoile une humide paillette,
Les teintes glauques de la mer.

Comme dans l'eau bleue et profonde
Où dort plus d'un trésor coulé,
On y découvre à travers l'onde
La coupe du roi de Thulé.

Sous leur transparence verdâtre,
Brille parmi le goémon,
L'autre perle de Cléopâtre
Près de l'anneau de Salomon.

La couronne au gouffre lancée
Dans la ballade de Schiller,
Sans qu'un plongeur l'ait ramassée
Y jette encor son reflet clair.

Répétons-le. Un tel art est accidentel chez Gautier. Mais il nous semble de haute importance de noter que Gautier frôla la terre nouvelle que devait visiter bientôt la Poésie symboliste.

§

Les admirateurs et les détracteurs de Gautier ont peut-être trop simplifié son cas. On a trop répété qu'il était le type même de l'artiste sans idées et l'on s'est trop contenté de répéter la formule bien vague par laquelle Gautier se définissait lui-même un homme pour qui le monde visible existe. Gautier s'est constitué un art qui est lié à une philosophie, et par ce mot nous entendons l'ensemble des valeurs par lesquelles un esprit prend position vis-à-vis du monde et de la vie. Il incarne deux formes d'esprit curieuses : une attitude nihiliste vis-à-vis du monde des réalités profondes qui aboutit à une limitation systématique de toutes les aspirations humaines au monde superficiel de l'apparence. Il représente en outre et purement le type d'esprit qui ne perçoit le monde que sous l'aspect d'un ensemble de formes artistiques et ne cherche à le juger que par rapport à l'art créé par les hommes. La vision de Gautier nous a révélé un esprit essentiellement analytique et absorbé par le détail. Gautier a su pourtant trouver des formes poétiques où il a utilisé de la manière la plus parfaite

ses dons de premier ordre en réduisant de la manière la plus grande la part des défaillances liées à sa forme d'esprit. En cherchant à corriger son tempérament, il remédiait par la concentration à l'excès verbal et oratoire du Romantisme. En cherchant à maintenir sous une manière très brève l'indication de la valeur symbolique d'une vision, — il arrivait quelquefois, — à son insu peut-être, — à absorber le monde moral dans le raccourci de l'expression sensible. Il anticipait alors sur la poésie à venir. Les poètes d'aujourd'hui ne doivent pas oublier cela. Et les artistes en général doivent garder quelque amour à ce poète, qui fut un vrai paladin de l'art et pour qui la vie fut amère. L'avenir n'oubliera pas tout à fait celui qui se jugeait par sa mauvaise fortune l'héritier de Gautier-sans-avoir, mais qui se consolait en songeant que lui aussi avait guidé une croisade : celle qui allait vers la Terre sainte de l'Art.

GABRIEL BRUNET.

LA FEMME
ET LE SENTIMENT DE L'AMOUR
CHEZ REMY DE GOURMONT[1]

—

V

L'AMOUR MYSTIQUE

Une tendance fondamentale domine toute la vie de l'esprit chez R. de Gourmont. On lui donne des noms différents suivant le domaine où elle se manifeste. Doctrine idéaliste dans la conception du monde et la philosophie spéculative, elle est immoralisme quand il s'agit du bien et du mal, substituant la notion scientifique de force aux qualifications habituelles de la loi morale. En d'autres régions elle instaure une sorte de dogme de l'instinct, à qui elle accorde, pour déterminer ce qui est utile ou nuisible à l'homme, un sens infaillible. Et elle n'est, en somme, que la projection d'un individualisme intransigeant, qui se connaît et s'affirme, duquel rayonnent toutes vérités, avec, au-dessus d'elles et à leur centre, pour clé de voûte, ce diamant royal : l'orgueil.

Cela va bien tant que nous avons le sentiment de l'intégrité de notre force, et que notre existence est comme une flèche dardée droitement au cœur de l'avenir. Lorsqu'elle se prépare à tomber aux pieds du sphinx qu'elle n'a pu atteindre, dès qu'elle prend sa courbe descendante, alors il se produit en nous un véritable désarroi, et cela même qui nous semblait inébranlable tremble sous nos pas et nous fait chanceler.

(1) Voir *Mercure de France*, n° 583.

Quarante-cinq ans, moment mélancolique où l'homme qui s'est voué à la méditation jette un regard en arrière et voit sa jeunesse passée, ses rêves retombés, son âme insatisfaite où le désir demeure pendu comme un fruit desséché. Il n'a plus comme autrefois pour le soutenir cet élan hardi qui était assuré du futur. L'esprit inquiet doute s'il ne s'est pas trompé en choisissant telle ou telle sagesse. Et cette inquiétude n'est plus seulement un trouble de l'esprit. Le philosophe s'étonne de sentir son cœur se serrer d'angoisse et pèse dans ses mains ce qui lui reste d'espérance. Celui qui s'est voulu seul se demande s'il a choisi la solitude, ou si la solitude l'a choisi ; il croyait chercher un refuge et fait figure d'exilé. Moment mélancolique où l'homme entend du fond des âges monter jusqu'à lui la parole fatidique : malheur à celui qui est seul. Pour la première fois la banalité des mots disparaît ; ils s'impriment dans sa chair et la brûlent.

R. de Gourmont à propos de Sainte-Beuve écrit ceci :

Il atteignait quarante-cinq ans, période singulièrement critique pour la plupart des hommes qui commencent à sentir le déclin de leurs forces en même temps qu'ils sont poussés, dans tous les sens, à demander à la vie d'intenses satisfactions. Des curiosités jusqu'alors éludées se dressent impérieuses ; l'ambition et l'amour luttent à qui aura la victoire et souvent l'ambition est obligée de reculer, devinant que son heure n'est pas tout à fait venue. Il se fait dans les passions un grand changement. Qui a aimé une femme se met à aimer toutes les femmes, et qui a aimé toutes les femmes se met souvent à n'en plus aimer qu'une seule. Ce moment qui marque le déclin marque aussi un besoin de renouvellement (1).

Resté jusqu'alors obéissant aux commandements d'un esprit hautain, R. de Gourmont se demande s'il n'a pas été la première victime de ce nihilisme dédaigneux où l'a confiné l'orgueil. La vanité des œuvres de l'intelligence, il l'a toujours comprise et ne s'est pas fait faute de la proclamer, tout en lui laissant ce prix d'être la seule consola-

(1) *Promenades Littéraires*, IV, p. 216.

tion de vivre, la seule noblesse de la vie. Il l'avait comprise ; à partir d'aujourd'hui il y a quelque chose de plus; le verbe s'est fait chair. Il sent que l'esprit est impuissant à combler le vide du cœur. Le renversement de valeur, dont nous avions déjà saisi les indices, s'affirme de plus en plus en faveur du sentiment. Et c'est avec une émotion et une ferveur touchantes que R. de Gourmont nous conte la merveilleuse aventure de Guillaume de Machaut et Péronne d'Armentières. Toute l'étude est à lire et jamais essai critique n'a contenu plus de confidences personnelles, ni plus mal voilées.

Les femmes, certaines femmes du moins, aiment avec leur imagination beaucoup plus qu'avec leurs sens et sont beaucoup plus frappées des qualités intellectuelles d'un homme que de sa jeunesse et de sa beauté physique. C'est par elles que l'intelligence triomphe de la sensualité et que se rétablit l'équilibre entre les dons spirituels, invisibles à la plupart des yeux, et les dons corporels dont la première venue peut ressentir le désir. On ne vit jamais une chambrière s'éprendre d'un homme de génie pour l'amour de son génie. Les femmes sensibles à ce qu'il y a de plus haut et de plus pur dans l'esprit d'un homme, si elles forment une classe aberrante parmi les amoureuses, y forment aussi une classe privilégiée, à laquelle sont réservés les grandes émotions et les profonds troubles (1).

Racontant ces amours, Gourmont écrit de Machaut :

Cette jeune vie qui vient à lui rénove son cœur d'homme qui avait abdiqué. Il n'espérait plus rien, elle lui a rendu le sentiment qu'il avait perdu. Ici se manifeste le noble orgueil du poète. Il lui rendra cela en gloire. Parole que son génie a tenue, puisque cinq siècles et demi ont passé et que le *Voir-Dit* projette plus que jamais dans les imaginations la figure de Péronne d'Armentières (1).

Or pareille fortune inespérée est arrivée à Remy de Gourmont. Lui aussi rencontre sa Péronne d'Armentières qui vient rénover sa vie, et lui aussi la fera vivre dans la mémoire des hommes.

(1) *Promenades Littéraires*, V. p. 13.

Peu importe la personnalité réelle de l'Amazone, si originale qu'elle soit. L'histoire anecdotique, déjà commencée, se chargera de publier les particularités d'une vie parée de plus d'une beauté. Je ne lui ôterai même pas l'anonymat que Gourmont a voulu lui laisser par discrétion et pudeur de l'âme. Elle n'aura ici d'autre éclat que celui qu'elle tient de Gourmont. Elle existe, cela suffit. Elle existe, parce qu'elle a été pour Gourmont vieillissant une nouvelle jeunesse au moment même où la solitude, au lieu de l'exalter comme autrefois, allait sans aucun doute consommer son accablement. L'Amazone a tourné en douceur, tendresse, exaltation sentimentale et rayonnement spirituel ce qui s'endurcissait dans la certitude que rien ne console de vivre. Par elle, véritablement, Gourmont a connu la gloire, qui est un sourire de femme.

Dès la première de ces *Lettres à l'Amazone*, le ton surprend le lecteur qui connaît R. de Gourmont. Au lieu de cette hauteur ironique qui donne à tant de pages un éclat cruel, on trouve la familiarité, l'abandon. Une autre remarque s'impose immédiatement : la richesse psychologique. Le solitaire replié sur lui-même, pour un examen sans arrière-pensée, met au jour les secrets de sa vie intérieure. Il n'a plus besoin de se mentir à lui-même comme autrefois ; il n'arrange plus sa pensée. Presque à chaque page on rencontre quelqu'une de ces petites phrases qui, aux yeux de l'amateur attentif des jeux de l'esprit, révèlent une exploration profonde, coups de sonde dans les coins les plus obscurs de notre être. Pourquoi en est-il ainsi ? C'est que R. de Gourmont consent enfin à aimer et que c'est ici son cœur mis à nu.

§

Il faut se représenter la lassitude de cette âme et de quelle amertume elle est remplie. L'orgueil ni le dédain ne lui suffisent plus. Ils n'ont qu'une vertu négatrice. Ils protègent contre l'intrusion du monde ; ils chassent du

domaine du maître les importuns et les fâcheux, mais sont incapables de mettre quoi que ce soit à la place qu'ils ont vidée. Le cœur a besoin d'autre chose à ce moment poignant où l'homme tiré vers sa fin se voit seul.

La rencontre de l'Amazone conduit Gourmont à faire une révision de ce qu'il pense de l'amour, d'abord pour l'unique plaisir de parler d'amour à l'Amazone, ensuite pour essayer de situer ce qu'il ressent pour elle. Mais ce nouvel examen se fait moins sous le regard de l'intelligence ironique et désabusée que sous la domination d'un cœur touché pour la première fois de cette grâce de l'amour, la tendresse. Il ne s'agit plus pour le philosophe de chercher quelque vérité, mais, pour l'homme, de consolider ses raisons de vivre.

Les principaux motifs que l'amour offre à la méditation, Gourmont va les reprendre ; et peut-être y aura-t-il des variations de sa pensée, mais surtout une affirmation vers laquelle il s'acheminait depuis longtemps et que nous pouvons dégager tout de suite : non seulement on peut concevoir des amours libérées de toute idée de rapprochement physique, mais, bien plus, l'expression la plus suprêmement belle de l'amour véritable, c'est la tendresse, c'est un don de soi-même qui ne réclame rien, rien que la joie de se sacrifier à l'être choisi. Et sans doute, et c'est la tristesse de la vie, on peut dire qu'il n'en est venu là que par la grande misère de son corps. Ainsi aurait-il obéi à « l'impératif physiologique ». Pourtant il avait déjà dans *Sixtine*, comme nous le verrons plus loin, exprimé un sentiment pareil !

Avant de suivre les détours du sentiment et de la pensée de R. de Gourmont dans les *Lettres à l'Amazone*, il faut se retourner et jeter un regard d'ensemble sur l'œuvre antérieure. Du point de vue où nous nous sommes placés, s'établissent maintenant des perspectives révélatrices.

Merlette : Divertissement au travail de la méditation

L'écrivain fait œuvre de romancier à la façon objective de Flaubert, sans livrer rien de ses luttes intérieures. Le livre porte quelques vagues caractéristiques de la sentimentalité foncière de Gourmont ; mais tout juste entrevues. Rien ici de l'intellectualité ; la forêt des idées n'a pas encore poussé les luxuriances qui vont étouffer bientôt tout le reste.

Sixtine : R. de Gourmont se fait sa vérité, *en esprit*. Malgré que ce roman soit intitulé « roman de la vie cérébrale », il contient, aussi, vivante et blessée, la sentimentalité de Gourmont. Livre d'un homme encore frémissant de sa douleur, qui a honte de sa douleur, se reprend et puise dans l'orgueil la force de se sauver d'un sentiment auquel il décide de ne plus se livrer.

Les Chevaux de Diomède: véritable roman cette fois de la vie cérébrale où Gourmont cherche un refuge. Des amants, des amours ; mais ce ne sont que des fantômes. Il n'y a pas ici la chaleur de la vie ni la palpitation de la passion. Il semble que nous assistions à la ronde humaine placés derrière un écran qui nous sépare du monde. Cet écran, c'est l'esprit détaché et froid du philosophe.

Le Songe d'une femme : le besoin pour un esprit surchauffé de respirer l'air pur, de se donner la liberté et le frisson d'une renaissance. Une renaissance de la vie sous le contrôle plus indulgent de la pensée idéaliste. Toutes les vérités de Gourmont plongées ensemble dans le rafraîchissement de la lumière bucolique. Une joie désordonnée, un peu gauche, de s'étirer au soleil et de faire, d'un cœur qui se voudrait ingénu, des mouvements encore réglés par l'esprit. Un acte d'espérance.

Physique de l'Amour : un recensement des vérités et un retour offensif de l'intelligence ; l'appui cherché dans les autres espèces animales à l'idée du philosophe que l'amour est un acte de la série physique, sans plus. Une fête de l'imagination luxurieuse, un rut immense de l'esprit,

et le ralliement des idées qui sont près de s'organiser en système.

Une Nuit au Luxembourg : examen de conscience ; systématisation des vérités gourmontiennes, mais dans le seul but de s'en délivrer. Le besoin impérieux de dire non, à ce qui voudrait s'imposer sous la forme affirmative d'une conclusion et d'un dernier mot.

Un Cœur Virginal : une œuvre pour attester sa libération. La lassitude de l'idée ; la vie toute nue.

Les Lettres à l'Amazone vont consacrer ce découragement de l'esprit et appuyer cette âme abandonnée sur de pures exaltations sentimentales que l'orgueil n'a plus la force de tenir à mépris. Enfin Gourmont, travaillé toujours par le démon de l'analyse, s'efforce de se garantir contre lui et de gagner la complicité de l'intelligence. Par d'ingénieux détours il va rattacher à ses anciens reniements sa nouvelle affirmation.

§

Il y a en nous certaines vérités qui sont l'expression de notre nature profonde. Elles viennent naïvement à la lumière de notre conscience à mesure que nous vivons et balbutient avec notre jeune âge avant d'inspirer les tendances de l'adolescent. Or, dès que nous débutons dans la vie spéculative, notre premier effort se tourne contre elles. L'apprenti sorcier, plein des nouveaux prestiges de la philosophie, applique à ces données de l'âme, afin d'en éprouver la solidité, les méthodes qu'on vient de lui enseigner pour réduire à rien ce que pensent les hommes. Avec l'impatience et la cruauté d'un enfant en possession d'un nouveau jouet, il manie ces moyens d'analyse ; il attaque, il démembre les croyances foncières où son âme entrait avec sécurité et il n'est satisfait que lorsqu'il a écartelé ces certitudes instinctives. Nous ferons, sans aucun profit, le tour des scepticismes les plus subtils avant de revenir à ces premières vérités. Sans doute

elles ne peuvent nous manquer, puisqu'elles sont de notre race et de notre sang, mais de quel regard désabusé nous faudra-t-il revoir ces choses jadis ingénues et droites, qui pour nous soutenir rassemblent leurs forces blessées.

Le « son fondamental » de l'âme, dont parle si justement R. de Gourmont, nous l'avions entendu dans *Sixtine*; il faut attendre jusqu'à l'Amazone pour le retrouver. Le cœur avait révélé à Gourmont que le grand bonheur en amour, c'est de donner du bonheur. Durant de longues et cruelles années d'exil, le solitaire va se tenir à l'écart des abandons du cœur; et lorsqu'il réapprend la simple et profonde vérité d'autrefois : aimer pour aimer, il est trop tard. A présent il y a derrière ce bonheur, pour le remplir d'inquiétude, le sentiment de la vie finissante, l'angoisse des derniers beaux jours.

Plus que jamais, avec la minute qui passe, il a peur d'entendre le « trop tard » de l'*Horloge* de Baudelaire.

Il y a un tout petit espace entre la sensation perçue et la sensation analysée : c'est là que se loge l'ironique Trop Tard (1).

Je me perds dans vos yeux. Ils boivent ma pensée, mon âme, et tous mes projets. Ils me conquièrent à la minute présente, qui bientôt sera la minute passée, et dont je regretterais tant de m'être laissé éloigner (2).

Jouir du présent ! Il ne faut pas qu'il perde un instant ; une sorte de hâte et d'avidité tragiques sont maintenant au fond de cette philosophie. Philosophie ? Non. Il ne s'agit plus de penser; à mesure que le temps s'écoule cette impatience tient davantage aux fibres mêmes de ce cœur solitaire. Arrivé à cette époque de la vie où nous ne trouvons plus ni dans l'art, ni dans l'orgueil, ni dans l'amitié des hommes le réconfort qui suffisait à notre vitalité plus vaillante, il est décidément bien seul en face de lui-même et du visage amer du passé. Et il a peur de cette solitude qui signifie plus cruellement que jamais : abandon.

(1) *Sixtine* : p. 182.
(2) *Lettres à l'Amazone*, Mercure de France, p. 14.

De toutes les douleurs que ma volonté n'a pu secouer, la plus lourde est ma solitude même (1).

A deux, je regrette la solitude ; seul, je ressens les inquiétudes du vide (2).

Ce cri et ce regret lui sont autrefois sortis du cœur. Aujourd'hui, c'est le même cri, mais il n'est plus capable du même regret ; il n'y a plus que la crainte de rester en face de soi-même. Il n'ose pas dire qu'il est aimé par peur de dissiper l'enchantement, de blesser l'être ombrageux et cabré qui vient d'entrer dans sa vie avec l'assurance des vainqueurs. Mais il ne vit plus, il n'a plus de force pour vivre que parce qu'il veut être aimé. Alors il se contente d'affirmer son propre amour offert d'un cœur reconnaissant à la femme qui lui permet de l'aimer. Il faut qu'il retienne cette sympathie, la rende plus forte. Il fait le beau ! Entendez que tous les dons de son esprit, ravivés à la flamme de l'amour pour un suprême rayonnement, il les fait scintiller, il les répand sans rien garder pour demain. Demain sera peut-être le jour de l'ironique *Trop Tard.* Il essaie, sur l'invite de son amie, d'appliquer au sentiment de l'amour cette méthode de dissociation qui fit sa fortune littéraire. Il analyse. Il est aigu. Mais il ne peut plus toucher à certaines choses sans souffrir. Son esprit s'est désarticulé, disloqué, par une gymnastique transcendante, qui a fini par le diviser en une infinité de pièces disjointes. Le cœur en recolle hâtivement les morceaux. Les mots qu'il dit maintenant viennent de son cœur.

Ce sentiment dernier, il le tourne et le manie avec précaution pour le faire briller aux yeux de l'Amazone comme un joyau. Il joue sur le thème principal de subtiles variations, ménageant les nuances les plus délicates, allumant l'éclat le plus violent. Par moments il hasarde même son ironie et son dédain d'autrefois, et redevient entièrement

(1) *Sixtine*, p. 26.
(2) *Sixtine*, p. 32.

lui, avec tout ce qui fait sa grandeur amère et sa cruelle beauté. Mais il s'arrête ; il a peur d'être allé trop loin ; il a peur, connaissant la fugacité des prestiges, d'avoir dissipé cette illusion mutuelle qui est au fond de l'amour. Il proteste ; il affirme sa foi, pour qu'elle soit intacte au cœur de l'Amazone ; et soudain, ne tenant plus la pose, incline la tête et laisse entendre une plainte venue du si profond de lui-même que nous sommes bouleversés. Il cesse sa parade amoureuse et il supplie. Ce que R. de Gourmont écrit alors rejoint, dans la plénitude d'un style nourri de la sincérité la plus douloureuse, ce que jamais homme a écrit de plus vivant, de plus poignant. *Les Lettres à l'Amazone* sont le plus beau livre de Gourmont, parce qu'elles donnent l'homme tout entier, son esprit et son cœur. Toute l'âme est ici livrée.

L'esprit reste présent et dispose de toutes les virtuosités de sa finesse, de toutes les puissances de son audace, de toutes les souplesses de sa subtilité, de tous les sursauts de sa violence. R. de Gourmont écrit à une femme d'esprit pour la confirmer dans la sympathie qu'elle a pour lui. Il aime, il veut être aimé, il écrit pour plaire. Pour plaire ! C'est cet ardent désir qui fait à l'œuvre le don suprême : ici R. de Gourmont a le charme. Cela ne se peut exprimer autrement.

§

Suivons le développement de la pensée dans cette dernière tentative, non pas de se créer sa vérité, car c'est chose faite, — le sentiment a pu enfin l'imposer, — mais de la dépeindre, d'en définir l'expression, d'en rendre la face illuminée et rayonnante.

Pourquoi écrit-il ?

Un commerce tendre sans lettres ne se comprend pas et seuls les êtres d'âme courte sont étonnés que des amants se soient vus quotidiennement et aient quand même senti le besoin de s'écrire tous les jours (1).

(1) *Lettres à l'Amazone*, Mercure de France, p. 68.

Sans doute, mais il écrit surtout, parce qu'il sait bien que sa parole est embarrassée, hésitante, qu'il est toujours un peu ébloui devant l'Amazone et ne se trouve vraiment à l'aise pour s'exprimer que seul, une plume à la main.

En vous retrouvant je retrouve une partie de mon être, mais je ne sais jamais laquelle va surgir à votre invite et je ne veux pas le savoir. Ce sera ceci ou cela, un souvenir ou un désir, dont votre voix fait toujours une merveille. Vous enrichissez soudain ma sensibilité et mon intelligence ; ma sensibilité d'abord, délicieusement remuée, comme par le vent un feuillage d'acacia, fait sur le ciel des dessins imprévus. L'intellect n'a pas toujours l'agilité de suivre les jolis mouvements rapides des grandes ailes vertes. Il lui faut souvent de sévères méditations, rien que pour délimiter l'objet qu'il veut saisir. J'ai donc résolu de vous écrire ce que je n'ai pas pu vous dire (1).

Ces méditations, jamais il ne les avait menées avec une aussi subtile pénétration psychologique et ce qu'il écrit est ingénieux et profond, qu'il s'agisse de la chasteté, de l'absence, de la sympathie, du plaisir, de l'amour nu, etc.

Cet amour nu, qui ne saurait exister dans l'état de civilisation, — il en convient, — et auquel il n'accorde même aujourd'hui dans la nature qu'une place momentanée, n'était-ce pas celui qui naguère lui paraissait le plus beau? Cette rencontre de deux instincts anonymes (il y reviendra plus tard à l'occasion (2), qui se joignent juste le temps nécessaire, obéissant à la volonté de l'espèce dont ils ne sont que l'instrument docile, cela fut à ses yeux, pendant longtemps, le plus bel amour. Aujourd'hui il consent à écouter la sentimentalité qui enfin le domine. Et si R. de Gourmont a écrit autrefois ce livre au titre si précis : *Physique de l'Amour*, il pourrait mettre aux *Lettres à l'Amazone* le sous-titre : *Mystique de l'amour.* Bien des pages le justifieraient.

Ne croyez pas que je réclame l'amour nu. Pas plus que vous,

(1) P. 14.
(2) *Epilogues*, volume complémentaire, p. 326.

je ne saurais que faire d'un amour qui ne serait pas multiplié et sensibilisé par toutes les émotions intellectuelles, qui ne serait pas enrichi de tout l'apport mystique de l'inquiétude humaine (1).

N'est-il pas d'une sentimentalité exquise et ne porte-t-il pas un vrai cœur de jeune fille, le philosophe sur le retour qui écrit les lignes que voici :

Il m'est arrivé d'emporter sur moi, même après l'avoir lue, une lettre particulièrement aimée et d'y puiser une singulière force comme font les dévots dans un talisman, car l'amour réinvente quotidiennement les vieilles pratiques religieuses, que la religion lui emprunta une fois pour toutes et qu'elle croit avoir accaparées. C'est que l'amour vit de représentations autant que de réalités, et de croyances bien plus encore que de certitudes (2).

Il faut aimer, aimer pour aimer, simplement, se donner.

Heureux qui est aimé et plus encore celui qui aime avec ingénuité. Il ne raisonne pas, il aime ; il ne se demande pas s'il y a des obstacles, il ne les recherche, ni neles évite,il aime. C'est à peine s'il est inquiet qu'on réponde à sa sympathie ; il ne soupçonne pas qu'on puisse le repousser; il aime avec ingénuité. Il n'est pas donné à tout le monde d'être ingénu,et il est possible que l'amour raisonné et volontaire apporte des bonheurs plus grands et plus sensibles à la conscience,des bonheurs plus orgueilleux enfin. Mais n'est-on pas porté,à force de se plaire en ces jeux de la volonté,à mépriser les pauvres amours qui sont venus humblement à vous et qui vous regardent comme des chiens aux yeux doux et demandent une caresse et la permission de garder un instant la tête sur vos genoux (3) ?

Que nous sommes loin des amours à la turque de jadis et comme on l'a changé cet orgueilleux immoraliste. Pas si changé qu'on pourrait le croire, seulement aujourd'hui il avoue son cœur, aujourd'hui son âme rend ce son fondamental dont il parle plus loin (4).

(1) P. 53.
(2) P. 68.
(3) P. 75.
(4) Les âmes ont un son fondamental qu'elles réservent ou qu'elles donnent selon la manière dont elles sont frappées, et ce son d'harmonie peut être très différent de celui qu'elles ont l'habitude de rendre. (P. 102.)

Sixtine en est toute vibrante ; nous l'avions retrouvé quelquefois ; écoutons-le lorsque Gourmont écrira sur la délicatesse en amour (1) avec une subtilité toute parfumée de tendresse. Cette méditation est à relire.

... Pourtant il y a un art suprême : c'est quand on donne volontairement plus qu'on ne reçoit ; ou du moins quand on a la volonté de donner davantage ; c'est quand on s'oublie soi-même pour veiller au plaisir de l'être que l'on adore ; c'est aussi et surtout quand cet effort est commun aux deux parties. Mais alors quelle récompense. Ce dévoûment à l'amour se trouve payé à un si haut prix que la vie entière, pendant quelques instants divins, semble peu de chose auprès de ces instants mêmes.

Tout cela n'est pas encore la vraie délicatesse en amour. Pour qu'elle soit vraie il faut qu'elle se dissimule ; qu'elle s'avance voilée et discrète, presque timide, inquiète, s'offrant non comme une maîtresse, mais comme une esclave qui sait sa valeur et celle de son cœur. L'amour est physique ; cependant, que vaut, tout seul, l'amour physique ? Beaucoup. Mais l'autre amour ; la tendresse lui donne une valeur de rayonnement cent et mille fois plus grande, etc.

Jadis Hubert d'Entragues, après avoir fait danser la jeune fille laide et délaissée, pensait ainsi :

En la reconduisant à sa place, il était presque aussi heureux qu'elle, et il songeait que le seul bonheur, c'est de donner le bonheur sans exiger aucun retour (2).

Ce cœur s'est ouvert de nouveau, mais comme se rouvre une blessure, et maintenant sa sincérité paraît plus émouvante encore d'être un adieu à la jeunesse perdue, et à tous ces fantômes qui furent impuissants, malgré les prouesses du magicien, à sortir des limbes du rêve. Il faut aimer. Il faut aimer pour tâcher d'être aimé, car « nous n'existons vraiment que dans les yeux qui nous aiment » (3). Tous ceux qui ont été dédaignés par l'amour ont passé dans une sorte de crépuscule, et ces vaincus, R. de

(1) *Epilogues*, volume compl., p. 291.
(2) *Sixtine*, p. 272.
(3) *Lettres à l'Amazone*, p. 101.

Gourmont n'a plus la force de les tenir à mépris. C'est que le ressort de sa hauteur dédaigneuse, cet orgueil, irréductible semblait-il et qui le soutenait dans la solitude, a fléchi et se brise : « J'ai toujours envie de prendre parti (même si c'était à mon détriment je le ferais peut-être encore) pour les amours dédaignées (1). » Déjà, dans *le Songe d'une Femme*, je le rappelle, il avait dit : « Je voudrais être un de ces romanciers dont les livres sont les compagnons de lit des incomprises et des délaissées » (2).

Quelle révolution dans cette âme et comment peut-il parler ainsi celui qui a exprimé avec une si altière violence tout ce qu'il peut y avoir de supportable de la philosophie immoraliste ? Il a pris des mains de Nietzsche cette vérité aristocratique qu'il y a deux morales, celle des esclaves et celle des maîtres ; il a pris de ses mains aussi ce grand mépris de la pitié qui l'aide à s'éloigner du bas humanitarisme et à se séparer de la cohue des penseurs primaires; il proclame qu'il n'y a que des forces, sans qualification possible, rien que des forces en lutte continuelle. Le droit du plus fort, rien ne lui paraît plus logique, plus naturel, plus juste. Etre une force, et l'imposer ; faire qu'elle domine, ou se taire sans accepter l'aumône du vainqueur. Et voilà qu'il se penche sur le visage angoissé des amants qui n'ont pas réussi. Il veut relever ceux qui furent impuissants à se faire aimer. En vérité, pour que l'esprit ait consenti à une telle attitude, il a fallu que le cœur, accablé de quelque drame profond, criât sa révolte et son désespoir.

§

R. de Gourmont est prudent dans l'expression du sentiment tardif qui réchauffe son âme. Il le nomme de la sympathie, de l'amitié ; puis il s'attache à intégrer dans ces termes toutes les caractéristiques de l'amour. Enfin,

(1) *Lettres à l'Amazone*, p. 76.
(2) P. 69.

il le dit, il le crie : c'est bien de l'amour et cet amour lui est nécessaire. La progression psychologique est extrêmement curieuse et témoigne de l'angoisse de cet homme. Attaché désespérément à ce dernier sentiment, il en découvre la profondeur et l'importance aux yeux de cette Amazone volontaire et fantasque, afin qu'elle n'aille point rompre à la légère le fragile lien où toute la vie de ce vieil ermite de la pensée est désormais suspendue.

Connaissez-vous la sympathie? C'est un sentiment que vous éprouvez certainement, Amazone, plus que toute autre heureusement née, je l'ai lu dans vos yeux, mais que vous n'éprouvez pas avec la profondeur désespérée de qui n'en attend plus d'autre et qui le boit comme un rafraîchissement d'été (1).

Qui sait si l'amitié dont je parle n'est pas un désir si profond qu'il en est obscur, comme ces puits où l'on ne voit pas mais où l'on devine le ciel répercuté. Mais c'est un désir qui se laisse contempler avec sérénité; loin de troubler les eaux, il les clarifie, et loin de les faire bouillonner, il les apaise. C'est le ferment de la paix, de la joie et de la sérénité (2).

Notre étonnement est inévitable et chaque page le renouvelle. Ce Gourmont ressemble si peu à celui qui, au cours de tant d'œuvres, portait un masque de hauteur dédaigneuse ! Pourquoi donc aime-t-il avec cette ferveur ? R. de Gourmont nous permet de deviner la raison profonde de cet amour, surtout si l'on se rappelle que son âme est sœur de celle de Sixtine qui disait : « Rien n'est bon comme de se laisser prendre (3) ! »

Je vois encore, écrit-il à l'Amazone, votre entrée dans ma solitude, mon effroi et ma joie bientôt de voir un être tel que vous se mouvoir en moi avec la simplicité des conquérants. Ils viennent, parce qu'ils devaient venir, ils viennent comme une force s'accomplit, par une nécessité de leur nature et il semble tout à coup qu'ils aient toujours été là (4).

Notons au passage comme cette dernière phrase est

(1) P. 80.
(2) P. 103.
(3) *Sixtine*, p. 10.
(4) P. 135.

révélatrice, si on la rapproche de ce que Gourmont explique auparavant (*Soi-même*, p. 116) de la psychologie des amants. Voilà que lui-même ne peut s'empêcher de donner dans l'illusion éternelle : « Il semble tout à coup qu'ils aient toujours été là. » N'était-il pas, en effet, toujours présent à son rêve cet être idéal ? N'est-il pas une création de son rêve ? Le progrès psychologique est intéressant à suivre : on aime l'expression de l'amour plus que l'amour lui-même ; on n'aime jamais qu'un même être, toujours pareil, et que nous croyons reconnaître chaque fois dans la femme aimée ; comment en serait-il autrement, elle est une véritable création de notre imagination et de notre désir ; on n'aime en définitive que soi (1).

S'il essaie ingénieusement de réduire à l'identité l'amour et le plus haut égoïsme, quel est son but, avoué ou instinctif ? Il est double : n'est-ce pas d'abord une habile précaution avec une femme volontaire et libre, et rebelle à tout abandon de son cœur ? Si le don que nous faisons de nous-mêmes nous ne le faisons, en somme, qu'à nous-mêmes, il y a là de quoi rassurer les deux êtres ombrageux qu'ils sont, elle et lui, et renforcer leur mutuelle sympathie. D'autre part la philosophie idéaliste y trouve son compte et Gourmont renoue ainsi aux anciennes négations sa nouvelle foi. Il se donne l'illusion de rester fidèle à la vérité de l'esprit dont il apaise les scrupules par ce détour psychologique. Son individualisme exaspéré de naguère est, tant bien que mal, concilié avec ce qui semblerait aujourd'hui le contredire : le don de soi-même à un être aimé, le don sans réticences, total et sans rien exiger en retour. Dans une formule qui conclut, il achève de se garantir contre quelque retour offensif de cet esprit dont il connaît « les fantaisies terribles » ; l'intelligence, dit-il, « est probablement la forme suprême de l'amour (2) ».

(1) P. 109 et 124.
(2) P. 117.

Au fond, s'il aime à ce point l'Amazone, c'est qu'il se retrouve lui-même, selon son rêve, en cette conquérante « aux yeux de ciel ». Il aurait voulu être ainsi. Cette assurance victorieuse, cette volonté libre, cette domination aisée se réalisent devant lui et, miracle, dans la beauté. Autrefois, il y a très longtemps, il avait entrevu cette apparition et cru même la saisir. Ne disait-il pas de Sixtine : « En d'ultérieures causeries vous m'apparûtes telle qu'une amazone fière, intelligente et sensuelle (1). » Rapprochement suggestif pour le psychologue ! Il n'y a pas de livre qui soit plus près des *Lettres à l'Amazone* que cette *Sixtine* qui en est séparée par vingt-quatre années.

Maintenant sa destinée est remplie. Il n'y a pas de « plus loin » pour lui. Pourtant l'intelligence n'a pas en vain dominé cette sentimentalité tardivement émancipée. L'esprit reste aigu dans son regard et amer dans son appréciation des choses et des idées. Toutes les lettres à l'Amazone sont imprégnées de cette « amère tendresse » dont parle Gourmont (2). C'est que, de quelque côté qu'il se tourne, il voit la tristesse d'une vie qui s'est efforcée de tromper la vie, de passer uniquement par les voies difficiles et vaines de l'orgueil.

Sans doute, regardant vers le passé, il veut ne rien regretter. Il a suivi en amour son instinct du plaisir et il a trop de fierté pour convenir qu'il ait pu se tromper. Il a obéi à son destin. L'action lui fut joie. N'était-elle pas un répit à cette pensée qui le brûle et ne laisse rien vivre en lui de fraîcheur et de naïveté. Et là aussi il a été châtié, comme s'il manquait à quelque dessein profond de son être et choisissait la mauvaise part. Il baisse la tête pour dire à demi-voix avec une simplicité poignante : « L'action m'a été joie jusqu'au seuil de la plus triste expérience, et que la joie seule demeure (3). » Il fait front aux coups du sort, son esprit se rebelle ; mais ce n'est pas la

(1) *Sixtine*, p. 287.
(2) P. 249.
(3) P. 165.

vérité selon son cœur. La confidence de cette sentimentalité, écoutons-la plutôt dans cette phrase des *Chevaux de Diomède* :

J'ai purifié des choses très laides en les regardant avec innocence... mais pourtant il vaudrait mieux ignorer, il vaudrait mieux avoir fermé les yeux de temps en temps le long du chemin. Il vaudrait mieux n'avoir baisé que des mains pures (1).

Sentimentalité non pas moyenne et sage, mais exigeante, intransigeante et qui va jusqu'au bout d'elle-même quand il dit :

L'amour qu'il me faut côtoie l'absolu (refuge de qui est impropre au relatif) et ce que j'en exprime lui donne l'existence. Si ce sont là des paroles, que les paroles soient belles et qu'elles enchâssent le diamant comme il convient à un diamant. Je ne veux autre chose que la conscience d'être, au delà du possible, le « princier amant » de ta pensée, Amazone invincible ; l'oubli n'a pas d'affinité avec un tel sentiment : le désir impossible sculpte la fidélité (2).

Il a peur de l'oubli ; « oublier, c'est regarder mourir », et il écrit deux pages d'une profondeur douloureuse où toute son âme blessée semble implorer le destin de lui épargner cette dernière désaffection.

Pour moi, je suis presque effrayé de voir à quel point j'ai besoin de votre âme et de vos yeux. Il est donc vrai que je ne me suffis pas à moi-même et qu'il me faut un autre être où vivre (3).

Autrefois cette solitude où il s'était réfugié gardait quelque douceur. Il avait su construire le palais de ses songes avec une telle richesse d'imagination et une telle puissance évocatrice que le séjour y était supportable à cet esprit banni. La solitude aujourd'hui a perdu son front pur et n'est plus qu'une vieille maîtresse, pleine de reproches et de sarcasmes. Ah ! qu'il puisse fuir, qu'il ne

(1) *Les Chevaux de Diomède*, p. 126.
(2) *Lettres à l'Amazone*, p. 186.
(3) P. 190.

soit plus prisonnier ! Trop tard. L'effort qu'il faudrait, il n'en est plus capable, et c'est pourquoi, Amazone indomptée, il avait tellement besoin de vos yeux et de cette faveur de voir votre chevelure, « sa religion la plus véritable (1). » Toute sa détresse passée, cette âme hautaine la dévoile à faire cet aveu qu'il est impossible d'entendre sans angoisse : « Moi, je ris, malgré la tristesse éternelle qui me serre les tempes, je ris quand je vous vois près de moi, je ris comme un enfant qui retrouve la lumière (2). »

Trop tard. Il est venu trop tard à cet homme désenchanté ce grand bonheur qui exalte son cœur sans pouvoir exorciser l'esprit. Celui-ci, par habitude, applique à l'illusion un pouvoir d'analyse auquel elle ne saurait résister. Et cela sied à la beauté de cette âme, mais quelle rançon ! R. de Gourmont sait que : « quoi qu'on fasse, on se retrouve toujours devant le néant ou devant soi-même, ce qui est à peu près la même chose » (3). Il n'a, il le confesse, que « trop de tendances au renoncement par orgueil ». (4)

Ainsi, malgré sa vo onté d'être « jusqu'à la fin devant la vie comme un animal aveugle et sans expérience », malgré cette philosophie qui donne le moment présent pour le seul bien dont nous soyons assurés, il n'a pu se guérir de ce mal de l'infini qui est au fond de toute belle spiritualité. Il pense sans cesse à demain : « Le plus douloureux à mesure que l'on vieillit mon amie, c'est qu'on connaît les lendemains, ce qui fait qu'on n'a plus de confiance dans les journées (5). » Pourtant, jamais il n'eut tant besoin d'elle : « Je ne vois de sourire que dans vos yeux. Les hommes sont méchants ; la nature est morne ; jamais je n'eus tant besoin de vous (6). » Il veut que cet amour soit fort contre le destin ; il a peur de

(1) P. 150.
(2) P. 195.
(3) P. 222.
(4) P. 233.
(5) P. 246.
(6) P. 228.

le voir se dissoudre peu à peu dans le courant de la vie, comme il arrive communément. En un moment de clairvoyance désespérée, il connaît son irrémédiable solitude et son impuissance à s'illusionner. Ce grand désir (1) qui fait qu'« on se met à souhaiter des bonheurs vagues et qui seraient profonds, proches et lointains, doux et acérés, des plaisirs compliqués, chimériques et qui font peur ou qui font rire par leur folie », ce grand désir, « il ne sait que trop qu'il n'est au pouvoir de personne de guérir son inquiétude. Parfois, à force de le remâcher, on s'y empoisonne, et cela devient cette mélancolie morne de ceux qui ont trop vécu et qui ont sans cesse demandé à la vie ce qu'elle ne peut donner ».

Cette âme enfin sincère avoue cette sentimentalité contre laquelle, durant toute sa vie, elle a lutté avec toutes les ressources de sa dialectique et de son ironie. Tandis qu'elle nous prêchait une morale épicurienne, elle mentait à son désir dont les yeux restaient obstinément fixés du côté de l'absolu.

> Aimer, à quoi bon, puisque le réveil est certain. Ah ! si l'éternité m'était donnée ! Indispensable éternité, sans toi la vie n'est qu'une bien méprisable passante. Est-ce que l'heure présente existe pour le condamné qui sait que l'heure suivante ne lui appartient pas ? Et cette vie est moins qu'une heure pour celui qui sait la valeur de ce qu'on lui a pris en lui volant l'éternité (2).

Ainsi, dans *Sixtine*, l'esprit contrariait l'entraînement du cœur. R. de Gourmont a trop vécu de la sorte, par un désir insatiable, jamais satisfait d'à peu près, et dont le philosophe doutait même s'il était légitime. Et le temps a passé. Il est vieux. Derrière lui il n'y a qu'un désert sur lequel l'esprit a volé, dirigeant son essor toujours plus haut, pour embrasser d'un coup d'œil plus de mirages. Il voit cela, et que ce fut morne et sans fraî-

(1) P. 243.
(2) *Sixtine*, p. 87.

cheur. Pourtant le vieil orgueil veille encore : « Il faut donner à sa vie une certaine couleur de bonheur, ne fût-ce que pour éviter la pitié de ses semblables (1). » Sursaut inutile, conseil sans force persuasive. Gourmont écrit à la même page :

On peut se donner l'air heureux dans toutes les positions où le hasard nous jette et on peut même presque toujours s'y rendre maître d'un certain bonheur suffisant pour ne pas désirer la mort trois fois par jour. Pour moi qui n'ai jamais fait grand usage de ma volonté, je ne la désire qu'une fois, le matin à mon réveil ; mais, dès que je suis debout, ce qui ne tarde pas, cent petits bonheurs se présentent à moi, comme de boire un grand verre d'eau au citron, de fumer des cigarettes, d'aller regarder les arbres et les femmes, parfois même d'écrire quand j'ai quelque chose en train d'un peu difficile.

Il y a bien longtemps qu'il a exprimé, dans *Sixtine*, la même lassitude découragée (2). Déjà, aussi, malgré ce parti pris d'être, ou du moins de paraître, heureux, il avait traduit la vérité profonde de son âme en ces quelques lignes : « Il attendait ; rien ne l'aurait surpris ; mais le rien, non plus, ne le surprenait pas ; de là les infinies contradictions de son caractère et de sa conduite. Il se connaissait et s'était appliqué, avec une joie qui montrait bien la triplicité de son âme, ce vers de Dante :

Che senza spe me vivemo in disio.

« Et sans espoir vivre dans le désir. » Sa triplicité, division scolastique bien élémentaire, il l'expliquait ainsi : « Une âme qui veut, une âme qui sait l'inutilité du vouloir, une âme qui regarde la lutte des deux autres et en rédige l'iliade (3). »

Il est tel encore aujourd'hui et il convient, une fois de plus, de rapprocher des aveux si éloignés l'un de l'autre : « Je suis comme tous ceux qui n'espèrent plus rien, j'espère toujours et j'attends le miracle que je sais bien qui

(1) *Lettres à l'Amazone*, p. 256.
(2) Voir *Sixtine*, p. 32.
(3) *Sixtine*, p. 163.

n'existe pas. J'ai toujours été ainsi, d'ailleurs, ce qui prouve que l'on change moins que l'on n'a l'impression de changer. Vous souvenez-vous de cette petite phrase d'un de mes plus anciens livres : « Et moi j'attends celui qui ne viendra jamais. » Je l'attends toujours (1) ? »

Celui qui ne viendra jamais, c'est ce bonheur où il pourrait se reposer dans la sécurité d'un cœur satisfait et d'un esprit enfin persuadé. État impossible à qui porte une intelligence aussi inquiète et aussi aiguë. « Le doute m'a poursuivi : jusqu'au dedans de moi-même (2). » Et Diomède s'était justement écrié : « Mon Dieu, que je manque d'ingénuité (3) ! »

Son sens critique toujours en éveil s'est appliqué aux heures qui passaient. Il savait à l'avance ce qui en resterait de débris. Et à l'avance son imagination, comme pour être mieux déçue par la réalité, a épuisé en songe les délices les plus rares. Il n'a jamais su se défendre contre les fantaisies aventureuses de son esprit. Il a été, toujours, celui qui veut « comprendre les parfums » (4). C'est pourquoi, vivant aujourd'hui cette vie d'ombre si douloureuse à une âme impatiente de jour et de chaleur (5), il attend mélancoliquement dans ce crépuscule que s'éteigne tout à fait le feu qui l'a consumé.

VI

LE DRAME DU CŒUR

Le crépuscule porte avec lui déjà la paix de la nuit. Mais un orage peut surgir qui viendra troubler la sérénité péniblement conquise sur le jour. R. de Gourmont pouvait croire achevé le cycle des changements qui, peu à peu, conduisent nos croyances jusqu'à leur forme définitive, quelles que soient nos répugnances pour l'affir-

(1) *Lettres à l'Amazone*, p. 267.
(2) *Lettres à l'Amazone*, p. 277.
(3) *Les Chevaux de Diomède*, p. 172.
(4) *Lettres à l'Amazone*, p. 280.
(5) Voir p. 88.

mation au delà de laquelle on ne va pas. Nous ne pouvons pas plus échapper à la vérité que refuser indéfiniment le repos. Il avait, semblait-il, sauvé l'essentiel de ses préférences idéologiques. Le cours d'un sentiment, qui coulait avec d'autant plus de force qu'il avait été plus longtemps contenu, s'il avait emporté beaucoup de ruines, laissait émerger pourtant le récif de l'idéalisme, philosophie pleine de ressources pour aider à vivre seul.

Il n'était cependant pas dit que cette destinée s'achèverait ainsi, ancrée dans une tardive consolation. Il restait un démenti possible à l'intime même de cette spiritualité, un démenti dont l'intelligence ne pourrait repousser le coup. La guerre l'a si brutalement jeté à R. de Gourmont que celui-ci a succombé. Il peut paraître, dès l'abord, que, dans le champ de la présente étude, il n'y a pas de place pour une page traitant de l'influence de la guerre sur R. de Gourmont. On entend bien pourtant que ce que je cherche surtout, c'est à atteindre le fond même de cette âme et à décrire le drame de sa vie, dont c'est ici la dernière scène. Mais je n'ai nul besoin de cette manière d'excuse, parce que l'attitude de Gourmont devant la guerre ressortit à la crise sentimentale. C'est d'un aspect de la sentimentalité qu'il s'agit, uniquement. L'esprit avait depuis longtemps pris parti et le renversement de valeurs qui se fera a sa cause dans la révolte du cœur.

R. de Gourmont avait trop d'intelligence pour être pacifiste. Il savait l'enfantillage qu'il y a derrière le vœu naïf de la paix éternelle. Ce qu'il pensait de ces bêlements il l'avait écrit d'une plume dédaigneuse et ironique. Mais si la guerre lui paraissait possible, il n'en est pas moins évident que cette possibilité restait à ses yeux purement théorique. Il voyait de haut, en homme qui sait l'histoire des peuples, et de cette hauteur la guerre était une éventualité logique cependant; cette hypothèse lui semblait reculée très loin, et hors de question. Il n'y croyait pas ; elle paraissait à tout dire une sorte de

monstrueux anachronisme. Et la guerre est venue par surprise. Cet esprit a été de ce coup désorbité. Entendez qu'il a été jeté hors de sa route, et s'est vu perdu.

Il n'était pourtant pas besoin de détours ingénieux pour relier aux théories qui lui étaient chères un événement aussi pesant. Le catastrophisme, qui eût dû sembler tout naturel à Gourmont, parallèlement à toutes ces brusques mutations agréables à sa philosophie dynamiste, le trouva au contraire désemparé. La riposte de l'esprit, quand elle vint, ne sortit que d'une âme abattue.

Ce déchaînement de barbarie contrariait trop brutalement une pensée encore secouée de ses dernières crises. Cette intelligence aimait développer voluptueusement ses cruautés, mais il ne s'agissait jamais que d'idées, et le jour où le sang a été répandu, R. de Gourmont a été choqué d'abord comme si l'on avait faussé le jeu ; puis sa sensibilité n'a pu supporter tant de réelles agonies.

Il a fallu revenir, une fois de plus, sur ses pas, affronter d'anciennes idées qui, vues sous le jour sentimental, parurent hors de saison et, comme il dit lui-même, « inconvenantes », faire même amende honorable avec cette simplicité où une âme fière montre sa noblesse. Parmi tous ces cadavres amoncelés, nulle désinvolture n'était décente. R. de Gourmont sentit son cœur s'ouvrir, parce que tant de jeunes gens de France, les meilleurs, étaient tués. Il éprouva cruellement des angoisses dont naguère il eût dit qu'elles étaient un signe de faiblesse et indignes de lui. Un plus grand amour que tous ceux qu'il avait pu imaginer souleva enfin son âme douloureuse, il souffrit pour tous ceux qui souffraient. Enfin lui, qui n'a eu véritablement qu'une religion, celle de la liberté, il en vint à écrire que, peut-être, dans le temps où il avait pensé, on avait abusé de cette liberté. Qui ne sentira ce que cette abjuration contient d'intimes déchirements.

Que restait-il de valable de cet individualisme exas-

péré ? Il avait voulu séparer l'élite de la foule, et toute la nation confondue dans le même sacrifice anonyme, les plus purs à côté des pires, travaillait au même salut. En cette crise terrible, il semblait qu'il n'y eût plus de place, momentanément, pour la pensée qui médite à l'écart. Toutes les vérités familières s'éloignent de R. de Gourmont. Pris dans le remous, il est bien vaincu, et par cette sentimentalité qu'il avait raison de tenir pour néfaste à l'esprit. Mais l'esprit n'avait-il pas déjà succombé ? Le cœur n'a pu ramasser qu'un sceptre brisé. Le suprême secours, que Gourmont avait reçu avec tant de reconnaissance, le ramena parmi les hommes alors qu'il eût fallu s'en distraire et s'élever au-dessus d'eux, à moins, — ce qui est arrivé, — d'être impuissant à juger le tumulte, et noyé dans le flot d'un sang trop réellement versé.

§

La vie de l'esprit est un drame où tout l'être est intéressé. Ce sont les mêmes fibres qui sont ébranlées, qu'il s'agisse d'une dispute entre les idées ou d'un débat sentimental. Ce qu'un homme, après de longues méditations, écrit sur la destinée du monde a des racines perdues dans sa sensibilité, et prendre en métaphysique telle position de négateur c'est, — quelquefois, — à travers tout un illusoire fatras, l'aveu caché qu'un baiser nous fut refusé. Lorsque nous disons d'un homme qu'il a vécu par l'esprit et pour l'esprit, éloigné des querelles du sentiment et dédaigneux de ses orages, nous décrivons un aspect derrière lequel reste vivante une force qui, par ses mouvements profonds, peut déplacer les assises des constructions idéologiques, dont seule la superstructure s'offre aux yeux de la conscience.

R. de Gourmont débute dans les incertitudes et les tâtonnements d'un cœur exigeant et fier, d'une sensibilité avide, d'une intelligence qui connaît l'incomparable valeur des idées pour ennoblir un homme en même temps

qu'elle a quelque dédain pour une matière si malléable. La sentimentalité est blessée dès qu'elle se donne, et il convient de le souligner encore, cet homme raffiné a ressenti en esprit plus que par le cœur l'abaissement de se laisser enchaîner dans des liens où se retrouvent la crasse de la promiscuité humaine et la banalité des choses de tout le monde. Le mot de Néobelle : « Je regrette le songe que je me faisais de l'amour », n'est-ce pas l'aveu de la sentimentalité et le mot même de Gourmont après Sixtine ?

L'orgueil tire à la solitude ce cœur refermé. Lorsqu'on est impuissant à obtenir l'amour de ses rêves, que reste-t-il, sinon de dire qu'on n'en veut pas ?

L'intelligence va d'abord s'efforcer de nier cette aspiration secrète qu'il faut tenir prisonnière au plus profond du cœur, de réunir toutes sortes de bonnes raisons pour se persuader qu'elle n'est qu'une infirmité indigne de l'esprit, un mouvement qui contrarie même les vues de la nature et que les hommes ont créé artificiellement, pauvre consolation des âmes incapables d'affronter la vérité.

> ... Tout ce qui nous arrache à nous-même est divin. Que de fois pourtant me suis-je grisé avec de la contemplation pure !
> Oui, c'est encore une méthode. Toutes sont salutaires. Je me hais, je veux vivre une autre vie, je veux redresser idéalement les infirmités inhérentes à mon état charnel, je veux tromper mon âme sur les misères de mon corps (1).

Je veux vivre une autre vie ! Le grand œuvre de R. de Gourmont, c'est cette tentative de s'évader de lui-même. Et quelles paroles prophétiques ! La vie va les gorger d'une amère réalité. Vivre une autre vie ! Mélancolique revanche de tous les cœurs solitaires, qui ne peuvent être heureux qu'en songes. Mais rêver ne peut consoler de vivre que ceux qui ont déjà vécu, que ceux qui espèrent encore vivre. Il vient un jour où nous avons besoin de serrer contre notre cœur autre chose que des

(1) *Sixtine*, p. 256.

ombres. Si un réconfort plus réel nous manque sans espoir, notre esprit à la fin n'a plus la force et le courage vains de se venger en violentant des rêves ; alors il ne nous reste plus qu'à croiser à jamais les bras sur notre poitrine, comme les morts.

Ainsi toute la vie de l'esprit chez R. de Gourmont n'est qu'un long mensonge, un effort d'illusion contre la sentimentalité, une contradiction de tout ce qu'il y a de foncièrement sincère en lui-même. Il étrangle des aspirations qu'il entend ne plus exposer aux défaites trop prévues. Il faut rester libre, dit-il ! Parce qu'il sait qu'il ne peut pas ne pas rester seul. Il est condamné à cette attitude qu'il voudrait avoir choisie.

Figure pathétique de l'inquiétude où se débat l'esprit, de l'angoisse où étouffe le cœur lorsque la plus haute culture et la plus fine sensibilité se joignent chez un homme à l'intransigeance qui ne veut d'aucun compromis, tel est Remy de Gourmont. La pensée est la plus forte dans ce long combat contre le sentiment. C'est la pensée, d'abord, qui fait à R. de Gourmont sa grandeur et son originalité. Mais il va de l'idée au dégoût de l'idée. De l'abstraction il s'achemine peu à peu à la vie pure, dépouillée de tout appareil littéraire. Il déteste les vérités toutes faites à l'avance où l'esprit entre et s'arrange comme il peut. « Il ne faut pas chercher la vérité, dit-il, mais devant un homme comprendre quelle est sa vérité (1). » Pourquoi la vérité de R. de Gourmont est-elle si provisoire et si changeante ? Provisoire ? Elle l'est bien moins qu'elle ne le paraît. Tout gravite autour de la conception idéaliste : le monde est ma représentation. Ce principe sert de lien à la gerbe des nombreuses variations du philosophe. Conception individualiste qui convient à une personnalité hautaine, jalouse de sa liberté et de son exil, elle reste entière depuis les premiers temps de sa méditation jusqu'aux derniers jours.

(1) *Les Chevaux de Diomède*, p. 51.

Changeante ? Pourquoi ? D'où vient cette continuelle révision des valeurs ? Quelle est la raison dernière de ces opinions si tranchées, si passionnées, qui se contredisent d'un jour à l'autre dans le même dogmatisme ennemi de tout dogmatisme ? Comment un équilibre stable ne peut-il jamais se faire ? C'est qu'il n'y a pas de bases à une construction intellectuelle reposant sur les assises profondes de l'être. C'est qu'au fond toute vérité est d'ordre sentimental et que la sentimentalité de Gourmont est bâillonnée.Mais si la première bandelette a été placée par Gourmont lui-même, le destin s'est chargé par la suite d'ajouter des liens plus serrés.

Toutes ces fluctuations de la pensée se sont résolues un jour, non sans un tremblement d'angoisse, dans cette certitude qu'il n'y a rien, rien que la bouche du néant qui nous aspire à elle. Qu'a-t-il donc manqué à R. de Gourmont, étant tenu compte des circonstances de sa vie ? Je crois que nous touchons ici au fond même de cette âme noble subissant la peine de sa noblesse,Gourmont a expié la hautaine exigence de s'être voulu *Tel qu'en songe.*

La vie a raison des prétentions du rêve. Nous avons imaginé des bonheurs rares et des souffrances choisies. Le sort ne se met pas en frais et tend l'écuelle commune, ou frappe du bâton banal. A quoi bon résister ! Et peu à peu le désir d'absolu se repose dans les médiocrités coutumières et s'embourgeoise. R. de Gourmont n'a-t-il pas noté, dans *Sixtine* (1), « l'infini de mépris que contient ce mot : heureux ».Lui, pour qui tous les devoirs se réduisent à un seul : « conformer sa vie à son rêve » (2), il a gardé son intransigeance, trop altier pour daigner accepter quelque compromis, frappé d'une sorte d'incapacité d'adaptation au moment présent. Sans doute il a conseillé la modération ; il a donné une formule de sagesse et de bonheur bonne pour les autres. Il était, lui, hors

(1) P. 157.
(2) *Sixtine*, p. 259.

d'état de s'en accommoder. Pourtant d'une joie ou d'une douleur médiocres en leur cause on peut tirer d'infinies vibrations. Il le savait, si l'orgueil avait voulu s'en souvenir.

Il a renié le bonheur et l'amour ; à moins que ce ne soient eux ; mais, de toute manière, c'est l'esprit qui l'a rongé. Remy de Gourmont et l'intelligence, c'est Prométhée et le vautour.

Il y eut une revanche pour le cœur grâce au don tardif du destin, et lorsque vint ce jour désespéré où l'esprit fut las de tant de fantômes créés et dissipés avec la même facilité décevante, passant comme des ombres dans la même vanité mouvante et molle.. Mais des circonstances trop violentes entrèrent par la brèche ouverte dans cette sentimentalité et ce cœur déjà blessé fut tout à fait déchiré par la grande pitié des hommes en guerre.

Je ne crois pas diminuer la noblesse de cette âme en découvrant les secrets de sa douleur. Cette douleur, elle est le pont jeté entre le haut esprit du solitaire et le reste du monde. Ceux qui avaient respiré avec délices la pureté de cette pensée hésitaient à reconnaître ce qu'il y a de vérité vivante dans une œuvre écrite à l'écart de leurs préoccupations coutumières, et voilà qu'elle contient et révèle, derrière cette pudeur suprême : la fierté, tous les battements du pauvre cœur humain.

PAUL ESCOUBE.

MOHAMMED-408

—

Ceci n'est que l'histoire de Mohammed-ben-Mohammed du douar des Beni-Charef.

Dans ce récit tout est humble et sans passion. Il n'y a pas d'intrigue. Les personnages n'ont pas d'esprit, les âmes guère de finesse, et les sentiments ne se boursouflent pas dans le but d'être grands.

C'est une très petite histoire, à l'échelle du commun des hommes.

Je la destine à ceux qui aiment les gens simples et soumis, à ceux qui ne mépriseront pas une destinée banale et mélancolique subie sans colère inutile.

I

Etait-ce triste ?

Des tirailleurs, vêtus, pour être plus brillants, des vieux uniformes à culottes mauresques, escortaient des conscrits.

Les « rhaitas » chantaient comme des cigales. Les « teubbels » martelaient un rythme si allègre que des morts leur eussent emboîté le pas.

Et Mohammed-ben-Mohammed partit à leur cadence, la tête un peu perdue, comme grisé de pompe militaire. Il était bien gauche et bien ahuri ; il aurait préféré savoir marcher au pas, mais ne parvenait qu'à traîner ses babouches. Il gardait dans sa main la main d'un pays pour se sentir moins seul.

C'est ainsi qu'il quittait son douar, son père, ses moutons, et sa jeune épouse, Aïcha, aux yeux de gazelle craintive, et les montagnes familières.

Aïcha le suivit longtemps, mais de loin. Elle hurlait des pleurs de funérailles.

La mère de Mohammed lui tenait compagnie d'une voix cassée, avec des larmes sur les joues entre ses tatouages bleus.

Le père, lui, ne disait rien. Il voulait combler tout le vide de son cœur avec une seule pensée : « Mektoub », c'était écrit.

Mais un lourd chagrin l'écrasait : il se reprochait son avarice et regrettait de n'avoir pas offert tous les moutons de son troupeau au caïd des Beni-Charef.

Le pauvre homme n'ignorait pas que, lorsqu'il plaît à Dieu, la force des présents lèverait des montagnes. Vous, Roumis, vous croyez que le départ d'une classe indigène prend tous les jeunes « bicots » nés une même année. Mais allez donc savoir la date de naissance d'un Arabe ! Et trouvez-moi un douar où les marchandages et les cadeaux n'aient préservé personne de la conscription.

Les appelés s'éloignaient, troupeau docile de bonnes gens grisonnants ou imberbes pris au hasard des fantaisies, des convenances, des intérêts ou des rancunes du caïd.

Le « teubbel » assourdi rythmait encore leurs pas lointains. Bientôt l'aigre filet de voix des « rhaïtas » se perdait dans le ciel.

Et seule l'ardente rengaine des clairons, où frémit toute la gloire de l'arme, chantait encore l'adieu martial de Mohammed-ben-Mohammed :

Téraiour couscouss,
Téraiour couscouss,
Téraiour, téraiour, téraiour.

Et ce fut tout.



— Ouasmek ? (Comment t'appelles-tu?) demande le fourrier.

— Mohammed-ben-Mohammed.

— Encore un. Ils ont tous le même nom. Sont-ils bêtes, les Arabes, cette année !

Et il lui donne le matricule 13408.

Mohammed dut garder un carton précieux comme une amulette avec son numéro en grands caractères et il apprit à dire en français « quatre cent huit ». C'est ainsi qu'on l'appellerait toujours aux tirailleurs : Vous comprenez, ils n'ont jamais été si bêtes. Ils ont tous le même nom. On ne s'y reconnaîtrait pas sans les matricules.

Il dut passer à plusieurs bureaux. Et cela prit un jour entier, un jour de longues attentes à faire queue avec d'autres beurnouss blancs accroupis dans la cour de la caserne.

En fin de compte, il se trouva métamorphosé, habillé en soldat avec des molletières mal mises et des brodequins trop grands, qu'il avait eu peine à enfiler, parce qu'il se trompait de pied.

Attendre la soupe, coucher auprès de son lit après s'être mal trouvé de s'étendre dessus les pieds au traversin, aller au prêt chaque quinzaine, laisser couler le temps et apprendre à marcher au pas en se faisant dire de sanglantes injures par un caporal indigène, telle était la vie de caserne.

D'abord effarouché, Mohammed-408 s'y faisait doucement.

Et le soir, il n'était plus aussi stupide s'il traversait le quartier européen, il ne restait plus béant devant les mannequins de cire d'un tailleur, ni pétrifié de crainte au passage du tramway.

Mais il préférait aller à la ville arabe, où, pour les quelques sous que lui donnait l'Etat, il trouvait tout le nécessaire : du café maure, des cacaouettes et une femme de temps à autre.



Le père de Mohammed voulait endormir ses remords. Il se raisonnait : « La guerre des Boches est bien finie. Mohammed revient dans trois ans. Il aura beaucoup vu et en tirera quelque importance. Il valait mieux ne pas engraisser le caïd. »

Le bonhomme aurait voulu ne connaître que ces pensées consolantes. Mais il s'effrayait confusément de la vie inconnue où la conscription jetait son fils : vie de contrainte, peut-être de mauvais traitements, vie trop mêlée à celle des Roumis. Il craignait que le danger ne fût toujours lié à l'état militaire. Il n'était pas tranquille.

Un jour il prit son long bâton et il marcha la route, — comme on dit en arabe, — longtemps, longtemps il marcha la route du long pas souple de ses pieds nus jusqu'à la ville et jusqu'à la caserne des tirailleurs.

— Je suis le père de Mohammed-ben-Mohammed du douar des Beni-Charef. Je veux voir le chef.

La prière en est faite sur un mode très humble... Mais le sergent de garde s'impatiente tout de suite :

— Il y en a des milliers ici de boujâdi de la jeune classe. Tu penses bien qu'on ne les connaît pas tous.

Et il tourne le dos grommelant :

— Vieux maboul! Le capitaine n'en aurait pas vite fini s'il devait donner audience à tous les mesquines de la province.

Cet abord rude afflige le pauvre homme : une discipline brutale, des murs, un maître impérieux et arrogant, l'humble douar n'a jamais jeté ce poids sur la vie fruste de Mohammed et comment se fait-il à sa captivité ?

— Tu tiens à le voir le capitaine des recrues ? Le voilà justement qui sort.

Le vieux ose à peine regarder ce maître terrible. Le voici donc, ce chef redouté: mince dans une étroite vareuse, coiffé d'un képi cerclé d'or, il vient d'un pas nerveux et semble plus martial qu'abordable.

Ce n'est que tout courbé, craignant un orage de colère hautaine, que le père de Mohammed se hasarde à lui parler.

L'officier s'arrête sans impatience. Il a un beau visage sérieux pour écouter les doléances en arabe.

— Que crains-tu pour ton fils ? répond-il enfin. Tu vois, je suis ici, je suis comme son père.

Phrase bien des fois redite depuis l'appel des conscrits.

Le capitaine ne connaît pas Mohammed parmi ses huit cents nouveaux incorporés. Il répète pourtant d'une voix douce et ferme, qui pense ce qu'elle dit :

— Je suis comme son père.

Alors l'Arabe lui baise avec ferveur les mains et les genoux et s'en va rassuré.

II

L'armée du Levant réclamait des hommes.

Le dépôt n'avait que des recrues. Il en envoya.

Mohammed fut parqué dans un vapeur ci-devant russe où l'entrepont grouillait de chéchias rouges et de turbans de fortune.

A l'autre bout de la Méditerranée il fut débarqué en Cilicie.

Cette plaine rougeâtre au pied de monts inconnus parut hostile à Mohammed. Les gens ne parlaient pas arabe ou le parlaient autrement qu'au Moghreb avec des mots trop recherchés et des intonations toutes nouvelles pour un « djebeli » des douars oranais.

Il s'y trouvait en outre des espèces de juifs retors qui se disent chrétiens et qu'on appelle « Armen » (1). Les Français les méprisent, parce que sans courage. Les Musulmans de ce pays les haïssent depuis toujours. Et les Arabes d'Algérie apprirent vite à les détester, car ils volent par ruse les pauvres diables qui ont besoin d'argent.

Il y avait enfin les ennemis : les Turcs, les Tchettés, et les Kurdes qui descendent des montagnes et sont fameux par leurs cruautés...

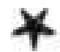
La compagnie où fut jeté Mohammed était une unité squelette rescapée du haut Euphrate. Les anciens, maigres comme des coucous, racontaient aux bleus émerveillés des histoires à dormir debout où leur imagination avait peu de part : sièges de garnisons sans cartouches par des popu-

(1) Arméniens.

laces hurlantes et tenaces qui minaient nos murs ou les défonçaient avec d'archaïques canons à boulets de pierre. Et le « youyou » triomphal des femmes quand ces projectiles informes ébranlaient notre enceinte.

Ou bien ils rapportaient les supplices effarants des religieux français et des soldats pris par des Kurdes, ou les odyssées épuisantes de petits groupes de tirailleurs dépourvus de tout et perdus pendant des jours et des nuits dans le désert mué par des pluies diluviennes en une fondrière sans bornes; ils y enfonçaient aux genoux et marchaient, marchaient toujours, pris en chasse par des pillards bédouins.

On racontait aussi l'anéantissement du bataillon d'Ourfa, et que sais-je encore!..



Le 18 juin 1920, quand l'armistice fut rompu, — cette date ne vous dit rien, sans doute, si vous n'étiez pas au Levant, — le 18 juin 1920 Mohamned était à un poste près d'Adana, sur le chemin de fer de Mersine, Kehia-Ogiou, si j'ai bonne mémoire.

Les paysans insurgés coupaient les communications avec la ville toute proche, la voie et le téléphone étaient rompus.

Les épisodes de cette campagne jusqu'alors sans victoires repassaient sinistrement dans toutes les têtes. Mais la section de Mohammed gardait bon moral, sans doute à cause du lieutenant Montel qui la commandait avec art et avait très bien « su prendre » auprès des Arabes.

Il les dominait avec aisance, en se prêtant à leurs usages, et sans faire fi de leurs idées.

Quand les remèdes des Roumis n'étaient pas efficaces, il se pliait de bonne grâce à cracher deux fois, comme tout le monde, dans un quart d'eau saumâtre pour guérir le tirailleur 13422. Cet homme était atteint de crises d'épilepsie, car il avait un djinn dans l'estomac, mais cela passait dès que le caporal Ben-Hadj, d'une famille de marabouts, lui ver-

sait entre les lèvres sa boisson médicinale toute simple en serinant les sourates appropriées.

Montel écoutait aussi sans sourciller les cent miracles de Sidi Bou-Médine et les mille et trois de Sid' Abd-el-Kader.

Il écrivait presque toutes les lettres de la section et savait comprendre leurs adresses baroques dictées avec l'accent de Tiaret, d'Aïn-Sefra ou de Lalla-Maghnia, des lettres qui avaient peine à arriver à Adana et en tous cas n'allaient pas au delà, car les Turcs tenaient tout le pays jusqu'à la mer.

Et Montel aurait fait n'importe quoi de ses « bonhommes ».



La colonne Gracy, — cela ne vous dit sans doute pas plus que le 18 juin, — la colonne Gracy permit à la section Montel de regagner Adana aux premiers jours d'août.

Je mentirais en vous disant que Mohammed ne fut pas ébloui de toucher alors d'un seul coup un mois et demi de prêt, et de prêt d'armée du Levant, qui est triple de celui d'Algérie.

Il se rua en folles dépenses. Il laissa un royal bakhshish au gamin cireur qui lui fit des miroirs de ses cuirs, prit une voiture à deux chevaux, et parcourut toute la ville en cet équipage.

Puis il se rendit en sa « caroussa » dans cette rue fleurant l'arak de l'orgie qui sonne chaque soir le rassemblement des permissionnaires à coup de derboukas, de boniments de femmes saoules et de trémolos de pianos mécaniques.

Des règlements « ad hoc » réservent aux clients galonnés les établissements de choix. Mais bien des dames de première classe regrettèrent à ce moment là de n'être pas aux maisons de basse catégorie qui engouffrèrent en deux nuits le prêt de tout le poste de Kehia-Oglou, car de tous les plaisirs que se payèrent alors Mohammed et ses pairs, le plus grand fut de se montrer des magnifiques.

*

Peu de jours après on partit « en opérations ».
C'était pour prendre les canons qui bombardaient Adana. Une fois l'objectif atteint nous revenions à nos lignes.
Mohammed, blessé au ventre à deux cents mètres des Turcs, manquait au premier bond du repli.
Montel chercha des yeux l'absent. Il le vit gisant sur la lande de chardons gris, pas bien loin de la rivière sèche où s'abritait la section.
Avec un tirailleur il partit le chercher...
« Tactactactac ! »
La mitrailleuse les suit avec des jets de poussière rouge.
« Tactactac ! Tactactac ! »
Les voici couchés près de 408.
Le groupe pesant se relaye avec son fardeau.
« Tactactac! Tactactac! »
Une course folle avec du sang qui coule comme d'un robinet.
Ils disparaissent dans la gerbe de poussière.
Un aplatissement brusque. Et au-dessus du groupe plaqué bien à ras ça passe avec une régularité de tondeuse.
« Tactac! Tactac! Tactac ! »
Ils le reprennent aux jambes et aux aisselles pour le creux suivant.
— Laisse-moi, mon lieutenant, gémit 408 avec un regard implorant, laisse-moi, tu me fais mal!
L'autre tirailleur interroge des yeux: Si on le laissait? Il le demande et nous ne le rapporterons jamais si loin. Pourrons-nous seulement nous lever avec ce poids-là sans être touchés?
Toujours la tondeuse au-dessus du trou:
« Tactac! Tactac ! »
Ils se dressent le plus vite possible.
« Tactactactac. Tactactactac. »

Le lieutenant lâche d'une main, mais crispe l'autre sous le bras de 408.

Ils courent haletants, suants, poursuivis.

Dieu sait ce que Mohammed a pu souffrir à ce moment-là.

— Laisse-moi, mon lieutenant, laisse-moi, tu me fais mal!

Ils arrivent enfin à un repli plus accusé, traînent leur bonhomme en rampant comme des fourmis déménagent leurs larves. Et ils parviennent à l'oued où la section grignote du biscuit.

Le sergent Lakhdar appelle: « Brancardji! » comme un chasseur de restaurant ferait avancer une voiture.

Les brancardiers accourent et enlèvent Mohammed qui n'en a plus pour longtemps. Une grappe de cinq ou six balles dans le ventre : rien à faire avec les pansements individuels.

—Laisse-moi, mon lieutenant, laisse-moi, répète-t-il toujours, tu me fais mal!

Montel se fait panser par son ordonnance. Il « en a reçu » dans une main en ramenant 408.

Dans l'autre il tient déjà sa montre pour s'assurer qu'elle marche encore, laisser voir que sa blessure n'a pas d'importance et faire exécuter le deuxième bond du repli conformément à l'horaire.

III

Mohammed est mort.

On vient de le porter en terre avec les autres victimes du même combat.

Devant le piquet d'honneur et les délégations en casque de liège ou en chéchia, devant des camarades permissionnaires et quelques badauds en tarbouche, un colonel prononce sur leurs tombes le discours d'usage avec sa voix de commandement qui frémit d'une émotion officielle, mais sincère :

« ... Champ d'honneur... Armée française... consacré

le renom d'unités d'élite.... scellé de leur sang l'union avec la métropole... Héroïsme... Loyalisme!... Patriotisme!... Esprit de sacrifice!... Abnégation!... »

Et cela finit dans le claquement d'un « présentez armes ».

Ces honneurs te sont dus, Mohammed.

Mais qu'ils vous conviennent mal, à toi et à tes camarades.

Vous étiez faits pour les cimetières de chez vous pleins d'un aimable laisser-aller sous un soleil plus caressant, pour ces champs de stèles blanches que la main d'un géant fantaisiste semble avoir jetées au hasard, où les femmes voilées viennent frôler vos ombres, rire comme des enfants, caqueter comme des oiseaux, s'engraisser de sucreries gluantes et parfumées et toucher pieusement la blanche koubba d'où la tombe d'un saint marabout vous domine dans ses murs de boîte à miracles.

Depuis la conquête vous avez été pacifiés jusqu'aux moelles. Il ne reste de gens de poudre que chez les Marocains ou très loin dans le Sud.

Et c'est une brimade de vous avoir ainsi figés dans un garde-à-vous éternel. Vos stèles de bois en colonne de compagnie font face à des alignements de petites croix ripolinées. On dirait que vous vous rendez mutuellement les honneurs dans une parade macabre où la raideur militaire accentue d'un trait dur l'immortalité de la mort.

Cette Armée, qui vous arracha de chez vous, ne vous lâche pas dans la tombe. Elle tient à engoncer d'une livrée de héros vos âmes de pâtres songeurs, vous qui ne demandiez à l'autre vie que le repos et l'heureuse quiétude d'une éternelle nonchalance.



Un fourrier avait là les affaires personnelles des morts et la liste des adresses saugrenues.

« Mohammed-ben-Mohammed, 13408 ? » cherchait-il.

« Ah, voilà où il faut écrire :

A MONSIEUR SIDI ABD-EL-KADER-BEN-CHERIF EL BOULAIA
CAFETIER A AIN-EL-SKIR, COMMUNE DE SIDI-BOU-MANARF
(DÉPARTEMENT D'ORAN)

POUR REMETTRE A AICHA : LA FEMME DE MOHAMMED-BEN-MOHAMMED DU DOUAR BENI-CHAREF.

Peu pressé il prit le petit paquet marqué d'une étiquette griffonnée au crayon : 13408.

« Qu'y a-t-il là-dedans ?... 62 livres et 25 piastres. On ferait des affaires ici, si on voulait.

« Le petit portefeuille n'est pas mal, du cuir repoussé, travail indigène, avec des arabesques en fils d'argent... Des lettres. Celles-ci sont en arabe. Il y en a d'autres en français... assez bien écrit d'ailleurs, s'il y avait moins de fioritures et plus d'orthographe, ça pourrait me suffire comme secrétaire... Tiens, c'est signé de sa poule : « Ton fam : Aïcha. » Et qu'est-ce qu'elle raconte, la belle enfant ?... Oui, toujours un peu la même chose :

Boco lamizer l'Algérie. Son fam le premier a ton frère Ahmed il sonfir on piti. I son fam le doziem il son fir do zalafoi. I son fam di Moton il sonpafir le piti. I li moton il son pa trovi a mangi gran secheresse, I li zom i son fam totafi même chose pas trovi a mangi nonplu que tot la chose ti acheti il coute boco plus douro. I ci boco besoin douro. Ton Manda ti raconte ti lanvoi jili pa arive. Lanvoizan ontre tri gran.

Ton Fam AICHA.

« Elle n'a pas l'air de le prendre à moitié pour une vache à lait...

« Tiens, et ça que j'oubliais. »

Ça, c'est un lacet orné de trois triangles de cuir dans lesquels sont cousus des versets du Coran tracés par la main sainte d'un marabout très renommé. Ce sont des amulettes. Elles devaient rendre Mohammed invulnérable et on les renvoie à l'adresse de sa veuve.

★

Ton pays, Mohammed, n'est pas celui de la longue mémoire, surtout pour ceux qui meurent sans descendance et sans pouvoir miraculeux.

On t'oubliera vite chez toi, si l'on y pense encore.

Aïcha ? Aïcha qui t'écrivait souvent ?

Si elle avait été dame indigène de la ville, toujours entourée de murs ou de voiles, elle n'aurait pu t'encorner qu'en allant par les toits en terrasses gagner la couche d'un voisin. C'est une gymnastique que les jeunes « lalla » pratiquent à merveille et qui n'est pas bien difficile.

Mais Aïcha n'a pas eu besoin de prendre tant de peine.

Femme de pasteur haillonneux, elle pouvait, pour te faire écrire des lettres, descendre au bourg d'Aïn-el-Srir. Sans escorte, le corps drapé dans des cotonnades bleues et le visage nu, elle allait dicter ses épîtres à Mahmoud, le fils du caouadji Abd-el-Kader-ben-Chérif-el-Boulaïa.

La première fois, elle ne vit que ses propres larmes.

La seconde, elle vit Mahmoud, un long adolescent au teint clair, qui tient de je ne sais qui son air sournois et distingué.

Il avait déjà remarqué qu'elle était une ardente et jolie pauvresse de seize ans, qui ne vivrait pas longtemps sans consolations.

Il s'arrêta d'écrire. Il trouva je ne sais quel prétexte de l'emmener ailleurs afin qu'ils fussent seuls.

Et le diadème de Ménélas était déjà posé sur le front de Mohammed-408 quand ils revinrent achever la lettre :

Ton mandat ti racote ti lanvoi jili pa arive. Lanvoizan onotre tri Gran.

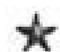
Ton Fam AICHA.

Elle eut dès lors un goût très vif d'aller dicter des épîtres pour son mari.

Elle lui demandait des douros et ne perdait rien à l'attendre.

Quand elle apprit sa mort elle fut heureuse qu'il ne risquât plus de revenir.

Mais elle regrettait peut-être de ne plus trouver aux étreintes de Mahmoud la saveur du fruit défendu.



Et c'est encore un Roumi, sans doute, qui le plus souvent pense à toi, Mohammed.

C'est le lieutenant Montel, dont le hasard des mutations a fait un scribe galonné dans un bureau des Invalides.

Souvent, en traversant la cour d'honneur, il s'arrête à mi-chemin entre le grand porche d'entrée et le wagon de l'armistice devant une pièce de 105 m/m qui porte sur le pare-balles une plaque de cuivre où sont gravés ces mots:

CANON PRIS AU COMBAT DE KOURT-TEPE, PRÈS D'ADANA,
PAR LES TROUPES DE LA 1re DIVISION DU LEVANT
LE 16 AOUT 1920.

Là il revoit ce pays hostile et brûlé, et il entend comme un suprême écho de ta voix suppliante: « Laisse-moi, mon lieutenant, laisse-moi, tu me fais mal ! »

PIERRE MOENECLAEY.

POÉSIES

—

VERSAILLES

Le marbre au sang vermeil est une chair vivante
Qui cercle une onde morte au reflet de métal.
Alentour, ennobli de maint clair piédestal
Le parterre entremêle aux ors la pourpre ardente.

Dans le crépusculaire azur, les arbres noirs,
Les arbres éplorés laissent leurs chevelures
Confusément jasper de leurs tresses obscures,
La balustrade blanche et qui fuit dans le soir.

Tout au fond le Palais élève un front sans ride ;
Et sa discrète omniprésence est le témoin
Muet de chaque geste et de chaque entretien,
En ce lieu solennel où sa blancheur préside.

C'est ainsi qu'il distrait son fier isolement,
Epie au parc désert ce qui encor s'agite,
Et sait ce qu'au Triton murmura l'Amphitrite,
Près du bassin plus noir de moment en moment.

Les dernières clartés le précisent dans l'ombre ;
Alors le Palais semble une incarnation
De l'esprit qui, si clair dans sa création,
Régla l'ordre, arrêta le profil des ifs sombres
Et prévit dans ses coins les plus mystérieux,
La pompe symétrique et noble de ce lieu.

—

DANS LE VAGUE DU RÊVE

Et moi j'allais rêver sur les plages sonores
Au murmure charmeur du flot sur les graviers,
Et l'écume que le couchant irise et dore
Venait mouiller mes pieds.

Et le vent animait mes cheveux et, sur l'onde,
Sans trêve dispersait tous mes pensers naissants,
Et rendait mon esprit, plus que l'eau vagabonde,
Multiforme et changeant !

Et mes yeux se posaient sur l'algue étincelante
Les frissons, les reflets ; mais je ne voyais pas !
Mon âme se fondait dans les ampleurs tremblantes
Des infinis lilas !

Mon âme était parfum ; mon âme était lumière ;
Mon âme était écume et rythme. Elle vivait
Dans le crabe, et la fleur, et le sel, et la pierre,
Et la mer qui rêvait...

Alors je m'affaissai sur les immenses grèves
Nombreux et frémissant, apaisé, bienheureux,
Et je laissai leur sable où s'imprimaient mes rêves
Me cendrer les cheveux !...

—

CRÉPUSCULE

Les nuages gonflés par une immense haleine
Elargissaient leur pourpre au couchant merveilleux ;
Et leur floche toison éparpillait sa laine
En rougeoyants reflets dans le golfe soyeux.

Les houles murmuraient ; leur glauque intumescence
Doublait le flamboiement féerique du ciel
Et par delà les pics lointains l'incandescence
S'élevait et croulait de palais irréels.

L'arabesque d'or et le viride losange
Diapraient ces sanglants oriflammes de Dieu;
Et l'âme s'exaltait à croire que les anges
Enchantaient de leurs voix ses profondeurs de feu.

Mais en un lac de bleu au couchant de colères
Palpitait la blancheur ardente de Vénus,
Avec pour seul reflet sur l'horreur de la Terre
L'éclat d'un coquillage blanc sur le roc nu !

—

AUBE DÉFUNTE

La brise franche du matin, dans la mer pâle
Vient d'effeuiller la Rose ardente de l'Aurore;
Le flot clair est jonché de corallins pétales
Et de vivants débris sont sur l'écueil sonore.

C'est la vie ! O palais de mensonge, ô nuées,
Flammes, fraîcheurs, parfums, illusions premières,
L'âpre vent du réel fait en vous des trouées,
Et puis, vous n'êtes plus que vestige et poussière !

Qu'importe désormais si, de ce choc lucide
Hors des rêves dissous et des pudeurs ravies,
Monte comme un soleil implacable et torride
Le bloc de ta puissance et de ton énergie !

Aux aveuglants rayons du Zénith sans clémence
Qui ne préfère l'aube avec sa jeune vie,
Ses flammes d'idéal, ses flores d'espérance
Et ce qui fait trop tôt notre âme inassouvie !

—

L'ILE

Ile heureuse ! Tu mets le printemps des jardins
Auprès du gonflement des mers retentissantes
Et tes cyprès, gardeurs des troupeaux smaragdins,
Mirent leur cime d'ombre en la vague éclatante.

Ile heureuse ! En le plus désert de tes vallons
Frémissent les roseaux auprès des lauriers-roses !
Et dans ta moindre crique, en proie aux aquilons
Quelque ruisseau roula des pétales de roses.

ALEXANDRE EMBIRICOS.

UN « GROTESQUE » OUBLIÉ PAR GAUTIER

CHRISTOPHLE DE GAMON

—

[Les œuvres complètes de Jean-Marc Bernard, tué à l'ennemi en 1915, vont paraître incessamment aux éditions du *Divan*, en deux volumes.

Le premier contiendra, avec des souvenirs et rêveries en prose, tous les poèmes : c'est-à-dire le *Sub tegmine fagi*, les plaquettes antérieures et les pièces restées éparses dans les revues, enfin le fameux *De profundis* écrit dans les tranchées.

Le second volume groupera les essais critiques, eux aussi épars jusqu'à présent dans maints périodiques : *Petits sentiers de la poésie française, Essai sur le Symbolisme, l'Equivoque du classicisme*, etc.

En joignant aux œuvres de Jean-Marc Bernard les *Reliquiae* de Raoul Monier, également mort à la guerre, l'exécuteur testamentaire, M. Henri Clouard, se conforme aux volontés dernières des deux amis.

L'étude que nous publions sur « un Grotesque oublié par Gautier » fait partie des *Petits sentiers de la poésie française*. Elle est entièrement inédite.]

On pourrait écrire un livre fort intéressant sur les petits poètes provinciaux, du XVIe et du commencement du XVIIe siècle, qu'influencèrent les doctrines littéraires de la Pléiade. Chez eux, mieux que chez les Maîtres, on découvre les procédés et comme la mécanique de cette grande école. On aperçoit là, s'enlevant bien en relief, ce qui charma davantage les contemporains parmi toutes les nouveautés qu'apportèrent les meilleurs écrivains de la Renaissance. M. Charles Oulmont a découvert récemment un poète dijonnais du XVIe siècle : Claude Turrin (1). Aujourd'hui je veux parler

(1) *La Nouvelle Revue*, numéro du 15 août 1913.

de Christophle de Gamon, dont la renommée n'a guère dépassé le Haut-Vivarais, où il naquit.

Dans son *Tableau de la poésie française au XVI[e] siècle* Sainte-Beuve s'est contenté d'exécuter sommairement le poète : « Ce Gamon a fait les vers les plus ridicules qu'on ait écrits en français ! » Que penser alors de ce Père de Saint-Louis et de ce Scalion de Virbluneau, immortalisés par Théophile Gautier ? Guillaume Colletet s'écriait bien aussi : « Mais, mon Dieu, à quoy pensoit Gamon de traiter ces sujets après Ronsard, et les traiter avec tant de dureté de mots et de stérilité d'invention (1) ? » Toutefois, cela ne l'empêchait pas de louer certaines œuvres du poète : notamment sa *Semaine*, qu'il disait préférer à celle de du Bartas. D'ailleurs, presque tous ceux qui ont parlé de lui : Pierre Bayle, Bullard, Moreri, les frères Haag, dom Vic, dom Vaissette et Viollet-le-Duc, ne semblent avoir connu que l'auteur de *la Semaine*. L'abbé Goujet, dans sa *Bibliothèque française*, va même plus loin : il ne veut voir en Gamon qu'un calviniste et qu'un alchimiste ! Un seul critique jusqu'à présent a vraiment lu tous ses ouvrages : le savant érudit annonéen, A. Mazon. C'est à lui également que nous devons le recueil des rares détails biographiques que nous possédons aujourd'hui sur le poète (2).

§

Achille Gamon, père de l'écrivain, était issu d'une vieille famille d'origine notariale. Né en 1530 à Tournon, il avait étudié au collège de cette ville sous Jean Pellisson, puis fait son droit à Valence d'abord, ensuite à Toulouse. A son retour, installé à Annonay, il y avait épousé Jeanne, fille d'Etienne Massabeuf, notaire. En 1559, on le trouve consul de la ville. L'année suivante, les troupes protestantes incendient sa maison. C'est donc comme témoin oculaire

(1) *Vie des Poètes français.*

(2) *Notice sur la vie et les œuvres d'Achille Gamon et de Christophle de Gamon, d'Annonay en Vivarais*, par A. Mazon, Paris, Lemerre, 1885, et un *Appendice*, publié en 1909, à Privas, par l'Imprimerie centrale de l'Ardèche.

et comme victime, que ce protestant paisible put écrire son ouvrage estimé :

Mémoires sur les guerres civiles du Haut-Vivarais.

Achille Gamon mourut le 22 décembre 1597. Il avait eu quatorze enfants, dont quatre seulement lui survécurent : Blanche, Mondon, Théodore et Christophle. Ce dernier, — le poète dont nous allons nous occuper, — était né à Annonay, vers la fin de l'année 1574.

Lorsqu'il fut âgé de treize ans, son père le mit en pension à Boulieu, chez Me Navet, pédagogue ! Il n'y resta guère. Tour à tour envoyé à Tournon, à Nîmes et à Montpellier, il s'initia (nous l'apprenons par le Livre-Raison de la famille) « à la pratique des finances ». Mais le jeune homme s'occupa plus de poésie que d'études économiques, s'intéressa davantage aux pays qu'il traversait qu'aux cours auxquels il devait assister. Dans ses vers, il chanta plus tard la gloire du « Rhosne labourable » et de ses villes riveraines. La simple énumération de leurs noms l'enchantait : Valence, Orange, Avignon, Arles, Nîmes ! syllabes ensoleillées dont l'harmonie seule lui faisait entrevoir toute la splendeur romaine.

Encore adolescent, il composa *l'Antidote des Livres d'Amour, divisé en deux livres, contenans tragiquement, l'un les amours estranges, l'autre les singularitez de France et tous deux diverses doctrines et récréations.* Cet ouvrage, dédié à Monseigneur Just-Louis, baron de Tournon, comte de Roussillon, bailli du Vivarais et grand sénéchal d'Auvergne, ne fut jamais imprimé ; mais le manuscrit existe encore.

En 1597, il publie à Lyon, chez Thibaud Ancelin, imprimeur ordinaire du Roy, *le Verger poétique, divisé en trois livres*, et l'année suivante, chez le même, *les Pescheries, divisées en deux parties, où sont contenus, par un nouveau genre d'escrire et sous des aussi beaux que divers enseignemens, les plaisirs inconnus de la Mer et de l'eau douce.* Une belle gravure, qui se trouve à la pre-

mière page de ce livre, nous offre le portrait de Gamon à vingt-trois ans ; au sommet d'un front vaste, une flamme de cheveux palpite ; de grands yeux méditatifs, un nez long et pointu qui tombe presque sur la bouche, des moustaches fièrement redressées et une courte barbe ondoyante ; en somme une figure de la Renaissance, pleine de mélancolie et de recueillement. Ce portrait nous montre le poète à l'époque où, peut-on dire avec lui, « sa face se doroit de sa barbe première ».

Vers 1600, il dut être gravement malade ainsi qu'en témoigne une pièce du recueil de vers qu'il publia cette année-là. Il considéra avec sévérité ses premiers essais lyriques. Bien que jamais il n'eût fait vibrer sous son pouce les cordes d'une lyre amoureuse, il reconnut la vanité de tous les jeux littéraires. Mais le démon de la poésie s'obstinait à l'habiter, c'est pourquoi il décida de consacrer son talent à chanter la toute-puissance de Dieu. « Ce que notre esprit tient de la Divinité, a-t-il écrit, fait que nous sommes tenus de le reculer des choses humaines pour l'approcher des choses divines. Cette maxime résolue a fait résoudre mon esprit, après avoir flotté par beaucoup de contours, de revenir à la Mer de son origine. Il y revient encore plustost qu'on n'eust pensé, et plus tard qu'il n'eust deu. La Piété est comme la santé, car elle ne nous arrive jamais trop tost (1). » Tels étaient ses sentiments lorsqu'il fit paraître, à Lyon toujours, mais chez Claude Morillon, *le Jardinet de poésie*, petit livre dans lequel on trouve une première esquisse de sa *Muse Divine*. Dans cet ouvrage, également, on peut lire *le Trésor des Trésors*, poème mystérieux qui fit passer son auteur pour alchimiste, mais qui doit être tout simplement interprété dans un sens moral et mystique.

Comme son père, Christophle de Gamon fut un protestant pacifique, qui se garda bien de transformer sa religion en instrument politique. Il se contentait de se cultiver, de

(1) Préface de *La Muse Divine*.

se perfectionner ; il se tenait éloigné de toutes les manifestations publiques. Une seule fois, en 1607, comme ancien de l'Eglise d'Annonay, il prit part au Synode de la Rochelle, en compagnie du pasteur de Privas, Jean Valeton. Cette même année, il donna la version définitive de son volume de vers religieux : *La Muse Divine, revue et augmentée*, recueil paru sans nom d'éditeur. L'exemplaire de cet ouvrage, que possède la bibliothèque d'Annonay, porte, sur la page du titre, cette dédicace, de la main même de Gamon : *Valeton, 1608, Don de l'Auteur C.* A la date imprimée, *M. D. C. VII*, un *I* a été ajouté par Gamon ; ce qui nous fait supposer que ce livre, imprimé dès 1607, n'a pu paraître que l'année suivante.

C'est en 1609, chez Morillon de Lyon, que fut publiée l'œuvre capitale du poète : *La Semaine, ou création du monde, contre celle du sieur du Bartas.* Mais l'édition la meilleure, la dernière, a été imprimée à Niort, par Jean Lambert, en 1615. Il nous reste à signaler une édition commentée du *Trésor des Trésors*, parue en 1610, et nous aurons cité tous les ouvrages connus de l'écrivain annonéen.

On sait encore que Christophle de Gamon épousa Anne de Bourdier, et qu'il en eut une fille, Madeleine. Du fait de sa femme il possédait le fief de Chaumenas, près de Chalançon, d'où sa signature : de Gamon-Chaumenas. Il ne faut pas voir dans cette particule une preuve de noblesse; elle signifie simplement : Christophle (fils) de Gamon. Peut-être bien aussi qu'il avait pris la particule pour pouvoir faire cet anagramme de son nom, dont il était si fier : *Christ fonde ma loge !*

Il dut mourir à Annonay peu après 1622, en tout cas, avant 1628; car dans un acte notarié, daté de cette dernière année, sa femme est qualifiée de veuve.

§

La poésie, pour ce protestant scrupuleux, ne s'offrait point comme une distraction, mais comme un docte enseignement.

Déjà, dans la préface du premier livre qui n'a pas été édité, il se vantait d'avoir traité des sujets « tendans à esloingner les volontez des voluptez ». Mais il ajoutait avec grâce : « Je te donne du fruit caché sous la feuille de diverses figures et inventions. La diversité des traits te monstre que je n'ay voulu voler ny trop haut n'y trop bas : il faut suivre médiocrité : et la navigation est belle auprès de la terre, et la promenade auprès de l'eau (1). » Entre ces dernières lignes, ne voit-on pas se dessiner le visage d'un amant de la nature et de la solitude ?

Ce sont les rives du Rhône, sans doute, qui le rendirent poète. Rien de plus naturel d'ailleurs : pour plusieurs, le Rhône fut une divinité inspiratrice.

A quinze ans, alors qu'il quittait Annonay pour se rendre au collège de Nîmes, Gamon avait dû descendre vers le fleuve, car il allait se mettre, « à Silon, dans le bateau de Mme de Saint-Chamond ». En quittant le château de Thorrenc, au petit jour, tandis qu'il marchait vers Andance, il aperçut, à un tournant du chemin, toute la plaine dauphinoise qui s'étend, au delà des eaux, jusqu'aux Alpes chenues. Spectacle inoubliable que celui de cette plaine peuplée et fertile, pour qui vient des montagnes. Le chemin se faufile entre deux collines boisées, également renflées ; la légende les appelle les gorges de Diane. En face, une autre colline s'élève avec, à son sommet, les vestiges d'un temple païen. Mais, à droite et à gauche, on peut apercevoir le Rhône et la campagne du Dauphiné. Ce fut à cette vue sans doute que le jeune homme sentit tressaillir en lui le démon de la poésie.

On peut bien adresser à Gamon ces vers qu'il met dans la bouche d'un de ses pêcheurs :

> Je ne m'estonne pas si ce rivage frais
> Vous fait si bien chanter...

N'a-t-il pas vu, dans l'eau du fleuve, trois belles naïades qui jouaient ?

(1) Préface de l'*Antidote des Livres d'Amour*.

Elles glissent sous l'eau, qui çà, qui là, fuyarde,
Puis rapprochant enfin la rive babillarde,
Sortent jusqu'au nomb.il, pleuvent des cheveux blons (1)...

Et si ces belles formes, il n'a fait que les imaginer, ce ne sont pas des rêves encore que lui apporte le printemps avec ses fleurs délicates et ses feuilles hésitantes, mais bien des beautés réelles qui le grisent délicieusement.

...... Puis revoici pas l'heure
Où la saison aux champs pour chanter est meilleure?
L'on ne voit qu'à présent la tremblarde saison
Couvre le dos des champs de neigeuse toison :
Ny qu'un cornant Borée, éboulant les montaignes,
Ternisse les feuillards : Ains voit-on les campaignes
Moles reprintaner, et fondre ès vives eaux
Les scadrons roûcoulans des baisards colombeaux (2).

Certes, il emprunte à Ronsard son vocabulaire; mais on aurait tort de croire, me semble-t-il, qu'il ne ressent les impressions de la nature qu'à travers des souvenirs littéraires. Sa préoccupation de ne décrire avec soin que des détails minuscules lui est tout à fait personnelle. On l'apparenterait volontiers sur ce point à ces artistes japonais qui mettent toute leur science à nous faire éprouver l'ivresse du printemps, dans la peinture d'une seule branche de prunier en fleurs.

Est-ce pas maintenant que, sur sa courbe branche,
La cerise aigrelette et honteuse se panche?
Que le guisnier rougist d'un fruit délicieux,
Qui contente, agréable, et la bouche et les yeux (3) ?

Voici encore quelques vers minutieux, mais qu'on ne lit pas sans plaisir :

Le jeune pampre ainsi s'estandant pour grimper,
Teint de vergogne encor, commence à se harper
Au chesneux eschalas, où le sep tourne et plisse
En replis rondelets sa branchette tortisse :

(1) *Les Pescheries.*
(2) Id.
(3) *Le Jardinet de Poésie.*

Et sa feuille largette au bord deschiqueté,
S'estandant, laisse choir son coton argenté,
Et monstre auprès de soi des vrilles et des pointes
En cornes d'escargot (1)...

Evidemment Christophle de Gamon est un poète précieux ! Ce n'est qu'à l'occasion qu'il lui arrive d'écrire des vers sobres et énergiques, mais dont les mots bien choisis sont plus évocateurs que ses enluminures consciencieuses :

L'Automne en haletant, souillé jusqu'aux genous,
Fait rouler du pressoir un torrent de vin dous (2)...

On aimerait rencontrer souvent dans son œuvre des distiques aussi pleins. On serait presque en droit de les lui réclamer. Car s'il fut un amant de la nature, il ne voulut jamais, à l'encontre de la plupart des écrivains de la Pléïade, devenir un poète de l'Amour. Ses amis l'ont loué d'avoir réalisé une poésie

Non prise aux flots bourbeux près de Paphe roulans (3).

Bien qu'un de ses personnages s'écrie, dans l'*Halieulogue* (*ou pesche-devis*) des *Honnestes amans* :

Et nous lasser d'amour sans nous en assouvir (4) !

Il ne faut voir là qu'une imitation de Juvénal. Gamon n'est véritable que lorsqu'il dit :

Amour n'est qu'un désir : et le désir perdu,
Le mespris de l'amour soudain nous est rendu (5).

Paraphrase à l'usage des gens du monde du fameux : *post... animal triste!* Aussi écrit-il des *Sonnets contre Amour*, des *Stances spirituelles*, des *Hymnes de la Vertu, de la Science*, des *Sonnets chrestiens*, des *Comparaisons sacrées*, un *Dialogue de la chair et de l'esprit*. Il compose d'interminables poèmes religieux sur *Les Macchabées* ou sur *Les playes d'Egypte et la magnifique sortie des enfants d'Israël hors d'icelle*. De tous les tableaux qu'il brosse, de

(1) *Le Jardinet de Poésie.*
(2) *La Semaine.*
(3) *Le Verger poétique*, vers en préface de G. de la C.
(4) *Les Pescheries.*
(5) *Les Pescheries.*

toutes les descriptions de la nature qu'il nous fait, il s'entête à tirer des conclusions morales. Quelquefois ces leçons ne manquent pas d'une certaine beauté poétique. Celle-ci, par exemple :

Ainsi saison muable, à ta douce venue,
Tu nous es gracieuze, et maintennat chenue,
Pour nous monstrer, je croy, que tout ce qui ça-bas
Croist et sent et raizonne, est subject au trespas !
On voit pourtant maint arbre où la verdure dure :
Le cypres n'est tondu par la pasle froidure ;
Tousjours par les constans le buys est crespelu ;
L'olivier pacifique est tousjours chevelu ;
Tousjours l'if malheureux, vert, ombrage la terre ;
Le houx verdit tousjours, et le rampant liére ;
L'yeuze porte-gland sa verdeur ne corromt,
Ny toy, gentil laurier, qui me flates le front (1).

Ou cette autre encore :

Ha ! Destin importun, qui emportes nos jours !
Quand l'année est passée, elle revient tousjours :
Mais quand l'obscure Mort nous a clos la paupière,
Nous ne revoyons plus l'agréable lumière :
Et cependant, chestifs ! jamais nous ne visons
Au fruit plus éternel des Célestes saisons.
Que face l'Apollon qui rameine l'année,
Quand ma chair sera froide en terre retournée,
Que pour veincre le cours des ans injurieux,
Mon renom vole en terre, et mon esprit aux Cieux.

Ces quelques vers, qui sont choisis parmi les meilleurs, nous prouvent que si Gamon se tenait éloigné des sujets profanes, il n'avait point cependant renoncé à toutes les préciosités d'expression, qu'il chérissait d'un cœur beaucoup trop mondain !

Au lieu de se préoccuper de l'essentiel de son sujet, toujours il s'attarde aux détails les plus minces, aux trouvailles bizarres et saugrenues. Les sonnets moraux ne sont que le développement d'une idée ingénieuse, mais que ne réchauffe aucun feu intérieur. Il construit ces courts poèmes avec toute la rigueur d'un syllogisme :

(1) *Le Jardinet de Poésie.*

Ha ! Destin importun, qui emportes nos jours !

Dy-moy, pauvre pecheur, dy pecheur miserable,
Es-tu pas ce Lazare au tumbeau descendu,
Qui gist roide desjà, qui puant est rendu,
Et dont les yeux sont clos et la face effroyable ?

Car ton vueil obstiné te roidit imployable,
Tu croupis par luxure en l'ordure estendu,
Ton sens par l'ignorance a son lustre perdu,
Et ton ire te rend la face espouvantable.

Non vrayment tu es mort, et faut que le Sauveur,
Pour redonner encore à tes membres vigueur,
Respande mille pleurs, qu'il t'appelle et qu'il crie :

Mais las ! combien de fois, pour toy, pleurant, fasché,
T'a-t-il dit : Sors dehors, Lazare, repren vie ;
Et tu gis mort encore au tombeau de peché (1) !

D'autres sonnets sont ornés d'une profusion d'allitérations, de contre-petteries, de calembours et de pointes. Tous témoignent d'un esprit habile à débrouiller les allégories ou à en créer de nouvelles, mais d'un goût déplorable. On la croirait écrite pour Gamon cette boutade de Cyrano de Bergerac : *On ne pèse pas les choses ; pourvu qu'elles brillent, il n'importe* (2). Voici, par exemple, un sonnet dont l'idée n'est pas médiocre, mais dont l'exécution nous stupéfie :

Le blasme qui voudra ce domteur invincible
Qui fit au Philistin endurer tant de maux,
De ce qu'un tel veincueur fut vaincu des assauts
Dont l'Amour faict fléchir le cueur plus inflexible.

Pour moy je veux loüer cette amour indicible
Qui fait perdre à Samson et repas et repos,
Ne laissant de venir, pour ses traistres propos,
Au sein de Dalila qui luy fut si nuisible.

Car las ! qu'eussions-nous fait si le Samson divin,
Qui vaillamment dompta l'infernal Philistin,
Aimant sa Dalila (nostre nature impure)

Sur son sein derechef son sainct chef n'eust remis,
Bien qu'il sceust pour certain qu'elle devoit, parjure,
Pour l'oster des vivants, le rendre aux ennemis (3) ?

(1) Sonnet 13 de *la Muse Divine*, éd. 1607.
(2) Préface des *Entretiens pointus*.
Sonnet du 29 de *la Muse divine*, même édition.

Que l'Amour s'est donc bien vengé, qui obligea ainsi le poète méprisant à se servir de son vocabulaire alambiqué pour traduire ses effusions religieuses ! Peut-on, sans sourire, entendre cet alexandrin :

Saint-Esprit, Dieu d'amour, Cupidon véritable ?

Vraiment il était insensible au ridicule, ce Gamon qui comparait la Vierge à Latone, le Christ à Pylade, à Ulysse aussi bien qu'à Hercule ou qu'à Phebus, suivant le besoin du vers ; qui reconnaissait en Dieu le véritable Jupin et le vrai Apollon ! Impossible d'exagérer davantage les manies de la Pléiade. Une seule fois peut-être il lui est arrivé d'accorder le ton de sa poésie à la noblesse du sujet choisi : dans les strophes de son *Hymne de la Vertu*. Construit sur le rythme célèbre de l'odelette de Ronsard : *Bel aubespin verdissant*, cet Hymne compte soixante-seize strophes ; toutes ne sont pas parfaites ; mais je veux en citer quelques-unes dont l'accent noble et plein peut satisfaire à la fois notre cœur et notre oreille :

Autres vont loüans les sons
Des chansons
De la Cypride escumiere :
Mais moy tant que je vivray,
Ne lou'ray
Que la Vertu singuliere ..

C'est un present precieux
Des hauts Cieux
Que la Vertu souveraine :
Et quiconque a ce present
Est exemt
De toute immortelle peine.

Heureux qui prefere aux biens
Terriens
Ceux de cette Dame insigne,
En pourchassant nuict et jour
Son amour
Qui seule est au Monde digne !

Et fol qui le temps glissant
Va passant
Veuf de cette haute Phare :
Car voici puis arriver
Son yver,
Puis la Mort sourde et barbare.

La vie à l'homme savant
Bien vivant
Est saintement desirable :
Mais celle de l'abesti
Perverti
N'est qu'une Mort miserable.

La Vertu nous fait avoir
Le pouvoir
D'obtenir los héroïque :
C'est l'ouvert et singulier
Escalier
Qui monte au trosne sphérique...

A toy donc voüer je veux
Tous mes vœux,
O Vertu puissamment vive,
Afin qu'au vaste Univers,
De mes vers
Par toy l'insigne los vive.

Ton renom j'honnoreray,
Et diray
Par tout tes faits memorables
Puisqu'en ton trésor tu tiens
Les seuls biens
Qui vraiment sont desirables (1)...

Loué à l'excès par ses amis et les poètes provinciaux qui l'entouraient, talonné par cette ambition, qui l'excitait toujours, de tenter quelque grande entreprise, digne de l'austère génie qu'il croyait deviner en lui, Christophle de Gamon résolut de composer un poème incomparable, après quoi, comme le Créateur lui-même, il n'aurait plus qu'à se reposer et se relire béatement jusqu'à sa dernière heure. Il décida

(1) *Le Verger poétique.*

d'écrire, lui aussi, sa *Semaine* et de l'opposer à celle de du Bartas. Il avait les mêmes qualités et surtout les mêmes défauts que le grand poète défunt; il en était d'ailleurs, à son insu sans doute, l'héritier le plus authentique. De son vivant, on jugea l'entreprise téméraire; on vit là, de la part d'un écrivain qui devait tant au Maître disparu, un vrai geste d'ingratitude. Les protestants surtout s'indignèrent : leur du Bartas critiqué par un poète de la religion! Car, dans sa *Semaine*, sorte de Bible des connaissances scientifiques de son siècle, Gamon relevait sans ménagements les erreurs de l'illustre Gascon. Agrippa d'Aubigné a vertement blâmé « ce jeune homme qui vouloit picourer la gloire sur le tombeau de Dubartas ».

Dès la préface, le poète annonéen présente aux lecteurs, en même temps que ses excuses, ses raisons de s'attaquer à un livre aussi estimé; quant aux critiques, il déclare qu'il les attend sans crainte :

S'ils ne *paslissent* point d'oser *paslier* l'erreur, je ne *rougirai* point de les ouïr *rugir* contre la vérité.

D'ailleurs il écrit, avec fierté, de son essai poétique et des polémiques qu'il devine qui vont suivre :

Pour le moins en emporteray-je cette louange, d'avoir par l'excitation d'un si louable combat, esveillé les esprits, la pluspart endormis des vaines chansons de l'Amour, pour les faire changer leurs bas et fresles chapeaux de myrte, à des superbes couronnes de palmes et de lauriers (1).

Encore un écrivain qui s'imaginait que la seule ambition crée le poète ! Mieux eût valu pour lui ne nous chanter que de petites chansons d'amour, mais avec grâce. Il est des têtes qui sont charmantes à l'ombre des roses et des myrtes, mais qui, sous les couronnes de lauriers, prennent un aspect joyeusement ridicule !

La seule invocation par laquelle s'ouvre le poème de Gamon contient déjà les qualités et les défauts du poète.

(1) Epitre à Mgr le duc de Ventadour, pair de France et lieutenant général pour le Roy, en la province de Languedoc.

Toy qui du Ciel doré tends la courtine ronde,
Qui mis le monde au jour, qui mis le jour au monde,
Qui peux d'un seul clin d'œil escrouler l'Univers,
Et soustiens, sans soustien, ses estages divers,
Guide ma main branlante, eschauffe mon courage,
Aiguise mon esprit, enrichi mon langage,
Que de vers éternels je chante dignement
Les plus rares Beautez de ce grand Bastiment.
Donne jour à ces jours, source de clairtez, donne
Que la splendeur du vray sur ma page rayonne.
O grand Dieu, donne-moy que je puisse sans peur
Combattre corps à corps le mensonge et l'erreur :
Que ma guerre en ce champ, ma course en cette lice,
Commencée en travail, en plaisir se finisse.

Le lecteur se sera arrêté, je n'en doute point, sur ce distique :

Donne jour à ces jours, SOURCE DE CLAIRTEZ, DONNE
QUE LA SPLENDEUR DU VRAY SUR MA PAGE RAYONNE.

Gamon est là tout entier : un esprit malicieux lui a fait abîmer par un calembour déplorable le premier hémistiche de ce beau distique. La divine simplicité n'était pas ce qui savait frapper son imagination ou toucher sa sensibilité.

Dans le *premier chant* de cette œuvre, le poète traite de la Trinité, du Chaos, de la création des anges, de leur révolte, de leur châtiment, de l'Enfer. On trouve là un hymne à la lumière, des louanges à la nuit. — *Chant second:* de la matière, de l'air (pluie, grêle, neige, vents, éclairs, tonnerres, etc.) ; des comètes ; digression sur la folie de croire aux présages. A propos du déluge, Gamon écrit ces vers cocasses, dont Benserade s'est peut-être souvenu (1) :

Les goufres de la mer s'en ouvrirent d'horreur,
Assistez des nuaux, pour, versants l'onde en l'onde,
Faire une grand'lessive à blanchir tout le Monde !

Chant troisième: de la terre (îles, fleuves, mers, eaux minérales, végétaux, minéraux, métaux et pierres précieu-

(1) Dans ses *Métamorphoses*, mises en rondeaux, où l'on trouve ce vers :
Dieu lava bien la tête à son image !

ses). — *Chant quatrième:* des astres; louange de Copernic; contre du Bartas, il défend « L'incomparable honneur de ce docte Germain ». — *Chant cinquième:* des poissons, des oiseaux et des insectes. Après du Bartas, il s'essaie, par des vers allitérés, à l'imitation du chant des oiseaux. Il nous montre aussi, et délicieusement, le paon orgueilleux qui se promène

Et vante aux jeunes fleurs le Printemps de sa plume.

Il réfute la légende de la rémora, celles du phénix, du cygne mourant et du pélican; il tire de ces fables une leçon morale. C'est qu'il entend mettre la vérité au-dessus de tout; aussi veut-il que l'on sache

Combien mieux vaut le vrai que l'escrit afronteur,
Et combien un Gamon rechercha la candeur.

Chant sixième: des animaux; création de l'homme, de la femme, « cètte fleur fraich'esclose au parterre odorant ». Dans ce chant, on lit ces quatre vers:

Mais toy, douce Venus, mere des voluptez,
Semes sur nostre champ tes fertiles bontez,
Et respands la vertu de tes grâces notoires
Au viscère fécond des jumeaux genitoires!

Lucrèce ne reconnaîtrait plus son hymne à la volupté! — *Chant septième* : le poème s'achève par les louanges du Dimanche. Tableau de la fin du monde et des joies du Paradis. — Seigneur! s'écrie le poète, irai-je, un jour, te retrouver dans ta gloire éternelle

Et verray-je alentir mes chaleurs enflamées
Sous les myrtes fleuris de tes fraîches ramées?

§

Par les nombreux fragments reproduits au cours de cet article, on a pu constater qu'à l'exemple d'Agrippa d'Aubigné, le poète Christophle de Gamon ne semble pas avoir connu les œuvres de Desportes, pas plus que celles de Malherbe, ou qu'il les méprisa. Dans les provinces, la gloire de Ronsard seule illuminait encore le champ littéraire. Mais

ici, il s'agit surtout d'un Ronsard vu à travers du Bartas, c'est-à-dire passablement défiguré. La poésie de Gamon est encore toute enveloppée dans la forme littéraire du moyen âge. Elle rappelle très souvent le *Roman de la Rose* ou certaines scènes de vieux Mistères. Le poète annonéen nous apparaît un peu comme un disciple de Jean de Meung, de Guillaume de Machault, de Meschinot et de Molinet. Peut-être bien cependant qu'il n'a connu les procédés des rhétoriqueurs que par les vers de Clément Marot. Parmi les modernes, ses maîtres sont Ronsard, du Bartas et le cavalier Marin! Il se plaît aux allitérations les plus cacophoniques, aux anthithèses, aux jeux-de-mots, aux contre-petteries. Il abuse des rimes couronnées, équivoques, etc. Quelques exemples particulièrement réjouissants doivent être cités :

Amans que vous sert-il d'une *veine* si *vaine*,
D'escrire tant de vers pour *descrire* une peine.
Qui *feinte* VOUS APORTE un *vray* DESTOURNEMENT ?...

Et cetuy-là qui rend le *desir favorable*,
Versant sur nous, Du Pont, sa *faveur désirable*,
Fera nos *vers unis* voler par l'*univers*...

Mesprisant à présent vostre belle présence...

Une *lasche* toufeur ne *lasche* point les gens :
Quant le *matin* n'est plus, les *Mastins* haletants...

Les *prez parent* la pleine et *preparent* les rentes...

Je m'en voudrais d'oublier ce distique :

Si peus-tu les domter en empirant ton ire,
Car ton ire empirant peust croistre ton Empire,

qui n'est pas loin d'égaler le célèbre alexandrin :

Le mur, murant Paris, rend Paris murmurant.

Enfin il convient de recopier quelques vers d'une pièce qui peut passer à bon droit comme un modèle de mauvais goût. S'il n'avait composé que ce poème, Gamon eût mérité pleinement le reproche que lui adresse Sainte-Beuve d'avoir écrit les vers les plus ridicules de la langue française.

LE COULOMBEAU (1)

... C'est toy ma beauté doucelette,
Qui ne fais en parlant, par l'air
Après ton cours volant voler...

... au lieu
De ce triste et superbe Dieu
Qui rendoit mainte ville vile,
Tu vois que mainte fille file,
Et paissant en paix ses brebis
Les meines aux plus herbeux herbis.
Sans avoir crainte que la Crainte
Face plus sa face desteinte,
Elle hausse ses plaints tranchants,
Et les chams escoutent ses chants...
... Sur un roc coulant roucoulant,
Près de ta Coulombelle belle,
Et reçois un coup d'aile d'elle...

En somme, Christophle de Gamon est un de ces esprits qui se laissent éblouir par le brillant et le pittoresque ; qui voient assez bien les petites choses, mais qui ne savent contempler les grandes. Je connais quelqu'un qui me citait avec admiration ces trois vers, extraits des *Pescheries* :

Belle chose, quand dedans soy,
L'on peut vraiment trouver de quoy
Prendre la plume !

Mon ami oubliait que, dans ces vers, Gamon s'extasiait simplement sur son propre nom qui, en grec, signifie *mariage!* Voilà le beau sujet qu'il trouvait « dedans soy ».

Cependant, et jusqu'à un certain point, nous pouvons ratifier le jugement des contemporains qui louaient les belles épithètes du poète, ses doctes fictions, son parler figuré, ses inventions, ses sentences notables et son savoir. Suivant en cela le conseil de Ronsard, il enrichit son bagage verbal de nombreux termes empruntés à des vocabulaires techniques ; il ne manqua pas non plus d'une grande ingéniosité dans l'invention de ses mots composés ou de quelques néolo-

(1) A M. Coulomb, lieutenant de Bailly, au pays de Vivarets, dans le *Jardinet de Poésie*.

gismes charmants. Ce point de vue pourrait fournir matière à une étude curieuse. A côté des verbes imités de du Bartas, comme *rou-rouler*, *sou-souffler*, *cla-claquer* ou *flo-floter*, il a créé ceux de *reprintaner* et de *couleuvrer* (*Par les prez jaune-verts couleuvrent les ruisseaux*). C'est lui qui, à un avocat, décochait l'amusante épithète de *Ciceron rote-lois!* Enfin, bien avant Jean Aicard, il a usé du verbe *survoler* (1).

Mais quelque ingéniosité, un esprit subtil, ne suffisent pas à faire un poète, il faut encore que le goût corrige les caprices de l'invention ; que la flamme lyrique soutienne l'imagination et l'alimente

Christophle de Gamon, qui avouait préférer la flûte de Marsyas à la lyre d'Apollon, déclarait aussi avec une fausse modestie :

> Mon art n'a point d'autre art que la mesme Nature.

C'est peut-être bien la raison pour laquelle il est aujourd'hui tombé dans un oubli aussi profond ! Pour durer, il faut savoir dominer la Nature.

Encore une fois Apollon s'est vengé.

JEAN-MARC BERNARD.

(1) *Les Pescheries*, p. 94.

L'ÉGLISE ANGLICANE
ET L'ÉGLISE GRECQUE

—

Avant de parler du projet d'union entre l'Eglise anglicane et l'Eglise grecque orthodoxe, dont il a été beaucoup question ces derniers temps en Grèce, il est nécessaire de faire un bref exposé de la situation telle qu'elle se présentait en Orient au moment où s'engageaient les pourparlers à ce sujet, car c'est par l'examen des événements passés qu'apparaîtra le véritable caractère et la portée de cette tentative de rapprochement.

Le caractère tragique de la lutte qui, depuis bientôt trois ans, mettait aux prises les Grecs et les Turcs était moins dans sa durée que dans la difficulté d'y mettre un terme suivant les conditions et le vœu des Puissances alliées. Les intérêts qu'il s'agissait de concilier au moyen d'arrangements qui auraient donné à la fois satisfaction aux deux parties présentaient cela de particulier qu'on n'aurait pu les isoler sans déchirement ni les solidariser sans provoquer d'invincibles résistances. Les Turcs se refusaient à toute concession qui aurait limité leurs droits. Les Grecs ne se montraient pas moins intraitables sur le chapitre des concessions. Il n'y avait pas là seulement une question de marchandage, un calcul de bazar, mais plutôt la fatalité d'une politique qui ne pouvait admettre aucun tempérament dans ses exigences, vu le caractère absolu de la lutte engagée entre deux adversaires irréconciliables. La méfiance, la crainte, d'inextinguibles rancunes, étaient au fond de leur intransigeance.

Les minorités chrétiennes voyaient dans le retour des Turcs à Smyrne une grave menace pour leur sécurité, et les derniers massacres de la Mer Noire, auxquels la presse anglaise et américaine a donné une émouvante publicité, n'étaient guère faits pour atténuer leurs craintes ni pour les démentir. Le danger

aurait été différent pour les Turcs, mais non moins grand si leurs ennemis étaient parvenus à s'établir en Asie Mineure, ou si les minorités chrétiennes avaient obtenu, pour prix de l'évacuation exigée par les Kémalistes, des privilèges qui auraient limité leurs droits de souveraineté. Du jour où les Grecs auraient eu la haute main sur les régions du littoral asiatique avec les accès, où abondent les richesses agricoles, où sont les débouchés importants, ils n'auraient pas tardé à dominer militairement et économiquement leurs voisins refoulés à l'intérieur. Les Turcs pouvaient-ils accepter une telle solution sans courir les risques d'une disparition plus ou moins prochaine ? Aussi mettaient-ils pour condition essentielle et préalable à tout arrangement l'évacuation de Smyrne par l'armée grecque.

Pour les Grecs, il s'agissait, si possible, de refouler vers les hautes vallées de l'arrière-pays la nation qui les avait dominés cinq siècles durant, menaçant encore de son joug leurs frères de race que hantait l'obsession des massacres et des pillages. Ils aspiraient à reconquérir la terre antique, berceau de la civilisation méditerranéenne, à restituer à la domination de la croix les villes de l'Apocalypse, où retentit la parole des disciples du Christ et des pères de l'Église. Sachant que tout chemin mène à Rome, ils pensaient que la possession des rives de la Marmara leur ouvrirait tôt ou tard les avenues qui conduisent à la ville impériale. Maîtres déjà de Gallipoli, l'investissement de Constantinople aurait été, en effet, complet par l'occupation de Lamsaque. Aussi les belligérants repoussaient-ils toute demi-mesure qui les aurait livrés l'un à l'autre comme un danger, un piège dont il fallait se garder. Quant aux garanties que les alliés étaient disposés à leur offrir sur le papier, ils les considéraient sans valeur et il est bon d'ajouter que la Société des Nations ne jouit en Orient d'aucun prestige. On a vu par les événements tragiques qui se sont déroulés en ces quelques derniers jours que les appréhensions grecques n'étaient que trop justifiées L'Asie-Mineure est, à cette heure, dépeuplée de ses éléments chrétiens.

La lutte ayant une pensée de domination absolue, quoiqu'ils s'en défendissent, on conçoit qu'elle ait été menée à fonds. En attendant, ils restaient l'arme au pied. Ce n'est pas qu'on

se battît sans répit. Depuis un an les deux armées restaient inactives, ou presque, par calcul, afin de conserver intactes, en vue de la lutte finale possible, les forces que des offensives inconsidérées auraient pu amoindrir au profit de l'adversaire plus prudent. L'usure n'était que financière. Vaillamment, ils supportaient les charges d'une situation d'autant plus accablante que leur change était très bas, que le matériel de guerre était fourni par l'étranger, que toute chose se paie aujourd'hui au quadruple des prix d'avant-guerre. Les Grecs en étaient en février dernier au cinquième milliard.

Cette période d'accalmie n'avait point été perdue par les Turcs qui, dans l'intervalle, s'assuraient de précieux concours à l'étranger. Ils liaient partie avec les Bolcheviks par l'intermédiaire des agents internationaux qui, avant la grande guerre, maintenaient le contact entre l'Allemagne et le « Comité Union et Progrès ». Ils travaillent présentement en Russie, et c'est à leur influence que les jeunes Turcs sont redevables du traité de Brest-Litowsk, qui leur livrait la Transcaucasie. A la France, ils devaient la révision du traité de Sèvres et la cession de la Cilicie avec les portes ciliciennes, où sont les clefs de la Syrie. A vrai dire, ces derniers succès, si importants par leurs conséquences, ils les devaient moins à leur propagande qu'aux aberrations de la politique grecque. Le retour du roi Constantin à Athènes a eu les conséquences que pouvait faire prévoir la note de M. Briand du 20 novembre 1920. La note par laquelle les alliés exigeaient l'évacuation de l'Asie Mineure par l'armée grecque confirmait la décision de la Conférence de Londres qui prévoyait cette mesure. C'était la fin d'un rêve, et le réveil fut d'autant plus douloureux que le peuple grec avait été près d'en voir la réalisation.

M. Venizelos pensa dès lors qu'il avait une mission à remplir. Bien que chassé du pouvoir et condamné à l'exil, cet homme d'Etat n'a jamais cessé de mettre au service de son pays sa claire intelligence et les hautes relations qui lui sont restées fidèles. Les bonnes volontés qu'il a groupées autour de lui, qu'il a organisées, lui permirent d'exercer à l'étranger une action qui vise à suppléer à l'insuffisance du gouvernement d'Athènes mis à l'écart par ses alliés. Il était aidé dans cette tâche par les riches et nombreuses colonies grecques disséminées un

peu partout, mais principalement en Amérique, où elles forment une nation de deux millions de sujets; il pouvait compter aussi sur le dévouement des Grecs de Turquie et de la nouvelle Hellade. L'amitié anglaise a été, depuis 1914, le pivot de sa politique d'expansion. Sur cette amitié il comptait toujours pour parachever son œuvre, en dépit des destins qui s'acharnent contre lui. D'où la pensée d'un beau mariage qui la cimenterait définitivement en créant un lien solide entre la nation grecque et la race anglo-saxonne. L'idée du rattachement des deux Eglises vient de là. Elle prit jour après l'échec du général Papoulas sur le Sangarius; mais l'initiative en fut prise par Mgr Metaxakis, un Crétois comme M. Venizelos, ex-métropolite d'Athènes et chaud partisan de ses idées. Son attitude à l'égard de la fraction du clergé de la vieille Hellade qui favorisait les desseins du roi Constantin lui avait aliéné ce dernier, si bien qu'il dut, après sa restauration, résigner ses hautes fonctions. Libre de ses mouvements, Mgr Metaxakis entreprenait en novembre 1921 un voyage en Amérique sur les conseils de M. Venizelos, qui se trouvait alors sur les lieux; Il entrait aussitôt en négociations avec les chefs de l'Eglise. L'accueil fut chaleureux et le mémoire qu'il leur présenta au cours d'une réunion obtint tous les suffrages. Là-dessus, et comme pour amorcer l'affaire, on décida la création d'une Eglise orthodoxe qui serait soumise à une juridiction unique sous le nom d'*Eglise orthodoxe américaine*. Un rapport devait être adressé à l'autorité supérieure ecclésiastique du Phanar, qui aurait étudié les modalités du projet.

Pendant que Mgr Metaxakis négociait en Amérique, des pourparlers s'engageaient à Constantinople entre l'évêque de Césarée et M. Samuel Horn, député à la Chambre des Communes, assisté d'un dignitaire de l'Eglise anglicane et d'un professeur de théologie au Séminaire de Halki, M. Comninos. Reçu au patriarcat avec les honneurs dus à son rang et à la nature de sa mission, il remettait à l'évêque, en l'absence du patriarche démissionnaire, une lettre de l'archevêque de Canterbury relative au projet d'union et dans laquelle il commentait en termes élogieux le mémoire que le métropolite avait présenté à l'assemblée de Lambeth-Palace. « Le peuple anglais, y disait-il, verra dans ce précieux document le gage certain

des dispositions du clergé grec à favoriser le grand dessein d'union entre les deux Eglises. Tout le mérite en reviendra à l'archimandrite d Athènes, et je suis heureux de lui rendre ce témoignage. » Après que l'évêque de Césarée eut pris connaissance de la lettre, le député déclara que l'élection du prélat au trône patriarcal constituerait un événement désirable, et qu'il était là pour témoigner qu'il serait salué avec joie par la nation britannique. L'Evêque lui donna l'assurance que le Saint-Synode était en communion d'idée avec le métropolite d'Athènes et qu'il ne désirait rien tant que l'union des deux Eglises.

Le vœu de M. Samuel Horn allait bientôt se réaliser. Tandis que Mgr Metaxakis poursuivait ses négociations, l'assemblée des évêques des anciennes provinces turques l'élisait patriarche de Constantinople. Il était élu malgré l'opposition du roi qui interdisait à son clergé de participer à l'élection. Le nouveau patriarche étant sujet hellène, la Sublime Porte protestait de son côté contre un acte qu'elle qualifiait d'illégal. En effet, ne peuvent être élevés à cette dignité que les sujets ottomans, en vertu du principe qui consacre la subordination du patriarche œcuménique au pouvoir temporel du Sultan. On ne tint aucun compte de ces différentes oppositions. Sa Sainteté Meletios IV prenait le chemin de Constantinople où la population orthodoxe lui réservait une réception triomphale. A son passage à Londres, il avait une entrevue avec l'archevêque de Canterbury, qui l'accueillait entouré de son clergé et des notabilités du monde politique. L'archevêque le félicitait de son initiative, et lui promettait le concours le plus dévoué pour la faire aboutir au gré de ses désis. Tels sont les faits extérieurs des négociations d'après les informations publiées par la presse grecque.

Il est incontestable que dans toutes ces manifestations apparaît un désir évident de rapprochement. On ne peut douter que l'élection de Meletios IV se produisant au moment même où il négociait en Amérique ne fût, de la part du Saint-Synode, une adhésion à la politique du chef qu'il se donnait. Le fait qu'elle s'accomplissait après les déclarations du député britannique ne laisse pas d'être aussi hautement significatif. Il n'y a peut-être là qu'une rencontre fortuite de faits sans

lien entre eux, mais l'hypothèse que le Saint-Synode a pu céder en cette circonstance à ses suggestions est également admissible. On peut se demander, dans ce cas, si le clergé grec n'aurait pas cédé à la tentation de servir la politique autant que la religion, c'est probable ; mais le moyen de l'en blâmer. Abandonné par la France, aux prises avec la sourde hostilité italienne et à l'indifférence affectée de Lloyd George, affolé par la débâcle de l'Orthodoxie russe en qui, depuis deux siècles, il plaçait ses espoirs, le peuple grec s'est tourné vers le seul élément de l'Occident capable de lui porter aide et secours. Du moins telle était alors l'opinion régnante.

Quoi qu'il en soit, il n'en reste pas moins que l'affaire demeure incertaine par plus d'un côté. Un mystère plane sur elle. Aucun document n'a été publié touchant les conditions auxquelles l'union pourrait se faire. Rien n'a été divulgué du mémoire de Meletios IV et qui nous eût édifiés sur ce point intéressant ; rien n'a transpiré de ses conversations avec les dignitaires de l'Eglise anglicane. On n'a jamais dit, enfin, sur quelles bases pourrait s'établir l'union. Il serait intéressant de connaître, par exemple, quelles sont les doctrines que chacune des parties est disposée à sacrifier sur l'autel de l'union.

Trop de points les séparent pour que la question ne se pose pas. Comme les catholiques, desquels ils se rapprochent le plus, les Grecs ont le sacerdoce, la présence réelle, la confession, le culte de la Vierge, si fortement ancré dans l'âme populaire, enfin tout un arsenal de canons apostoliques et synodiques qui font de sa constitution un bloc cimenté par le temps et difficile à entamer. Les Grecs sont farouchement attachés à leur religion et à leurs usages, si bien qu'il est permis de croire que le silence sur les points essentiels des négociations a eu pour cause unique la crainte de soulever les protestations de la masse. Il y a vingt-cinq ans, une émeute éclata dans les rues d'Athènes, provoquée par les étudiants de l'Université, sur la nouvelle que les autorités ecclésiastiques se proposaient de traduire les Evangiles en langue vulgaire à l'usage du peuple. On dut y renoncer. Comme les Anglo-Saxons, les Grecs ont fait de leur Eglise un bien privé, qu'ils ont façonné à leur image, avec cette différence que ces derniers l'ont réduite à la taille de leurs aspirations. Mais cette ana-

logie entre les deux confessions est-elle faite pour les rapprocher ? Le doute est permis.

A ce propos, rappelons un fait historique. En une circonstance semblable, encore qu'elle soit aujourd'hui moins tragique, l'Empereur Jean Paléologue se rendit au Concile de Florence pour se prêter au jeu de la fusion des deux Eglises. L'illustre Bessarion, archevêque de Nicée, et l'archevêque de Colosse y collaborèrent activement. Le 6 juillet 1439 eut lieu la séance solennelle dans laquelle le Légat du Pape Eugène IV lut le décret qui proclamait la fin du schisme. Nonobstant cet acte solennel, la tentative échoua. Les Grecs de cette époque préféraient, suivant le mot de Notaras, le turban du Turc au chapeau vénitien dont l'autocrator avait cru devoir se parer pour se rendre chez les Francs. J'ai possédé une médaille frappée de son vivant qui le représente avec cette coiffure exotique. Il n'est pas défendu de penser que le mot de l'archonte byzantin était une allusion à ce détail de parure qui choquait l'amour-propre des Byzantins. L'empereur comptait sur le secours que le pape lui avait promis pour le délivrer des Turcs. Les secours ne lui parvinrent jamais. Aussi l'affaire en resta-t-elle là.

Par une coïncidence bizarre, tandis que Meletios IV prenait possession de son siège, le Vatican négociait avec les soviets pour convier à l'unité romaine la nation russe. C'est pour la deuxième fois depuis le commencement de ce siècle que les pontifes de Rome visent à ramener les Eglises d'Orient au sein du catholicisme. Les efforts de Léon XIII dans ce sens n'ont pas encore été oubliés. On ne sait où en sont les démarches de Pie XI, pas plus qu'on n'est renseigné sur le résultat de l'initiative grecque. Il serait vain de conserver quelque espoir de la voir aboutir à des faits positifs. Le flux et le reflux des événements qui bouleversent le monde suscitent de généreux projets d'organisation internationale que la profonde instabilité des choses submerge d'une heure à l'autre. Après l'effroyable catastrophe qui atteint l'hellénisme, on peut supposer que le clergé grec n'a plus ni le loisir, ni la volonté de poursuivre un dessein sur lequel il fondait tant d'espoirs; et à supposer même qu'il ait jamais été sincère dans ses démarches, il n'aurait plus le pouvoir de le réaliser,

du moins d'ici longtemps, maintenant que l'Entente, ayant cédé aux exigences de Moustapha Kemal, a souscrit à la restauration de la domination ottomane sur la partie de la Thrace, qui, des rives du Bosphore, s'étend aux bords de la Maritza. On ne voit pas, en effet, comment Mgr Meletios IV pourrait se maintenir sur un trône où l'avait porté, en violation des anciens firmans, une influence qui, au surplus, n'a pas donné à l'orthodoxie la satisfaction qu'elle en attendait.

BERTRAND BAREILLES.

LES DÉFAITISTES

—

L'une des sources de ce récit est le mémoire que m'a remis, peu après l'armistice, un agent d'un pays neutre au service de l'Allemagne. Ce n'est pas la seule pièce de mon dossier, mais c'est la principale. On pourra se demander comment un homme ayant rempli de pareilles fonctions pendant la guerre a pu me communiquer un document de cette nature. Ceux de mes lecteurs qui voudront bien poursuivre assez avant la lecture de ces pages le comprendront. Mon informateur ne m'a demandé qu'une chose : ne pas dévoiler son identité. Mais il ne m'a pas défendu de nommer son pays.

I

Huit heures sonnaient à la Tour de l'Horloge, quand Harald Arendsen, débouchant de son pas net du Münstergässchen, s'engagea sous les arcades irrégulières de la Kramgasse. Le soleil, frappant de face la tour à l'orient, en gouachait violemment la masse trapue, ocellée de l'écarquillement énorme de son cadran, trouée de sa porte, coiffée de son toit à larges pans et huppée de son clocheton aigu. Bouillonnante déjà, la rue amalgamait ses chars paysans, ses voitures maraîchères, ses tombereaux, ses tramways, ses bicyclettes et ses automobiles, tandis que sur les hauts trottoirs sous voûtes, entre les éventaires des piliers et les brillants étalages des boutiques, circulait une foule plus cosmopolite encore que bernoise, où aux épais grommellements du dialecte se mêlaient les durs martelages du haut allemand, des pépiements anglais, des chuintements russes, parfois l'éclat d'une roulade italienne ou l'intonation mesurée d'une cadence fran-

çaise. Magistrats cantonaux, rebondis et colorés, députés aux Conseils, officiers helvétiques, pommadés et guindés, à l'uniforme gris vert et à la casquette arrogante, commis maigres ou poussifs rejoignant leurs bureaux, marchands, courtiers, agioteurs, portefaix, chasseurs, larbins y croisaient leurs ventres ou y coudoyaient leurs allures ; des trognes prussiennes y promenaient leur morgue ; des attachés de légations, subtils et souples, y glissaient comme des anguilles ; des têtes inquiétantes y dévisageaient avec indiscrétion les passants ; un Turc arborait un fez rouge, des Japonais observaient, tandis que, sortant de quelque alcôve britannique, française ou allemande, une grue au plumage fripé et à la nationalité interlope regagnait à tire-d'aile son hôtel. Dressé, casqué, cuirassé, armé, l'ours de Zaehringen, la bannière à la griffe, dominait, féroce et pataud, le tumulte, du haut de sa fontaine où, touchés par l'automne, se défleurissaient les derniers géraniums.

Parvenu à la hauteur de la tour, Harald Arendsen se trouva pris dans un groupe de bourgeois bernois attroupés autour du cadre où les deux grands journaux de la ville, le *Bund* et le *Berner Tagblatt*, affichaient les dépêches Wolff. Il s'approcha et lut :

Berlin, 25 *Okt.* 1916. *Amtlich. Grosses Hauptquartier. Heeresgruppe des Kronprinzen Wilhelm: An der Nordostfront von Verdun hat ein französischer Angriff bis zum brennenden Fort Douaumont Boden gewonnen. Die Kampfhandlung dauert an* (1).

Cette nouvelle provoquait des commentaires dubitatifs, entrecoupés de grognements de colère.

— Si ce n'était pas Wolff qui l'annonçait, je ne le croirais pas, grondait un gros Bernois au cou apoplectique.

— Ces canailles de Français auraient repris Douaumont ? Impossible ! grommelait un autre.

(1) Berlin, 25 oct. 1916. Officiel. Grand Quartier Général. Groupe d'armées du Kronprinz Wilhelm : Sur le front nord-est de Verdun, une attaque française a gagné du terrain jusqu'au fort de Douaumont en flammes. Le combat continue

— *Die Sauhüng b'haute d'Schanz nit lang, my Gott Sëul!* jurait un troisième.

Une discussion pesante s'engagea. Une voix romande gouailla :

— Eh bien ! oui, mes chers compatriotes, les Schwobs m'ont tout l'air d'avoir reçu une tatouille !

Arendsen s'éloigna. Il se sentait irrité et soucieux. Douaumont repris par les Français ! Était-ce sérieux et cette laconique dépêche présageait-elle un désastre ?

Sur le Kornhausplatz, la fontaine de l'Ogre érigeait sur un fût cannelé son croquemitaine dévoreur de petits enfants. Coiffé d'un chapeau pointu aux ailes en volutes, le monstre ouvrait une gueule ronde sur un corps de marmot qu'il se disposait à engouffrer. Trois ou quatre autres enfançons, qu'il tenait du bras gauche, s'apprêtaient à subir le même sort. Au bas de la colonne, une bande de petits ours bernois dansaient une ronde joyeuse.

Une section d'infanterie suisse traversa la place. Les hommes, râblés et membrus, le lourd fusil modèle 1911 sur l'épaule, portaient le képi à pompon rouge et noir, la tunique gros bleu et le pantalon gris de fer à passepoil rouge. Le lieutenant qui les commandait cria tout à coup d'une voix rêche, en dégainant :

— *Zum defilieren... Taktschritt... Marsch !*

D'un seul mouvement automatique toutes les têtes se tournèrent à droite, toutes les jambes se tendirent, se lancèrent en avant d'une seule projection horizontale, et tous les pieds vinrent s'abattre à plat, d'un seul claquement, sur le pavé.

Arendsen se demandait déjà si c'était devant l'Ogre que la petite troupe helvétique défilait ainsi au pas de parade, quand il aperçut, non loin de la fontaine, un énorme personnage à la nuque bestiale, au mufle de taureau, dont l'uniforme se ceignait d'une écharpe blanche à glands d'or et dont le képi, quadruplement galonné

d'or, dressait un pompon rouge et blanc. Il reconnut le général Wille.

Le jeune homme salua à son tour le chef suprême de l'armée suisse. Il suivit un instant respectueusement du regard le mastodonte chamarré qui, de son pas bovin, se dirigeait du côté de l'Hôtel Bellevue. Puis, prenant la direction opposée, il longea la place vers le nord, passant devant les hautes arcades et la façade monumentale de l'ancienne Halle au Blé.

Le communiqué annonçant la perte de Douaumont continuait à le tracasser. Quel tourment que cette guerre qui n'arrivait pas à se terminer par une franche victoire des armées allemandes ! La saison était déjà avancée, un hiver de plus se passerait dans les tranchées et il faudrait sans doute attendre l'année prochaine pour voir enfin triompher la juste cause des Empires centraux et de la civilisation.

Il songea à l'article qu'il avait dans sa poche et il en tapota nerveusement à travers son vêtement le papier parcheminé. Mais il se rassura. Au fond l'événement ne changeait rien à ce qu'il avait écrit. Il s'était placé au-dessus des contingences, dans la sphère lumineuse des idées générales et de la métaphysique de l'histoire. Son apothéose de la race germanique et sa démonstration de la nécessité supérieure de sa victoire n'avaient rien à voir avec l'accident d'un jour, quelque fâcheux fût-il. A y bien réfléchir même, cette malheureuse circonstance, loin de nuire à son argumentation, ne ferait que fortifier sa thèse. L'article n'en paraîtrait que plus opportun.

Ainsi rasséréné, Harald Arendsen tourna à gauche, entre la Halle et le Théâtre, et s'engagea dans la Nägeligasse. Il s'arrêta au numéro 3, devant une maison de mollasse, sur la porte de laquelle un fronton triangulaire portait ces mots : BERNER TAGBLATT. Il entra, monta un escalier de pierre, poussa une nouvelle porte et se trouva, au second étage, dans une pièce meublée de

bureaux et tendue de cartes allemandes des fronts. Sur un des murs, un portrait du Kaiser en uniforme de chasseur à pied, tel qu'il était apparu lors de sa visite en Suisse en 1912, faisait pendant avec celui de M. Decoppet, président de la Confédération.

Une grande agitation régnait dans la rédaction, où Beck, von Steiger, Eberlein, von Tavel, pestant, grognant et tournant dans leur salle comme les ours de la ville de Berne dans leur fosse, débattaient bruyamment la situation. Une vaste fumée, provenant de pipes et de cigares tétés avec rage, flottait dans l'air âcre.

— Eh bien, monsieur le privat-docent, que dites-vous de ça ? s'écria le Dr Beck à l'entrée du nouveau venu.

Sa grosse moustache fauve tremblait de colère, tandis qu'il tendait à Arendsen une patte lourde et inégalement poilue.

— Je dis, monsieur le directeur, je dis que c'est une affaire déplorable. Mais la nouvelle est-elle bien exacte ? — Elle ne souffre malheureusement aucun doute. C'est de Wolff. — A-t-on des détails ? — Voulez-vous voir le communiqué français ? Faites la part qu'il vous plaira aux exagérations propres aux nouvelles de cette source, il n'en reste pas moins que la journée d'hier constitue un échec pour nos valeureux amis

Le journaliste lui présenta une feuille de l'Agence télégraphique suisse, sur laquelle Arendsen lut :

Paris, 25 Okt. (Havas). Amtliche Mitteilung vom 24 Okt. 11 Uhr Abends : Nach heftiger Artillerievorbereitung kam um 11 Uhr 40 eine gewaltige Offensive, die wir auf das rechte Maasufer richteten, zur Auslösung. Die feindlichen Linien wurden auf einer Front von 7 Km, auseinandergesprengt, im Zentrum bis auf eine Tiefe von 3 Km. Das Dorf und die Festung Douaumont sind in unsern Händen. Auf dem linken Flügel sind unsere Truppen über das Gehöft und die Werke Thiaumont hinaus bis an die Strasse Bras nach Douaumont vorgedrungen und haben sich der Gelände von Haudromont bemächtigt. Rechts der Festung überschreibt unsere Linie nördlich des Wäldchens von Caillette die

westliche Lichtung des Dorfes Vaux und setzt sich über die östliche Lichtung des Waldes bei Fumin fort, nördlich des Waldes von Chênois und der Batterie von Damloup. Die Zahl der Gefangenen mehrt sich rasch. Bis jetzt wurden 3.500 *Mann, darunter* 100 *Offiziere, gezählt. Das erbeutete Material ist noch nicht festgestellt worden. Unsere Verluste sind schwach* (1).

— Exagérations à coup sûr, fit Arendsen troublé, tandis que la discussion grondait de plus belle et qu'Eberlein, le critique militaire du journal, se jetant sur un plan de la région de Verdun, s'acharnait à des considérations vengeresses.

La veille encore, plein d'une assurance superbe, le *Berner Tagblatt* n'avait-il pas déclaré dans son bulletin :

La France a maintenant envoyé son dernier homme dans les tranchées. Il lui faut désormais renoncer à toute offensive. Les « poilus » qui se battent à l'heure qu'il est sur le front ne peuvent plus espérer aucune relève. Les réserves de la République sont épuisées. Elles ont fondu dans la terrible bataille défensive autour de Verdun et dans les assauts désespérés contre la muraille allemande de la Somme. De nouveaux sacrifices sont aujourd'hui au-dessus des forces de la troisième République.

C'est ce qu'avait lu la veille même, avec une satisfaction sans mélange, Harald Arendsen dans l'édition du matin du *Berner Tagblatt*. Aussi ne put-il s'empêcher de demander, douloureusement impressionné, mais non sans quelque curiosité, au Dr Beck :

— Comment allez-vous vous en tirer ?

— Oh ! c'est bien simple, cher monsieur le privat-docent, répondit le directeur du *Berner Tagblatt*, oubliant

(1) Paris, 25 oct. (Havas). Communiqué officiel du 24 oct. 11 heures du soir : Après une préparation d'artillerie intense, l'attaque projetée sur la rive droite de la Meuse a été déclanchée à 11 heures 40. La ligne ennemie, attaquée sur un front de 7 kil., a été crevée partout sur une profondeur qui, au centre, atteint 3 kil. Le village et le fort de Douaumont sont en notre possession. A gauche, nos troupes, dépassant l'ouvrage et la ferme de Thiaumont, se sont emparées des carrières d'Haudromont et se sont établies le long de la route qui va de Bras à Douaumont. A droite du fort, notre ligne passe au nord du bois de la Caillette, longe la lisière ouest du village de Vaux, la lisière est du bois Fumin et continue au nord du bois Chênois et de la batterie de Damloup. Les prisonniers affluent. Le nombre décompté jusqu'à présent atteint 3. 500, dont une centaine d'officiers. Le matériel capturé n'a pas encore été dénombré. Nos pertes sont faibles.

un instant son irritation pour éclairer son facies d'un sourire fat et orgueilleux. Voici justement mon article. Lisez plutôt.

Il lui mit entre les mains une morasse tout humide qu'un prote venait d'apporter. L'article, qui se développait sur une colonne et demie, avait pour titre : « *Der amerikanische Sieg vor Verdun.* »

LA VICTOIRE AMÉRICAINE DEVANT VERDUN

L'armée française de Verdun vient de réussir un magnifique coup tactique dont les conséquences stratégiques ne peuvent pas encore être envisagées. Dans le plus grand mystère, alors que le monde entier n'avait d'oreilles que pour le formidable tonnerre de la Somme, l'État-Major français procédait aux préparatifs d'une puissante offensive sur la rive droite de la Meuse, pour employer les termes mêmes de son communiqué, offensive ayant pour but de récupérer en une rapide attaque tout ce que les Allemands avaient mis de longs mois à conquérir péniblement. La surprise a été complète. La joie sera grande dans les pays de l'Entente, où l'on célébrera sans doute avec enthousiasme, et non sans raison, ce succès français remporté à une heure critique. Mais si l'on veut bien y regarder de plus près, on reconnaîtra, derrière l'incontestable bravoure des troupes françaises lancées à l'assaut du fort de Douaumont, le véritable vainqueur : l'Amérique.

Le récit français se trahit lui-même, lorsqu'il parle, en commençant, de la violente préparation d'artillerie qui a précédé l'attaque, pour déclarer, en terminant, que les pertes de l'assaillant ont été légères. On tient là la clef de l'événement militaire du jour. A vues humaines, il paraissait impossible qu'en dehors du point brûlant de la Somme la France pût amonceler sur une autre partie du front la masse de munitions qu'exigeait une offensive de cette importance. Mais le pays des possibilités illimitées, l'Amérique, s'est chargé, là aussi, de transformer une impossibilité théorique en une terrible réalité.

L'article continuait en déplorant ce concours apporté par l'Amérique à l'Entente et rappelait que les critiques militaires allemands, sans en excepter ceux qui, comme le major Moraht du *Berliner Tagblatt*, se montraient

le plus conciliants à l'égard des États-Unis, ne cessaient de réclamer que des mesures fussent prises contre la participation des neutres à la guerre. Les journaux français eux-mêmes ne dissimulaient pas que, sans les livraisons américaines de matériel, la guerre se serait depuis longtemps décidée en faveur des puissances centrales. L'article se terminait ainsi :

Nous savons par les récits qui nous viennent du front avec quelle amertume les soldats allemands s'expriment sur les « notes pacifiques de Wilson », comme ils appellent les obus des U. S. A. qui les fauchent sans pitié. L'Entente a tout lieu de se féliciter de l'appui de son puissant allié d'outre-Atlantique, et les Français peuvent lui être aujourd'hui reconnaissants de sa glorieuse collaboration au coup de surprise de Douaumont. Pour nous, Suisses, nous ne saurions trop protester contre de pareils procédés, qui ne font que prolonger la guerre. La victoire devant Verdun n'est autre chose, c'est indéniable, qu'une victoire américaine.

— Hein ! est-ce trouvé ? jubila le gros Beck en se frottant les mains.

— Admirable, monsieur le directeur ! Tous mes compliments. Les lecteurs du *Berner Tagblatt* seront contents. Vous avez à merveille sauvé la face.

L'article réunissait l'approbation de tous, jusqu'à celle, pourtant jalouse, du critique militaire Eberlein, qui déclarait à son tour, pour ne pas demeurer en reste :

— Et moi, je démontrerai demain que ce succès tactique est une erreur stratégique.

Arendsen crut alors le moment venu de parler de son article à lui. Il l'exhiba cérémonieusement de sa poche.

— Ah ! ah ! s'écria Beck, c'est le quatrième de la série ?

— Le quatrième, monsieur le directeur, et je crois, sans me flatter, qu'il est meilleur encore que les précédents. J'y ai mis tous mes soins ; arrivé à ce point du développement de mes idées, je n'ai pas craint de serrer de plus près mon sujet et de préciser ma pensée. Je ne

vous cache pas qu'il s'agit d'une charge à fond contre la France.

— Dans les limites de la censure fédérale, toutefois!... laissa échapper, un peu inquiet, le Dr Beck.

— Dans les limites, monsieur le directeur, rassurez-vous, dans les limites... Elles sont si larges de ce côté !...

— Parfait ! Je suis enchanté que vous continuiez cette excellente collaboration...

— Voulez-vous examiner mon manuscrit ?

— Ce n'est pas la peine, je le prends de confiance. Savez-vous, monsieur le privat-docent, que vous avez un grand admirateur ?... — Qui donc ? — Oh ! oh ! quelqu'un qui, diantre, n'est pas le premier venu, quelqu'un de tout à fait considérable et dont la haute approbation vous fait un honneur extrême... Votre admirateur, monsieur le privat-docent, n'est autre que monsieur le baron von Romberg, Son Excellence le ministre d'Allemagne en personne.

— Vraiment ? fit le jeune homme interdit et rouge de plaisir. — Mes sincères félicitations, cher monsieur le privat-docent. Monsieur le baron von Romberg a remarqué vos articles qu'il trouve du plus haut intérêt. Il m'a demandé qui se cachait sous ce mystérieux pseudonyme de Spectator. Je n'ai pas cru devoir le lui révéler sans votre assentiment ; mais je puis vous dire que monsieur le baron von Romberg est très satisfait de ce que vous avez écrit et qu'il désire faire votre connaissance.

Tout étourdi, Harald Arendsen ne put que balbutier :

— Comment donc...je suis trop flatté... trop heureux...

— Eh bien, cher monsieur le privat-docent, puisque vous êtes ici, nous allons régler cela tout de suite.

Et se tournant vers une dactylographe :

— Fräulein, demandez-moi Bollwerk 4-15... la légation d'Allemagne.

Au bout d'une minute la communication était établie. Le Dr Beck prit le récepteur.

— Légation d'Allemagne ?... *Berner Tagblatt.* Voulez-vous me donner monsieur le baron, s'il vous plaît... Occupé ?... Sitôt libre ?... Entendu, je ne quitte pas l'appareil.

Il y eut un assez long silence. Puis la moustache du gros Beck s'anima, son œil s'aviva derrière son lorgnon d'or :

— C'est vous, monsieur le baron ?... *Ach ja,* Douaumont... *Ein grosses Unglück... Ja, ja... Allerdings...* Et comment allez-vous ? ... Des douleurs d'entrailles ? ... Ce n'est qu'une petite indigestion... *So... Ja wohl... Natürlich...* Entièrement à votre disposition, cher monsieur le baron... Vous voulez parler de Decoppet ?... C'est bien mon avis, une chiffe... Oh ! Hoffmann, c'est autre chose. ... Vous avez raison, un homme magnifique... On peut absolument compter sur lui... *Ja, ja... Ganz gewiss...* Naturellement le *Berner Tagblatt* prendra l'attitude nécessaire... Soyez tranquille... Vos instructions seront suivies... Précisément nous avons un nouvel article de Spectator... Je viens de le lire, il est encore supérieur aux précédents... Grand talent, en effet... Tout à fait remarquable... Je puis maintenant vous dire qui est Spectator... Non, ce n'est pas un Allemand... C'est un neutre. ... C'est M. Harald Arendsen, privat-docent à l'Université de Berne... Oui, il est là... Il sera enchanté... Demain trois heures ?

Les yeux ronds de Beck se portèrent sur Arendsen :

— Son Excellence vous recevra demain à trois heures. Ce rendez-vous vous convient-il ?

Harald acquiesçait d'un signe de tête. Beck reprit dans l'appareil :

— Demain trois heures, c'est convenu... Mes humbles respects, très cher monsieur le baron.

Le récepteur raccroché, le directeur du *Berner Tagblatt* revint à Arendsen pour lui secouer fortement la main :

— Je crois que vous allez être, demain, chaudement félicité. Si vous aviez entendu les compliments que vient de m'adresser encore à votre sujet Son Excellence !... Quand vous aurez un certain nombre de ces morceaux, je vous engage à les réunir en un volume. La propagande allemande vous en prendra certainement cinquante mille exemplaires.

Pour un début dans le journalisme, un succès de cette qualité était brillant. Aussi, heureux et fier comme un étudiant qui vient de réussir à un examen, M. le privat-docent Harald Arendsen, reprenant à petits pas distraits le chemin de son domicile, se sentait-il la tête bourdonnante de rumeurs exaltantes et concevait-il de vastes projets. Il s'était trop longtemps tenu tranquille, observant en « spectateur », selon le pseudonyme qu'il avait adopté, le développement de la grande mêlée, non, certes, en spectateur désintéressé, car il avait pris passionnément parti, mais en simple témoin toutefois, son activité s'étant jusqu'ici bornée à faire des vœux ardents pour le triomphe des armées allemandes et à suivre d'un œil impatient les péripéties de la lutte. Deux longues années, plus de deux immenses années avaient ainsi passé dans des alternatives d'exubérant espoir et de transes épuisantes. D'abord le dramatique début de 1914 et la glorieuse ruée *nach Paris !* au milieu des horreurs d'une campagne que l'on voulait, à juste raison, d'autant plus sévère qu'il la fallait courte. Puis, à la veille de la partie gagnée, le subit et incompréhensible redressement français de la Marne, la déconcertante course à la mer, la fixation du front, l'enfouissement dans les tranchées. Les victoires en Orient étaient heureusement venues compenser les déboires de l'Occident. La Russie avait été enfoncée et la Serbie anéantie. Puis ç'avait été la terrible boucherie de Verdun, qui, après huit mois d'efforts inouïs, de massacres furieux et d'épouvantes

sans nom, refluait infructueusement sur les lieux mêmes de ses premières tueries. Que d'événements, que d'émotions, que d'angoisses ! Que de prévisions démenties et de certitudes cruellement ruinées ! Que de coups de théâtre ! Quels jeux tragiques machinés par quelle dramaturgie aveugle du destin ? Quel spectacle pour le Spectateur !...

Remuant ses souvenirs et spéculant sur son avenir, Harald Arendsen était parvenu, au hasard de ses pas, jusque sur la belle terrasse des Petits Remparts, qui domine l'Aar. Il s'assit sur un banc, vis-à-vis du paysage que l'on découvre de ce point. Le temps était très clair du côté du sud et l'on voyait se profiler dans l'air lumineux l'étincelante chaîne des Alpes, dentelée de ses innombrables sommets. Aigus et légers, le Schreckhorn et le Finsteraarhorn jetaient sur l'azur froid leurs pointes filigranées. A gauche, le large Wetterhorn posait sa fleur d'argent. Radieux et jumeaux, l'Eiger et le Mœnch piquaient à droite le réseau brillant de leurs deux crêtes. Près d'eux se gonflait le somptueux feston de la Jungfrau, suave et immaculé comme un beau sein de vierge. Puis venait la longue guipure éclatante que brodaient, au-dessus des feuillages vert sombre du Dählhölzli, le Gletscherhorn, l'Aletschhorn, l'Ebnefluh, le Mittaghorn, le Grosshorn, le Breithorn, jusqu'au merveilleux rideau de la Blümlisalp qui tendait sur la dépression du lac de Thoune les plis neigeux de la Femme Sauvage, de la Corne du Matin, de la Dame Blanche et du Pic de la Petite Fleur des Alpes. La lumière d'un ciel d'émail jouait sur ce flot de dentelles et en faisait valoir amoureusement le volant aérien.

Quel contraste avec son pays plat et maritime ! Devant ces montagnes Arendsen songeait aux plaines fertiles du Danemark, à ses grasses prairies, aux beaux bois de hêtres et de chênes venant tremper jusque dans les eaux bleues et vertes du Sund l'ombre de leurs feuillages mol-

lement balancés. Il revoyait le joli cottage d'été que ses parents possédaient à Skodsborg ; il revoyait la vaste forêt de Jægersborg, peuplée de cerfs et de daims, le pavillon de chasse de l'Ermitage, la plage élégante et ses touffes de baigneurs, le glissement des bateaux à vapeur venus de Copenhague par Bellevue et Torbæk, et ceux qui sillonnaient de toutes parts l'étendue moirée du détroit, les gros cargos anglais ou les caboteurs suédois, passant, empanachés de fumée, de la Baltique au Cattégat. Quand l'atmosphère était pure comme aujourd'hui, on apercevait la côte de Suède, et parfois on pouvait contempler, suspendue sur l'horizon, une chaîne sinueuse de nuages très blancs, figurant, comme ici, une frange de montagnes lointaines, avec leurs crêtes, leurs pics, leurs dents, leurs gorges et leurs neiges éternelles.

Et de la terrasse bernoise, la pensée du jeune Danois s'en allait flotter sur les rives du Sund, oubliant le décor alpestre pour retrouver le paysage marin, errant entre les parterres familiers de la jolie villa de Skodsborg ou flânant dans les pièces chaudes et cossues de la vieille maison ancestrale de l'Östergade, à Copenhague, rôdant sur le port, au milieu des appontements, des tonneaux et des cordages, ou musant dans les bureaux de la compagnie de navigation dont son père, le commandant Arendsen, maintenant à la retraite, était alors directeur. Le ciel, les eaux, la ville et les figures aimées reprenaient forme, couleur et vie à ses yeux gonflés de souvenir. Il revoyait le collier de poils blancs et le cuir fortement ridé de son vieux père, le cher visage fané de sa bonne mère, son frère aîné, Christian, qui avait succédé au commandant dans les bureaux de la Havnegade, ses petits neveux et nièces, Erik, Axel, Dagmar et Ingeborg, sa sœur Else, mariée à un Slesvigois de Flensbourg.

Que tout cela était proche et lointain ! Il se rappelait son enfance, ses années de gymnase dans sa ville natale,

puis ses semestres universitaires, à Copenhague d'abord, où il avait été l'élève de Brandès, de Höffding, de Nyrop, puis en Allemagne, à Leipzig, où il avait suivi le cours de Lamprecht, à Berlin, où il avait entendu Lasson, Meyer, Delbrück et Schmoller, à Halle, où il avait passé son doctorat. Ses idées avaient alors bien changé. Tandis qu'en Danemark, dans l'ambiance familiale, au milieu de ses camarades et sous l'influence de quelques-uns de ses maîtres, il professait encore un nationalisme particulariste plus ou moins exalté qui lui faisait détester le Prussien et revendiquer patriotiquement les provinces dérobées en 1864, en Allemagne ce beau feu n'avait pas résisté longtemps à l'absorption du *Deutschtum* et aux souffles dévorants de la culture germanique. Au contact de cette puissante civilisation, au spectacle de cette richesse, de cette plénitude, de cette force organisée, aux leçons péremptoires de ces illustres professeurs, le jeune Danois avait vite compris combien vaines, combien périmées étaient ces luttes obstinées et mesquines pour la survivance des petites nationalités. Il avait compris que tout cela était d'un autre âge et n'avait plus de raison d'être. L'Allemagne avait fait son unité : autour de ce grandiose centre d'attraction le germanisme tout entier ne devait-il pas faire la sienne ? La prééminence des races du nord, qui n'avait pas tardé à devenir pour lui en même temps qu'un dogme flatteur une vérité d'ordre scientifique, ne pouvait pas demeurer éternellement sacrifiée aux faiblesses des séparatismes et aux vicissitudes des discordes intestines. Le grand œuvre restait à parachever. Le présent était à l'Allemagne : l'avenir appartenait aux Germains, dont il était.

Un séjour de deux ans à Paris, en 1911 et 1912, n'avait pas amoindri cette conviction. Sans se laisser entraîner aux jugements superficiels que portent volontiers sur la France tant de ses visiteurs étrangers, voyant fort bien ce qu'il y avait lieu de retenir de la prétendue légèreté fran-

çaise et du désordre celte, il n'en avait que mieux remarqué, à Paris, l'admiration profonde que nourrissaient pour l'Allemagne les classes cultivées, aussi bien que les gens d'affaires, de négoce, de banque ou d'industrie, tout ce qui pensait et tout ce qui travaillait. Les ennemis mêmes de l'Allemagne, les plus farouches nationalistes, n'avaient d'yeux que pour elle et ne cessaient de la donner en exemple. Partout régnaient les méthodes allemandes, partout on les prônait et l'on s'efforçait de les appliquer. L'art, la science, l'éducation, le trafic, l'usine, tout était à l'allemande ou du moins s'essayait à l'être. Il n'y avait de beau et de sérieux, pour les Français, que ce qui venait de Berlin, de Francfort ou de Munich. L'université tout entière était inféodée aux doctrines en honneur outre-Rhin. A la Sorbonne, les professeurs en renom, les Seignobos, les Aulard, les Lanson, les Levrai-Lebien, s'employaient à reconstruire patiemment et diligemment le haut savoir français selon les principes de l'érudition germanique. Ce dernier professeur, qu'il avait particulièrement connu, abritait sous son crâne métaphysique d'idéologue méridional les derniers perfectionnements du néo-kantisme le plus boréal et, s'honorant de l'amitié de Windelband et d'Eucken, dont il avait les portraits dédicacés sur le bureau de son cabinet de travail, mettait sa gloire à propager leurs brumeuses conceptions, dont il aspergeait congrûment les nombreuses ouailles groupées autour de sa chaire de philosophie. Tout encensait l'Allemagne, à Paris, et l'influence allemande y était visible à chaque pas.

Aussi, de retour en Allemagne, après avoir pris son doctorat d'université en Sorbonne, Harald Arendsen, sans mésestimer les Français, s'était-il trouvé plus assuré que jamais de la supériorité des Germains et de leur mission providentielle dans le monde. De nouveau à Halle, où il avait été admis à faire comme privat-docent un cours de philosophie de l'histoire, il avait choisi pour

matière un thème bien en rapport avec ses nouvelles idées : *Du rôle civilisateur des invasions barbares dans la décadence romaine.* Son cours avait été remarqué. Le recteur lui en avait fait compliment. Le jeune privat-docent avait noué de flatteuses relations avec plusieurs des professeurs ordinaires ou extraordinaires de la faculté de philosophie de cette brillante université. Ses savants entretiens avec ces éminents collègues, qui avaient été ses maîtres peu d'années auparavant, le remplissaient de joie et d'une orgueilleuse déférence. Mais plus encore que ces doctes fréquentations, le privilège d'avoir des élèves et de leur inculquer ses thèses le comblait d'une intime satisfaction. Il avait eu le plaisir d'en voir une vingtaine suivre avec zèle ses conférences et s'intéresser à son enseignement. Il se souvenait avec émotion de ces premiers étudiants, dont il était à peine l'aîné, auxquels il s'était attaché et qu'il connaissait tous par leur nom. L'un d'eux surtout l'avait séduit par son intelligence, sa docilité et ses façons sympathiques. Il s'appelait Wilfrid Hering et était fils d'un riche commerçant de la ville. Il en eût fait un ami, mais aux premiers jours de la mobilisation l'étudiant était parti, et, à l'automne, il ne l'avait pas revu. Qu'était-il devenu, cet attrayant Hering, emporté comme tant d'autres de ses condisciples dans la terrible tourmente ? La Marne, l'Yser ou Verdun l'avaient-ils roulé dans le torrent de leurs sinistres hécatombes ? Était-il resté enfoui dans les tranchées boueuses de l'Aisne ou de la Somme ? Ou, vivant, continuait-il à servir quelque part sur le front les destins de l'Allemagne, attendant chaque jour la mort, la blessure, l'accident qui ferait de lui une victime de plus de l'infernale tragédie ?

Ah ! cette guerre ! Quand elle avait éclaté comme le coup de tonnerre d'un bolide extraordinaire dans l'azur estival d'un ciel en apparence radieux, une étrange angoisse avait un moment étreint l'âme subitement boule-

versée du jeune Danois. Alors que tout, autour de lui, était à la joie, à l'enthousiasme des premières victoires remportées, Arendsen avait pu craindre qu'entraîné par un mouvement de passion impulsive et stimulé par l'entrée en guerre de l'Angleterre, le Danemark, son pays, n'eût la funeste inspiration de se jeter lui aussi dans la mêlée et de venger sur le lion aux prises avec les loups le cruel coup de griffe de 1864. Le Danemark était heureusement resté neutre. Au grand soulagement d'Arendsen, cette neutralité s'était même affirmée bienveillante, extrêmement bienveillante pour l'Allemagne, soit que le nombre des germanophiles, en Danemark, se fût trouvé plus considérable qu'on ne pouvait le supposer, soit que, muselés par la frayeur, terrorisés par le déchaînement furibond de la force allemande, les descendants des Vikings se fussent prudemment résolus à se garer des coups et à se concilier par une complaisance discrète la clémence de leur puissant voisin, le seul, après tout, qui fût à craindre.

Mais les semaines, les mois avaient passé et la victoire promise par l'Empereur, comme par l'innombrable voix populaire, se faisait attendre. L'année avait vu les bancs universitaires se dégarnir progressivement d'élèves. Un jour le recteur lui avait dit :

— Mon cher privat-docent, Halle n'est plus intéressant pour vous. Savez-vous ce que vous devriez faire ? Les universités suisses, avec lesquelles nous entretenons d'excellentes relations, accueillent volontiers les professeurs que nous leur envoyons. Voulez-vous aller à Berne ? Vous êtes neutre et par conséquent impartial. Vous nous rendrez là-bas de plus grands services que ne saurait le faire un professeur allemand lui-même.

Le jeune Danois avait accepté avec joie, conscient de la mission de confiance dont le chargeait la haute culture allemande.

Et c'est ainsi qu'après avoir passé ses vacances de 1915 en Danemark, Arendsen s'était trouvé, à l'automne,

à l'Université de Berne, où il avait refait, avec grand succès et devant un auditoire de nationalités variées, son cours de Halle : *Du rôle civilisateur des invasions barbares dans la décadence romaine.*

Plus d'une fois, cependant, le jeune privat-docent avait été traversé d'un vague remords. Non, certes, d'avoir embrassé avec tant de chaleur la cause allemande ; mais de n'avoir pas assez fait pour elle. Ne se sentait-il pas Allemand autant qu'on pouvait l'être ? Ne souhaitait-il pas aussi vivement que n'importe lequel des sujets de Guillaume II le triomphe de l'Empire et sa suprématie dans le monde ? N'aurait-il pas donné son suprême effort, sa vie même pour que l'Allemagne l'emportât dans la lutte gigantesque où elle était engagée ? Alors que tant d'Allemands de son âge, que tant d'autres plus jeunes ou moins jeunes que lui partaient incessamment pour les fronts, que les levées succédaient aux levées, que le sang germain coulait partout à flots pour la défense et l'illustration de la patrie allemande, n avait-il pas le devoir, lui aussi, de prendre les armes au service volontaire de la plus grande Allemagne, de sa plus grande patrie ?

Bien des fois il se l'était dit, bien souvent il avait été sur le point de le faire. Toujours il avait reculé. Non par crainte, non par lâcheté, non par défaut de dévouement ou d'esprit de sacrifice. Mais il n'avait pas osé. C'est que là-bas, chez lui, on n'aurait pas compris. En Danemark, on ne l'eût pas généralement approuvé, et dans sa famille surtout une pareille détermination eût fait scandale. Son vieux père et sa bonne mère en auraient été navrés, son frère l'aurait méprisé et sa sœur l'aurait maudit. Il lui avait fallu renoncer à toute idée de s'engager.

Au reste, l'Allemagne n'avait pas besoin d'hommes. Ses classes formidables, gonflées de leurs énormes contingents d'ersatz, lui suffisaient surabondamment. De très nombreux Allemands mobilisables, habitant la Suisse, n'avaient pas encore été appelés. Les intellectuels jouis-

saient d'ailleurs de faveurs spéciales. Par ses relations épistolaires avec ses amis universitaires, le jeune privat-docent neutre avait pu s'en rendre compte. L'Allemagne ménageait ses élites. Beaucoup de professeurs en âge de porter les armes restaient à leur poste ou étaient employés dans les services civils à de mystérieuses fonctions. Arendsen ne remplissait-il pas à Berne une charge du même ordre ? N'était-il pas là aussi, là surtout peut-être, au service de l'Allemagne ? Les ressources de son cerveau ne valaient-elles pas toutes les gouttes de son sang ? La guerre moderne se menait aussi bien par l'esprit que par le muscle, et, du moment qu'il ne pouvait être officier, le jeu vivant de son intelligence n'était-il pas préférable au trépas obscur de la brute casquée sur le champ de bataille ?

Cette position semblait réellement excellente. Vis-à-vis de sa famille sa sécurité morale était d'autant plus complète que, chez lui, on ne saurait rien. On avait été très satisfait de le voir quitter l'Allemagne pour la Suisse, un pays neutre comme le Danemark. Vis-à-vis de son pays, il était plus tranquille encore. Car il ne se sentait pas isolé dans ses idées ; il n'avait même pas l'impression de faire partie d'une minorité de suspects ; il savait au contraire que sa manière de voir était plus ou moins partagée par la majorité de ses compatriotes. Tout le parti social-démocrate était germanophile, Stauning et Borgbjerg en tête. La bourgeoisie se divisait. Terrorisée par le sort échu à la Belgique, à la Serbie, à la Roumanie, à tous les petits pays indociles, la droite réactionnaire enfouissait ses rêves nationalistes dans le sable d'une neutralité éperdue. Le monde de l'intelligence et des lettres était agité de sourdes dissensions, que la peur commune empêchait de manifester trop bruyamment, mais qui n'en étaient pas moins profondes. Si Nyrop et Jörgensen s'inscrivaient parmi les amis de l'Entente, si Höffding s'obstinait à demeurer impassiblement, philosophiquement,

inaccessiblement neutre, Karl Meyer, Larsen, bien d'autres universitaires ou écrivains s'affirmaient partisans résolus de l'Allemagne. Brandès lui-même, cet ancien courtisan de la France, Brandès qui avait envoyé jadis deux lettres pleines de sarcasme et de réprobation au jeune Henri Guilbeaux,poétereau et criticaillon welche, pour le tancer de trop admirer l'Allemagne et de trop aimer les Allemands, Brandès, l'éminent Georg, brûlait aujourd'hui ce qu'il avait adoré, répandait sur tous les belligérants indistinctement le flot de son ironie et de sa hargneuse humeur, s'écriant : « Justice ! il est difficile de voir ce que tu as à faire avec cette colossale boucherie», vitupérant l'Italie de s'être machiavéliquement «défilée» de la Triple-Alliance, après en avoir tiré pendant trente ans « tous les avantages imaginables », ne voulant voir dans la lutte mondiale que la Russie et écrivant : « Je considérerais comme un des plus grands malheurs pour la civilisation que le gouvernement russe tînt dans ses mains les palmes de la victoire », dressant une liste de responsables de la guerre où il faisait figurer Maurice Barrès et Sir Edward Grey, mais où il oubliait le Kaiser, fulminant contre la sottise des « patriotes » danois et déclarant que si, par un concours de circonstances, le Sleswig était offert au Danemark, le Danemark devrait le refuser. Si bien qu'il s'était fait décocher un terrible coup de griffe de la patte de son ci-devant ami Clemenceau, sous la forme d'un article acéré qui avait pour titre : «Adieu, Brandès ! »

Mais de toute cette élite danoise, l'homme auquel allait surtout l'assentiment d'Arendsen, celui dont les tendances répondaient le mieux aux siennes, c'était le célèbre poète et conteur Johannès V. Jensen. Ayant beaucoup pensé, beaucoup lu, beaucoup voyagé, pourvu du don divin de l'expression, le génial auteur du *Glacier* avait, bien des années déjà avant la guerre, parfaitement discerné et merveilleusement mis en lumière la supériorité

des peuples du nord, qui, sous leurs noms et statuts divers, formaient en réalité une seule race, la race gothique. Aussi s'était-il fait l'apôtre du « pangothisme », et Arendsen, qui avait lu avec enthousiasme sa *Renaissance gothique*, s'était tout aussitôt découvert, lui aussi, une âme pangothique.

Le pangothisme de Jensen n'était pas sans ressembler au germanisme plus simple et plus majestueux du grand Björnstjerne Björnson. Car, en passant le détroit, Arendsen avait la satisfaction de retrouver chez les deux autres peuples scandinaves les mêmes dispositions. Björnson était mort quatre ans avant la guerre, mais il n'eût sans doute pas renié, selon Arendsen, les thèses de sa vie entière. Ce grand homme, qui traitait les Français de «Chinois de l'Europe », pour leur traditionalisme borné et leur ignorance stupide du reste du monde, qui voyait en eux le peuple immoral par excellence, le pandémonium du vice, de l'athéisme et de la polygamie, n'eût certainement pas pris parti pour eux contre l'Allemagne savante, progressiste, morale, religieuse et chaste. Son fils, Björn, n'était-il pas un des propagandistes les plus ardents de la cause allemande, se répandant partout en conférences, en discours, en brochures, en articles effrénés, à la plus grande gloire du *Deutschtum* ? Et l'on pouvait en penser autant d'Ibsen, le buveur de bière amer et solitaire de Munich, dont le fils Sigurd, héritier de la pensée paternelle, était plein d'admiration pour le vaste plan pangermaniste de reconstruction du monde.

Ce spectacle réconfortant se poursuivait, plus réjouissant encore, en Suède. Là, tout un nombreux parti d'activistes, bruyant et sympathique, réclamait avec insistance du gouvernement l'intervention armée contre la Russie. L'aristocratie, depuis la maison souveraine, en la personne de la Reine, était, dans sa généralité, fervemment acquise à l'Allemagne. La bourgeoisie entendait bien ne le céder en rien sur ce point à l'aristocratie. Le

plus illustre exemple en était produit par le fameux Sven Hedin, qui, dans un enthousiasme plus frénétique encore que celui du fils de Björnson, s'était jeté corps et âme à la rescousse de l'Allemagne. Graphomane et voyageur, le célèbre explorateur des plateaux thibétains visitait, sous l'égide du Grand Etat-major, les camps de manœuvres, les usines de canons, les zones d'étapes et les fronts de guerre, d'où il rapportait des impressions délirantes qu'il dispersait d'une plume paroxyste à tous les vents de la publicité. C'est ainsi qu'il avait parcouru le front d'ouest, thème pour lui d'innombrables dithyrambes répandus par colonnes dans les journaux des deux mondes et dont il avait tiré la matière d'un superbe volume, *Ein Volk in Waffen*, qu'Arendsen possédait, richement édité sous une reliure semée de croix de fer. Il y racontait, entre autres merveilles, sa visite au Quartier général de l'armée du Kronprinz à Stenay et la flatteuse réception que lui avait ménagée, dans ce cadre héroïque, la gracieuseté de Son Altesse Impériale. L'ouvrage était orné des portraits du Kaiser, du Kronprinz et d'un grand nombre de généraux et personnages allemands, parmi lesquels figurait, dessiné de la main de Sven Hedin lui-même, celui d'une jeune et charmante Française de Stenay, dont le propagandiste suédois — Arendsen ne savait pour quel motif — croyait devoir faire le plus vif éloge : Mlle Blanche Desserey.

Ce grand nom suédois, joint aux illustrations norvégiennes et danoises qui avaient fait leur la cause des Empires du centre, assurait Arendsen que, loin d'être seul dans son attitude exempte de malveillance à l'égard de l'Allemagne, il s'y trouvait au contraire en excellente et brillante compagnie. Et quel triomphe pour lui quand, après l'inéluctable victoire, plus glorieuse pour avoir été plus tardive, il pourrait, avouant et revendiquant enfin son humble part d'effort dans la lutte gigantesque, se donner et se laisser rendre publiquement le témoignage

qu'aux années tragiques de la furieuse épopée, i aurait été du bon côté !...

Le jeune Danois en était là de ses réflexions et de ses souvenirs, quand, malgré le charme de cette belle matinée d'automne et les premiers accords d'une musique militaire qui donnait un concert entre onze et midi sur la promenade, il se décida à regagner son domicile. Sous la lumière éclatante du milieu du jour, les cimes neigeuses de l'horizon disparaissaient, noyées dans le rayonnement céleste. Arendsen suivit la terrasse, passant devant la rotonde du Palais Fédéral, puis sous le jardin suspendu de l'Hôtel Bellevue, tandis que de l'autre côté de l'Aar, glissant de l'est à l'ouest sur le fond bleu des montagnes, les combles et les tourelles du Musée Historique venaient se projeter contre le flanc trapu du Gurten.

Vers le Casino, il croisa un de ses compatriotes, un ancien camarade d'école, nommé Sörensen, qu'il avait depuis longtemps perdu de vue, mais qu'il avait retrouvé à Berne contremaître dans une usine et qu'il rencontrait de loin en loin à la brasserie. Les deux hommes s'abordèrent et échangèrent quelques paroles en danois.

— *God Morgen, hvordan har du det ? — Ganske godt, og du ? — Tak, meget vel...* Eh bien, ces braves Français ont repris leur Douaumont !... — Ça te réjouit, Sörensen ? — Ma foi, oui. Chaque fois que les Boches reçoivent une trempe, je jubile. — Grand bien te fasse ! *Lev vel ! — Farvel !...*

Ce Sörensen ! Encore une des ces brutes danoises qui n'y comprenaient rien, un de ces « patriotes » dont s'irritait Brandès !. .

Tandis que cet idiot s'éloignait d'un pas ferme et joyeux dans la direction du Kirchenfeld, Arendsen reprenait son chemin et, par la Herrengasse et le Münsterplatz, où la statue de Rodolphe d'Erlach caracolait entre quatre ours devant le portail de la cathédrale, il atteignait la Junkerngasse, où il habitait. Cette rue des Junkers était

une des plus anciennes et la plus huppée de la cité. Composée entièrement de maisons du XVIIIe, du XVIIe et même du XVIe siècle, elle descendait, noblement campée sur les fortes assises de ses piliers, vers le pont de la Nydeck. La plupart des vieilles familles du patriciat bernois y conservaient traditionnellement leur hôtel. Arendsen avait eu la chance de trouver à louer un petit appartement meublé dans une de ces belles demeures. Il y jouissait, au deuxième étage, de trois fenêtres et d'un balcon donnant sur l'Aar, d'où il avait une vue admirable sur les jardins dégringolant en terrasses, les toits pittoresques du quartier bas, la rivière bleue argentée de bancs de gravier, la côte boisée du Muristalden et les plans successifs des montagnes. Il lui arrivait de rencontrer parfois sur l'escalier à rampe en fer forgé M. Berthold von Diesslach, son propriétaire, qui, en uniforme gris-vert, le képi à aigrette blanche sur la tête, le lourd sabre de cavalerie au coude, faisait sonner ses éperons sur les marches de granit.

Après avoir fait honneur au lunch que lui avait préparé sa femme de ménage, son café pris et un excellent havane de Grandson aux lèvres, Arendsen se mit à son piano pour faire sa digestion en jouant un peu de Grieg ; puis il passa dans sa bibliothèque, selon son habitude de chaque après-midi, pour travailler à l'élaboration de son nouveau cours, qui devait commencer en novembre. Le sujet qu'il se proposait de traiter cette fois était : *De l'influence des Normands sur le développement de la civilisation française et anglo-saxonne.* La matière était riche et le terrain fertile. Il y utilisait sa thèse de Paris sur l'étymologie des noms de lieux de la Normandie. Il montrait la marque indélébile de la colonisation de cette contrée par les hommes du Nord, authentiquement inscrite dans d'innombrables appellations géographiques d'origine scandinave. C'est ainsi que Trouville, Caudebec, Quillebeuf, Harfleur, Houlgate, Bricquebec, Yvetot, étaient autant de noms danois ou norvégiens, dont on

retrouvait d'ailleurs les doublets ou les correspondants de l'autre côté du détroit, en Angleterre, pays également de conquête danoise. Il n'était pas jusqu'au nom de Corneville, dont les ignares Français tiraient un sens comique, qui n'eût une pure ascendance germanique, n'ayant rien à voir avec le latin *cornu.* De l'étymologie le docte privat-docent passait à l'histoire, parlait de Rollon, de Kanut, du duc Guillaume et de la seconde conquête de l'Angleterre, de la Sicile, des croisades, puis, par la tapisserie de Bayeux, arrivait à l'art, découvrait l'architecture anglo-normande, dont il définissait les caractéristiques, traversait les diverses époques de la peinture, où il marquait Poussin, Géricault, Millet, celles de la musique, avec Boïeldieu, Auber, Saint-Saëns, parvenait enfin aux lettres, annexait Chaucer, Marlowe, l'hamlétique Shakespeare, toute la littérature anglaise, moins ce qui était breton,et toute la littérature française née en Normandie, depuis Alain Chartier et le grand Corneille, jusqu'aux northmen Flaubert et Maupassant, au viking Remy de Gourmontetau scalde Henri de Régnier. Il avait assisté, en 1911, à Rouen, aux fêtes du Millénaire normand. Il avait vu se dérouler dans la vieille ville gothique les cortèges commémoratifs, où Danois, Norvégiens, Suédois, mêlés aux Normands de France, célébraient par leurs costumes, leurs danses et leurs chants les souvenirs de l'invasion et de l'arrivée des barques à têtes de dragons. Il avait entendu la conférence de Brandès et en avait retenu cette phrase, qu'il comptait resservir : «La province qui a fourni le plus d'hommes remarquables à la France est précisémentcelleoù se sont établis les Scandinaves. » La conclusion s'en dégageait. Partout, dans tous les temps et dans tous les lieux, le sang germain imposait sa valeur. A lui le triomphe et le prestige. Angles, Saxons, Danois, Normands, Prussiens, autant de noms successifs ou de rejetons d'une même race. Le pangothisme de Jessen, le germanisme

de Björnson se confondaient et ne faisaient qu'un avec le pangermanisme de Gobineau, de Bernhardi, de Chamberlain. Le grand dolichocéphale blond, souche des anciens vikings, comme des nouveaux envahisseurs teutons de l'Occident, devait dominer le monde, qu'il n'avait cessé de féconder depuis le haut moyen âge jusqu'aux grands jours actuels de l'apothéose finale. C'est du Nord que venait la lumière.

Très excité par l'afflux de ces considérations, pressé aussi par le peu de jours qui le séparait de sa première leçon, Arendsen travailla à ses notes jusqu'au dîner et y consacra encore sa soirée. Le lendemain, il reçut les épreuves de son article du *Berner Tagblatt*, les corrigea et les mit dans sa poche avec l'intention de les reporter au journal après sa visite à la légation allemande. Puis, son lunch pris, et après une heure de musique pangothique, soigneusement vêtu, ganté et rasé, il se mit en route, l'esprit pimpant et le cœur légèrement battant.

La légation était située hors ville, dans un quartier assez éloigné, à la lisière des bois et de la campagne. On s'y rendait par le tramway du Kirchenfeld, que l'on quittait à la place de Thoune, d'où, en dix minutes de marche, par l'Elfenstrasse et la Brunnadernstrasse, on parvenait à une longue avenue toute droite, prolongeant en terrain découvert le chemin de Willading. Tout au bout de cette avenue entièrement dégarnie de maisons, en un lieu solitaire et propice aux rencontres secrètes, s'élevait une sorte de gros cottage anglo-bernois, aux allures cossues et à l'aspect pacifique. La construction disposait autour d'une petite cour d'accès gravelée et plantée de massifs trois corps de bâtiments bas sous d'énormes toits mansardés à couverture de tuiles brunes. Le corps de logis principal, à un étage sur rez-de-chaussée, élevait un fronton triangulaire sur un porche gréco-munichois, où quatre demi-colonnes plates encadraient une porte d'entrée surmontée d'une marquise. De chaque côté, les

ailes, plus basses, rabattaient perpendiculairement leurs courtes façades, qui ouvraient des fenêtres fleuries entre des contrevents verts. A droite de la résidence, un long bâtiment sans étage logeait les bureaux de la chancellerie. Herbeuse et boisée, la propriété descendait jusqu'à l'Aar, au delà duquel se soulevait le dos vert foncé du Gurten.

Tandis que, sous la surveillance de plantons en civil, une file de gens hétéroclites, des papiers en main, faisaient la queue à une des portes de la chancellerie, Harald Arendsen, d'un pied intimidé, traversa la petite cour déserte, gravit les cinq marches du perron et vint sonner sous la marquise. Un huissier à raideur militaire lui ouvrit. Informé qu'il avait une audience de Son Excellence, l'homme prit sa carte et le fit entrer dans un salon d'attente. Au bout d'une demi-heure, un secrétaire venait le chercher et l'introduisait, à travers l'épaisseur d'une porte-tambour solidement feutrée, dans un vaste cabinet de travail presque exclusivement meublé, encombré plutôt, comme une étude de notaire, de fichiers, de cartonniers, de bibliothèques tournantes, de classeurs en bois ou en acier, de rayons chargés de liasses. Derrière un pupitre géant, que dominait le buste en marbre de l'empereur allemand, disparaissait un petit homme maigre, au cheveu blond grisaille, aux traits chafouins, à la petite moustache cendrée, qui griffonnait activement. De chambres voisines aux portières soulevées s'échappaient des pianotements de dactylographie et des clapotages de conversations téléphoniques.

A l'entrée et au salut profond du survenant, le petit homme grisaille se dressa de derrière son bureau; un sourire figé de comédien fixa ses lèvres fines, et, débarrassant un fauteuil de ses paperasses, puis s'avançant les mains tendues :

— Enchanté, monsieur le privat-docent... très heureux vraiment... extrêmement heureux de faire votre connaissance...

— Excellence... s'inclinait Arendsen... Monsieur le ministre...

— Mais asseyez-vous, asseyez-vous donc...

Le ministre lui mit les mains sur les épaules et le força à s'asseoir dans le fauteuil qu'il lui avait préparé, avant de reprendre lui-même sa place dans le sien.

Arendsen avait vu plus d'une fois ce petit homme très poli, à l'affabilité exagérée, à la simplicité voulue, pour l'avoir rencontré dans les rues de Berne, aux abords du Palais Fédéral ou dans les salons de l'Hôtel Bellevue. Il reconnaissait ces petits yeux gris sans lorgnon dans cette tête osseuse, ce facies plus large que haut, ce sourire mince et stéréotypé sous cette moustache blondasse et sous ce nez camus.

— Excellence... monsieur le ministre... balbutiait-il.

— Non, appelez-moi monsieur le baron... c'est plus simple... et plus cordial...

— Monsieur le baron, je suis confus... vraiment touché... et je vous remercie infiniment...

—Pas du tout, honoré monsieur le privat-docent, c'est moi qui vous remercie de vous être dérangé pour venir jusqu'ici. J'ai lu vos articles... vos admirables articles... et je tenais à vous en féliciter moi-même, ne serait-ce que pour vous montrer que vos efforts ne sont pas perdus, que l'on vous en est reconnaissant...

— Trop aimable... trop indulgent, monsieur le baron...

— Je n'ai pas été surpris d'apprendre qui se cachait sous cette signature de Spectator qui m'intriguait... Je me disais bien aussi que ces articles étaient bien fins, bien distingués pour un Allemand, et plus encore pour un Suisse... Venant de vous, ils ne font que confirmer la haute opinion que j'avais de votre personne. Car je vous connais bien, monsieur le privat-decent, je n'ignore ni vos travaux, ni le succès de votre cours à Berne...

Et jetant les yeux sur une fiche qu'il avait à portée de sa main, le baron von Romberg continua :

— Vous avez fréquenté nos hautes écoles, vous êtes docteur de notre université de Halle, vous y avez inauguré votre enseignement... En somme, vous êtes presque des nôtres.

— Tout à fait des vôtres, monsieur le baron. L'Allemagne est ma seconde patrie, et, depuis la guerre, je puis dire qu'elle est la seule.

Une étincelle de satisfaction s'alluma dans la prunelle grise de von Romberg.

— Oui, dit-il, les Danois sont, en général, de bons neutres. Vos socialistes se comportent bien. Louable aussi l'attitude du *Politiken.* Je suis content du *Politiken.* Et Brandès ? Comment va ce bon monsieur Brandès ?... Il a eu une petite pique avec nous. On a voulu le brouiller avec l'Allemagne. Mais il nous est revenu. Je le trouve seulement un peu tiède...

— Il se réchauffera, monsieur le baron. Vous connaissez le féroce article de Clemenceau : « Adieu, Brandès » ? — Oui. Les Français n'en font jamais d'autres. Ils sont trop absolus. Il leur faut tout ou rien. Ils avaient un homme hésitant sans doute, mais qu'il leur suffisait de flatter, d'amadouer. Non. Parce qu'il ne se décidait pas tout de suite, ils l'envoient brusquement promener avec un « Adieu, Brandès » cassant, se privant ainsi d'un ami qui pouvait être précieux. Nous sommes moins intransigeants. Pour nous, un homme qui hésite est un homme à nous. « Bonjour, Brandès ! »

— C'est que vous êtes un diplomate, monsieur le baron.

— Non, c'est que je suis un Allemand. Quant à vous, monsieur le privat-docent, loin d'être un hésitant, vous êtes un ami de la première heure, et, avec votre grand talent, cette amitié, je me plais à le reconnaître, nous est déjà précieuse. Remarquablement intelligent comme vous l'êtes, vous avez tout de suite compris que les petits pays de souche germanique avaient tout intérêt à la victoire de leur grande sœur l'Allemagne, que sa cause était

la leur, ou pour mieux dire qu'il n'y en avait qu'une, celle du germanisme.

— C'est, en effet, ce que je pense, monsieur le baron, et telle est ma conviction la plus profonde.

— Je le sais. Vous l'avez du reste fort bien dit. J'espère que vous ne comptez pas en rester là, cher monsieur le privat-docent, et que vous allez poursuivre, pour la satisfaction de vos lecteurs, dont je suis le plus enthousiaste, cette belle série d'articles.

— C'est bien mon intention. J'ai même là les épreuves du prochain, et s'il vous plaisait de daigner y jeter un coup d'œil...

— Si vous le permettez, avec un extrême plaisir.

Le baron prit les feuillets d'impression que lui présentait Arendsen et se mit à les parcourir.

— Oh ! oh ! faisait-il en hochant élogieusement la tête... oh ! très bien... parfait... oh ! oh ! oh ! vous allez fort !... oh ! bigre, l'Ambassade ne sera pas contente !...

— Quelle ambassade ?

— L'Ambassade. Il n'y en a qu'une : l'ambassade de France... Ces vaniteux de Français, qui veulent partout être les premiers, ont ici une ambassade, alors que tous les autres pays, dont l'Empire d'Allemagne, se contentent d'une légation. Bah ! grand bien leur fasse ! C'est nous qui tenons le bon bout... Mais je vois, fit-il en reprenant sa lecture, que vous connaissez fort bien la France. Vous suivez les journaux français ?

— Assez exactement.

— En effet, j'y songe, s'écria le ministre en consultant de nouveau la fiche sur laquelle il avait déjà porté les yeux, vous avez habité Paris, monsieur Arendsen. — Deux ans. — Pour vos études. Et... vous parlez bien le français ? — Très bien. — Sans accent ?... Je veux dire sans accent allemand ? — Naturellement. Si j'ai un accent, ce serait plutôt un accent... scandinave... si vous voulez une sorte d'accent anglais. — Parfait, parfait...

Et... vous avez laissé là-bas une bonne réputation ? — Mais je l'espère ! fit en riant Arendsen. — Je veux dire une réputation d'ami de la France ?

— Certainement. Comment pourrait-il en être autrement ? A cette époque, je n'avais rien contre la France. Il n'était pas question de guerre. D'ailleurs, les Danois étaient les amis de tout le monde... Pour ce qui me concerne, je ne fréquentais guère que des Français ou des Scandinaves... Et puis, mes études à la Sorbonne, l'intérêt que je portais aux recherches de linguistique française, ma thèse sur les étymologies normandes...

Le baron von Romberg ruminait profondément. Il y y eut un long silence, que le ministre rompit enfin en prononçant avec gravité :

— Ah ! nous aurions grand besoin, en ce moment, d'amis adroits et intelligents à Paris ! Cette guerre dure trop. Elle épuise l'Allemagne comme elle épuise l'Entente. Un immense sentiment de lassitude accable l'Europe... Vous voyez que je vous parle à cœur ouvert, cher monsieur Arendsen...

— Vous le pouvez, monsieur le baron, et vous le devez. C'est à un Allemand que vous parlez et qui donnerait sa vie pour le bien de l'Allemagne.

— Je n'attendais pas moins de vous, fit von Romberg avec un léger tremblement d'émotion factice ou réelle. Tous les Allemands doivent maintenant s'unir plus que jamais. Grâce à Dieu, notre moral est encore bon. Mais que sera-t-il après un nouvel hiver dans les tranchées ? Que sera-t-il surtout au moment de la terrible offensive que va préparer l'ennemi pour le premier printemps ? Verdun est demeuré sans résultat, malgré des sacrifices inouïs. La Somme nous a coûté deux fois plus de divisions que Verdun. Comment supporterons-nous, dans peu de mois, de nouveaux assauts, alors que nos forces amoindries, insuffisamment reconstituées, auront à affronter les armées anglo-françaises considérablement

accrues en hommes, en canons et en munitions ? Je n'ose y penser sans une secrète épouvante. Car, à la première catastrophe, notre moral à nous, notre splendide moral allemand s'effondrerait comme une tour de briques, et ce serait la paix bâclée, le sauve-qui-peut de tous les intérêts... peut-être la révolution !

— Vous m'épouvantez moi-même, monsieur le baron !.

Le baron reprit avec plus de force :

— Dans ce redoutable péril il n'y a qu'un moyen de salut, à ce problème angoissant il n'est qu'une solution : empêcher à tout prix de se produire l'offensive franco-anglaise de 1917.

— Empêcher une offensive de se produire ? s'étonna Arendsen. Mais c'est impossible, sinon par des mesures militaires !

— Aux mesures militaires, répartit le ministre, on peut en substituer d'autres, non moins efficaces ; et vu la situation que je viens de vous exposer, ce sont ces dernières qui sont présentement à envisager. Elles se résument dans les quelques mots de ce programme : affaiblir par tous les moyens et, si possible, ruiner la volonté de guerre de l'ennemi.

Arendsen écoutait attentivement.

— Heureusement, reprit von Romberg, que nous avons déjà beaucoup travaillé dans ce sens. Dès la fin de 1914, ou plus exactement peu après la bataille de la Marne, nous avons compris que la force des armes n'était pas tout et que la guerre par les canons devait se doubler d'une guerre par les idées. Jeter dans le camp de l'adversaire ces bombes que sont les théories humanitaires, les utopies pacifistes, les revendications sociales, attiser le mécontentement des masses, flatter l'idéologie des intellectuels, exploiter la souffrance, la mort, le sang, les horreurs de l'invasion, agiter devant le bourgeois le spectre de la ruine et devant le prolétaire l'épouvantail de la réaction, répandre la suspicion, fomenter les haines,

semer le doute sur les origines de la guerre et l'inquiétude sur son issue, miner le crédit des généraux, noter de démence ou d'infamie les meilleurs soutiens de l'esprit public, présenter comme des dogmes les plus néfastes hérésies militaires, telles que l'inviolabilité des fronts ou l'usure de l'ennemi par la défensive, faire naître enfin la persuasion de l'immense duperie de la résistance et de l'inutilité criminelle de toute prolongation de la guerre, voilà la grande œuvre que nous avons entreprise et dont le succès entraînerait des conséquences incalculables pour le salut de l'Allemagne et du monde.

Il souffla un instant, puis continua :

— Je me plais à reconnaître que nos efforts ne sont pas demeurés stériles. Je considère que le moral de notre principal ennemi sur terre, la France, est déjà sérieusement ébranlé. Mais il est encore loin d'être abattu, et devant le danger qui nous menace pour le printemps prochain, nous devons accentuer notre action. Bien que nous détenions de nombreux et puissants atouts dans notre jeu, ce serait une faute de sous-évaluer la force de notre adversaire. Nous nous sommes acquis, certes, et en France même, de précieux, de très intéressants concours ; nous en comptons dans tous les camps, dans tous les partis, à droite comme à gauche, et jusque dans les milieux les plus insoupçonnables...

A ce moment, un secrétaire parut dans l'embrasure d'une des portes :

— Monsieur le ministre, c'est M. Hans Bossard qui téléphone. Il demande si monsieur le ministre est là. Etes-vous là, monsieur le ministre ?

— M. Hans Bossard ?... Je suis là. Passez-le-moi.

Un instant après, son récepteur particulier à l'oreille, von Romberg crachotait dans l'appareil :

— Et comment allez-vous, chez monsieur Bossard ?... Vous dites ?... Demain soir à dîner chez vous ?... Est-ce

que le Juif T. y sera ?... Parfait, parfait... Alors c'est entendu, comptez sur moi.

Et revenant au Danois :

— De très intéressants concours... Mais l'adversaire continue à être fort, et il nous faut le contrebattre par un redoublement de vigueur et d'ingéniosité. L'offensive morale, cher monsieur Arendsen, l'offensive morale, il n'y a que ça! C'est à quoi nous devons travailler ferme tout cet hiver. Ne pouvant présentement réduire l'ennemi, ni prévenir ses plans par une offensive militaire, nous devons tout tenter pour le briser préalablement par une offensive morale.

— Une offensive morale ! C'est précisément là, monsieur le baron, que je suis heureux de jouer mon très modeste rôle. Je suis un soldat de l'offensive morale.

— Oui, et même un excellent soldat. Mais vous n'êtes pas dans la place. Concevez-vous l'importance nouvelle, l'efficacité que prendrait votre action si, au lieu d'être ici au dehors, dans ce pays neutre où nous avons plus d'amis qu'il ne nous en faut, vous opériez au dedans, dans les lignes mêmes du front intérieur de l'ennemi, en France, à Paris ?

— A Paris ?...

— Mais oui, à Paris. Avec vos riches dons intellectuels, vos ressources d'esprit, votre perspicacité, votre séduction naturelle, votre passé, les relations que vous possédez dans les milieux dirigeants français ou que vous pouvez vous y créer, vous seriez en mesure de nous rendre d'éminents services.

— Mais je... je ne sais si je serais capable...

— Ne craignez rien : vous serez aidé, conseillé, dirigé... Vous trouverez là-bas un entourage des plus sympathiques... Oh ! soyez tranquille, on ne vous demandera rien qui puisse vous déplaire... rien d'autre que ce que vous serez porté naturellement à faire vous-même... Votre indépendance sera respectée ; vous resterez com-

plètement libre de vos actes et de vos initiatives... Votre présence seule là-bas, avec l'action personnelle que vous pourrez exercer, les indications que vous serez à même de recueillir et de nous communiquer, sera déjà pour nous une grande satisfaction... Quant au danger, il n'y en a pas... — Oh ! le danger, voilà qui m'est égal ! — Enfin, il n'y en a aucun pour vous. Vous êtes neutre, et il ne s'agit ici, bien entendu, que d'une simple collaboration à l'œuvre de notre propagande en territoire ennemi. Le pis qui puisse vous arriver, avec ces imbéciles de Français, ce serait, si vous êtes imprudent, d'être expulsé... Eh bien, qu'en dites-vous ?

— Monsieur le baron, vous me prenez un peu au dépourvu... Votre proposition est, certes, très intéressante, très tentante... très flatteuse aussi pour mes faibles mérites... Croyez bien que... Mais je... je ne puis vous répondre ainsi sur-le-champ... Laissez-moi...

— Le temps de réfléchir ? C'est tout naturel, cher monsieur Arendsen. Réfléchissez, examinez... songez surtout au noble dévouement que l'Allemagne attend de tous ceux qui l'aiment, de tous ceux qui se réclament de sa culture, de tous ses enfants, à l'heure pathétique où se forge sa destinée...

Harald Arendsen saisit la petite main sèche du ministre dans un grand geste de ferveur. Le baron von Romberg demanda :

— Qu'est-ce donc qui vous fait hésiter ?... Si c'est la question d'argent, articula-t-il, vous savez qu'elle ne se pose pas pour nous.

— Ce n'est pas cela.

— Alors, à bientôt, à très bientôt, j'espère... Un coup de téléphone, quand vous serez décidé, et je vous recevrai à nouveau sans retard... Et dites-vous bien, ajouta-t-il avec un sourire significatif, dites-vous, très cher monsieur le privat-docent, que l'Allemagne n'est pas ingrate

et qu'elle saura récompenser plus tard les services de ses amis.

Il se leva sur ses courtes jambes pour accompagner jusqu'à la porte de son cabinet son visiteur.

— A ce propos, j'y songe, cher monsieur Arendsen... Vu la conversation que nous venons d'avoir, il serait préférable que vous ne publiiez pas l'article que vous m'avez montré... Il est un peu fort de ton, celui-là, il va un peu loin...et l'Ambassade, qui ne voit jamais rien, pourrait tout de même le remarquer... Vous comprenez, il s'agit de ne pas vous brûler... Vous êtes sûr que votre pseudonyme n'est connu de personne ?

— De personne, que de la rédaction du *Berner Tagblatt* et de vous-même, monsieur le baron.

— Alors, ça va bien, ça va très bien... Avant tout, évitons de donner l'éveil à l'Ambassade.

Puis lui secouant chaleureusement les deux mains :

— *Atié, atié... auf Wiedersehen !*

— *Untertänigster Diener, Herr Baron !*

Ce n'était pas la question argent qui préoccupait Harald Arendsen, et moins encore les dangers auxquels il pourrait être exposé. Ce n'était pas davantage le souci de son avenir universitaire, mieux assuré certes par la mission de confiance dont on voulait le charger que par la prolongation de ses cours de privat-docent, quelque brillants qu'ils fussent. Rien, au reste, ne l'attachait à l'université de Berne, qu'il pouvait d'autant plus librement quitter que le programme de ses leçons n'avait pas encore été affiché. Ce qui l'avait retenu de prendre sur-le-champ un engagement que son zèle filial pour le germanisme et son désir ardent de servir selon les moyens en son pouvoir la grande cause pour laquelle l'Allemagne se battait lui eussent autrement imposé comme un devoir indiscutable, c'était quelque chose de bien différent.

De si différent, de si fort et de si troublant qu'à devoir

décider entre ce qui lui apparaissait presque comme une obligation d'honneur et le mobile qui le faisait hésiter à répondre à l'appel qui lui était adressé, il se sentait sur le bord d'une véritable crise de conscience.

Revenant à pied du lointain quartier où l'avaient conduit le jeu imprévu des circonstances et l'admiration clairvoyante du baron von Romberg, il réfléchissait longuement aux étrangetés de la vie et aux rencontres de la destinée. Tout en suivant la lisière du joli bois du Dählhölzli, dont les sapins jetaient sous ses pas l'ombre de leurs cimes aiguës, il lui semblait voir flotter devant ses yeux songeurs le galbe d'une robe de voile noir très élégante, engainant une forme délicieuse et sensuelle, aux longs gants, aux hauts talons, aux mouvements souples, pleins et voluptueux... « Léopoldine ! » murmurait-il, le cœur harcelé d'angoisse et de désir... La robe noire se détournait un peu et un merveilleux visage apparaissait, pur, jeune, riant, tentateur, sous d'extraordinaires cheveux blonds, épais et gonflés comme ceux d'une sirène...

Arendsen écouta un instant l'obscure palpitation de sa poitrine... Allait-il, pour une femme, déserter le poste de combat qui lui était assigné ?...

Comme il atteignait la chapelle anglaise de la place du Jubilé, il se mit, tout en poursuivant distraitement son chemin le long des rues modernes du Kirchenfeld, à se remémorer les unes après les autres les phases troublantes de son aventure. C'était en mai dernier qu'il l'avait aperçue pour la première fois dans un magasin de la Marktgasse. Il l'avait aussitôt remarquée comme l'une des plus jolies femmes et des plus à son goût qu'il eût jamais vues. Mais il eût sans doute oublié cette impression d'un moment, s'il ne l'avait rencontrée, quelques jours plus tard, au théâtre. Elle était en compagnie de personnes qui paraissaient Françaises. De plus enplus impressionné, il n'avait pas hésité à la suivre à l'issue du spectacle. Il avait su ainsi qu'elle habitait à l'Hôtel

Bellevue. Irrésistiblement poussé à la revoir, il était allé à plusieurs reprises déjeuner ou dîner au palace. Et il avait en effet revu sa Dulcinée, et chaque fois avec une admiration plus enivrée. Elle était toujours très entourée, très adulée. Elle paraissait connaître beaucoup de monde, surtout dans les milieux diplomatiques. On la voyait tantôt avec des Français, tantôt avec des Anglais ou des Italiens, avec des Allemands aussi et même avec des Suisses. Elle ne mettait pas d'exclusivité dans le choix de ses adorateurs. Aussi le jeune Danois n'avait-il pas tardé à apprendre qui était sa belle inconnue. C'était une Française. Elle s'appelait Mme d'Arpajac et était veuve d'un brillant lieutenant de dragons tué héroïquement au premier mois de la guerre. Elle faisait grand état de ce mari et de sa fin glorieuse. Toujours en deuil, mais dans des toilettes d'un chic surprenant, elle n'apportait quelque atténuation à son noir pharamineux que par l'adjonction parfois d'une incrustation de dentelle blanche ou l'agrément au corsage d'une touffe de fleurs naturelles. C'était évidemment une dame du monde et on la disait apparentée à plusieurs familles de la meilleure société parisienne. On lui donnait vingt-cinq ans.

Arendsen n'attendait plus qu'une occasion propice pour faire sa connaissance, quand subitement elle avait disparu. Mais en septembre la mystérieuse voyageuse était revenue. Elle n'était restée que quelques jours à Berne, pendant lesquels Arendsen avait enfin pu se faire présenter à elle par le ministre de Danemark ; puis elle était partie pour Interlaken, où l'inflammable Harald l'avait immédiatement suivie et était descendu dans le même hôtel qu'elle. Elle y vivait dans la seule compagnie d'une femme de chambre ; mais à Interlaken comme à Berne Mme d'Arpajac avait de nombreuses relations, au nombre desquelles Harald avait maintenant l'honneur de figurer, ce dont il profitait pour lui faire une cour aussi assidue que le permettaient les circonstances.

Cette belle station alpestre s'était transformée depuis quelques mois en séjour de convalescence pour les blessés de guerre, et aux touristes mondains qui y villégiaturaient se mêlaient plusieurs centaines d'officiers français internés, dont, au contact de ces élégances retrouvées et sous l'effet reconstituant d'une cuisine moins chiche que celle des camps allemands, les torses bleu foncé ou bleu pâle, sur les pantalons garance ou moutarde, se redressaient coquettement, entre le trottinement pimpant des béquilles ou sous la propreté immaculée des pansements de gaze. Mme d'Arpajac fréquentait un grand nombre de ces officiers, parmi lesquels elle avait trouvé plusieurs amis de son défunt mari ; elle allait les visiter dans leurs hôtels et sanatoria ; elle se promenait avec eux sur le Hoheweg et au Kursaal ; ceux qui étaient ingambes se joignaient aux excursions que l'on faisait en joyeuse compagnie dans la vallée de Lauterbrunnen ou sur les bords du lac de Brienz. Mais les Français ne formaient pas sa seule société, et quelque prédilection qu'elle pût avoir pour ses compatriotes, surtout pour ceux qui portaient l'uniforme, elle ne laissait pas de leur être parfois si peu fidèle qu'on la voyait aussi se complaire dans le commerce de certains personnages d'allure germanique, dont elle ne pouvait naturellement prétendre imposer le contact à ses compagnons habituels. Ceux-là, elle les recevait dans son hôtel et évitait de se montrer en public avec eux. Il y en avait qui venaient de Berne, de Lucerne ou des lieux de villégiature environnants, par le train, par bateau, en automobile, tout exprès pour la voir. Étaient-ce des amoureux, des connaissances d'hôtels ou des courtiers en bijoux ?

Quant à ses mœurs, sous leurs dehors mondains, elles étaient certainement dissolues. Si le nombre de ses amoureux était considérable, celui de ses amants ne devait pas être négligeable. Là aussi le cosmopolitisme le plus aimable semblait présider à ses divertissements. Léopoldine

d'Arpajac s'amusait évidemment à affoler les hommes. Mais si elle ne leur tenait pas toujours rigueur, elle se gardait elle-même de prêter la moindre prise aux passions ou aux passades qu'elle déchaînait. Son cœur restait aussi vierge que son corps l'était peu, semblable à la superbe Jungfrau dont le dôme éblouissant dominait la vallée et dont le front demeurait immaculé et froid, malgré les trains de voyageurs qui l'escaladaient quotidiennement.

Amoureux et le plus épris, Arendsen se désolait de ne pas être parvenu encore, malgré ses assiduités, à passer au rôle d'amant. Non que ce rôle, pour attirant qu'il fût, lui sourît tout à fait, sachant qu'il devait être partagé. Mais comme tous les amoureux jeunes et d'une certaine prestance, il n'était pas sans se flatter qu'une fois sa constance récompensée, il saurait, à force de séduction, d'amour et de brio, gagner aussi le cœur de la belle volage. Celle-ci ne le décourageait pas, ne lui accordant toutefois que de menues faveurs et paraissant mettre à sa conquête un prix que l'impatience de son adorateur et ses ardeurs concentrées d'homme du Nord finissaient par trouver désespérant. Aussi sa jalousie commençait-elle à exercer sur sa sensibilité des ravages d'autant plus cuisants que son intelligence lui commandait de lui en cacher avec plus de soin les effets. Il dissimulait donc tant qu'il pouvait les fureurs où le jetaient sa coquetterie, comprenant avec raison qu'avant de tenter de supplanter ses rivaux, il était indispensable d'être admis préalablement à entrer dans son lit.

Le jeune Danois n'ignorait pas les bruits qui couraient sur Mme d'Arpajac. Ils ne concernaient pas seulement sa vertu, mais ils mettaient aussi en cause sa conduite dans un autre domaine. Bref, on colportait volontiers la rumeur que sous ses élégances de jolie femme et ses caprices de mondaine en dévergondage, l'ensorcelante Française n'était autre chose qu'une espionne. C'était

possible, après tout, et Arendsen n'eût certainement pas juré qu'elle n'en était pas une. Mais en quoi une pareille imputation, l'eût-il même tenue pour fondée, eût-elle été de nature à le détourner de ses projets ? A Berne, dans cette société extraordinaire créée par la guerre, l'espionnage était général, chacun s'y livrait plus ou moins, tout le monde espionnait tout le monde. La considération de Mme d'Arpajac ne pouvait être atteinte par une accusation qu'elle eût en tout cas partagée avec les plus distingués représentants de tous les pays ayant des délégations dans la capitale helvétique, y compris les neutres. Était-on à Berne pour autre chose que pour cela ? Que si, sur ce terrain, l'affolante Circé manifestait une activité particulière, — laquelle ne pouvait s'exercer, comme il allait de soi, que pour le compte de son pays, — eh bien, mon Dieu! Arendsen en serait quitte pour se tenir un peu sur ses gardes, ne livrer de lui que ce qu'il lui conviendrait et surtout ne pas se laisser séduire au point de faire de lui un ami de la France.

Enfin, espionne ou non, il la lui fallait. Il voulait s'enivrer de ce breuvage étourdissant, goûter jusqu'à la pâmoison les délices de cette femme enchanteresse qui exaltait sa sensualité, la faire défaillir elle-même sous le feu de ses baisers et lui faire partager son délire. Que lui importait sa condition ? Il ne voulait ni faire d'elle sa femme, ni s'attacher à elle pour la vie. Il voulait épuiser une coupe qui lui était tendue, à laquelle ses lèvres altérées n'avaient encore pu toucher et dont la longue tentation attisait jusqu'au supplice son désir. Son secret, si elle en avait un, autre que celui de ses désordres, il serait toujours temps de le connaître, et si ce secret était réellement dangereux pour l'Allemagne, il serait toujours temps aussi de décider ce qu'il y aurait à faire.

Mais les semaines avaient passé, et ce secret, pour autant qu'il existât, Arendsen n'était pas arrivé à le découvrir, car si ses affaires avaient évidemment avancé avec

la belle « espionne », il n'avait pas encore couché avec elle. Au début d'octobre, Mme d'Arpajac était rentrée à Berne, où elle avait repris domicile à l'Hôtel Bellevue. Interlaken et la Jungfrau ne présentant plus pour lui d'intérêt, Harald ne s'était pas attardé vingt-quatre heures de plus dans ce site oberlandais et avait regagné lui aussi son appartement de la Junkerngasse. Depuis, il avait revu maintes fois la décevante Française, toujours avec le même espoir et toujours la même déconvenue. Mais tant qu'elle restait à Berne, le séjour de la ville fédérale semblait à Arendsen préférable à tout autre, et voilà pourquoi, quels que fussent son dévouement au germanisme et son zèle de soldat de l'offensive morale, il avait marqué cette surprenante hésitation à accepter les offres, pourtant si flatteuses, du baron von Romberg.

Débouchant sur l'Helvetiaplatz, à l'entrée du pont du Kirchenfeld, il s'arrêta un instant à contempler le noble panorama de la cité, qui alignait de l'autre côté de l'Aar la longue suite de ses façades solennelles, de ses maisons anciennes et de ses monuments. C'étaient le clocher de l'église de la Trinité, la promenade des Petits Remparts, le Bernerhof, l'ensemble majestueux des Palais Fédéraux, avec leurs coupoles aux membrures dorées, leur frise aux couleurs des cantons, leur attique et leurs ailes florentines ; c'étaient la colonnade de l'Hôtel Bellevue, la lanterne de la Tour de l'Horloge, le Casino, les façades seigneuriales de la Herrengasse, la cathédrale, avec ses ogives, ses piliers, sa tour, sa haute flèche et sa formidable terrasse dressant sur des assises gigantesques ses vieux ombrages, au delà desquels on apercevait encore les toits obliques de la rue des Junkers descendant du côté de la Nydeck et de la fosse aux ours.

Arendsen essaya de distinguer son balcon de la Junkerngasse ; mais ses yeux ne tardèrent pas à se reporter sur l'Hôtel Bellevue, où, au troisième étage, entre des chapiteaux de colonnes, il reconnaissait les baies de l'ap-

partement de Mme d'Arpajac. Dans cet appartement il n'était entré qu'une fois, un jour que Léopoldine, ayant la migraine, l'avait fait prier de monter prendre le thé chez elle. Mais il n'avait vu que son petit salon, où il s'était trouvé en compagnie d'une collection d'importuns.

Il traversa le pont qui franchissait le thalweg de la rivière sur trois arches colossales. Rentré chez lui, il s'habilla, passa un smoking et ressortit pour aller dîner au Bellevue.

Le palace ouvrait somptueusement sur la rue sa façade d'entrée en style munichois, dont une énorme marquise rectangulaire surplombait le portique massif. Une sentinelle suisse, baïonnette au canon, rendait les honneurs militaires au passage des officiers helvétiques. Dès l'entrée, un spectacle extraordinaire surprenait le regard ébloui. Brillamment éclairés, les vestibules, le grand escalier, le hall magnifique regorgeaient d'une prodigieuse animation de smokings, d'habits, de robes décolletées, de bras, d'épaules, de faces rasées et de visages peints, de chevelures de toute nuance et de tout échafaudage, de monocles, d'éventails, d'étincellements de dents, de reflets d'or, de perles et de diamants. Des odeurs de pommades, d'essences, de peau et de tabac flottaient dans l'air tiède. Aux vibrations des voix cliquetant sur tous les timbres se mêlaient les ondes de musiques italiennes, viennoises, allemandes ou françaises tombant d'un orchestre invisible. Mais alors que les conversations de ceux qui n'avaient rien à se dire s'élevaient futiles et sonores, les dialogues sérieux s'échangeaient à voix basse et dans des colloques discrets, car partout régnait et se glissait l'espion, sous les allures fashionables des hôtes masculins ou féminins du palace, ou sous la correction des innombrables domestiques et maîtres d'hôtel, dont chacun était acheté par l'une ou l'autre des puissances en guerre. Bruyante et prudente à la fois, comédienne et

ostentatoire, l'élégante foule paradait et virevoltait, s'abordait, s'évitait, s'intriguait, distribuait ses sourires et ses courbettes, s'écoulait vers les salles à manger ou se répandait dans les salons, tandis qu'au point central et sous l'immense verrière jaune du hall un amour ailé chevauchait un centaure de marbre.

Comme il revenait du vestiaire, Arendsen se trouva juste à point au bas du grand escalier pour voir descendre, suivi de ses officiers, le général Wille, dont les services d'Etat-major occupaient le premier étage de l'hôtel. Pesant, apoplectique et bovin, la lourde patte gantée se portant par soulèvements lents au képi, le général traversa massivement le hall, au milieu des saluts, pour aller se mettre à table, avec sa suite, dans son salon réservé. L'orchestre déversait à pleins cuivres le *Rufst du mein Vaterland*, qui, en même temps que l'hymne national suisse, offrait l'avantage d'être celui de deux des principaux pays en guerre, l'Angleterre et l'Allemagne.

Harald entra dans la grande salle à manger, dont les colonnes et demi-colonnes corinthiennes élevaient leurs fûts jaspés et leurs chapiteaux dorés entre des tentures de lampas rose. Elle était pleine de dîneurs. Des yeux, il en fit le tour. Les différentes nationalités y étaient cantonnées dans leurs emplacements respectifs, dont la délimitation s'était peu à peu fixée par l'usage ; il y avait le coin des Allemands, celui des Anglais, celui des Russes, celui des Français. L'ambassade de France et les diverses légations y avaient leurs tables attitrées. Celles des Scandinaves se trouvaient au fond à gauche, sous un panneau peint représentant des femmes romaines ou orientales prenant le frais sur une terrasse de palais. Arendsen vint s'y assurer une place auprès d'un Norvégien et de deux Suédois. Mais avant de s'y asseoir, il alla jeter un regard sur la salle à manger voisine, belle galerie au plafond en demi-voûte sur colonnes et dont les vastes windows donnaient sur les jardins suspendus. Il décou-

vrit tout de suite celle qu'il cherchait. Léopoldine, en grande toilette noire, dînait à une petite table en compagnie de deux jeunes attachés de l'ambassade de France.

Harald s'approcha.

— Tiens, voilà mon flirt d'Interlaken ! s'écria joyeusement Mme d'Arpajac en lui tendant la main.

Arendsen baisa cette main charmante où tremblait un brillant bleu. Les trois hommes se saluèrent.

— Eh bien, comment cela va-t il, beau flirt? Toujours amoureux de moi ? — Toujours davantage, marquise, s'il est possible de l'être aujourd'hui plus que je ne l'étais hier. — Vous dînez à l'hôtel, ce soir ? — Oui. Je vais me mettre à table. — Alors, cher amoureux, vous me ferez le plaisir de venir prendre le café avec moi. Nous parlerons de la Jungfrau. — Entendu, princesse. — A tout à l'heure.

La main charmante se tendit de nouveau et un nouveau baiser vint se poser sur le diamant bleu.

Trois quarts d'heure plus tard, Harald Arendsen rejoignait Mme d'Arpajac dans le grand salon. Léopoldine n'était plus en compagnie que d'un des attachés. Elle indiqua au jeune Danois un fauteuil auprès d'elle.

— Eh bien, mon flirt, me trouvez-vous belle, ce soir?

Elle était habillée d'une robe noire en crêpe de chine, que rehaussaient des broderies de jais sur velours noir. Les bras étaient nus. Ses magnifiques cheveux blonds, coiffés en bandeaux souples, étaient retenus par des bandes de jais. Harald respira, les paupières mi-closes, le parfum d'iris ambré qu'il connaissait bien.

— Divinement belle, murmura-t-il.

La présence du Français l'empêchant d'oser d'autres gestes, il porta encore une fois à ses lèvres la charmante main aux jolis ongles roses.

— Vous regardez ma bague ? C'est une amie hollan-

daise qui m'a donné cette pierre. C'est un diamant de Bornéo. Il a été taillé à Amsterdam.

— Très curieux brillant, fit le Français. Vous permettez ?

Il ôta du joli doigt, pour l'examiner, le bijou scintillant.

— Superbe... Il y a deux lettres à l'intérieur de la monture... M. H., si je lis bien...

— Ce sont les initiales de mon amie, dit Léopoldine en repassant le joyau à son annulaire.

Entre ses murs laqués, le grand salon du Bellevue disposait autour d'eux ses groupements de meubles, ses fauteuils, ses canapés, ses tables de marbre ou de marqueterie sur de grands tapis vieux rose aux motifs verts. Ses six immenses baies donnaient sur la terrasse de l'est, dont on distinguait, à la clarté des ampoules, le décor automnal de verdure rouillée et les arceaux de fleurs flétries. Répartis par petites camarillas ou circulant entre les groupes assis, les hôtes du palace prenaient le café, le thé ou le tilleul, causaient, se courtisaient ou jouaient, s'observaient ou guettaient, rôdaient indifférents, absorbés ou fiévreux, quittaient ou gagnaient le hall ou le salon de musique voisin, passaient dans la salle de billard ou dans le salon de lecture dont on apercevait, quand leurs portes s'ouvraient, les matcheurs penchés sur leurs bandes ou les liseurs le nez dans des feuilles déployées. Un trio d'Anglaises sèches minaudaient à grandes dents avec de vieux messieurs. Des Allemands à tête porcine fouillaient goûlument les groupes de leurs petits yeux gainés de lard. Deux Turcs, le fez de guingois, sommeillaient sur un divan. Fortement installé avec ses aides de camp à l'une des extrémités du salon, le général Wille, le mufle enluminé et un flacon de cognac à sa portée, faisait sa partie de jass habituelle, poussant de temps à autre de mugissantes interjections en dialecte zuricois.

— Comment, vous me quittez déjà ? dit Mme d'Arpa-

jac, comme le Français, au bout de dix minutes de propos divers, se levait pour prendre congé.

— Hélas! chère madame, le service!...Beau a besoin de moi ce soir.

— Eh bien, vous direz à notre cher ambassadeur qu'il n'est vraiment pas aimable avec moi.

— S'il avait su, madame !...

— Adieu donc. Mais je ne sais pas si je vous reverrai.

— Quand partez-vous ?

— Dans trois ou quatre jours, je pense.

— Que vous êtes heureuse !... Vous allez revoir Paris !

— Croyez-vous que ce soit un tel bonheur ? Il paraît que le régime des restrictions y est plus dur que jamais et qu'on ne trouve plus rien d'ouvert après neuf heures du soir.

— Bah ! Paris est toujours Paris !... Puis-je vous être de quelque utilité pour votre passeport ?

— Merci, tout est déjà réglé. Quand vous viendrez à Paris, vilain garçon, ne manquez pas de venir me voir.

— Je m'en fais d'avance, délicieuse madame, un très grand plaisir.

Arendsen avait écouté, tout pâle, ce dialogue. Quand ils furent seuls, il s'écria :

— Comment vous partez pour Paris ?

— Mais oui, cher ami. Qu'y a-t-il là d'extraordinaire ?

— Eh bien, je vais vous apprendre une nouvelle. Je me dispose moi-même à me rendre très prochainement à Paris.

— Vous ?... Tiens ! tiens !... Vous commencez, mon cher, à m'intéresser... Et qu'allez-vous faire, sans indiscrétion, à Paris ?

— Mais je... je vais à Paris pour mes études, vous savez bien que je...

— Oui, je sais, vous êtes un érudit, vous...

— J'ai besoin de faire des recherches à la Bibliothèque Nationale.

— Voyez-vous ça !... à la Bibliothèque Nationale !... Ainsi, mon cher, vous allez comme ça vous enfermer à la Bibliothèque Nationale ?... en pleine guerre !... indifférent à tout ce qui se passe autour de vous ! ironisa-t-elle avec l'air de ne pas croire un mot de ce qu'il lui racontait.

— Mon Dieu, oui. Mais mes travaux ne seront pas très absorbants. Je vous verrai... j'espère vous voir... comme ici...

— Comme à Interlaken... J'y compte bien...

Elle l'examina de ses yeux de chatte intriguée. Puis elle reprit :

— Je ne me rends d'ailleurs pas tout droit à Paris. Je vais d'abord en Espagne.

— Ah !... Et quand serez-vous à Paris ?

— Je ne sais pas au juste. Dans quinze jours... peut-être dans un mois seulement... En tout cas j'y passerai l'hiver.

Un domestique s'approchait.

— Chut ! fit-elle.

Le larbin desservit. Sous le plateau qu'il venait d'enlever, un numéro de journal apparut. C'était le *Berner Tagblatt.*

Arendsen surmonta son trouble.

— Vous lisez ça ? fit-il froidement.

— Peuh ! quelquefois, répondit-elle d'un petit ton détaché.

Ce fut à lui de l'examiner à son tour. Puis il risqua :

— Vous n'y auriez pas lu par hasard quelques articles assez idiots d'un certain Spectator ?

— Non, dit-elle. D'ailleurs, je ne lis pas ce journal. Je ne sais pas assez l'allemand pour cela. Je le regarde seulement pour savoir ce qui se passe à Berne... ce qu'on joue au théâtre... Voyons, que donne-t-on demain ?... Ils ont la manie, ici, de ne jouer que de la musique allemande...

Elle déplia la feuille d'un geste innocent.

— *Fidélio* !... Voulez-vous venir voir *Fidélio* avec moi? Du Beethoven, mon cher, on peut y aller... Du reste, il paraît que Beethoven, c'est un Flamand !...

Elle le regarda, enchantée d'elle-même, avec un sourire perfide et ingénu, comme attendant de voir s'il allait réagir, se découvrir d'un mot, d'une protestation, d'une parole peut-être imprudente. Mais il demeura sur ses gardes et répondit seulement :

— Bien volontiers.

— Je crois même qu'on en joue à Paris, amorça-t-elle encore.

— Eh bien, nous irons aussi en entendre ensemble à Paris, esquiva-t-il de nouveau.

Il prit son bras pour rompre ce dialogue cauteleux et en venir à ce qui l'intéressait surtout. Il caressa la peau tiède, fine, soyeuse. Puis il serra voluptueusement la chair à la saignée du coude.

— Léopoldine, murmura-t-il, il y a trop longtemps que je vous aime, que je vous désire. Avant de partir, il faut que vous soyez à moi.

— Comme vous y allez, mon cher !... Vous êtes inouï !

— Il y a six mois que je vous ai vue, que je vous ai adorée... que je me suis juré que vous m'appartiendriez...

— Comment six mois ?... Mais ce n'est pas vrai !

— C'est au mois de mai que je vous ai vue pour la première fois, que je vous ai connue...

— Peut-être, mais moi, je ne vous connaissais pas. Je me suis absentée...

— Vous êtes revenue au mois de septembre.

— Vous voyez, cela ne fait déjà plus que deux mois.

— Deux mois, soit : deux mois que j'attends, que j'espère, que je soupire...

— Pauvre chéri !... Deux mois que vous ne me quittez pour ainsi dire pas, que vous me voyez presque tous les jours... Et vous vous plaignez !

— Je me plains, certes !... je suis outré, je suis jaloux... Quand je pense que pendant ces deux mois, des gens que vous connaissiez depuis bien moins longtemps que moi ont su trouver sans délai le chemin de votre cœur et jouir sans plus attendre des précieuses faveurs que vous me disputez !...

— Oh ! ça, c'est trop fort !... Comment osez-vous supposer...

— Je ne suppose pas, je le sais, j'en suis sûr.

Léopoldine d'Arpajac prit le parti d'éclater de rire.

— Ce que vous m'amusez, mon cher !... C'est donc le grand amour ?

— Je ne sais pas si c'est le grand amour, bégaya-t-il. Ce que je sais, c'est que je vous veux, que je veux être votre amant, vous posséder, Léopoldine, vous posséder jusqu'à la satiété de mon désir... Si vous ne voulez pas, Léopoldine, si vous ne voulez pas, dites-moi non tout de suite, et nous ne nous reverrons plus jamais.

Il s'était rapproché d'elle jusqu'à toucher tout son corps. Il eut le contact affolant de sa jambe à travers le crêpe. Elle articula, les yeux striés d'une lueur étrange :

— Je ne vous dis pas non.

Harald tressaillit. Son sang battit fortement dans ses artères. L'odeur d'iris ambré qui émanait de cette chair violemment convoitée lui portait l'ivresse au cerveau.

— Quand ? quand ? balbutia-t-il.

— Prenez garde : on nous observe.

— Quand ?...

Elle se pencha vers lui. Ses cheveux frôlèrent sa tempe. Il l'entendit qui lui murmurait dans l'oreille :

— Tu m'auras... à Paris !

Une commotion électrique parcourut son corps. Il sentit une raideur lui bouleverser les reins. Tout se mit à tournoyer dans sa tête et autour de lui, les murs, les meubles, les tables, les fauteuils, les Anglaises, les Turcs, le

général Wille, tandis que Mme d'Arpajac, debout dans la ligne élégante de sa robe noire, lui adressait un petit geste gracieux d'au revoir, en disant :

— Et surtout, n'oubliez pas, cher ami, de venir me prendre demain pour *Fidélio* !

Le lendemain matin, Arendsen téléphonait au baron von Romberg qu'il acceptait. Le ministre le convoquait pour l'après-midi, le recevait avec plus d'affabilité encore que la veille, le félicitait de sa décision, le remerciait au nom de l'Allemagne et lui indiquait un rendez-vous pour le jour suivant avec l'attaché militaire de la légation, le major von Bismarck, qui aurait à lui préciser ses instructions et à s'occuper de son départ.

Très animé par ces nouvelles perspectives et ce brusque changement dans l'orientation de son existence, le jeune privat-docent danois, promu au grade de docteur en propagande allemande, ne pouvait assez se pénétrer de l'importance des délicates fonctions qui lui étaient échues. L'idée de se revoir bientôt en France, chargé de ces mystérieuses responsabilités, excitait vivement son imagination. Comment allait-il retrouver ce pays, où il avait passé deux belles et tranquilles années dans l'innocente insouciance d'une jeunesse pacifique ? Ses souvenirs de Paris remontaient en foule à son esprit. Il revoyait son petit logement d'étudiant dans une maison meublée de la rue Royer-Collard. Il y avait passé bien des journées studieuses au milieu de ses livres et de ses notes. Il revoyait la Sorbonne, ses galeries, ses amphithéâtres ; le boulevard Saint-Michel avec ses cafés et sa fontaine ; le jardin du Luxembourg, peuplé de statues, de pigeons, d'abeilles et d'enfants ; les quais de la Seine, bordés d'ormes et de bouquins. Il s'était mêlé avec curiosité à cette vie particulière et sympathique de la rive gauche. Il avait fréquenté ses conférences, ses bibliothèques, ses caveaux et ses bars. Il avait couru ses cénacles, ses ateliers, ses

banquets littéraires. Il s'y était rencontré avec de nombreux Scandinaves, dont le peintre norvégien Diriks et le poète danois Sophus Claussen. Chez Baty il avait connu Guillaume Apollinaire et à la Closerie des Lilas le prince des poètes, Paul Fort. C'était l'instant glorieux de l'unanimisme, de l'orphisme, du futurisme et du cubisme. Les ballets russes triomphaient au Châtelet et les décorateurs munichois au Salon d'Automne. Romain Rolland ajoutait de nouveaux tomes à son *Jean-Christophe*. Les poètes chantaient l'amour unanime et l'embrassade universelle :

Etre des frères, ô vous mes frères!
Et des frères qui s'embrassent...

Et le petit correspondant de Brandès, Henri Guilbeaux, publiait dans une revue qui s'appelait *Revue des Français* un article qui s'intitulait : *Sur les rapports littéraires entre la France et l'Allemagne.* Tout était à la douceur de vivre et aux minuscules querelles byzantines des esthètes, tandis que s'amoncelaient au loin les lourdes nuées menaçantes du Grand État-Major de Berlin.

Quel heureux temps ! Arendsen en savourait ingénument la clémence. En politique, non moins qu'à la Sorbonne ou qu'aux terrasses spiritueuses du Quartier Latin, le vent, doux zéphyr, soufflait bénignement à la paix. Caillaux avait heureusement négocié l'accord avec l'Allemagne, et l'on admirait la mansuétude avec laquelle l'Empire de la poudre sèche, renonçant à exploiter le coup d'Agadir, abandonnait le Maroc à la France contre quelques lieues de marécages dans les régions les plus déshéritées du Congo. Au milieu de cette liesse et de cette insouciance, les cris discords de quelques oies romaines de mauvais augure n'étaient pas écoutés. Le Capitole dormait, buvait, chantait, forniquait, jouait aux dés, ne voulait rien savoir. Leurs appels d'alarme n'éveillaient que le rire ou l'injure, poussés qu'ils étaient, s'imaginait-on, bien plutôt pour molester la

République que pour avertir de l'approche des Barbares.

Parmi ses relations françaises de café ou de faculté, Arendsen se souvenait avec un plaisir particulier des deux frères Le Châtel, Eude et Martial, avec qui il s'était lié d'amitié. Eude faisait, à la Sorbonne, de l'histoire, Martial de la philosophie. Ils étaient jumeaux. Bien qu'ils fussent assez différents de complexion et de mentalité, l'un, Martial Le Châtel, débile, nerveux, mais très intelligent et passionné d'idées, l'autre, Eude, équilibré, solide, moins délié d'esprit, mais de caractère plus ferme et plus décidé, les deux frères vivaient en étroite concorde et en mutuelle affection. Ils faisaient le bonheur et l'orgueil de leur mère veuve, avec qui ils habitaient et chez qui Arendsen avait été maintes fois reçu. La communauté de leurs travaux, de leurs plaisirs d'étudiants, de leurs soirées au théâtre ou au concert avait fini par faire des deux Français et du jeune Danois un trio de véritables camarades. Ensemble ils avaient effectué de nombreuses excursions aux environs de Paris et, dans l'été de 1911, précisément à l'occasion du millénaire normand, un voyage en Normandie, dont ils avaient visité les villes, les sites et les plages. En hiver, Harald accompagnait parfois son ami Eude chez le professeur Seignobos ou, plus fréquemment, son ami Martial chez l'éminent Levrai-Lebien, aux réceptions que donnait le dimanche matin dans son domicile du boulevard Montparnasse le célèbre professeur de philosophie. Les trois jeunes gens en étaient arrivés à ne presque plus se quitter, et il était rare qu'ils passassent une journée sans se voir.

Qu'était-il advenu des frères Le Châtel, dont Arendsen n'avait naturellement plus eu de nouvelles depuis le début de la guerre ? Où était Eude ? Que faisait Martial ? Quel aspect avait pris Paris ? Quel était l'état d'esprit à la Sorbonne ? Que disait le professeur Seignobos et que pensait le professeur Levrai-Lebien ? Que voyait-on au Quartier Latin, sous les ombrages du Luxembourg et

le long du boulevard Saint-Michel ? Qu'étaient devenus Paul Fort et la Closerie des Lilas ?

Autant d'interrogations qui hantaient la pensée d'Harald Arendsen, tandis qu'il reprenait le chemin de la légation d'Allemagne pour aller à son rendez-vous avec le major von Bismarck. Paris ! le mystérieux Paris de la guerre ! Paris sous les bombes d'avions et de zeppelins ! Paris, où il ne savait même pas s'il reverrait quelques-uns de ses anciens amis ! Paris, où il assisterait peut-être à l'entrée des Allemands par la voie triomphale des Champs-Élysées !... Paris, enfin, Paris, surtout, où il retrouverait Mme d'Arpajac !...

L'attaché militaire allemand major von Bismarck dirigeait de nombreux services répartis dans divers locaux de la ville ; mais il conservait, comme en temps de paix, son bureau personnel à la légation, et c'était là qu'il recevait. Dans l'antichambre où il fut introduit, Arendsen dut attendre fort longtemps. Seul, au début, il s'y trouva peu à peu en compagnie de cinq ou six personnages à tête sibylline qui attendaient comme lui et gardaient tous le plus profond silence. Sa carte de visite avait été passée par l'huissier. Il se demandait toutefois si l'un ou l'autre de ces louches compagnons d'attente n'était pas quelqu'un d'important qui allait lui prendre son tour et serait appelé le premier. Mais une porte s'entre-bâilla. L'huissier, sans le nommer, lui fit un signe discret. C'était à lui.

Il entra dans un grand cabinet rouge sombre qu'ennuageait la fumée du cigare. Une odeur étrange, mêlée à elle du tabac, l'étourdit aussitôt. Non par sa force, car elle flottait imprécise et futigive. Mais par sa nature. C'était le parfum de l'iris ambré.

En même temps il voyait disparaître, derrière une portière qui retombait, un volant de Chantilly noir, battant deux chevilles chaussées de soie noire.

Une ottomane meublait la pièce, ainsi que divers

autres sièges, des cartes de géographie, des portraits militaires et un bureau ministre auprès duquel se tenait debout un grand et gros gaillard d'une quarantaine d'années, en civil, au poil blond, au cuir rêche et aux courtes moustaches taillées à l'américaine.

Considérablement troublé par ce qu'il venait d'entrevoir et de soupçonner, c'est à peine si Arendsen put répondre par quelques bredouillements aux premières questions que lui posa le major von Bismarck.

— Voyons, monsieur, finit par lui dire celui-ci légèrement impatienté, remettez-vous. La timidité est le pire défaut dans la vie. Nous sommes ici pour parler sérieusement et sans perte de temps.

— Je vous écoute, monsieur le major, articula alors Arendsen en faisant un victorieux effort sur lui-même.

— Procédons par ordre et sérions les questions. Asseyez-vous, monsieur. Mòi, je reste debout, ça m'est plus commode.

Le major jeta dans un cendrier le bout du cigare qu'il finissait de consumer, en alluma un autre, puis, tantôt planté sur ses jambes, tantôt se promenant à travers la pièce en expulsant de fortes bouffées, tantôt à califourchon sur une chaise ou le cul posé à l'écuyère sur un coin de son bureau, il mena à grands coups de cravache la conversation.

— Et d'abord, votre passeport. Comment allez-vous entrer en France ? Vous êtes sujet danois et, d'après les renseignements que m'a remis sur vous monsieur le baron von Romberg, vous n'êtes compromis ni en France, ni chez vous, ni ici. Vous avez résidé en Allemagne, c'est vrai : mais c'était le droit de chacun avant la guerre. Le mieux et le plus simple serait donc que vous vous rendiez en France avec votre passeport national, sur la production duquel vous obtiendrez probablement sans difficulté les visas français nécessaires. Cependant, si

vous le désirez, je pourrais vous munir d'un faux passeport.

— Un faux passeport ? Comment cela ? s'étonna Arendsen.

— Entendons-nous, fit en riant le major von Bismarck. Le passeport que je vous fournirais serait parfaitement régulier et, moyennant diverses petites interventions de notre façon, présenterait tous les caractères de l'authenticité. Seulement il ne serait pas à votre nom. Vous changeriez de personnalité. Vous ne seriez plus M. Harald Arendsen. Comprenez-vous l'avantage qu'il y a parfois à ne pas être mêlé sous son nom véritable à certaines affaires d'ordre un peu délicat ou à certains risques éventuels que l'inclémence des temps où nous vivons peut obliger les plus honnêtes gens du monde à entreprendre ou à courir ?

— Je le comprends très bien, fit Arendsen, saisi d'une nouvelle préoccupation.

— Nous avons plus d'un moyen de nous procurer ces pièces d'identité indispensables à l'exercice comme à la sécurité de nos investigations. Puisque vous paraissez vous intéresser à cette question, poursuivit d'un ton caracolant le major von Bismarck, peut-être apprécierez-vous quelques détails à ce propos. Vous m'êtes tout particulièrement recommandé par M. le baron von Romberg et je n'ai pas de secret pour vous. Il n'est peut-être pas sans être revenu à vos oreilles certaines histoires de molestations qu'auraient eu à subir des ressortissants de pays neutres, en l'espèce des Suisses, qui, se rendant en Allemagne, se seraient vu confisquer leurs papiers. Ces histoires sont exactes. Sous le prétexte d'une irrégularité quelconque, les passeports des imprudents voyageurs sont en effet saisis et nous sont envoyés. Nous les gardons un an, deux ans. Nous en lavons les parties qui ne peuvent servir, nous en décollons la photographie que nous remplaçons par celle d'un de nos agents et que nous authen-

tifions par un sceau dont nous possédons le fac-simile. La pièce est à peine contrefaite, puisque c'est le livret même délivré par le Contrôle de la Confédération et qu'il conserve inaltérées les signatures officielles dont il est revêtu. Et pendant que son malheureux propriétaire moisit dans quelque trou d'Allemagne dont il ne peut pas sortir, son double se promène allègrement en France ou en Angleterre, où il nous rend les plus signalés services. Si le dépouillé se plaint, crie trop fort, réussit à faire intervenir l'autorité de son pays, on tergiverse, on répond qu'on ne retrouve pas le précieux livret, qu'il est perdu, et on finit par nanti: l'intéressé de papiers provisoires allemands, dont il faut bien qu'il se satisfasse, trop heureux encore d'en être quitte à si bon compte.

— Très curieux ! admira Arendsen.

— Mais le procédé le plus commode et le plus fructueux, c'est celui de l'acte d'origine.

— L'acte d'origine ?

— Vous ignorez peut-être, monsieur, que tout citoyen de la libre Helvétie possède ou est en droit de posséder un acte d'origine, que lui délivre sur simple demande la commune dont il est bourgeois, pièce capitale qui lui sert dans toutes les circonstances importantes de sa vie, notamment en temps de guerre, s'il lui prend envie d'aller faire un tour à l'étranger. Sur le seul dépôt de cet acte d'origine, n'importe quelle chancellerie cantonale, et il y en a vingt-cinq en Suisse, remettra au porteur un passeport en bonne et due forme. Nous avons beaucoup d'amis parmi ces libres citoyens, et il nous est facile d'en trouver qui, n'ayant nul dessein de voyager, braves paysans bernois, bons ivrognes de village, dignes fraudeurs de lait ou voleurs de vaches, consentent, par pure obligeance ou moyennant quelque honnête rémunération, à nous prêter leur acte d'origine, dont ils n'ont que faire. C'est bien simple. Supposons que je vous munisse de l'acte d'origine d'un nommé Schweinkopf, d'Interlaken. Vous vous

présentez avec cette pièce et votre photographie à la chancellerie de Berne, de Lucerne, de Zurich, comme il vous plaira. On vous établit votre passeport au nom de Schweinkopf, on y colle votre photographie, et désormais c'est vous qui êtes Schweinkopf. Aucune force humaine ne pourra vous empêcher d'être Schweinkopf et de demeurer Schweinkopf aussi longtemps qu'il vous conviendra. Vous pourrez circuler, donner des signatures, vous marier, décéder, commettre un assassinat, vous serez toujours Schweinkopf ; et si le véritable Schweinkopf lui-même se mêlait de prétendre que vous usurpez son nom et que vous n'êtes pas Schweinkopf, c'est lui qui aurait des histoires, lui qui serait l'imposteur, partout, dans le monde entier, excepté dans la commune de sa résidence, où l'on connaît sa sale tête.

Un hennissement de gaîté accompagna ce *witz*.

— Très drôle, très drôle ! ne put s'empêcher à son tour de rire Arendsen. Je m'étais toujours demandé aussi...

— Et ce n'est pas tout. Nous n'avons pas épuisé nos ressources, reprit le pétulant von Bismarck enchanté de sa verve. Nous avons créé en outre une fabrique de faux passeports.

— Une fabrique ?

— Une fabrique complète magnifiquement outillée, qui nous confectionne avec un art remarquable tous les papiers d'identité dont nous avons besoin. Mais elle n'est pas ici ; elle est à l'étranger, en Amérique. Ce sont là d'ailleurs les seuls passeports véritablement faux, je veux dire fabriqués de toutes pièces, que nous employions. Ils n'en ont pas moins cours pour cela. C'est de la fausse monnaie qui vaut la bonne.

Le major s'ébroua de nouveau joyeusement.

— Je vous remercie, monsieur le major, dit Arendsen, de m'entr'ouvrir ces arcanes... Mais pour ce qui me concerne, je suis de votre avis, un faux passeport me serait inutile, d'autant que pour remplir la mission dont je me

suis chargé, c'est sous mon propre nom qu'il convient que je retourne en France, où je suis avantageusement connu. S'il me faudra nécessairement y dissimuler mes véritables sentiments, il n'y a aucune raison pour que j'y déguise ma personne, ce qui rendrait ma tâche plus difficile. Comme je n'entends pas me livrer à des observations d'ordre militaire, ce qui sortirait au reste du cadre de mes capacités...

— Nous sommes entièrement d'accord, interrompit alors le major von Bismarck, et nous abordons ici le second point que nous avons à régler : vos instructions. Il est bien entendu, monsieur, et monsieur le baron von Romberg vous en a déjà donné l'assurance, que nous ne vous demanderons rien qui excède votre compétence et vos intentions. Le concours que vous nous prêterez sera celui que vous déciderez et vous en fixerez vous-même les limites. Nous avons pleine confiance pour cela en votre intelligence comme en votre dévouement. Je ne vous donne donc, pour le moment, aucune instruction précise. Je vous prierai seulement, dès votre arrivée à Paris, de vous mettre en rapport avec une personne auprès de laquelle vous allez être accrédité. Ecoutez bien le nom : M. van Teutelburgh, habitant l'hôtel d'Austerlitz, rue de Rivoli.

Arendsen tirait un calepin pour inscrire cette indication.

— Malheureux ! que faites-vous ? s'écria le major avec un geste effrayé. Pas une note, au nom du ciel ! Pas une ligne d'écriture sur vous !... Gravez le tout dans votre mémoire : M. van Teutelburgh, hôtel d'Austerlitz, rue de Rivoli.

Arendsen, confus de sa sottise, répéta le nom et l'adresse.

— C'est bien. Et puisque nous sommes sur ce chapitre, je ne saurais trop vous recommander de n'emporter avec vous que des effets personnels. Pas de livres, pas de publi-

cations allemandes, pas de manuscrits surtout, rien ! Vous n'êtes pas un courrier diplomatique, vous !... Soyez irréprochable pour être insoupçonnable... Pas d'histoire, grand Dieu ! pas d'histoire à la frontière !...

Un nouveau cigare s'allumait entre les dents chevalines du major von Bismarck.

— M. van Teutelburgh, poursuivit-il en lançant des naseaux un flot de fumée, M. van Teutelburgh vous sera d'un excellent conseil. Ecoutez-le. Consultez-le. Suivez ses avis. N'hésitez pas à le mettre au courant de vos projets et à prendre ses directives. Vous ne sauriez avoir de meilleur guide dans le labyrinthe de nos tranchées parisiennes où vous vous engagez.

— Ce sont là toutes vos instructions, monsieur le major ?

— Toutes. Elles se résument en ce seul mot : M. van Teutelburgh. Venons-en maintenant à une troisième question : la question d'argent.

— Celle-là, monsieur le major, si vous voulez m'être agréable, ne sera pas posée, fit Arendsen d'un petit ton de noblesse presque outragée. Grâce à Dieu, je dispose de ressources personnelles suffisantes pour me permettre d'envisager sans inquiétude un séjour même onéreux à Paris. Je suis un ami de l'Allemagne, pour laquelle je ferai tout, mais il ne me convient pas d'être à sa solde.

Harald Arendsen possédait, en effet, une petite fortune privée qui lui assurait une rente annuelle d'environ 20. 000 couronnes. Améliorée encore par le change, elle représentait un revenu de plus de 28. 000 francs suisses et de près de 32. 000 francs français.

Mais ces paroles déchaînèrent chez le major un accès d'hilarité irrésistible. Il se laissa tomber sur l'ottomane, où il se roula un instant comme un gros étalon dans l'herbe, en pétaradant :

— De pareils sentiments... vous honorent... vous ho-

norent grandement, cher monsieur... mais permettez-moi... de rire un peu de votre simplicité...

Puis, quand il se fut encore éjoui copieusement, tandis qu'une nouvelle bouffée d'iris ambré montait étrangement aux narines d'Arendsen :

— Nous n'entendons point du tout, cher monsieur Arendsen, vous prendre, comme vous le dites élégamment, à notre solde. Nous connaissons votre délicatesse et votre désintéressement. Mais vous n'avez pas l'air de vous douter des dépenses que vous serez amené à faire pour nous, pour la cause allemande, dépenses qui pourront être considérables et qui excéderaient hors de toute proportion la portée de vos ressources et l'étendue de votre dévouement. Il faut que vous soyez en état de subvenir largement à tous les frais de propagande qui pourront vous incomber, pour peu que les circonstances vous secondent et que votre activité en notre faveur ne se décourage pas. La question d'argent, comme vous le voyez, doit donc bien être posée.

— Soit, je m'incline. — Vous avez sans doute un compte en banque, à Copenhague ? — J'en ai un. — Et ici, à Berne ? — J'en ai également un à Berne. — Dans quel établissement ? — A la Banque Fédérale. — C'est parfait. Tout ce qui vous reste à savoir, c'est que ce compte sera toujours approvisionné suffisamment pour vous permettre de couvrir toutes les dépenses, si fortes qu'elles soient, qu'il vous paraîtra opportun d'engager. Vous n'aurez qu'à tirer des chèques sur votre compte de Berne au fur et à mesure de ces besoins ; il y sera toujours fait honneur. Je vous demanderai seulement de bien vouloir vous mettre d'accord avec M. van Teutelburgh pour celles de ces dépenses qui atteindraient une certaine importance. M. van Teutelburgh se servira d'ailleurs peut-être lui-même de ces facilités pour faire venir des fonds de Suisse. Car je ne vous cacherai pas que ce n'est pas un de nos moindres soucis que de faire passer

de l'argent en France. Et ne fût-ce qu'en cela, vous nous rendez déjà, cher monsieur, un service non négligeable.

— Quand dois-je partir ?

— Dans cinq ou six jours. Je pense que vous n'éprouverez pas de difficultés à la chancellerie de France pour le visa de votre passeport. Si toutefois vous vous apercevicz de quelque soupçon à votre égard, traduit par des questions trop indiscrètes, interrompez tout et avisez-moi. Vous partiriez alors avec de faux papiers que vous feriez viser au vice-consulat français de Lausanne.

— A l'interrogatoire d'usage concernant le motif du voyage, fit Arendsen, je comptais répondre : pour études. Vu les transferts de fonds qui pourront être effectués plus tard par mon intermédiaire, je ferai bien d'ajouter, je crois : et pour affaires.

— Parfaitement. Précisez même : pour affaires commerciales.

Sur quoi le major ajouta, comme dans un dernier et brillant piaffement :

— Je suis enchanté, monsieur, que nous nous soyons si bien compris. Surtout sur le point finances qui paraissait vous inquiéter, où vous sembliez ombrageux. L'argent, voyez-vous, c'est capital. N'est-ce point le nerf de la guerre ? et ne sommes-nous pas en guerre ? Comptez beaucoup sur l'argent. Le temps nous presse et il nous faut tirer à boulets rouges. Un million bien placé peut épargner un milliard ailleurs.

— Je m'en rends compte, fit Arendsen pensif. Et ce même million peut épargner beaucoup de sang.

— Vous êtes sentimental, monsieur Arendsen, mais vous avez raison : l'argent peut épargner aussi beaucoup de sang, de bon sang allemand.

L'entrevue était terminée. Le major von Bismarck accompagna son futur espion jusqu'à la portière d'où avaient disparu tout à l'heure le volant de Chantilly et les chevilles chaussées de soie noire. Puis cette portière re-

tombée à son tour sur lui, Arendsen se trouva dans une autre anti-chambre, entre les mains d'un autre huissier, qui le fit sortir par une autre porte de la légation.

Tout en regagnant la ville, l'imagination troublée et songeant à ce qu'il venait d'entendre, le jeune homme se sentit saisi d'une obsession angoissante. Si l'Allemagne usait contre ses ennemis des armes empoisonnées dont on venait de lui découvrir tout un arsenal, n'était-il pas à présumer que ses odieux adversaires procédaient identiquement à son égard ? L'artifice des faux passeports et des substitutions de personnes le plongeait dans une inquiétude étrange. Si Mme d'Arpajac, cette merveilleuse Léopoldine d'Arpajac dont il était amoureux fou et en compagnie de laquelle il avait entendu la veille la divine musique de Beethoven, si Mme d'Arpajac, qu'il soupçonnait véhémentement de manœuvres d'espionnage, se trouvait en Suisse avec de faux parchemins et n'était pas Mme d'Arpajac !... Cela n'atténuerait sans doute pas son désir de coucher avec elle, mais ne serait pas sans réduire notablement la satisfaction qu'il y trouverait, si, au lieu d'une femme du monde, d'une dame de la grande société parisienne, il ne devait tenir dans ses bras qu'une vulgaire intrigante ou qu'une aventurière de bas étage... Et cela n'irait pas non plus sans mortifier considérablement son amour-propre, si, loin d'être une intrépide patriote cherchant à se rendre utile à son pays, — ce qui était après tout son droit et n'entachait en rien son honneur, puisqu'il se disposait à en faire de même pour l'Allemagne, — son idole n'était qu'une moucharde payée, vivant des subsides honteux de la police secrète ou du 2e bureau de la Guerre.

A y réfléchir, cependant, ses appréhensions se tempérèrent. Mme d'Arpajac ne pouvait pas ne pas être Mme d'Arpajac. Trop de gens la connaissaient, et non point seulement de relation récente, à Berne, mais de longue date, de Paris. L'Ambassade frayait avec elle comme avec une

Française de qualité. Elle avait rencontré à Interlaken des amis de son mari. Si chacun pouvait apprécier ses mœurs, nul ne suspectait son identité. C'était vraiment pure folie que de vouloir nourrir des doutes à ce sujet.

Il n'en subsistait pas moins qu'à l'entrée d'Arendsen dans le cabinet de l'attaché militaire d'Allemagne par une porte, Mme d'Arpajac en sortait par l'autre. Mme d'Arpajac avait été reçue avant lui chez M. de Bismarck, et c'était sa présence dans ce bureau à ottomane qui avait causé sa longue attente. Qu'est-ce que cela pouvait signifier?... Le major von Bismarck, qui s'entendait si bien à tendre des pièges à l'ennemi, était-il tombé lui-même dans les filets d'une espionne française ?...

Six jours plus tard, — c'était le 4 novembre 1916, — sa malle faite et enregistrée, son billet pris, sa place retenue dans un wagon-lit de l'express de Paris, Harald Arendsen, une valise à la main, quittait son appartement de la Junkerngasse.

Tout s'était fort bien passé au bureau des passeports de la chancellerie de France. Il s'y était présenté avec un mot de recommandation du ministre de Danemark, qui lui avait valu une réception immédiate et l'accueil le plus aimable. Pour mieux faire valoir les motifs hautement louables de son voyage, il s'était muni de son diplôme de la Sorbonne et d'anciennes lettres de ses amis de France, dont une du professeur Levrai-Lebien. On ne lui avait même pas demandé de quel genre d'affaires il avait l'intention de s'occuper. Mais pour aller au-devant de toutes les curiosités, il avait cru devoir déclarer spontanément qu'il s'agissait d'affaires de papier et d'édition. C'était parfait.

Restait la question de son appartement, qui l'avait un instant préoccupé. En donnerait-il congé à son propriétaire, M. Berthold von Diesslach ? Le sous-louerait-il ?

Le garderait-il vacant ? Il s'était finalement décidé à le mettre à la disposition du baron von Romberg.

Arrivé à la gare et ses journaux achetés, Arendsen se disposait à gagner les quais, quand il s'entendit héler par une voix joyeuse :

— *Naa, Arendsen, hvadgör du her ?...*

Il se retourna. C'était Sörensen, ce compatriote danois qu'il avait rencontré quelques jours auparavant devant le Casino. L'homme s'était détaché, pour s'avancer vers lui, d'un groupe de trois ou quatre lurons en fruste attirail de voyage, la casquette de drap sur le front et la musette en bandoulière.

— Tiens, Sörensen !... Tu vas donc te promener ?

— Je prends le train de Bâle. Et toi ?

— Je vais faire un tour à Paris. Mais que diable vas-tu faire à Bâle, Sörensen ?

— Je ne vais pas à Bâle ; je passe par Bâle pour aller à Delle.

— A Delle ?... Est-ce que par hasard... fit Arendsen dont le front se rembrunit.

— Ma foi, oui. Je suis avec deux Suisses et un Alsacien, trois braves camarades, et nous allons tous quatre nous engager à la Légion étrangère.

— Malheureux !... Tu vas te battre pour la France ?...

— Je ne vais pas me battre pour la France, Arendsen... La France, ça m'est égal... je vais là où on se bat contre l'Allemagne.

Les deux Danois se regardèrent un instant en silence. Leurs lèvres tremblaient.

— A ton gré, dit enfin Arendsen froidement. Adieu donc, mon ami. Je te souhaite bonne chance.

Tous s'engouffrèrent avec la foule dans le passage souterrain pour se rendre à leurs quais respectifs. L'immense gare était pleine de vacarme, de cris, de bousculade, de halètements, de grondements, de fumée et de vapeur.

Des employés fédéraux couraient, gesticulaient, fermaient des portières.

— *Einsteigen !...* direction Neuchâtel, Pontarlier, Paris !...

De la fenêtre de son compartiment Arendsen vit démarrer le train de Bâle. Il était bondé de voyageurs. Brandi d'un wagon de troisième, un bras se tendit de son côté, une casquette s'agita :

— Bon voyage, Arendsen !

— Bon voyage, Sörensen !

LOUIS DUMUR.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

La Chanson de Roland, publiée d'après le manuscrit d'Oxford et traduite par Joseph Bédier, H. Piazza. — André Hallays : *Essais sur le XVIIe siècle, Jean de La Fontaine*, Libr. académique Perrin. — Joseph Le Gras : *L'extravagante personnalité de Jacques Casanova, Chevalier d'industrie*, 1725-1798, Bernard Grasset. — Adolphe Boschot : *Chez les Musiciens (Du XVIIIe siècle à nos jours)*, Plon-Nourrit. — Charles Nodier : *Moi-Même, ouvrage inédit avec une Introduction sur le Roman personnel par Jean Larat*, Edouard Champion.

L'énigme serait-elle près d'être déchiffrée? Avec étonnement nous avons vu, dans le catalogue de la librairie Champion, l'annonce d'un ouvrage appelé à avoir grand retentissement, car on nous y promet le nom de l'auteur jusqu'à l'heure inconnu de la **Chanson de Roland**. On nous dira aussi où et comment le poème fut composé. Nous attendons avec beaucoup de curiosité ces révélations. Et croyez que M. Joseph Bédier doit les attendre avec plus d'impatience encore que nous, car il est possédé d'une ferveur bien plus grande que la nôtre pour les œuvres médiévales dont la langue lui est familière. Et de plus, selon sa propre confidence, il prépare une édition critique de la *Chanson* dont l'édition présente, fort belle cependant, traduite, en regard d'un texte minutieusement vérifié, avec un souci extrême de l'exactitude, n'est, à son avis, que « l'avant-courrière ». Et comment son édition critique serait-elle complète si elle ne nous apportait aussi un commentaire sur la vie de ce trouvère dont le nom va nous être enfin dévoilé ?

M. Joseph Bédier, l'homme le plus docte de France sur la littérature du moyen âge, le subtil géographe et topographe des paysages, routes, et pèlerinages des chansons de geste, le merveilleux artiste qui transcrivit en des pages inoubliables le roman de *Tristan et Iseult*, est, en même temps, un homme scrupuleux. Avant de nous donner la traduction actuelle, il a longtemps étudié les différents manuscrits qui en subsistent. Il nous

dit quelles raisons l'ont induit à choisir le manuscrit d'Oxford comme se rapprochant le mieux de l'original perdu. Des comparaisons de texte prouvent, en effet, que ce manuscrit contient la version la plus pure et que les autres versions ont des chances d'avoir été, au moins par endroits, remaniées, refaites par des clercs aventureux ou même par des trouvères cherchant à vivifier, à renouveler le poème vieilli dans sa forme. De plus, le manuscrit d'Oxford contient à peine une cinquantaine de vers « inintelligibles ou obscurs ».

Le transcrivant à notre usage, M. Joseph Bédier s'est efforcé de le « réparer le moins possible », de ne le « restaurer à aucun prix ». Pour le traduire, il a obéi à des principes non moins rigoureux. Depuis 1837, date où pour la première fois Francisque Michel publiait le vénérable poème, des plumes sans nombre, avec plus ou moins de bonheur, l'ont translaté en notre langue, tantôt en prose et tantôt en vers. Récemment encore nous signalions l'heureuse traduction versifiée de M. Henri Chammard. Il est apparu à M. Joseph Bédier que la méthode de traduction littérale était la meilleure et, avec la plus grande modestie, il s'excuse de ce qu'il appelle ses inexactitude obligatoires. Car, pour lui, en aucun cas, la poésie ne peut être exprimée par la prose. A celle-ci manquent la cadence et l'harmonie. Sous le manteau de la prose, assure-t-il, la strophe du vieux trouvère n'est qu'un « moulin sans eau ». Néanmoins, il n'a pas voulu recourir aux archaïsmes pour rendre la saveur d'une langue vieillie. Il s'est contenté « de n'employer que des mots et des tours bien vivants encore, mais qui, persistant tous dans notre usage, pussent tous se prévaloir de très anciens titres, plus anciens que la Renaissance ».

Bien à tort, le grand philologue nous fournit tant d'explications et, pourrait-on dire, d'excuses. Nous connaissons ses hauts et fiers scrupules. Sous son ministère, le poème sort du passé avec toutes ses parures. Il semble, le lisant, que nous entendions le jongleur le débiter à voix haute avec son accent d'autrefois. Les strophes de prose sont écrites d'un style si ferme, si sûr, si ramassé, et avec de si exactes propriétés de termes, qu'elles nous restituent non seulement les vocables anciens dans leur réalité, mais encore l'atmosphère du temps, l'âme héroïque, farouche et, par endroit tendre, des paladins dont le poète exalta les gestes.

Au sortir de cette œuvre frémissante d'art et gonflée de science

nous tombons, avec M. André Hallays, dans le trotte-menu de l'histoire anecdotique. A **Jean de La Fontaine**, récent sujet de ses études, M. André Hallays consacre une biographie légère, agréable, allègrement écrite, certes, mais, en définitive, et bien qu'il ait profité des travaux de M. Louis Roche, à peine plus étoffée que celle de Walckenaer. M. André Hallays reste en surface, ne pénètre pas au fond de l'âme complexe de son héros. Il marie l'œuvre à la vie et paraît mieux connaître l'œuvre que la vie. Il passe trop rapidement sur le commerce d'amitié de La Fontaine avec Maucroix et possède des renseignements insuffisants sur ce dernier. De même il n'a point vu l'importance philosophique du milieu La Sablière établi rue Traversante et non rue Saint-Honoré. Ce milieu fut un foyer d'intense libertinage. Les pires suppôts de la libre pensée le fréquentèrent et La Fontaine en subit l'influence très profonde. Visiblement M. André Hallays ne tenait point à renseigner ses auditeurs, les étudiants de la Faculté des Lettres de Strasbourg, sur quelques points inquiétants de la psychologie de La Fontaine. Adroit travail de synthèse, agrémenté d'aimables images sur l'existence provinciale du fabuliste, orné d'une illustration abondante et curieuse, son ouvrage plaira, comme il l'a souhaité, à des lecteurs insoucieux d'érudition.

Il lui a manqué, pour être tout à fait attrayant, les prestiges du pittoresque. L'ouvrage synthétique qui, par définition, n'apporte rien de nouveau, ne supporte, en effet, à notre avis, l'approbation que si l'on y rencontre les agréments d'un style pittoresque et, en outre, des idées générales déduites d'une longue méditation du sujet traité. Un livre de M. Joseph Le Gras : **L'extravagante personnalité de Jacques Casanova, chevalier d'industrie**, synthèse de tous les travaux consacrés, depuis un siècle, au subtil Vénitien, réunit ces conditions et par là mérite un examen attentif. Il révèle un très brillant écrivain, sûr de sa langue, graduant avec art les effets de son style, puissant parfois, mais capable également d'exprimer nuances et délicatesses, maniant avec aisance la couleur, doué d'une verve picaresque, à la fois abondant et précis, aussi habile à brosser une fresque qu'à « mignoter » un tableautin, intelligent, en outre, cultivé, psychologue pénétrant, sachant résumer, conclure, tirer d'un ensemble de faits de claires et nettes généralités.

Ces qualités se rencontrent rarement réunies chez un écrivain

de notre temps, en particulier chez un historien. A la vérité, M. Joseph Le Gras n'est pas un historien, mais plutôt un philosophe séduit par la psychologie rétrospective. Il n'a pas eu le dessein d'écrire une biographie de Casanova, chose déjà faite, et avec une assez cynique exactitude par Casanova lui-même, chose déjà faite également, et avec grande sagacité, par mille casanoviens dont les derniers en date, MM. Gaston Capon, Charles Samaran et J. F. H. Adnesse, éclairèrent singulièrement l'obscurité voulue des *Mémoires*. Cette biographie, il la connaît dans ses innombrables détails, et par une intime pénétration des *Mémoires*, et par l'examen circonspect de la littérature casanovienne. De ci de-là, dans son livre, il nous en donne les aspects utiles, mais il ne s'y attarde pas exagérément.

C'est l'hérédité, c'est la formation morale, c'est l'influence des milieux qui lui paraissent importants, qui l'intéressent surtout et sur lesquelles en pages rapides, chatoyantes, rayonnantes, il fournit des précisions. La jeunesse, l'adolescence du Seigneur de Seingalt sont ainsi évoquées, de même que la Venise du XVIII[e] siècle surgit du passé avec toute sa magnificence de ville alanguie et luxurieuse. Des physionomies de Casanova joueur, kabbaliste et magicien, homme d'affaires, diplomate, amant, faiseur de dupes émergent aussi, selon les nécessités de la dissertation, des ténèbres du temps révolu.

Mais, en définitive, ce que M. Joseph Le Gras cherche parmi les faits, les événements, les aventures, c'est l'âme de Casanova, les raisons profondes de son prestige, de sa duplicité, de sa cautèle, de son génie actif et malfaisant. Pas une fois la sympathie ne l'égare Et son enquête minutieuse, servie par son talent d'évocateur, lui permet de camper un Casanova plus réel, plus net, plus vivant que nous ne l'avions entrevu jusqu'à l'heure ; un Casanova chargé encore de sa crapule, de ses vices, de son ignominie, mais, du moins, paré des qualités éminentes de son esprit et des charmes de son physique ; un Casanova philosophe qui, ayant mesuré l'inanité de la vertu et les déceptions de l'idéalisme, opte volontairement pour un épicurisme dénaturé, met, jusqu'à ses fins extrêmes, cette doctrine en pratique et, après avoir écrémé tout le plaisir de la vie, mû par une logique ferme, volontiers exalte ses turpitudes et justifie son concept de la vie.

D'autres écrivains apporteront sur l'astucieux Vénitien des

lumières nouvelles ; bien peu le comprendront mieux que M. Joseph Le Gras. Ainsi la psychologie et l'art s'accommodent-ils à l'histoire pour nous la rendre plus attrayante et plus claire. Avant M. Joseph Le Gras, M. Adolphe Boschot en avait fait la démonstration éclatante dans sa fameuse *Histoire d'un romantique* où palpite l'âme tourmentée de Berlioz. Bel écrivain, artiste voyageant dans les régions aériennes de la poésie et de la musique, M. Adolphe Boschot est venu renforcer le groupe de ces historiens convaincus que le roman d'une vie réelle offre autant d'attrait et mérite autant de soins que le roman d'une vie imaginaire. Il a chanté son héros avec un accent pathétique et son œuvre vaut tout autant par son expression littéraire que par sa matière documentaire.

Selon sa méthode, qui consiste à mélanger étroitement la vie à l'œuvre des hommes, il a récemment publié, sous le titre : **Chez les musiciens**, une gerbe d'études de grand intérêt, malheureusement, pour beaucoup, étrangères à notre rubrique. Elles contiennent cependant, à propos de telles œuvres de Mozart, Beethoven, Méhul, Weber, Meyerbeer, Berlioz, Schumann, Wagner, des souvenirs, des faits, des évocations auxquels la critique littéraire doit s'intéresser. On n'imagine pas, par exemple, avec quel charme désuet M. Adolphe Boschot rappelle en quelles conjonctures fut écrit et joué, à Vienne, cet *Enlèvement au Sérail* qui établit la réputation de Mozart et tombe peu à peu dans un injuste oubli. De même, il consacre à Monsigny des pages qui touchent intimement à l'histoire de l'Opéra-Comique en France. On sait que ce genre musical s'établit avec grande difficulté dans notre pays et demeura longtemps dans le domaine du théâtre forain. M. Adolphe Boschot conte, avec verve, les démêlés des comédiens au début du XVIIIe siècle et comment, pour assurer le triomphe de l'Opéra-Comique, ils luttèrent contre l'Opéra détenteur du privilège pour la musique.

Monsigny, dont il nous retrace la carrière curieuse d'homme de peu parvenu à la fortune par le moyen de la musique, fut l'un des plus habiles compositeurs d'opéras-comiques du XVIIIe siècle. Sedaine, surtout, lui prodigua les livrets, et leur œuvre commune : *Le Déserteur*, connut un prodigieux succès. A son propos, M. A. Boschot reconstitue, avec couleur et animation, la physionomie grouillante d'une soirée théâtrale au XVIIIe siècle.

Nombreuses images de ce Paris lointain, où souffrirent des génies méconnus comme Berlioz et paradèrent de pauvres musicastres comme Meyerbeer, sont traitées avec sincérité et talent par M. Adolphe Boschot. Les curieux de ces annales particulières les découvriront avec plaisir.

Mémento. — De Charles Nodier, M. Jean Larat publie un inédit : *Moi-même,* non inédit, de son propre aveu, puisque M. Georges Gazier l'avait déjà publié. Ce sont des notes, souvent piquantes, une sorte de confession en style haché, souvent télégraphique, pleine de détails scabreux de Nodier parvenu à l'époque de son adolescence amoureuse. Cela vaut d'être lu. M. Jean Larat fait précéder ce curieux document humain d'une trop longue et coriace étude sur le roman personnel où Nodier disparaît et où M. Maurice Barrès connaît une sorte d'apothéose.

ÉMILE MAGNE.

THEATRE

L'Avocat, pièce en trois actes de M. Brieux (23 septembre). — A propos des *Ressources de Quinola* (une lettre de M. Fagus). — La prochaine saison. — Mémento.

Aux assises de Versailles, durant le procès de Landru, un juré posa une si singulière question que le président hésitait à la transmettre. Au cours d'un incident d'audience, le défenseur affirmait que le témoin, un policier, avait fait fausse route. L'homme, une sorte de Javert, se taisait, croyant inutile d'ajouter un mot à sa déposition. Cela laissait je ne sais quel trouble dans les esprits ; et le juré, gaillard décidé et rustique, voulait savoir si l'avocat parlait bien sur l'honneur et selon sa conviction. Moins embarrassé que le président, Me de Moro-Giafferi se leva.

— Un avocat, dit-il, n'est pas tenu de parler sous la foi du serment.

Ce souvenir me vint, comme j'écoutais, l'autre soir, au théâtre du Vaudeville, le second acte de l'**Avocat**, une pièce nouvelle de M. Brieux. Deux personnages y débattaient longuement un point que voici : oui ou non l'avocat peut il, doit-il parler contre sa conscience ? Peut-il, comme on dit au Palais, « plaider innocent » lorsqu'il croit à la culpabilité ? En un mot, peut-il mentir ? Si M. Brieux avait fait l'honneur de poser ces questions à un reporter, la réponse eût été catégorique : Un avocat peut et

doit mentir. Sans mensonges, les neuf dixièmes des plaidoyers — et sans doute des plus éloquents — n'eussent jamais été prononcés. Le barreau compte peu d'imbéciles. Cependant l'on voit, chaque jour, dans toutes les chambres, des hommes couverts d'épitoges et protégés par des bâtonniers, tenir tête aux évidences, aux certitudes, aux vérités premières. J'ai entendu, dans ma province, un avocat dire aux jurés que son client, un abominable arsouille, sept fois condamné, spécialiste de l'attaque nocturne, lequel répondait de la mort d'un curé aplati à coups de bouteille, était, en vérité, la meilleure pâte d'homme qui fût dans tout le département. J'ai entendu cela. Emile Zavie et André Salmon me sont témoins que l'on en entend bien d'autres sous les voûtes du Palais. Sans doute, M. Brieux ne l'ignore t-il point. Mais s'il s'en était avisé, il n'eût pas écrit sa pièce, et, de certains points de vue, c'eût été dommage. Ce qui, toutefois, m'a paru exorbitant, c'est qu'il fit défendre la thèse du sacerdoce, qu'il fit proclamer le culte de « la vérité dans le prétoire » par un vieux magistrat, le père de l'avocat. A quoi ce juge pensait-il donc, durant les audiences ? Son paisible sommeil n'avait-il donc jamais été troublé par le fracas de quelque tonitruante imposture ? On eût, à la rigueur, admis que l'avocat, cherchant à s'en faire accroire, ait soutenu lui-même le paradoxe. Mais un ancien président, non ! Que l'honorable M. du Bousquet de Florian m'interdise à jamais d'écrire, si je me trompe.

J'ai dit que la pièce de M. Brieux vaut par ailleurs. C'est principalement par le conflit passionnel. Il s'agit d'une femme du monde qui tua par amour de celui qui, précisément, devait la défendre aux assises. Et lui l'aimait. La révélation de leur commune tendresse vient après le procès. Cependant ils se séparent, accablés, pour toujours. On a critiqué ce dénouement ; on a donné de bonnes raisons pour le trouver inhumain. Ces bonnes raisons ne m'ont point convaincu. On trouve d'analogues sentiments, dans le *Curé de village*, d'où M. Trarieux tira sa pièce : *La Brebis Perdue* et Véronique Graslin ressemble par plus d'un trait à Mme du Coudray. Quoi qu'il en soit, la pièce de M. Brieux m'a paru digne de cet auteur, qui honore son état. Il est, avec M. de Curel, l'un des rares dramaturges académiques qui, durant sa carrière, ne tint jamais boutique de gaudrioles et de balivernes. Le succès de sa comédie décidera peut-être un directeur à

repreadre les *Hannetons*, une pièce trop oubliée, et qui reste, dans les souvenirs de ma génération, comme un ouvrage de qualité.

§

M. Fagus me lit avec une attention qui me flatte et m'inquiète. A la moindre bévue, il m'arrive de lui une lettre prompte comme un coup de fusil. C'est dire que je vis dans un feu de peloton. Toutefois, M. Fagus, qui n'est pas moins bon que savant et adroit, panse de bon cœur les blessures qu'il fait. Je me l'imagine, d'après sa correspondance, comme un chasseur qui ferait partie de la Société protectrice des animaux... Mais voici la dernière **lettre de M. Fagus** :

Confrère,

Je crois que les *Ressources de Qainola* pourraient bien apparaître fantasques, saugrenues, outre que d'une trame un peu bien décousue. Mais que pensez-vous de *Mercadet*, sous condition, s'entend, que Mercadet fût habité par quelque grand comédien ? Il y conviendrait des costumes de 1840, rigoureusement, afin que s'étalât la prophétie (souvenez-vous que Mercadet se déclare socialiste !)

Cette pièce me semble merveilleusement menée. On lui doit entre autres ce curieux mérite : depuis le *Pompée* de Corneille, c'est la seule pièce où le héros ne paraisse point, avez-vous remarqué ? Il s'est bien, depuis, produit l'*Arlésienne*, mais précisément cette créature fatalement belle n'en a que plus tort de ne pas s'exhiber (je ne parle que pour mémoire de la *Famille Benotton* de Sardou : c'est du vaudeville). Tandis que la force de l'absent de *Mercadet* réside justement dans ceci, qu'il est absent jusqu'à la fin, personne, même Mercadet, ne sait s'il existe réellement. Il me semble voir là un ressort dramatique de premier ordre.

Ceci concerne le souhait que je formulai (1) de voir le Théâtre Français, ou, de préférence, la compagnie du Vieux-Colombier reprendre les *Ressources de Quinola*, qui tomba le 19 mars 1842 à l'Odéon. On sait que Balzac — en cela comme en toutes choses grand précurseur — avait, à l'occasion de cet ouvrage, exigé que l'on supprimât les services à la critique. Il voulut « convoquer un vrai public et faire représenter la pièce devant une salle pleine de spectateurs payants ». A la suite de quoi il constata que la « nécessité des claqueurs reste à jamais démontrée », douze cents spectateurs « ayant été mécontents d'être élevés à la di-

(1) V. *Mercure* du 15 juin.

gnité de juges indépendants ». Sur cette pièce, M. Fagus professe l'avis des critiques de 1842, qui achetèrent, à la porte de l'Odéon le droit de siffler Balzac. La postérité donne raison à M. Fagus. Et le silence de MM. Fabre et Copeau aussi. Me voilà seul de mon avis. Je lui demeurerai fidèle néanmoins. Non que je sois de complexion particulièrement opiniâtre ni d'humeur à braver l'opinion générale. Loin de là. Mais plus je relis les *Ressources de Quinola*, plus je m'étonne d'un oubli qui, d'année en année, me semble plus injuste. Il en est de cet ouvrage comme d'un autre « four » : le *Guillery* d'Edmond About. Qu'y faire ? Il est trop certain que l'on me refusera le bénéfice de l'expérience, et je n'aurai, au surplus, pas le cœur de m'en fâcher. A tout prendre, mieux vaut jouer les jeunes. Cela revient à dire que j'eusse mieux fait de taire mes « inactuelles » préférences. M. Fagus et le public me pardonneront. J'écris pour mes contemporains, différent en cela de Balzac, qui écrivit pour nos petits-fils, et de M. de Flers, qui écrit pour nos grands-parents.

§

L'événement confirme ce que nous disions ici l'autre mois. Il y a dans l'air dramatique une inquiétude, quelque chose de prudent et d'incertain, qui est nouveau. La « saison » s'ouvre parcimonieusement. On joue des reprises, vieux ours solides au poste comme la *Dame aux Camélias* ou calembredaines de tout repos signées Mouezy-Eon. Deux pièces nouvelles en un mois. On dirait que les directeurs tâtent le terrain et se tâtent eux-mêmes avant de jouer la partie. Les journaux publient des *interviews* qui surprennent par leur modération. Nul n'ose plus parler « d'événement théâtral » ; il est seulement question d'ouvrages « remarquables » sur lesquels, à défaut de certitude, on fonde quelques espoirs. M. Gémier a fait imprimer des tracts. Nous savons ainsi qu'il continuera sur la rive gauche, son effort du boulevard de Strasbourg. Il reprendra les succès du théâtre Antoine. Il nous promet au surplus *Hamlet*, *Don Juan*, *la Tempête*, une adaptation du roman de France : *Les Dieux ont soif*, par M. Pierre Chaîne. Il faut retenir de ce papier une phrase : « J'apporterai tous mes soins à mériter cette confiance d'un public que j'estime parce que je le sens dédaigneux des snobismes et des sempiternelles histoires d'adultère. » Bravo. Retenons les noms de ceux que Gémier se propose de jouer cet hiver : Porto-Riche, Bouhélier, Lenormand,

Gustave Tery, Méré, Schlumberger, Turpin, L. Besnard, E. Morand, Al. Mortier, Guinon, Chaîne, Trarieux, A. Gleize, de Faramond, Vautel, Wisner.

M. Copeau se tait. MM. Lugné-Poe, Darzens et Gaston Baty vont sans doute proclamer leurs projets. Nous connaissons ceux de M. Charles Dullin, qui transporte l'*Atelier* au vieil et charmant théâtre de la place Dancourt. Cet homme porte les espoirs de quiconque aime le bon théâtre et l'effort hardi Je parlerai bientôt de ce Dullin, qui est, depuis Antoine, le *self made man* le plus étonnant de notre théâtre.

MÉMENTO : THÉATRE DES ARTS : *L'Eveil du faune*, comédie sociale en 4 actes de M. Edward Knoblock, tirée de l'anglais par Jacques Natanson (18 septembre). — THÉATRE DE L'ŒUVRE : *Le Lasso*, pièce en 3 actes de M. Batty Weber (19 septembre).

HENRI BÉRAUD.

HISTOIRE

G. Bloch : *L'Empire romain. Evolution et décadence*, Flammarion. — G. Colomb : *L'Enigme d'Alésia*, Armand Colin. — Mémento.

Ce serait une assez longue entreprise que de chercher à faire l'exposé de la méthode, ou des méthodes suivies, en France, en matière d'histoire romaine, depuis, par exemple, le livre de Michelet jusqu'à cet ouvage de M. G. Bloch sur **L'Empire Romain**. Nous manquons de Manuels d'historiographie, et je ne vois pas que nous ayons quelque chose qui puisse nous remplacer le répertoire du professeur zurichois Ed. Fueter. Malheureusement, M. Fueter, dans son ouvrage, s'occupe surtout des études romaines en Allemagne. On dirait qu'il ignore les travaux accomplis sur ce sujet en France. Le mouvement épigraphique a cependant pris en France une certaine valeur. Toutefois, nous n'avons pas encore, à cette heure, d'Histoire romaine originale, surtout en ce qui concerne l'Empire. L'ouvrage de Victor Duruy, tout semé d'ailleurs d'aperçus intéressants, n'en est pas une. Les travaux fragmentaires de l'école contemporaine (R. Cagnat, Bouché-Leclercq, etc.) ont, comme originalité, de l'importance; mais ce sont des fragments. Du reste, en ce qui concerne l'Empire romain, on ne connaît, en Allemagne non plus, aucun ouvrage pouvant faire date. Mommsen a écrit l'histoire de la République, et il s'est limité, pour l'Empire, à son admirable

travail, de caractère fragmentaire lui aussi, sur les Provinces de César à Dioclétien. Ce chapitre isolé est composé selon une méthode toute épigraphique. C'est la seule méthode originale. Les moyens ne manquaient pas en France, sous ce rapport. Avant l'Allemagne, nos grands érudits du XVIIe siècle ont su ce que c'était que d'utiliser, par exemple, les médailles. Je possède un Martial, celui de Vincent Colesson, où la numismatique est utilisée, d'une manière naïve, mais suggestive. Les pâles, insignifiantes éditions des classiques latins exécutées en France au XIXe siècle ont complètement négligé les travaux de nos anciens savants. Il y a des choses très précieuses dans les scolies de Colesson, que je viens de nommer. Les Allemands ne l'ont pas ignoré, et, dans leurs éditions savantes, ce sont nos vieux érudits qui maintes fois nous reviennent. Si nous avions de meilleures éditions françaises des classiques latins, nous aurions peut-être (car tout se tient) une meilleure histoire de l'Empire romain. Elle est à faire, chez nous, et mon chauvinisme ne peut m'empêcher de constater que c'est Mommsen, dans son histoire des Provinces, qui a montré la voie. En Italie, l'historien Guglielmo Ferrero avait commencé une histoire de l'Empire, quand la Guerre éclata. Traduite en français, cette œuvre, animée d'un esprit essentiellement latin, était un peu nôtre aussi. Puisse Guglielmo Ferrero, qui depuis a publié de brillantes esquisses sur ce sujet, achever le monument entrepris ! Il est à souhaiter qu'il fasse un large emploi du matériel épigraphique, si capable de procurer, dans l'étude des faits sociaux, une indépendance, une variété et un réalisme, que les textes ne permettent que rarement ; et il ne versera pas, comme l'ancienne école allemande, dans l'abus d'hypothèses incontrôlables. L'hypothèse est une propriété de l'esprit allemand ; l'esprit allemand connaît un mysticisme de l'érudition ; cette érudition, avec son influence dans le domaine empirique, peut procurer un sens très subtil de la vie historique. Mais, pour divers cas où la sagacité de l'historien allemand démêle la manière naturelle dont les choses ont pu se passer, il y a, disions-nous, trop d'hypothèses invérifiables, hors des conditions de toute vie possible, et où toute l'acuité du probabilisme échoue.

En France, M. G. Bloch pourrait nous dire à la suite de quels choix et de quelles décisions en fait de méthodes, de matériaux, de points de vue, il a rédigé ce livre, lumineux aperçu où les

éléments politiques et sociaux, principalement, apparaissent dans leurs combinaisons et leurs conflits, au cours d'une évolution. Mais, écrit pour une collection, — la « Bibliothèque de Philosophie Scientifique », dont l'esprit est très simplificateur, — son ouvrage se présente sans introduction ni notes. Page 131, je relève l'usage fait de l'inscription où l'on a déchiffré un fragment de la loi qui conféra à Vespasien l'ensemble des pouvoirs constituant la puissance impériale. On lit avec plaisir, dans ce même passage, un excellent commentaire de ce document, — notable indice de l'esprit scientifique qui anime le livre.

On connaît la conclusion à laquelle s'arrête Mommsen dans son *Histoire de la République romaine :* l'Aristocratie et le Sénat, incapables désormais de gouverner, devaient faire place au développement de l'institution césarienne. Mais l'Histoire des provinces ne peut offrir, à cet égard, que des vues fragmentaires. Quoi qu'il en soit, les rapports du Sénat avec les Empereurs sont une des questions dont il a été traité récemment. Cette question occupe, comme de juste, une place notable dans le livre de M. G. Bloch. Si l'on réfléchit que l'Empire ne pouvait être fondé à Rome qu'en se substituant à l'Aristocratie, on trouvera pleines d'importance et de sens les relations qui s'établirent entre celle-ci et celui-là. Avec le temps, à partir des Flaviens, la lutte des deux principes perdit l'âpreté qu'elle avait eue sous les successeurs immédiats de César. Le Sénat, complètement renouvelé, cessa d'être mû de vieilles haines aristocratiques (même sous le terrible Domitien) : mais ses prétentions se soutinrent d'autre manière et pour d'autres motifs ; et l'on croit voir que son rôle tendait à grandir en devenant plus largement politique. La « liberté » qu'apportèrent les Antonins ne signifie pas autre chose que l'accord des Empereurs et du Sénat. Mais après eux, c'est-à-dire à partir du IIIe siècle et jusqu'à Dioclétien qui inaugura la monarchie à l'orientale, l'Empire fut trop agité de secousses affreuses, pour que la valeur de l'élément sénatorial dans la constitution de l'Etat romain puisse rester clairement appréciable. Il n'y a plus guère, entre l' « Imperium » et le Sénat, principe constitutionnel (ou rudiment d'un tel principe), qu'un duel violent et hasardeux. D'ailleurs les Antonins eux-mêmes s'étaient contentés, à l'égard du Sénat, d'un bienveillant empirisme, et n'avaient point songé à créer des organismes pouvant

faire en réalité du Sénat, — ce qu'il ne cessa d'être virtuellement, — une institution vraiment capable de coopérer au bien général de l'Empire. Par exemple, l'Empire eût pu devenir une fédération (1) ayant dans le Sénat son principe coordonnateur. Un Empereur, isolé comme un dieu et en même temps dépendant des caprices de la soldatesque, ne pouvait remplir que difficilement ce rôle. Le Sénat eût eu, sous les auspices du prince, cette mission. Cela supposait un affermissement du pouvoir impérial lui-même: on y eût pourvu en précisant les règles de la succession, en réformant le Prétoire, etc.

L'histoire du Sénat donne de la sorte un assez bon fil conducteur dans le développement et la transformation des conditions politiques de l'Empire romain. Ajoutez-y l'histoire de l'Ordre équestre, et surtout l'histoire militaire. A ces conditions générales, M. G. Bloch a rattaché la tradition, réduite aux détails indispensables, de l'histoire intérieure et de l'histoire extérieure. Le tableau des Institutions de l'Empire (extension du droit de cité, assimilation de l'Italie aux provinces, assemblées provinciales, régime municipal, etc.) est donné en fin de volume. Il en est de même pour le tableau des conditions administratives, économiques, fiscales et sociales du Bas-Empire. Cela forme une ordonnance un peu brisée, semble-t-il. Mais l'on objectera qu'il n'y avait guère moyen d'en user d'autre manière avec ces éléments plus ou moins statiques, dans un ouvrage où l'auteur s'est surtout « proposé de décrire une évolution ». Cette évolution est clairement montrée, et c'est l'essentiel. Il suffit que le tableau des institutions, qu'on n'a d'ailleurs point visé à refaire, soit rapidement montré, comme à l'issue.

M. G. Colomb, qui sans doute est l'homme de France possédant le mieux le texte des commentaires de César, a tâché d'éclaircir l'**Enigme d'Alésia**. On sait que l'identification d'Alésia avec Alise-Sainte-Reine en Auxois est celle traditionnellement admise. Dans sa grande « Histoire de la Gaule », Camille Jullian s'y range. Cette identification est « aussi certaine », dit-il, « que celle de Lutetia avec Paris » (Histoire de la Gaule, tome III, page 502, note 7, où il résume l'état de la question). M. Colomb s'est, au contraire, décidé pour Alaise en Franche-Comté. C'est la thèse de

(1) Remarquer que les mots de « fédération » et d' « empire », dans notre révolution française, apparaissent presque simultanément.

Delacroix (créateur de la controverse), de Quicherat, de Desjardins (M. Jullian nous apprend qu'il « s'est rétracté »), de Castan, etc. Nous ne nous chargerons pas de décider. Du moins la conformité, découverte ou complétée par M. Colomb, de la topographie d'Alaise avec les indications du texte de César, nous a valu le plus pittoresque et le plus attachant récit du fameux siège et des batailles suprêmes entre les Gaulois de Vercingétorix et les Romains de César.

Mémento. — D'une brochure de Kara Schemsi : *Les Turcs et le Panhellénisme*, rappelons ce passage devenu d'une saisissante actualité : « Victor Gérard lui-même, qui a toujours pris le parti de la Croix, en quelque main qu'elle fût, contre le Croissant, ne peut s'empêcher d'avouer que, « si les cinq Alliés veulent être fidèles à leurs principes et par là même sauvegarder à jamais leurs intérêts vitaux, ils doivent comprendre que tout partage pur et simple de l'Empire Ottoman et tout asservissement des provinces musulmanes à une domination chrétienne n'est, pour l'avenir, qu'une prolongation de querelles anciennes et des misères présentes. »

Revue historique (juillet-août 1922). Gustave Fagniez, de l'Institut. La politique de Vergennes et la diplomatie de Breteuil, 1774-1787 (*suite et fin*). (Voir *Mercure de France* du 1er octobre). La fin de cette étude importante met en lumière les services rendus à la paix de l'Europe par la diplomatie française dans l'affaire de la succession de Bavière, qui faillit allumer une guerre européenne. Sans se brouiller avec l'Autriche, la politique de Vergennes et la diplomatie de Breteuil parvinrent à réduire ses prétentions et à mettre tout le monde d'accord, — la vieillesse devenue pacifique du Grand Frédéric y aidant d'ailleurs.) G. Zeller. Deux mémoires inédits du Grand Condé sur l'Alsace. (Envoyés à Louis XIV, à la suite d'un voyage d'inspection des places d'Alsace et de Lorraine, 1673. Ils contiennent non seulement de curieux détails techniques, mais des informations politiques sur l'Alsace : « Je ne puis m'empêcher de dire que l'aucthorité du Roy va se perdant absolument dans l'Alsace. Les dix villes impériales bien loin d'estre soumises au Roy, comme elles le debvroient être par la protection que le Roy a sur elles par le traité de Munster, sont presque ennemies, etc...) Bulletin historique. Histoire de Grande-Bretagne (1re partie), par Ch. Bémont. Comptes rendus critiques. Notes bibliographiques. Recueils périodiques et sociétés savantes. Chronique. Index bibliographique.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

H. Bergson : *Durée et simultanéité, à propos de la théorie d'Einstein*, Alcan. — Daniel Berthelot : *La Physique et la Métaphysique des théories d'Einstein*, : broch., Payot.

On a généralement appris avec quelque surprise que M. Bergson, dont l'œuvre s'est jusqu'ici développée avec une si élégante et si parfaite méthode et de qui l'on attendait maintenant, avec le second volume promis de ses études détachées, l'exposé de ses vues morales et sociales, consacrait un ouvrage à l'étude de la relativité. Pourtant M. Bergson a été singulièrement bien inspiré en publiant son petit livre **Durée et Simultanéité à propos des théories d'Einstein**. Il a rendu aux philosophes et sans doute aux savants eux-mêmes un précieux service en projetant la lumière, comme lui seul le pouvait faire, sur la portée générale d'une théorie déconcertante et il a du même coup réussi une œuvre originale et forte, où, sans rien perdre de ses dons prestigieux d'écrivain, il a montré, autant qu'un profane en peut juger, l'aisance et la compétence d'un mathématicien, capable non seulement de suivre les physiciens sur leur propre terrain, mais d'employer pour son compte et au besoin contre eux leur méthode et leur langue. A la réflexion, on comprend bien vite comment il a été très logiquement amené à entreprendre la tâche qu'il a si heureusement remplie, avec autant de bon sens que de profondeur, autant de précision que d'esprit.

La pièce maîtresse de la philosophie de M. Bergson, de l'aveu de ses adversaires comme de ses disciples, c'est son idée du temps ou plus exactement de la durée : c'est sur l'analyse de cette idée que reposent ses trois principaux ouvrages; c'est par elle, en somme, qu'il explique la liberté, les rapports de la matière et de l'esprit, la nature et la vie. Pour lui, la durée est la réalité la plus profonde que nous puissions saisir, le véritable absolu, et elle s'oppose irréductiblement à l'espace où tout est extérieur et relatif. Or la conséquence la plus saisissante de la théorie d'Einstein, c'est qu'il introduit la relativité au sein du temps lui-même, le traite comme une quatrième dimension de l'espace, l'accélère, le ralentit, le disloque, en fait comme l'enjeu changeant de ses calculs subtils ; et, renchérissant sur le maître, presque tous ses interprètes s'ingénient à l'envi en paradoxes extraordinaires, qui ont valu à la doc-

trine son étonnant succès mondain : le cours du temps perd toute fixité, toute unité; il dépend pour chacun de la vitesse du mobile qui l'emporte dans l'espace; simultanéité peut devenir succession, succession simultanéité; la durée peut théoriquement s'arrêter, l'avenir devenir le passé. Il est donc naturel que M. Bergson ait songé à se défendre, en examinant l'exacte portée de la théorie des physiciens et la valeur de leurs paradoxes. Mais M. Bergson est trop profond philosophe pour avoir restreint son travail à un effort de justification personnelle et de polémique. Il a aussitôt aperçu dans les théories d'Einstein une occasion incomparable d'éprouver, de creuser et de compléter sa propre conception de la durée. Il s'est bien gardé du ridicule de combattre avec des arguments philosophiques la physique nouvelle : il l'accepte, en tant que physique, avec la sympathie et l'admiration que justifient ses brillants débuts. Mais, réclamant pour la philosophie le droit d'en interpréter la signification générale, par conséquent d'examiner dans quelle mesure elle nous autorise ou nous oblige à modifier notre idée du monde ou de l'esprit humain, il a fait à la relativité sa part, sa grande part cependant, et démontré la persistante solidité de nos idées communes et de ses idées personnelles sur le temps.

Suivre ici M. Bergson dans le détail prodigieusement ingénieux et divers de sa subtile et vigoureuse argumentation, il n'y faut pas songer. On ne peut qu'assurer le lecteur qui a le goût de ces questions difficiles ou le courage d'un effort malgré tout indispensable, qu'il verra s'expliquer ou se dissiper comme par magie les difficultés dont on a fait tant de bruit et les principes de la physique nouvelle s'accorder avec le sens commun et la raison. Il trouvera que la réalité, qui s'impose dans la perception au physicien comme à tout homme, oblige à tenir pour irréversible et inébranlable le cours du temps, qui pour essence a la succession et où nul artifice ne saurait changer l'avenir en passé ni la simultanéité vraiment vécue en succession. Il comprendra que pourtant les imaginations des relativistes sont bien loin d'être vaines : non seulement légitimes, du point de vue du physicien qui calcule des rapports, en cherche les formules et travaille à les étendre et à les généraliser, elles ont même leur vérité, mais la vérité d'apparences nécessaires qu'il convient d'expliquer et d'utiliser tout en se gardant d'en être dupes ; tels un mirage ou, mieux

encore, un effet de perspective : le ralentissement du temps avec l'accroissement de la vitesse d'un mobile n'est pas moins vrai, mais n'est pas plus *réel*, que le rapetissement d'un objet avec l'éloignement dans l'espace. Bien plus, la théorie de la relativité, par son postulat essentiel et son esprit même, qui admet la possibilité de changer toujours les points de vue d'où l'on considère les choses, se trouve en somme confirmer la croyance commune en un temps unique et universel. Einstein apparaît à M. Bergson comme un continuateur de Descartes qui, partant du réel et revenant au réel, lequel exige et impose la durée, réussit à expliquer « comment la transmission de la lumière se comporte vis-à-vis de la translation des corps » et à réduire en rapports intelligibles et géométriques des notions demeurées jusqu'ici opaques ou mystérieuses. — La théorie de la relativité est donc bien loin de sortir diminuée de ce livre, qui la dépouille seulement de troublantes et dangereuses équivoques, et qui montre combien peut être féconde la réflexion critique du philosophe appliquée à la science.

La brochure de M. Daniel Berthelot, **la Physique et la Métaphysique des théories d'Einstein**, est surtout un exposé spirituel et amusant des paradoxes provoqués par la nouvelle doctrine, mais elle ne tient à aucun degré la double promesse de son titre.

GEORGES BEAULAVON.

SCIENCE SOCIALE

J. E. A. B. : *La Crise*, Stock. — E. Maurette : *Les grands marchés des matières premières*, A. Colin. — Pierre Ablin: *La Vraie figure de la France*, Editions de la Sirène. — Erik Sjœstedt : *Le Secret de la sagesse française*, Editions des Lettres françaises, place Boulnois.

La collection des *Documents du temps* où a déjà paru la traduction du livre fameux de Keynes : *A revision of the treaty* vient de s'enrichir d'un ouvrage anonyme, **La Crise**, de conclusion hélas analogue, mais de discussion sérieuse.

La crise actuelle vient, comme bien on pense, de la guerre qui a consommé près de mille milliards de richesses (pour nous seuls Français 190 milliards) et de l'après-guerre qui, si l'on fait entrer en ligne de compte les résultats du bolchevisme russe, coûtera peut-être davantage en matériel et en vies humaines.

Cet après-guerre a été plus onéreux pour nous que pour nos alliés; la dette anglaise n'a augmenté depuis l'armistice que de 300 millions de livres, et l'américaine a décru légèrement, alors que la nôtre a augmenté de 90 milliards de francs, tant à cause des nécessités de notre ravitaillement, notamment en charbon (que les Anglais nous ont fait payer très cher),que de nos dépenses de restauration (que les Allemands ne nous remboursent pas). A cette grande cause de la crise, les dépenses énormes, est venue s'en adjoindre une autre, la restriction de la capacité d'achats, résultant de l'appauvrissement de tous, qui est apparue brusquement après le *boom* de 1920. De là la gêne qui sévit dans le monde entier. L'Allemagne jusqu'ici semblait faire exception, puisqu'elle travaillait, exportait, et s'enrichissait plus qu'avant guerre, mais elle va entrer, elle entre déjà dans l'ère des difficultés, qui sera certainement plus dure pour elle que pour nous.

Si elle souffre, ce ne sera d'ailleurs que justice, car c'est de propos délibéré qu'elle s'est jetée dans l'abîme des mauvaises finances ; elle a fait fonctionner la planche aux assignats uniquement pour ne pas nous payer et a porté sa circulation fiduciaire de 15 milliards de marks à 230 pour maintenir chez elle la vie à bon marché et les salaires bas qui lui permettent de battre la concurrence étrangère ; ses magnats industriels qui s'en sont enrichis font croire à leurs compatriotes que c'est la France qui est cause de la dégringolade du mark, mais ceux-ci n'auraient qu'à constater le chiffre très faible des versements réels de l'Allemagne, 8 milliards et demi de marks-or, pour se rendre compte qu'il n'en est rien.

Pour le reste du monde, la crise est en voie de détente, mais l'équilibre définitif ne sera obtenu qu'au prix de souffrances inévitables, réductions de salaires ouvriers, sans quoi la cherté de vie ne peut baisser, et faillites patronales, car la restriction des dépenses entraîne celle des recettes. Mais peu à peu l'ajustement des prix se fera. La compensation des dettes interalliées et la constitution d'un fonds de réparation, reconstitution que propose l'auteur et que comporte le plan Poincaré, que Lloyd George a assez désobligeamment refusé d'examiner, mais qu'il va être bien forcé maintenant d'étudier, sont les conditions très acceptables pour tous, même pour les Allemands, de cette réorganisation du monde économique. Tous autres remèdes charlatanesques sont à

fuir, inflation, dévaluation, étatisation ; nous ne sortirons de la crise que par le travail et l'économie, par l'assainissement de nos finances, le bouclement de notre budget, l'amortissement de notre dette extérieure, le remboursement des avances de la Banque de France, etc. Ce sera long, armons-nous de courage !

Pour cette réorganisation économique du monde, il est indispensable de connaître **les grands marchés des matières premières**, et ici le livre de M. F. Maurette sera du plus précieux secours. Houille, blé, laine, coton, soie, caoutchouc, fer et pétrole, sur tous ces produits, qui ne sont pas d'ailleurs les seuls, mais qui sont bien les principaux facteurs de notre industrie, on trouvera en moins de 200 pages les renseignements techniques indispensables. De leur étude comparée on peut d'ailleurs extraire quelques idées d'ensemble. L'une, c'est que, depuis un demi-siècle, ces marchés se sont multipliés et différenciés. L'autre, c'est que l'Angleterre, qui, il y a cinquante ans, dominait de haut le monde économique, ayant chez elle à peu près tous les marchés, n'est plus que *una inter pares*. Hampton road et Duisburg pour le charbon, Roubaix et Hambourg pour la laine, Le Havre et Anvers pour le coton, Lyon et Milan pour la soie, New-York pour le caoutchouc, etc., contrebalancent Londres, Liverpool, Cardiff, etc. La constatation n'est pour déplaire à personne, sauf aux Anglais.

Mais, dira-t-on, il y a sur terre autre chose que des matières premières et des crises économiques, il y a des hommes et des femmes et des enfants, qui sont plus intéressants encore ! Sans doute, et c'est pour cela que des livres comme celui de M. Pierre Albin, **La vraie figure de la France**, ont droit à une attention toute spéciale. Cette figure de Douce France a été si obscurcie ou si déformée ! L'auteur a raison ici de demander que tous les plans de reconstruction qu'on perpètre si volontiers soient basés sur la connaissance de nos réalités, et sur ceci d'abord, qu'une nation est une société d'êtres en chair et en nerfs et non une addition de chiffres.

Si la France est bien telle que l'a vue l'auteur, nous ne pouvons, nous tous Français, qu'en être flattés : un beau pays où l'on goûte mieux que partout ailleurs la douceur de vivre, « une maison heureusement distribuée d'atmosphère tiède et modérée, occupée par des habitants gais et équilibrés, capables de comprendre même ce qui leur est étranger » ; une capitale qui, avec tous ses

défauts, reste un lieu de délices pour tous ceux qui savent l'apprécier et dont beaucoup d'étrangers ne peuvent plus s'éloigner une fois qu'ils l'ont connue, tout cela forme un ensemble dont nous avons le droit de tirer quelque satisfaction.

Sans armature sociale et presque sans morale officielle, la société française, fait remarquer M. Pierre Albin, est pourtant équilibrée et unifiée dans le cadre léger, mais pourtant solide, d'une vieille tradition d'ordre et de liberté. Ce sont ces qualités profondes qui permettent à notre monde politique de pallier ses défauts propres; l'auteur, qui connaît bien les milieux parlementaires, est assez sévère pour eux, il leur reproche de ne pas avoir fait aboutir quelques réformes indispensables tendant à moraliser le commerce et à faire prédominer l'intérêt général sur les égoïsmes particuliers, mais néanmoins sa conclusion s'empreint d'une indulgence souriante et bien française : « Ce qui est étonnant, ce n'est pas que l'organisme parlementaire fonctionne si mal, c'est qu'il ne fonctionne pas plus mal... »

Mais M. Pierre Albin est Français, et, de ce fait, suspect peut-être d'indulgence. C'est l'opinion d'un étranger qu'il nous faudrait ici, et justement voilà celle d'un Suédois, M. Erik Sjœstedt, qui, dans un livre d'une forme littéraire parfaite, **Le Secret de la sagesse française**, nous apporte son jugement sur nos compatriotes.

Ce livre se lit avec délices, et depuis *la France d'aujourd'hui* de l'Américain Barett Wendel, dont nous apprenions dernièrement la mort, je n'avais, en vérité, rien lu d'aussi sympathiquement compréhensif.

Car, quand nous nous décernons tel ou tels éloges, celui de la sociabilité par exemple ou de l'agréabilité, nous pouvons nous demander si nous ne nous montons pas un peu le coup : « Mes petits sont mignons, — Beaux, jolis et gentils sur tous leurs compagnons. » L'avis des étrangers sera autrement désintéressé. Or, par bonheur, cet avis, au moins celui de M. Sjœstedt, comme auparavant celui de Barret-Wendel, nous est favorable. Ces messieurs ne tarissent pas d'éloges sur notre bonne humeur, notre tact, notre discrétion, notre politesse, toutes nos vertus sociales, au point que nous aurions presque envie, demi émus, demi confus, de protester un peu. Quoi ! nous serions si courtois que cela ! mais dans le métro, dans la rue nous ne faisons qu'assister à des bous-

culades grossières, à des échanges de gros mots et, dans la vie courante, nous nous heurtons chaque jour à des manques d'égards ou de prévenances à scandaliser des Chinois et des Japonais !

L'éloge que M. Erik Sjœstedt fait de la femme française nous touchera surtout. Oui, il semble bien qu'elle a des qualités que n'ont pas les autres femmes, les Américaines notamment, qui doivent être si exécrables par leur égoïsme insatiable, ou les Scandinaves par leur féminisme agressif (ah ! que M. Sjœstedt a raison de dire que nous ne pouvons pas souffrir la Norah de *Maison de poupée !*) Nos femmes galantes elles-mêmes ont du tact et de la tenue. Quant à nos femmes des classes hautes et moyennes, elles sont tout autres que notre roman et notre théâtre le feraient croire (le mal que nous ont fait nos gens de lettres est énorme). Enfin nos femmes du peuple sont vraiment étonnantes de qualités profondes ou délicates; je sais bien que la langue et l'accent y sont pour quelque chose ; l'étranger qui n'a entendu parler français chez lui que dans la très haute société se demande, en arrivant en France, si la paysanne ou l'ouvrière qu'il entend s'exprimer si parfaitement dans la langue aristocratique n'est pas une marquise tombée dans la misère. Nous-mêmes, Français, du midi, habitués à un vilain accent et à une familiarité vulgaire, nous éprouvons une impression analogue en arrivant dans le nord où la prononciation est si pure et le timbre si exquis. Mais, malgré tout, il faut reconnaître que la Française, depuis la grande dame jusqu'à la midinette, donne très bonne opinion de la France...

Ce que M. Sjœstedt nous reproche, sans parler de notre faible natalité, qui est, en effet « l'ombre sur le mur », c'est un esprit trop timoré, un peu étroit, ennemi du risque et de l'entreprise, un manque d'organisation et de discipline, une insouciance des affaires publiques contrastant avec notre prévoyance dans les affaires privées, enfin une faiblesse excessive pour l'éloquence et pour la flagornerie politicienne. Et tout cela peut être fondé, mais n'est heureusement pas grave. Si, d'autre part, le Français a les qualités aimables ou sérieuses, pour ne pas dire merveilleuses, que lui reconnaît notre auteur, sa part est enviable. Nous n'avons qu'à en tirer d'abord quelque fierté, et puis, noblesse oblige, quelque souci de nous rendre de plus en plus dignes de ces éloges.

Jamais nous ne serons assez bienveillants et accueillants, ni nos femmes assez douces et bonnes ; d'autant que mon avis intime, si j'ose le donner, est que nous aurions encore beaucoup de progrès à faire dans toutes ces directions !

HENRI MAZEL.

QUESTIONS COLONIALES

Notre politique en Afrique du Nord. — Mémento.

M. R. Le Gac, dans un article de la *Dépêche coloniale* (1), s'est attaché à montrer quel mal on risquerait de faire à nos possessions coloniales en écoutant les critiques formulées par certains communistes contre notre politique indigène, dans toutes nos colonies en général et, en particulier, en Tunisie. « Comme l'a dit très justement M. Morinaud, constate M. Le Gac, les doctrines prêchées par les journaux communistes visent à évincer la France de l'Afrique du Nord comme de toutes ses colonies, sous prétexte que les conquêtes coloniales sont immorales. Ces excitations à la révolte sont infiniment dangereuses, car elles s'adressent à des gens dont l'esprit critique n'est certes pas la qualité dominante et qui sont bien incapables de voir où on veut les mener » Et M. Le Gac ajoute, en parlant de certains arrivistes indigènes : « En fait, si on leur laissait la liberté d'agir, nous observerions quelque chose de très analogue à ce qui se passe en Chine. Ils se rempliraient les poches et se disputeraient entre eux ; au bout d'un an, une colonie qui leur serait livrée n'aurait plus ni chemins de fer, ni télégraphes ; les budgets seraient décapités. Il ne faudrait pas dix ans pour que les routes elles-mêmes disparussent et que les édifices publics tombassent en ruines. Quant aux écoles et aux hôpitaux, il n'en serait même plus question. La piraterie et le brigandage réapparaîtraient rapidement. Les affaires péricliteraient et la misère ne tarderait pas à régner comme en Chine, où, tous les ans, une partie de la population meurt de faim. »

J'étais sous l'impression de cette prédiction aussi lamentable que vraisemblable, lorsque j'eus l'occasion de m'entretenir avec un vieux colonial revenu récemment du Maroc. « Vous êtes toujours optimiste, me dit-il d'un ton grognon, et bien convaincu que

(1) 31 juillet 1922.

tout est pour le mieux dans la meilleure des méthodes coloniales?
Parlons peu, parlons bien : ne trouvez-vous pas les récents événements de Tunisie symptomatiques ? Que pensez-vous de cette capitulation devant les revendications nationales ou, plutôt, nationalistes de nos protégés ? Je vous pose cette question, poursuivit-il, parce que je sais que la question des rapports des protecteurs et des protégés vous intéresse passionnément... » — J'acquiesçai d'un geste. — « Elle vous intéresse et elle le mérite, car elle touche de très près à l'esprit et à l'âme de l'homme. C'est le grand problème humain colonial, celui qui prime tous les autres, vous le savez. Je n'ignore pas vos hésitations de ces dernières années. Longtemps vous avez professé, comme il se doit en bonne doctrine théorique, que la solution qui consiste à traiter nos sujets indigènes comme nos compatriotes de la métropole était inadmissible et, tout en formulant certaines réserves que j'ai appréciées en leur temps, cette condamnation de l'assimilation prononcée, vous en êtes venu, après une adhésion trop absolue peut-être à la « domination », à la conception commode de l'association... » — « C'est exact... », fis-je. — « Entre temps, vous vous êtes demandé de bonne foi, car vous êtes de bonne foi... » — Je m'inclinai. — « ... Vous vous êtes demandé si, en réalité, toutes ces idées, toutes ces préférences purement théoriques ne représentaient pas le plus souvent de vaines formes, variations fragiles, caprices soumis à des modes ainsi que nos habits, alors qu'au fond ce qui importait seul, c'était *le caractère* des hommes chargés du gouvernement. Bien ! sur ce point, nous sommes d'accord. Mais savez-vous ce qui se passe, en ce moment, au Maroc ? Personne, en France, non plus au Parlement que dans la presse, ne semble s'en douter. Moi qui le sais, je vais vous le dire, pensant que vous voudrez bien le répéter à vos lecteurs... » — « Allez ! Je vous écoute... » — « Voici ! Au Maroc, nous nous trouvons en présence d'une véritable marqueterie politique de tribus représentant deux éléments très dissemblables et nettement séparés par la géographie et par l'histoire. D'une part, dans la plaine, des tribus de civilisation musulmane en pleine décadence constituant le Maroc arabisé par la conquête musulmane (le *Bled Maghzen*) avec un sultan, chef religieux et politique. Notons, en passant, que l'apport de sang arabe est assez faible au Maroc, qui est, par ailleurs, le pays de l'Afrique du Nord le moins

sérieusement colonisé. Rappelons-nous, avec M. Léon Homo (1), que les Romains, malgré les moyens uniques dont ils disposaient, malgré la puissance merveilleuse d'assimilation dont ils ont fourni tant de preuves en Gaule, en Espagne, en Afrique même, n'ont jamais pu le pacifier d'une manière durable. D'autre part, dans la montagne, des tribus indépendantes berbères, de civilisation primitive, irréductibles et farouches (*Bled Siba*), unies seulement par leur haine traditionnelle du Maghzen de la côte. Quand nous avons commencé de nous installer au Maroc, les Berbères, sains, vigoureux et prolifiques, refoulaient lentement vers la mer les descendants dégénérés et, d'ailleurs, très mélangés, des conquérants arabes avec leur Maghzen vermoulu. Ceci explique la facilité relative de notre conquête en Bled Maghzen, pays en décadence, pris entre deux feux et que nous trouvâmes naturellement disposé à devenir notre allié.

A deux Marocs aussi dissemblables il semblerait donc qu'eussent dû correspondre deux systèmes de domination appropriés et distincts, en un mot, un dualisme politique nous permettant de mener à bien notre œuvre de colonisation. Or, il paraît bien que, de plus en plus, la politique actuellement suivie vise à l'unification politique et s'efforce d'englober dans un seul Etat indigène les deux Marocs identifiés tout à l'heure, deux pays en guerre perpétuelle et dissemblables par tout ce qui sépare et divise le plus profondément les groupements humains, soit la race, la langue, les mœurs, l'histoire, etc.

En vue de réaliser cette unification, et par un autre paradoxe, cette politique soumet les Berbères qui, à notre arrivée, étaient en train de reconquérir leur pays, au Sultan des Arabes, au chef des tribus qui fléchissaient sous leurs coups. Le fait est d'autant plus grave que l'élément arabe musulman est peu assimilable, tandis que l'élément berbère, jeune de sève, apparenté aux Méditerranéens d'Europe, païen ou mulsuman de nom seulement, semble plus que l'arabisé capable de progrès et susceptible de fidélité. Le processus de cette unification politique est le suivant : on exalte la prétendue autorité religieuse du Sultan sur les dissidents berbères qui n'en ont cure et on les assujettit ensuite politiquement au dit Sultan par la force de nos armes. Exemples : un dahir du Sultan nomme le gouverneur berbère des Zaïanes

(1) *Expériences africaines*, Paris, Vibert, 1914.

soumis ; les chefs Beni-Ouaraïn, vaincus également par nos armes, font leur soumission au Grand-Vizir... Ainsi, la France républicaine apporte aux Berbères non pas la liberté définitive, pour laquelle les meilleurs d'entre eux moururent, mais l'assujettissement politique à leur ennemi traditionnel, qu'ils avaient maîtrisé avant qu'il fût régénéré par nous. Résultats pour notre pays : prestige amoindri, car nous apparaissons comme les « fourriers du Maghzen » ; perte plus grande de vies humaines, dépense annuelle de plusieurs centaines de millions, sans parler du ressentiment du Berbère, humilié et plein de rancune; en un mot, une conquête morale à rebours! Sans doute laisse-t-on, en principe, aux tribus berbères vaincues leurs institutions et leurs coutumes locales; mais celles-ci, par la suite, sont vite attaquées malgré nous, sinon entamées, du fait de l'islamisation progressive du pays, conséquence fatale de son « arabisation » politique. Cette unification théorique du Maroc sous l'autorité du Sultan se manifeste encore dans le Maroc du Sud, où nous venons d'installer, à côté du Glaoui, le fils du Sultan, afin de maintenir dans l'orbite de l'Empire ce « Sud Berbère » demeuré très particulariste et qui ignore, en fait, Moulay-Yousef. D'ailleurs, de Marrakech, ville berbère, nous avons fait, depuis le début, un vrai pôle d'arabisation politique autour duquel gravitent les grands caïds créés par nous. En un mot, cette politique nous conduit, au pas accéléré, à la constitution d'un Empire indigène marocain, unifié et islamisé, sous la haute autorité du Sultan avec le Résident général français comme maire du Palais.

On peut se poser la question suivante : le point d'aboutissement du système ne sera-t-il pas la formation prématurée, dans les cadres de l'Etat marocain, d'une *nation indigène*, mûre, en apparence, tout au moins, pour le régime du mandat de la Société des Nations; nation indigène qui supportera de plus en plus impatiemment la large implantation de colons français si nécessaire à la sécurité de notre domination... Je sais, les tenants actuels de cette politique affirment qu'ils préviendront tout nationalisme, toute velléité de brusque sécession, en donnant au Maroc tous ses cadres, même militaires (Saint-Cyr marocain). Mais, en agissant ainsi, ne tendent-ils point à faire du Maroc une Egypte occidentale, celle-là entièrement islamisée avant peu, — et cela, aux flancs de notre Algérie si française? Ce faisant, ils n'auront

d'ailleurs point les excuses des Anglais, qui, en débarquant dans leur royaume du Nil, y trouvèrent non pas une marqueterie politique, mais une Egypte unifiée déjà, avec un gouvernement indigène national constitué, derrière lequel devait inévitablement se former, à bref délai, une nation égyptienne désireuse de s'émanciper. En agissant ainsi, encore, ne manquent-ils point à profiter de l'expérience réalisée en Algérie, dans cette Algérie où si, malgré nos fautes dans le passé, l'idée nationale n'a pas pris de sérieuses racines, c'est que l'élément indigène y est resté divisé en un chaos de tribus. Notre seul tort, même, est d'y avoir très souvent désorganisé la tribu elle-même et d'y avoir également tiré un trop faible parti de l'administration indigène. Enfin, malgré la fraîcheur de la conquête, c'est un fait que le Marocain de la côte a perdu le respect de l'Européen depuis que celui-ci s'est effacé devant lui. En Algérie, au contraire, depuis la guerre, la bourgeoisie indigène, Kabyle surtout, recherche comme un honneur pour ses filles des maris français. C'est un signe certain de désislamisation et aussi de restauration de notre prestige du fait de la victoire de 1918... »

Mon interlocuteur respira profondément et conclut en ces termes : — « En somme, à l'heure actuelle, deux conceptions s'opposent en Afrique du Nord : la conception marocaine, d'abord imitée de la tunisienne, — fâcheux précédent, — et qui tend à la formation d'un nationalisme musulman autour d'un Khalife local fabriqué de toutes pièces par nous, et, ensuite, la conception algérienne qui tend vers la francisation politique du pays. D'un côté, l'Algérie, terre française, de l'autre, la Tunisie et le Maroc, pays étrangers !... D'un côté, — sans forcer les termes de la comparaison, — l'assimilation tant abominée autrefois, et de l'autre, en apparence, association ou protectorat, mais, en réalité, l'acheminement vers l'émancipation, la révolte et la constitution d'un état indigène indépendant dans lequel nos nationaux verront rapidement leurs intérêts assez vite respectés comme ils le furent au pays des Soviets ! Vous le voyez, Monsieur, — et je vous remercie de m'avoir écouté si patiemment, — vous le voyez, la question qui se pose est grave. Il s'agit de choisir entre deux routes : la bonne et la mauvaise. La bonne, c'est la vieille voie traditionnelle, celle de l'autorité réfléchie et bienfaisante qui nous a permis de coloniser les Antilles, la Réunion, par exemple,

et de faire progressivement de leurs habitants des citoyens français, des hommes qui parlent français et pensent français.

Puis, il y a celle que je considère, moi, vieux colonial, comme mauvaise : c'est la voie nouvelle, celle des surenchères, qui tend à émanciper prématurément nos sujets en leur donnant des institutions électives, et à les constituer, selon la jolie expression du ministre Albert Sarraut, en « caricatures de démocratie ». Dernièrement, j'ai été très frappé par la communication faite à l'Académie des Sciences morales et politiques (1) par M. Pham Quynh, directeur de la revue en langue annamite le *Nam-Phung* (le vent du Sud) et secrétaire général de « l'Association pour la formation intellectuelle et morale des Annamites » de Hanoï. M. Pham-Quynh a donné à cette communication le caractère d'une consultation sur la solution des multiples problèmes que soulève l'éducation de ses compatriotes. Faut-il donner à ces derniers une éducation entièrement française au risque de leur faire perdre leur personnalité nationale, de les « désannamitiser » en quelque sorte, ou bien faut-il, au contraire, leur donner un enseignement entièrement annamite conforme à leurs traditions ? M. Pham-Quynh m'a paru partisan de la seconde solution. Je le comprends : il veut rester Annamite, moi je préférerais la première, car je souhaiterais qu'il devînt Français !

Oui, au geste que vous esquissez, je devine votre objection : les choses ne sont point si simples, si tranchées dans la réalité. Il y a des nuances, des transitions. C'est vrai, mais moi, vieux broussard simpliste, je ne m'occupe que de *la tendance*. Celle-ci, en l'espèce, est tout pour moi et je pense qu'à cette heure, pour un pays comme la France qui a de hautes responsabilités coloniales, le problème doit se résumer ainsi : « Domination ou abdication... »

Sur ce dilemme impérieux, mon interlocuteur s'arrêta. Il était à bout de souffle, moi-même j'étais à bout de réceptivité auditive. J'ai fait ce qu'il désirait : la question qui le préoccupe et le trouble est posée.

Mémento. — *L'Afrique du Nord et sa littérature*, une brochure éditée sous les auspices de la Société des Ecrivains de l'Afrique du Nord, publication de propagande comprenant une série d'articles sur le mouvement littéraire nord africain.

— De M. Lamine-Gueye, une thèse intéressante sur la *Situation po-*

(1) Séance du 22 juillet 1922.

litique des Sénégalais originaires des communes de plein exercice, mais dont les conclusions prêteraient fort à discussion.

— Enfin, dans la collection des « Publications africaines », *La Forêt de la Côte d'Ivoire et son exploitation* par M Jean Meniaud. M. Antonetti, l'actif gouverneur de la Côte d'Ivoire, a terminé la préface qu'il a consacrée à ce luxueux ouvrage par quelques chiffres montrant l'importance qu'a pour la France l'exploitation de ses forêts coloniales : « La France consommait avant la guerre 12.000.000 de mètres cubes de bois, dont 4 millions de mètres cubes provenaient de l'étranger. La dévastation de ses forêts au cours de la guerre a réduit leur production à 6 millions de mètres cubes, alors que la nécessité de réparer les ruines a augmenté nos besoins. L'écart entre ceux-ci et notre production représente donc environ 8 millions de mètres cubes. Au prix actuel des bois, c'est un tribut annuel de 4 à 5 milliards que nous avons à payer à l'étranger. L'exploitation de nos forêts coloniales peut nous en libérer.

CARL SIGER.

HAGIOGRAPHIE ET MYSTIQUE

Mère Marie de Jésus, fondatrice et prieure du Carmel de Paray-le-Monial, 1 vol., au Carmel de Paray-le-Monial. — Mémento.

Au chapitre XIV de l'Evangile selon saint Jean Jésus dit à ses disciples : *Je suis la vigne, vous êtes les sarments. Celui qui demeure en moi et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruits, car, sans moi, vous ne pouvez rien faire.*

Vivre d'une vie aussi étroitement unie à Jésus que les sarments le sont à la vigne, c'est l'exemple que donnent les communautés contemplatives et, entre autres, les Carmélites. Suivant la règle austère de la réforme de sainte Térèse, rigoureusement cloîtrées, couchant sur la dure, multipliant les jeûnes et les mortifications de la chair, pratiquant l'oraison perpétuelle, ces moniales réalisent un modèle d'ascétisme de l'ordre le plus élevé. Sur ce *chemin de la perfection* que traça leur sublime patronne, elles sont des guides et des porte-flambeaux. Car, à l'image de leur Maître bien-aimé, elles vouent leur sacrifice de tous les jours et de toutes les nuits au salut des pécheurs qui, par ignorance, aveuglément, emprise démoniaque ou lâcheté complaisante à l'égard de leurs vices, ne cessent de remettre en croix le Rédempteur. *Elles souffrent à leur place*, elles compensent leurs égarements et elles affirment ainsi cette grande loi de substitution qui constitue l'un des éléments fondamentaux de la Mystique. Sans elles, sans le

courant assainissant de grâces qu'elles attirent du ciel sur la terre, le monde, déjà fort moisi, tomberait en pourriture. Elles sont, comme on l'a dit, avec gratitude, des « paratonnerres spirituels ».

Mais le monde ne comprend guère leur abnégation. Ou il les tient pour des insenséesque possède une morne fureur de destruction sur elles-mêmes. Ou, plus bassement encore, il les considère comme des fanatiques qui, à l'instigation de prêtres rusés, accumulent des capitaux — perdus pour les « affaires ».

Cela, au chapitre XV du même Evangile, Jésus le leur avait prédit : *Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait à lui. Mais parce que vous n'êtes pas du monde et que je vous ai séparés du monde, c'est pour cela que le monde vous hait.*

Le Carmel de la Sainte-Trinité, à Paray-le-Monial, vient de publier le récit de la vie de sa fondatrice. Ce fut une de ces grandes âmes, de ces victimes volontaires, heureuses de se crucifier pour le rachat des Madeleines, des Bons Larrons et aussi des Pharisiens dont abonde la société dite « bien-pensante ».

Ce livre, **Mère Marie de Jésus**, donnera certainement à ceux qui le liront, avec des yeux non prévenus, la sensation d'une lumière paisible, d'un rayonnement d'étoile dans les ténèbres méphitiques de ce cloaque où nous sommes condamnés à patauger parmi des bourbiers pleins de phynance dissoute, de fange et de sang : le xx[e] siècle.

La Carmélite dont il est parlé ici naquit à Dijon en 1853 d'une famille chrétienne, qui, depuis le xvii[e] siècle, avait fourni plusieurs moniales à des congrégations diverses. Orpheline de bonne heure, possédant une fortune assez considérable, elle aurait été fort adulée dans le monde et aurait pu faire ce qu'on est convenu d'appeler « un brillant mariage ». Mais elle ne se sentait nullement tentée de conquérir un rang « distingué » dans les salons de haute bourgeoisie où son ascendance et son argent lui donnaient le droit d'entrée. Elle avait reçu, dès l'âge de sept ans, la grâce de la vocation religieuse. L'attrait ne fit que s'accroître durant qu'elle menait une vie toute vouée aux œuvres pieuses et à l'oraison. Toutefois, elle hésitait entre le service des pauvres dans les hôpitaux et la contemplation. Peu à peu, ce dernier penchant l'emporta et elle eut l'intuition nette que Notre-

Seigneur l'appelait au Carmel. Son entourage fit de l'opposition ; on lui objectait surtout sa santé assez fragile à cette époque. La jeune fille en éprouva quelque incertitude. Elle résolut de consulter un Jésuite renommé pour sa clairvoyance et son esprit judicieux. Le Père lui fit les représentations qui s'imposaient :

« Savez-vous bien, lui dit-il, ce que c'est que cette vie austère? Avez-vous pensé aux jeûnes, à la solitude, au coucher sur la dure? On a faim, on a froid, on a sommeil. Et ce ne serait rien encore si, dans la cellule vide et glacée, Notre-Seigneur ne faisait lui-même le désert. Mais avez-vous pensé aux sécheresses, aux dégoûts, aux tentations, aux obscurités, à toutes les peines du cœur et de l'esprit qui vont vous assaillir ? »

Devant cette effrayante énumération, la future Carmélite restait simple et calme. Quand le religieux eut fini : « — Eh bien, mon père, lui dit-elle, que faudra-t-il faire quand tout cela m'arrivera?...»

Aussitôt, le Père de quitter sa gravité sévère ; il ouvre tout grands les bras et, arrêtant sur la jeune fille un regard paternel, plein de sécurité et de sainte joie : « — C'est bien, mon enfant, dit-il, allez sans crainte: cela ne vous arrivera jamais! »

Dès lors, les difficultés s'aplanirent. Toute radieuse, la postulante entra au Carmel de Dijon en août 1872. Elle avait donc dix-neuf ans. La Prieure lui donna le nom de Sœur Marie de Jésus.

Les limites de cet article ne permettent pas d'exposer dans le détail les péripéties de son noviciat. On les trouvera décrites avec un grand charme d'expression dans plusieurs chapitres du livre. Elles sont analysées selon une telle science des opérations de la grâce dans une âme vouée à Dieu seul et une telle clarté que même des esprits curieux de la Mystique, mais peu instruits quant à ses profondeurs, en saisiront le sens surnaturel.

On mentionnera simplement qu'après une probation où se développèrent merveilleusement les vertus monastiques dont Marie de Jésus possédait les germes à son entrée au couvent, elle fit profession le 4 mai 1874. Elle fut d'abord occupée à l'entretien du vestiaire dit *office des tuniques* et désignée en même temps comme *seconde portière* au tour de l'intérieur. En 1881, on l'attacha, comme adjointe, à la Maîtresse des Novices. En 1889, elle fut nommée sous-prieure à l'élection et elle le resta jusqu'à

l'époque où la volonté divine la choisit pour fonder le Carmel de Paray-le-Monial.

Rien de plus attachant que le récit de cette fondation qui s'accomplit à travers mille obstacles et dans une extrême pauvreté. La Mère Marie de Jésus possédait à la fois une grande confiance en Dieu, la certitude, corroborée par des preuves intimes, que Jésus désirait le nouveau monastère et un esprit pratique qui lui faisait trouver des solutions ingénieuses aux questions les plus embrouillées.

C'est, du reste, une règle constante que les grands mystiques possèdent, plus que personne, le sentiment exact des réalités d'ordre matériel. M. Tancrède de Visan l'a noté d'une façon parfaite dans cette revue même, lorsqu'il y écrivait: « Seuls les ignorants de la plus vraie des sciences, la science catholique, soupçonnent le mysticisme d'être un système philosophique pour névrosés. C'est en effet la plus folle des erreurs de penser que la contemplation de Dieu constitue une monstrueuse annihilation de l'intelligence et l'abolition de toute activité spirituelle Tous les grands mystiques furent de parfaits organisateurs et des fondateurs d'ordres inégalés. Les règles monastiques créées par eux donnent les plus beaux monuments de sagesse et de discipline humaines que nous connaissions. Dieu étant la réalité absolue, il reste que la vision en Dieu est la plus réelle, la plus *positive*, la plus adéquatement *vraie* de toutes les visions. »

Mère Marie de Jésus, désormais et jusqu'à sa mort, Prieure du Carmel de Paray, manifesta donc, dans toute leur ampleur, ces deux qualités, un jugement d'une admirable rectitude pour les choses de la terre, une compréhension merveilleuse des splendeurs fécondes de la vie contemplative. A ce dernier point de vue, il y a dans son histoire trois chapitres où ses filles ont recueilli ses enseignements et dont la lecture fournira d'incomparables thèmes à quiconque aime et cultive la vie intérieure. Quelques citations d'oraison, malheureusement trop brèves, feront saisir la beauté de sa doctrine. Par exemple :

Je méditerais bien longtemps sur l'humilité, j'avoue que cela ne me rendrait pas humble ; tel est mon peu de vertu. Mais si je vois mon Seigneur naître sur la paille, mourir sur la croix, se cacher pendant trente années dans l'obscurité d'une vie d'ouvrier, alors je comprends, j'ai faim et soif de lui être semblable et c'est lui que j'embrasse avec

amour à travers toutes les soumissions, tous les abaissements et toutes les croix. Je n'ai pas envie d'être humiliée, je n'ai pas envie d'être pauvre, je n'ai pas envie d'être obéissante, j'ai envie d'être Lui!

et encore :

Il ne faut pas souffrir de souffrir. Il faut apprendre à souffrir hors de soi... Il ne faut pas demeurer en nous-mêmes avec notre souffrance; les heures difficiles ou douloureuses, il faut les vivre hors de nous avec le Crucifié.

Notons aussi de superbes développements sur la solitude et le silence. Ceci par exemple :

Le silence est la loi même et l'habitude de Dieu dans sa vie intime, profonde, éternelle. De toute éternité, il existe une vie intense, qui va du Père au Fils et à l'Esprit Saint et cette vie se passe dans un silence absolu. Si Dieu sort de Lui — par bonté — dans l'acte créateur, il conserve cette habitude vitale. Quelle sobriété de parole : *que la lumière soit... Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance...* La vie même qu'Il communique à la nature organisée, c'est une vie silencieuse : la sève monte, l'arbre bourgeonne et fructifie dans le silence...

Et enfin :

Le silence, c'est de l'amour, c'est une précaution pour l'amour. C'est le secours que nous donnons à Dieu pour qu'il puisse nous combler comme il le veut... Il faut goûter, savoir par expérience la plénitude de vie qu'apporte le silence. Jusqu'à ce que nous soyons fondus à jamais dans l'amour et la vision, tout notre mouvement d'âme est là : faire le silence pour chercher à connaître Dieu, à aimer Dieu.

Lorsqu'on lit, avec le recueillement nécessaire, cette vie de Mère Marie de Jésus, on saisit, dans toute sa beauté, la signification profonde de ce mot de sainte Hildegarde : *L'âme est une symphonie.*

Oui, ce fut bien une symphonie en Dieu que l'âme de cette grande Carmélite. Si l'on écoute, d'une oreille attentive, la céleste harmonie qui en émane, on se sentira vivifié, illuminé, plus fort et plus libéré des misères d'ici-bas pour servir joyeusement Dieu et sa sainte Eglise.

Mémento. — *Sainte Catherine de Sienne*, essai de critique des sources ; I. Sources hagiographiques, par Robert Fawtier. 1 vol. chez de Boccard. — Travail d'érudition fort complet et fort bien fait qui fournira de précieuses indications aux admirateurs de la grande sainte.

Histoire du Christ, par Giovanni Papini ; traduction française de Paul-Henri Michel ; 1 vol., chez Payot. — Ce beau livre fera l'objet d'une prochaine chronique.

Jésus dans l'Evangile, par Monseigneur Landrieux, évêque de Dijon ; 1 vol., librairie Notre Dame-du-Roc, à Marseille. — Commentaire excellent de la vie de Jésus sur la terre. Le Rédempteur y est suivi, pas à pas, d'après le texte de l'Evangile. A noter le dernier chapitre où le miracle de la vitalité de l'Eglise, à travers les siècles, malgré les persécutions et ses propres fautes, est démontrée avec une admirable éloquence : « Vingt siècles ont passé, et l'œuvre que Jésus a fondée, l'Eglise catholique, est encore debout. Et pourtant, elle était si chétive et si menue qu'elle tenait dans une barque de pêcheurs sur le lac de Galilée, si peu consistante que, le jour même de la Passion, elle semblait déjà évanouie, comme si l'on avait soufflé dessus. Il apparaissait selon toute vraisemblance qu'elle ne lui survivrait pas. D'autant plus que, mal outillée pour se faire sa place ici-bas : ni argent, ni crédit, ni prestige, ni appui humain d'aucune sorte ; plus mal armée encore pour se défendre, il était certain qu'avec sa doctrine qui heurtait de front toutes les idées reçues, toutes les philosophies en vogue, toutes les conceptions politiques et sociales du paganisme ; avec sa morale austère surtout : pénitence, humilité, chasteté, renoncement, elle ne pouvait faire quatre pas ni dire deux mots sans ameuter contre elle le mépris et les colères d'un monde pourri d'orgueil, d'égoïsme et de volupté. Et cela n'a pas manqué... »

Toute la conclusion est de ce style pressant et serré. Livre précieux pour le raffermissement des indécis et des tièdes.

La Vie spirituelle, ascétique et mystique. — Numéro de juin : Dom C. Marmion : *L'Humilité*. — Jean de Castel : *de l'Union à Dieu*.

Bulletin des écrivains catholiques, direction Charles Grolleau, mensuel. — *Une mystique du XVII*[e] *siècle*, par Henri Brémond.

ROBERT ABRY.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

C. Saint-Saens : *Divagations sérieuses*, Flammarion. — Felix Remo : *Le Spiritisme humanitaire*, Edit. Durville. — Félix Cambert : *La Religion de l'avenir*, Ed. Joseph, 31, rue Vivienne. — Horus : *La Clef de l'Occultisme*, Librairie générale des Sciences occultes, 11, quai Saint-Michel. — F.Ch. Barlet : *Les génies planétaires*, Edit du Voile d'Isis. — Mémento.

Variations sur quelques motifs assez banals d'idéologie courante, « réduction pour piano du grand orchestre des philosophes », telles sont, de son propre aveu, ces **Divagations sérieuses** de Saint-Saens. C'est du psychisme « pour personnes pâles » et de

la métaphysique de *rocking-chair*. L'illustre compositeur renchérit en bougonnerie sur l'Ecclésiaste et accuse avec une ironie un tantinet quinteuse la vanité de tout effort humain. Vanité de l'effort spirituel : « L'homme et la pensée humaine comptent pour peu de chose dans la nature. » Vanité des formules admises : « Il n'y a ni esprit, ni matière, au sens qu'on attribue à ces mots. Il y a autre chose que nous ne connaissons pas et dont la connaissance seule pourrait nous conduire à celle de l'univers. » Vanité des doctrines confessionnelles : il s'applaudit d'être « un gourmet des sanctuaires », et de « n'appartenir à aucune religion pour pouvoir les goûter toutes ». « Vanité des morales et des textes sacrés : L'Evangile, pris au pied de la lettre, est une école d'anarchisme et d'immoralité, et « les vertus chrétiennes sont contre nature ». Vanité enfin de l'appel du mystère et des recherches occultes : « Il n'y a pas de surnaturel réductible au naturel, comme il y a des nébuleuses réductibles en étoiles... Spiritisme et ésotérisme sont deux branches de l'amphigourisme... »

L'illustre maestro se vante d'avoir le premier suggéré de confier le contrôle des médiums « non à des savants, qui ont été aisément leurs dupes, mais à des prestidigitateurs, qui les ont convaincus de supercherie ». Il y aurait fort à dire sur cette affirmation plus que contestable et sur les autres thèses de l'incomparable virtuose, s'il n'avait admis par avance l'inanité fondamentale de toute spéculation.

Aux négatives chagrines du grand compositeur opposons la ferveur dionysiaque de M. Félix Remo, évangéliste de la rédemption sociale et saint Jean de Pathmos du **Spiritisme humanitaire**. Le grand élan de fraternité qui jette actuellement les peuples les uns contre les autres date du spiritisme. Il n'est qu'à l'aurore de ses bienfaits. Amélioration de la condition des femmes, et en particulier des filles-mères, proclamation de l'égalité des sexes, découverte imminente du *psychoscope*, instrument de précision, révélateur des Esprits qui contrarient ou favorisent l'éclosion de nos destins, électricité « humanisée » en fluide vital, et d'où les savants tireront de prodigieux effets : telles sont, parmi d'autres, les conquêtes du « spiritualisme » de demain. Les méchants reviendront au bien, et les bons aspireront au mieux. Les meetings spirites remplaceront peu à peu les comices électoraux et les réunions de cabaret. Déjà, au Brésil, l'on met

aux mains des détenus les livres d'Allan Kardec, et une motion des forçats du bagne de Tarragone au Congrès spirite international de 1888 exalte les bienfaits humanitaires d'une doctrine qui les a, disent ces braves gens, réconciliés avec le devoir. M. Remo prévoit le temps où la guillotine, désœuvrée, sera remplacée par des lectures spirites. Espérons que cette réforme de l'armement judiciaire s'étendra aux mitrailleuses et aux gaz toxiques. « Le prolétariat, sur la terre » (car il y a aussi un prolétariat spirituel dans l'au delà) « est un camp de concentration où sont relégués ceux qui ont été des exploiteurs dans d'autres vies. » Que l'ouvrier prenne donc en patience un stage expiatoire qui lui vaudra de redevenir patron dans l'au delà... Je doute que les Frossard et les Monmousseau prennent en charge cet argument et que celui-ci trouve considération à la tribune de l'une ou l'autre C. G. T.

Quoi qu'il en soit, le spiritisme, — et de cela nul ne doute, — inculque à ses adeptes le sentiment de la justice répartitive et de l'honnêteté sociale. Créer des « associations de ravail » entre les Invisibles et nous ; aider à la libération spirituelle des morts en favorisant fluidiquement leur initiation, et offrir à notre tour aux morts l'occasion d'aider à notre perfectionnement : tel est le « devoir spirite ». Le salut du monde serait assuré si nous voulions recueillir seulement cette manne fluidique, ce « viatique des morts », qui erre à la dérive, inemployé... L'idée est belle. Et l'on doit savoir gré à M. Felix Remo d'avoir mis en valeur le modernisme absolu de la religion spirite, qui, bienfaisante à tous, et tenant compte humainement de toutes les aspirations de notre être, répugne à s'enfermer dans l'étroitesse des dogmes.

La religion de l'avenir, que nous prêche ingénument M Félix Cambert, n'est pas moins édifiante. Elle s'inspire ouvertement des doctrines de Jean Reynaud. Sa bible, c'est *Terre et Ciel*. Son évangile et son épitre, *Du vrai, du Beau, du Bien*, de Victor Cousin et *le Devoir*, de Jules Simon. M. Cambert, lui, du moins, ne saurait être, on le voit, suspect de modernisme. Le grand principe de la foi nouvelle, c'est la tolérance. Mais quelle religion n'est tolérante, au moins à ses débuts ? Le grand ennemi à combattre, c'est le matérialisme. Mais qui est matérialiste à notre époque ? Quelques idéalistes, peut-être...La *Religion de l'Avenir*, ni plus ni moins que les autres, aura ses dimanches et

ses fêtes : fête de Saint-Christophe, autrement dit de l'Humanité cherchant sa voie ; dimanches où l'on communiera pieusement sous les espèces, non seulement du pain et du vin, mais des olives et des cacahouettes. Et il y aura aussi des messes basses pour les unions libres. Cette religion candide fera certainement des prosélytes, — si toutefois M. Cambert autorise des lectures un peu moins anémiques que celle des œuvres de Victor Cousin ou de Jules Simon.

Montons d'un degré ou deux pour recevoir des mains anonymes, mais chaleureuses, d'Horus la **Clef de l'Occultisme**. L'auteur s'est assigné simplement pour tâche de rendre clairs certains points essentiels des doctrines occultes. L'humilité étant la vertu la plus prisée dans l'au delà, l'initié devra faire avant tout abnégation d'orgueil, orienter ses pensées et ses actes vers ces trois pôles lumineux : patience, modestie, altruisme, aimer la mort qui le délivre non moins que la vie qui l'éprouve, se préparer enfin à la venue d'un nouveau Messie, grand Instructeur de sagesse, pacificateur des grands troubles qui vont agiter le monde, en gésine depuis dix ans d'un nouvel ordre de choses.

Le regretté et profond occultiste F.-Ch. Barlet, l'un des maîtres incontestés de la science astrale moderne, mettait la dernière main, quand la mort le surprit, à un puissant ouvrage, coordination et, mieux encore, épanouissement de tout l'effort de sa vie, sur l'influence des **Génies Planétaires** et leur intervention constante dans la mêlée obscure des événements et des hommes et les jeux, en apparence inintelligibles, du destin. En attendant qu'ils veuillent livrer au public, inachevée ou non, l'œuvre capitale du savant, qui fut avec le P. Leray le grand rénovateur de l'astrologie positive, les héritiers de sa pensée ont eu la bonne inspiration de publier un abrégé de ce traité magistral, bien fait pour aviver la curiosité et redoubler l'impatience des chercheurs qui, plus nombreux de jour en jour, se passionnent pour cette sorte d'études. On ne saurait nier l'attrait profond d'une science qui, se réclamant hautement de ce titre, et invoquant par ailleurs les prérogatives de l'ancienneté, s'appuie sur les vieilles cosmogonies, à la base de toutes les religions, pour soutenir hardiment l'exacte vérité de leurs symboles, et prétend, par la logique inflexible de ses déductions, la sûreté de ses calculs, empruntés aux données de la physique céleste, aux lois les plus

récentes et les plus expressément vérifiées de la mécanique et des nombres, dépasser la simple évolution des astres, dans l'espace et dans le temps, pour atteindre les principes spirituels qui les animent et la substance éternelle, génératrice, à travers eux, de toute la vie universelle. On peut contester la fermeté d'appui, la valeur positive des symboles qui l'étayent ; on ne peut mettre en doute la beauté et l'élan d'une construction qui s'égale à celles d'un Spinoza et d'un Leibniz, et, comme elles, aboutit à une morale supérieure : morale d'activité stoïque et d'effort passionné, pour réaliser en soi le plan divin inscrit dans la figure des astres, dépositaires à travers les espaces célestes de l'énergie physique, psychique et spirituelle du Verbe créateur.

Mémento. — *Revue Métapsychique* (mars-avril). Un article de sir Oliver Lodge, soutenant, à l'encontre du Pr. Richet, le bien-fondé, sinon la réalité objective de l'Hypothèse spirite. Une étude critique approfondie du Dr Geley sur le compte-rendu, publié récemment, des expériences d'ectoplasmie poursuivies l'an passé devant la « Society for psychical research ». — (Mai-juin). Le Pr. Richet, analysant méthodiquement les expériences de cryptesthésie poursuivies à Varsovie par le Dr Geley, avec le concours de l'ingénieur Stéphan Ossowiecki, conclut à une hyperesthésie prodigieusement intense, se référant à des vibrations d'ordre inconnu. Un article du Pr. Raphaël Dubois sur la lumière vivante, et du Dr Geley sur « la lumière vivante métapsychique », une des phases essentielles de l'ectoplasmie. Un curieux fait de prévision, survenu dans sa vie privée, et rapporté par le Dr Osty. — (Juillet-août). Nouvelles expériences de lucidité auxquelles se prête, à Varsovie, l'ingénieur S. Ossowiecki. La lucidité, conclut le Dr Geley, n'est pas une simple curiosité métapsychique. Il semble bien qu'elle existe en puissance chez tous les êtres. Elle serait à la base des grandes découvertes intuitives, et apparait dès maintenant comme un des facteurs les plus importants du progrès humain.

Revue Spirite (mai). « Robert de Montesquiou spirite », par E.B. de Reyle. (Juin). Un message de feu Stead met en garde les spirites contre leur trop grande crédulité à admettre pour indiscutable « tout ce qui semble venir de derrière le voile ». — Un autre message, dans lequel lord Kitchener précise les circonstances de sa mort et nous fait prévoir que « nous aurons d'autres ennuis avec l'Allemagne ». — (Août) La Métapsychique et les savants (à propos des expériences de la Sorbonne). Critique des méthodes d'expérimentation et de contrôle mises en usage au cours de ces séances et qui ne pouvaient que compromettre à l'avance leurs résultats.

L'Hexagramme (Avril-Mai). Un vibrant article de Georges Simon-Savigny : « Ne tuez pas ! Les morts revivent », sur le respect de la vie humaine, l'erreur manifeste du suicide et la criminelle absurdité des guerres.

Vers l'Unité (Revue internationale de libre recherche spiritualiste, Genève) (Avril). Un très remarquable article du Dr Geley, où celui-ci résume les premiers enseignements de la philosophie métapsychiste. « La métapsychique autorise l'espoir grandiose de soumettre à la méthode expérimentale le mystère de la vie et de la destinée. » — Dans le même numéro, une intéressante étude de M. Paul Le Cour sur la nature probable de la substance ectoplasmique, et sa ressemblance frappante avec la lymphe, les globules blancs du sang et leur plasma. — (Juin-Juillet). Le problème de l'unité et son sens transcendant, par Louis le Leu.

La Vie morale (Juin) annonce son intention d'ouvrir une « Enquête générale sur l'occultisme ».

Psychic-Magazine (Avril). De curieuses observations expérimentales du Dr Bonnaymé sur l'objectivité des sensations subtactiles ou visuelles. — (Mai) Un intéressant article de Paul Flambart, suggérant la constitution d'une Société d'astrologie scientifique.

Le Voile d'Isis (Avril). L'art de diriger ses rêves, par Max Heindel. — (Mai) Une étude fort bien documentée du Dr Vergnes sur les amulettes. — (Juin). Un article de M. Genty sur la prédiction des tremblements de terre par l'astrologie météorologique. — Une étude de M. Jean Gaston Lafore sur le sens ésotérique de la fleur de lys.

La Rose-Croix (Juin-Juillet). Jésus, par M. Jollivet-Castelot (Août). La philosophie alchimique, par le même.

Le Sphinx (Mars-Avril). M. L. Gastin fait très justement observer, dans sa « Revue de l'actualité », que nombre de données scientifiquement admises ne sont que des emprunts faits à l'hermétisme, « ce parent pauvre », malmené depuis un demi-siècle, mais dont la science officielle ne dédaigne pas, le cas échéant, d'usurper les découvertes pour en tirer parti. (Exemple : l'appareil du Dr Moineau pour la prospection des courants souterrains, qui n'est qu'un perfectionnement de l'antique baguette des sourciers ; la graphologie, admise à tenir un rôle dans les grands procès, et le bertillonnage, issu de la divination des chiromanciens.)

Mazdaznan. (Revue internationale pour la propagation de l'esprit aryen). « Mazdaznan cherche à rendre l'homme meilleur, physiquement et mentalement... Il apporte à chacun le moyen et le pouvoir de se guérir, en nous éclairant sur la valeur médicinale des aliments, les principes et les lois diététiques et l'art vivifiant de la respiration. »

PAUL OLIVIER.

LES JOURNAUX

L'Enseignement de Remy de Gourmont (La République de l'Oise, 12 et 13 sept.). — *Un Aristocrate* (Le Gaulois, 2 septembre). — *Faut-il être gourmontien ?* Comoedia, 17 septembre.

Evoquant les fêtes de Coutances, où l'on inaugura, le 24 septembre, dans le Jardin Public, suspendu comme les jardins de Babylone, le buste de Remy de Gourmont, M. Marcel Coulon, — qui signe Marc Testis, en souvenir de ses remarquables *Témoignages*, — consacre à l'auteur de la *Physique de l'Amour* une longue et érudite étude en deux feuilletons successifs dans **La République de l'Oise** : l'*Enseignement de Remy de Gourmont*.

Dans la faune littéraire comme dans l'autre, il y a les très gros et les tout petits. Les uns sont cirons, les autres baleines. L'auteur de *Physique de l'Amour*, qui place l'homme non plus au-dessus, mais au milieu de la série animale, ne s'offusquerait pas de cette image. Elle signifie que certains tiennent en un seul livre, que d'autres exigent toute une bibliothèque. Il y a Pascal et Malherbe. Il y a Voltaire et Hugo. Gourmont est de la seconde catégorie et je ne vois qu'Hugo et Voltaire plus volumineux. Il les eût atteints, avec leur longévité.

Laissons Hugo et gardons Voltaire. C'est lui avec qui Gourmont présente le plus d'analogie. Leurs *encyclopédismes*, montés à un degré où ils n'ont pas de rivaux, se ressemblent. Tous deux joignent à l'esprit des lettres celui des sciences. La culture scientifique de Gourmont ne cède à la voltairienne que sur le terrain, important il est vrai, des mathématiques. Quant à la variété de leur production, elles s'équivalent, car si Gourmont est peu mathématicien, il se rattrape en tant que critique d'art, genre auquel (ou je m'abuse) l'autre Touche-à-tout n'a guère touché.

Plus que sa masse, et par-dessus sa variété, la *complexité* de Gourmont est étonnante. Poète, conteur, dramaturge, romancier, érudit, historien, critique, philosophe, philologue, naturaliste, il est tout cela, non pas comme Voltaire, séparément, mais ensemble. Au rebours de ce Maître Jacques, qu'est Voltaire, le savant et l'artiste, chez Gourmont, vous arrivent sous le même vêtement. Avec cette particularité qu'artiste ici veut dire *esthète* ; et que l'esthète, par définition, est un artiste tellement féru de l'Art que les choses de science lui sont à mépris et même à dégoût. Ajoutez que chez Gourmont le philosophe, qu'il s'agisse de littérature, est toujours de la partie.

Pas de dilettantisme. Il obéissait à la conception essentielle de son esprit qui est *moniste*.

... Tel de ses livres, *Lilith*, est aussi bien un poème, qu'un roman, qu'un drame ou un essai d'exégèse biblio-kabbaliste :

« Je pense qu'il ne faut jamais hésiter à faire entrer la science dans la littérature ou la littérature dans la science (a-t-il écrit) ; le temps des belles ignorances est passé ; on doit accueillir dans son cerveau tout ce qu'il peut contenir de notions et se souvenir que le domaine intellectuel est un paysage illimité et non une suite de petits jardinets clos des murs de la méfiance ou du dédain... »

Cette phrase, que je voudrais voir sur le socle de son buste, épigraphierait tous ses romans. Viennent-ils nous présenter des récits et des personnages ; ou nous enseigner que le monde est notre représentation, que « l'âme » est inséparable du corps, que l'amour est physiologie avant d'être psychologie, ou que la morale d'Epicure est supérieure à la chrétienne ?... Sont-ils des contes, ou des traités de philosophie ? Ils sont l'un et l'autre, ce qui ne les empêche pas d'être agréables, et faciles, une fois qu'on est au courant de leur mécanique, — exception faite pour *Sixtine*, dont la digestion exige un estomac d'autruche. Faciles, oui, quand on a compris que chez Gourmont le romancier cherche à illustrer, à vivifier les opinions du philosophe. Et comment expliquer leur insuccès relatif et que le plus abordable de tous : *Un Cœur Virginal*, où il s'agit d'établir que l'innocence a ses instincts, ses besoins, ses obéissances physiologiques et qu' « une jeune fille n'est pas seulement un jeune cœur, mais un jeune corps humain tout entier », arrive à peine à quatre éditions, en quinze ans, quand telle récente mercantile ordure, à sujet voisin, dépasse le 80e mille, en trois mois !...

M. Marcel Coulon continue son analyse : derrière les hommes, écrit-il, Remy de Gourmont ne voyait que leurs actes, et, n'étant inféodé à aucun parti, rien ne le retenait de passer d'un camp à un autre *chaque fois que la chose était nécessaire pour qu'il restât dans son propre camp*.

A ceux « qui ne connaissent que le côté droit où le côté gauche, cette façon d'occuper le milieu de la route semble paradoxale, en effet.

Le milieu de la route ! Ce mot est vraiment très heureux et mérite d'être répété et retenu.

Cela n'est pas du dilettantisme, observe M. Coulon, ce serait plutôt du fanatisme. Fanatique, il l'était, et, dans l'expression de sa foi, l'onction renanienne n'était pas le fait de ce descendant des antiques pirates scandinaves. Fanatique, mais d'une divinité ennemie jurée du fanatisme : *la Liberté*. Il la voulait dans l'art, comme dans la pensée, comme dans

la vie et, au début de sa carrière, durant sa crise d'esthético-symbolisme, il faisait trop peu de différence entre la liberté esthétique et la liberté philosophique d'une part, et, d'autre part, la liberté sociale. Anarchiste, il ne le fut jamais, même en esthétique, et il n'a jamais produit une page dépourvue de sens ou de syntaxe ni de réflexion; mais, un temps, il fut « libertaire ». Puis, il comprit que si l'artiste ou le penseur peuvent faire et penser tout ce qui leur plait sans nuire matériellement à personne, l'individualisme social pur présente de graves inconvénients que, si les arts poétiques et les dogmes métaphysiques ne sont pas indispensables, il faut des règles, et des lois à la Cité. Il a mis du relatif dans ses absolus ; et, sans se renier, restant individualiste par sentiment, il est parvenu... à la force du poignet, il est parvenu à des conceptions sur l'art, la religion, la politique, la société de jour en jour moins défavorables à l'ordre, à la discipline, à la solidarité, à la tradition même. Ce négateur de la joie de vivre autrement qu'en noircissant du papier ou lisant des livres est devenu, — ou redevenu, — un amant de la nature et de l'amour. Cet idéaliste transcendant, un positiviste entier.

Le théoricien radical des premiers *Epilogues* a apporté, dans sa façon de juger les faits individuels et sociaux, un opportunisme pratique. Le violent s'est fait tolérant et bienveillant. L'affamé de catholicité suraiguë, le clerc de moyen âge qui opère dans le *Latin Mystique*, a abouti au laïque quasi pur.

Je ne parle pas du patriote. Gourmont n'a jamais blasphémé la patrie, même dans le fameux article le *Joujou patriotisme* qui lui a valu, en 1891, sa révocation de la Bibliothèque Nationale. Eclairées par ce qu'il a écrit, non pas seulement au cours de la Guerre, mais dix et quinze ans avant, ces pages vous paraîtront plus subversives d'apparence que de réalité, ou, alors, vous ne savez pas lire entre les lignes...

Certes, ce n'est pas, qu'en 1903, le service obligatoire, la caserne et les grandes manœuvres lui semblassent, plus qu'en 1891, « le dernier mot de la civilisation ». Mais, disait-il, en 1903, à des antimilitaristes qui criaient : Guerre à la Guerre! avec la trique à la main: « s'il s'agit de convaincre l'humanité de l'inutilité des armées et des flottes de guerre, ce n'est pas à nous qu'il faut s'adresser, c'est à l'empereur allemand et à M. Chamberlain ».

Et il les traitait poliment d'« imbéciles » avec leur « idée de lion malade : se faire rogner les griffes et les crocs pour engager le tigre à en faire autant, et le taureau à raser ses cornes! »

En somme, dans le dit « joujou », je me charge de faire la démonstration quand on voudra, Gourmont traduisait à sa manière, qui était celle d'un esthète surexcité, le « Pensons-y toujours, n'en parlons jamais », de Gambetta, qu'il jugeait plus opportun que le « Quand même! » de Déroulède. Et il a pu faire ses excuses à Déroulède, le jour où le

Boche envahissait la Belgique... — «... C'était une erreur, et je m'aperçois que cette « Ligue indiscrète » n'a pas été sans influence sur le magnifique mouvement de patriotisme qui a fait se lever jusqu'aux socialistes et pacifistes français... »

De même, sa théorie de l'idéalisme esthétique, déplorable source d'anarchie, disent certains, se ramène volontiers, sous ses airs provocateurs, au : « Chacun son goût ! » précepte qui est en esthétique la sagesse même...

... « Un fameux anarchiste ! », lisais-je hier dans un organe dit conservateur à propos de la cérémonie de Coutances. — Non ! Traitez, si vous voulez, Anatole France d'anarchiste... Pas Gourmont. Il n'est pas plus anarchiste que l'était Voltaire, auquel il rendait ce noble hommage quelques semaines avant de mourir : — « Après avoir presque tout détesté de Voltaire, j'en aime aujourd'hui à peu près tout, car je me suis aperçu, en le lisant, tout simplement que cet homme, outre qu'il est un grand écrivain, est le type même du sage. Tout ce qu'il a loué mérite d'être loué et tout ce qu'il a bafoué mérite le mépris. » L'œuvre de Gourmont, le passif déduit, se solde par un actif considérable. Passée sa jeunesse folle, il n'a jamais démoli pour le plaisir de démolir. Il voyait, dans la Raison, non certes un outil parfait, mais le seul instrument capable d'atténuer les imperfections humaines ; et cet outil, nul n'a su mieux que lui le manier avec des mains plus délicates, plus équitables... Pas même Renan, ou, en tous cas, Renan avait la tâche plus facile. Renan restait assez volontiers dans Sirius. Gourmont plongeait dans la mêlée et il a fait pendant vingt ans, avec ses *Epilogues*, — qui sont, je crois, son chef-d'œuvre, — la chronique philosophique d'une époque qui donna au philosophe... du boulot — comme l'on dit... Quant à Voltaire (il est entendu que sans Voltaire et sans Renan, Gourmont n'existerait pas et que, s'il est allé plus loin qu'eux, c'est qu'ils lui ont façonné la route), quant à Voltaire il avait des fils à la patte : égoïsme, vanité, fortune... que Gourmont ne connaissait point. Vide d'ambition, ne possédant que sa plume, n'ayant dans sa solitude aucune école à diriger, aucune attitude à maintenir, Remy de Gourmont était dans les conditions les meilleures pour juger en franc philosophe, en *arbitre*...

Il est mort trop tôt.

Dans cet article même du **Gaulois**, noblement intitulé : *un Aristocrate*, où M. Marcel Coulon a cueilli ce terme « d'anarchiste », M. Lucien Corpechot, dont la pensée est nuancée et subtile, explique :

Mais l'auteur de *La Culture des Idées* dominait ses propres néga-

tions, s'élevait au-dessus de l'anarchie qu'il professait et dont il voyait la faiblesse. Entre la Vie et l'Utopie, c'est tout de même pour la Vie qu'il optait ! Et cette option le tirait de son nihilisme, le réconciliait avec la tradition, avec tout ce qu'il tenait de sa race de grands serviteurs du pays, les grands imprimeurs lyonnais. Comme il se souciait fort peu des contradictions, en toute occasion où l'avenir de son pays et de la civilisation lui paraissait en jeu, il se prononçait avec une fermeté extrême, et affichait un nationalisme aussi farouche qu'un Barrès ! « D'abord, déclarait-il, il faut tenir à la pureté de la fontaine où l'on boit ! »

Et voilà le secret de la supériorité de Remy de Gourmont sur tous ces sceptiques, ces anarchistes de littérature et de salon que nous avons vus briller sans laisser aucun éclat sur leurs traces ! Lui n'a jamais perdu cette « notion du centre », et c'est pourquoi ses égarements mêmes n'ont rien d'irrémédiable... C'est de ce « centre » qu'il jugeait toutes choses et d'où sa critique prenait son essor.

Dans son nationalisme, Gourmont était inébranlable. Je l'ai constaté, et pourtant je n'ose point parler de solidité à propos de sa pensée, tant elle était fluide et mouvante. Mais dans ses reflets, dans ses irisations, il était impossible de ne pas reconnaître les couleurs françaises ; et leur charme opérait.

La séduction que Gourmont exerça sur nous venait surtout de son style. Mais le style est dans une étroite dépendance de la sensibilité. « Nous écrivons, disait-il lui-même, comme nous sentons, comme nous pensons, avec notre corps tout entier. » Peu d'hommes dans notre siècle ont parlé comme lui la langue française ! Il était grammairien avant d'être philosophe. Il connaissait toutes les ressources de l'instrument qu'il maniait avec une inimitable dextérité. Il a la grâce, il a la souplesse, il a la force. Son langage est viril en même temps qu'harmonieux, clair et substantiel à la fois.

Il est de mode de faire peu de cas aujourd'hui de ce qu'on appelle l'écriture. Le style est important, si l'art est important, si la civilisation est importante. Pour Remy de Gourmont, la civilisation c'était l'essentiel : son atmosphère, l'ensemble des conditions sans lesquelles sa vie eût été désorientée. Il la défendit courageusement et quotidiennement contre les barbares. C'est son plus beau titre de gloire. Il faudra le rappeler devant son monument.

En un petit article de **Comœdia**, qu'elle intitule : *Faut-il être gourmontien* ? Mlle Jeanne Janin écrit, après avoir évoqué quelques grands noms, tels Montaigne, Vinci, le Prince de Ligne, Merejkowsky, qui furent des moralistes plutôt que des créateurs :

Remy de Gourmont, aussi, est un flambeau. Il se plaça très haut, de bonne heure, sur l'Intelligence française, aux débuts du *Mercure*

de France, qui fut un peu son œuvre, et demeura ensuite sur toute l'intelligence du monde moderne.

Mais le mot même de Gourmontien serait mal compris, je pense, si l'on y voyait une volonté d'Ecole.

Peut-être y a-t-il là un danger. Parce que Remy de Gourmont a écrit *La Physique de l'Amour* et affirmé quelque part que l'originalité d'un individu est dans sa physiologie, des jeunes gens, des fillettes à peine pubères, et qui se vantent avec un orgueil puéril de lire Remy de Gourmont, s'imaginent, en aspirant confusément à qui sait quelles formes inédites de l'amour, suivre l'auteur des *Pas sur le sable*. Ils mettent simplement leurs pieds dans l'empreinte périssable de ses chaussures, et ils n'ont pas su se faire, à son exemple, une manière personnelle de progresser dans la Vie de l'Intelligence, et à côté de la foule.

Aimer Remy de Gourmont c'est, selon ses mots mêmes rapportés par Octave Uzanne, « rechercher, découvrir, s'attribuer l'émotion qui est nécessaire et la morale qui convient à chacun de nous ». C'est « épouser sa vie » qui nous réalise le mieux. C'est, pour chacun, mener sa curiosité là où elle trouvera la joie. C'est trouver sa volupté dans le fonctionnement de la pensée lucide, dans l'exercice de l'ironie, dans la culture de la clairvoyance.

Etre Gourmontien, c'est savoir, en somme, que « l'Intelligence est une injustice », mais aussi qu'elle confère une aristocratie qui oblige.

Et c'est difficile et peu commun d'être Gourmontien.

R. DE BURY.

ART

Georgette Agutte (Mme Marcel Sembat) ; Marcel Sembat ; Léon Bonnat. — A propos de l'École des Beaux Arts.

La mort tragique de Mme Marcel Sembat interrompt une belle carrière d'artiste. Peintre, sculpteur, douée de grandes qualités de décorateur, Georgette Agutte, par un inlassable labeur, une volonté tenace, le goût et l'aptitude aux vastes ensembles imposait une manière hardie et savante. Si parfois les harmonies d'une nature morte ou d'une page ornementale saisissaient par l'apparente brusquerie de quelques contrastes, on se rendait bien vite compte de la nouveauté des jeux de couleur et de la vitalité de la recherche. Georgette Agutte avait travaillé sous la direction de Gustave Moreau, le grand visionnaire au métier sûr et prestigieusement varié qui peupla le monde légendaire de tant de visions neuves ou renouvelées. Pénétrer dans l'art de Gustave Moreau, c'était

entrer dans un décor des Hespérides aux plantations profondes, aux horizons vastes et diaprés, et si parfois un panneau n'offrait point toute la solidité qu'un bon classique eût désirée comme armature de ce rêve peint et nellé, tant d'autres aspects de ce songe se présentaient si fortement orchestrés qu'on oubliait volontiers les quelques défaillances au beau discours musical qui contait les pays de merveilles d'une langue si originale et si neuve. On sait que l'enseignement de Gustave Moreau était complètement dégagé de toute scolastique, et que l'artiste ne songeait nullement à se créer des imitateurs. Son souci était d'éveiller chez l'élève son originalité propre. Il y réussissait à merveille. Que, parmi les élèves de Moreau, les noms s'élèvent de Desvallières, de Rouault, de Piot, de Charles Guérin, de de Mathan, de Georgette Agutte, pour n'en citer que quelques-uns, c'est indiquer à quel point la diversité a foisonné autour de son enseignement et il n'est guère d'éloge plus complet et plus nettement mérité et qui prouve mieux sa vérité. Ce que retint Georgette Agutte de l'influence de Moreau ce fut le goût des harmonies subtiles et rares.

Elle débuta par quelques tableaux de belle ligne sombre: puis, touriste passionnée, elle chercha à donner en de rapides aquarelles la vie des beaux aspects du monde, des villes denses, des rivières tranquilles qui passent sous les balcons fleuris de glycines, les hêtres rouges du Tegernsée, dont elle savait dire l'éclat soudain et violent parmi la nature vert foncé qui les entoure, les petits lacs calmes au fond des montagnes bleuâtres, les accumulis de rochers des extrêmes pointes d'Europe, les grottes de Cornouailles, et aussi les glaciers des grandes montagnes. Elle fut, pendant plusieurs années, le peintre inlassable des hautes cimes alpestres et ne cessa jamais de cultiver ce système de notations primesautières où la hâte obligée de l'artiste à noter en traits brefs l'aspect éphémère qui la décida à traiter le sujet et le besoin de noter les grandes lignes dans l'essentiel, produisent un métier savoureux de force et de prestesse. Puis le jardin de Bonnières où vivaient les Sembat anima de nombreuses toiles, de ses larges allées, de son fouillis ordonné, de ses beaux arbres de Judée. De la terrasse de sa maison, un large horizon de Seine enclôt des îles, un passage ininterrompu de vapeurs légers, de chalands, de barques glisse sur des eaux calmes, parmi les verdures des fonds. L'évocation qu'en donna Georgette Agutte est puissante. Sa série de portraits

est remarquable par l'absolu dévouement de l'artiste à l'exactitude, portraits de femmes : Mme Malvy, Mlle Matisse, portraits d'hommes, celui de sir Frazer, du signataire de cet article, tous curieux, appuyés d'un dessin de primitif sous l'originalité de leurs harmonies. Depuis une douzaine d'années, elle utilisait comme substrats des plaques de fibro-ciment. Elle aimait cette matière pour les tons de fresque qu'elle lui donnait. Son dessin minutieux et rapide relevait de son art de sculpteur. Elle laisse quelques beaux bustes de jeunes filles ou de jeunes femmes, un grand nu, des bas-reliefs décoratifs et un buste de Jules Guesde, d'une belle puissance évocatoire. Quelques-unes de ces sculptures, avec certains portraits et les vastes ensembles décoratifs sur des danses ou sur des motifs floraux, notamment la série qu'elle exécuta en 1914 pour la salle à manger d'Henri Turot, ami de vieille date de Marcel Sembat, assurent sa belle réputation d'artiste laborieuse et intuitive, capable de vastes réalisations et de travaux difficiles.

Marcel Sembat a peu écrit sur l'art : une préface à un catalogue d'un salon d'automne, des articles sur des amis d'art et de vie comme Henri Matisse et Marquet. Le peu que l'absorption par la politique lui a permis de donner fait regretter qu'il n'ait pas consacré à la critique d'art plus de loisir. Il a été, à plus d'une reprise, l'ambassadeur des artistes auprès des pouvoirs publics, dont il a parfois réussi à vaincre la nonchalance. Ce sera reprendre sa tâche que de tenter de donner à l'art neuf, dans Paris, un palais consacré uniquement à des expositions, à la floraison de l'art et non à son passé, un palais d'où les peintres et les sculpteurs ne soient pas sans cesse délogés au profit de l'hippisme et de l'automobilisme. Il est mort sans avoir pu assurer aux artistes l'hospitalité qui leur ouvrira largement la cité future à la construction de laquelle son activité sociale collaborait.

§

La mort de Bonnat a donné lieu à des manifestations de sympathie pour l'homme et pour le peintre. Il n'y a pas de réserves à objecter à tout ce qu'on a dit sur le caractère et la générosité de l'homme. L'artiste a offert assez de qualités moyennes pour trouver grâce devant les critiques informés plus que divinateurs comme Castagnary; Théophile Gautier lui fut indulgent, en même temps que les administrations se rencontraient avec nombre de grands personnages pour le classer au premier rang des portraitistes. C'est

une réflexion qui s'impose toujours à propos des plus consciencieux et des plus habiles des académiques, d'un Laurens comme d'un Heim, que, si nombre de leurs tableaux sont ennuyeux d'ordonnance et sans intérêt d'exécution, ce qui est dû le plus souvent à leur esthétique, cela ne les a pas empêchés de créer parfois de bons portraits, bien vivants et de solide métier. Ce qu'un Laurens ou un Heim ont fait par échappées, Bonnat en constitua sa méthode et la série de ses portraits d'hommes considérables, si importante qu'elle en devint historique, assure sa survie et fait oublier les grandes machines et les tableaux de genre qui fondèrent sa réputation et seraient impuissants à la maintenir.

Les contemporains de sa jeunesse aimèrent en lui, parmi les tenants de l'art académique, au moment où l'impressionnisme naissait, un réaliste assez vigoureux, puisant à la source espagnole et donnant parfois le caractère du modèle. Les fonds monotones et sombres (on a dit qu'il peignait les gens à l'orée d'un tunnel) rabattaient tout l'intérêt sur la physionomie.

S'ensuit-il que son Renan ou son Thiers soient particulièrement évocateurs? Comparez ces portraits, et même le meilleur, celui de Mme Pasca, bien campé et robuste, si un peu lourd, aux quelques portraits de Monet, à l'*Antonin Proust* de Manet, aux portraits de Degas, au *Goncourt* et au *Clemenceau* de Raffaëlli, et vous pourrez mesurer la distance qu'il y a entre ces vrais portraits de maîtres et les bons travaux, non sans lourdeur, d'un Bonnat comme d'un Lembach.

Art bourgeois, par son honnêteté, mais aussi par son manque de souplesse et d'élan. Ces qualités moyennes font que si Bonnat est un aigle auprès de Bouguereau, Gérôme ou Jules Lefebvre, il peut se placer un peu au-dessous de Jean-Paul Laurens, il n'aura néanmoins pas la place parmi les beaux peintres de son temps, les impressionnistes ou Puvis ou Whistler ou Fantin.

Il était directeur de l'Ecole des Beaux-Arts, de cette école dont depuis si longtemps les adeptes et les défenseurs proclament qu'on y enseigne rien du tout, pas même les rudiments, depuis que l'influence des grands dessinateurs d'Institut s'y est faite souveraine. Sans doute cherchera-t on à reconstituer l'Ecole, et quand cet article paraîtra, le choix du reconstructeur sera certainement fait. Donc, inutile de discuter les mérites des candidats dont on prononce les noms. Mais aucun ne saurait empêcher que

les élèves, sauf ceux qui sacrifient leur esthétique aux médailles, cherchent à l'Ecole autre chose que l'atelier, le modèle, les facilités de travail. Pour l'inspiration, la recherche du style, le concept de la beauté, l'enseignement est passé au Salon d'Automne et aux Indépendants et aux belles expositions de peintres novateurs. Il faudrait réédifier tout à l'Ecole, sur des bases neuves. On ne le fera pas et l'Ecole continuera à n'exister qu'en dehors de ses bâtiments, partout à Paris où l'art se montre libre et désintéressé.

GUSTAVE KAHN.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Esquisses inédites de Théophile Gautier pour le « Château du Souvenir » et le « Musée secret ». — Cette façon d'article qui va suivre n'a d'autre but que de servir de contribution à l'étude de la poésie française en ce qui touche l'élaboration d'une pièce de vers quelconque.

Nous ne voyons, en somme, très généralement, que la réalisation de ce que le poète a conçu, mais nous ignorons par quelles phases plus ou moins successives a passé la conception et nous n'en savons guère plus du premier jet, de ce jaillissement où prend naissance et d'où se forme l'œuvre qui paraît dans la suite imprimée sous nos yeux. S'il nous est donné d'en pénétrer le processus en partie, nous ne pouvons manquer d'y prendre un vif et légitime intérêt, et avec juste raison. C'est ce qui apparaîtra d'une manière visible et sensible, je pense, dans les esquisses de vers de Théophile Gautier que je vais transcrire scrupuleusement ici d'après les pièces autographes qui sont en ma possession.

Elles appartiennent, l'une au *Château du Souvenir*, une des plus jolies, une des plus évocatrices, celle qu'on peut regarder aussi comme la plus autobiographique du recueil des *Emaux et Camées* ; l'autre, rarissime, unique, pour ainsi dire sans rivale, est la première esquisse entière du *Musée secret*, enrichie, en plus de ses vingt et une strophes, de quinze ou seize strophes reprises ou variantes jetées en parallèles à côté, faisant presque sentir la flamme première de l'œstre de cet hymme payen.....

Gautier avait l'habitude de porter en gestation, intus, par un travail de mémoire, ses vers jusqu'au moment où, sentant leur éclosion à maturité, il les jetait sur le premier papier venu. Alors,

de son écriture admirable, que son œil de myope faisait lilipu-tienne au bout de sa plume, il alignait ses vers sans rature, pourvu qu'une autre forme ne le sollicitât point ou qu'il ne se saisit point d'un autre moule pour les y jeter. C'est là tout ce que je me contenterai de dire à propos des fragments suivants, laissant à des juges autorisés le soin d'exercer toute la critique qu'on peut y appliquer.

Ces pièces autographes me sont venues par acquisition, sans que j'aie pu en découvrir l'origine ; mais je suis fort porté à croire qu'elles proviennent d'une personne, une femme, qui habitait Versailles, et qui resta en relation tout à fait intime et suivie avec Théophile Gautier tant qu'il vécut.

I

FRAGMENTS DU « CHATEAU DU SOUVENIR »

D'après les références soigneusement recueillies et données par Spoelberch de Lovenjoul dans son *Histoire des Œuvres de Théophile Gautier*, n° 1779, tome II. p. 231, l'autographe de la pièce de vers intitulée *Le Château du Souvenir* porte la date du 25 décembre 1861 ; la pièce imprimée, datée du 29 décembre 1861, parut pour la première fois dans le *Moniteur Universel* du 30 décembre 1861, puis elle entra, en 1863, dans la 4e édition des *Emaux et Camées*, recueil où elle a toujours été maintenue dans toutes les éditions successives (1).

AUTOGRAPHE DE TH. GAUTIER.	TEXTE DÉFINITIF
A	
je retrouve sur les tentures	Je retrouve au long des tentures,
comme des spectres endormis	Comme des hôtes endormis,
pastels blafards, sombres peintures	Pastels blafards, sombres peintures,
tous les portraits de mes amis	Jeunes beautés et vieux amis.
B	
en	
ma main qui tremble lève un crêpe	Ma main tremblante enlève un crêpe
et je vois mon premier amour	Et je vois mon défunt amour,
paniers bouffans, taille de guêpe	Jupons bouffants, taille de guêpe,
la cidalise en Pompadour.	La Cidalise en Pompadour !

[Str. B : *en* a été ajouté de suite à *lève*.]

(1) Indications et abréviations : les strophes originelles sont désignées par une lettre de l'alphabet. — Les vers et les mots en italique mis en interligne sont des modifications ou des variantes ; on les a scrupuleusement maintenues à la place qu'elles occupent sur le manuscrit. — Hist. Œ. Th. G. indique l'*Histoire des Œuvres de Théophile Gautier*.

C

une rose pompon s'entrouvre
entre les deux poèmes blancs
enrubanné
à son corset plein de rubans
que la robe à demi
la robe s'échancre et découvre
dont l'échancrure aux yeux
un *pâle*
son sein neigeux d'azur veiné.

Un bouton de rose s'entr'ouvre
A son corset enrubanné,
Dont la dentelle à demi couvre
Un sein neigeux d'azur veiné.

[Str. C : Le second vers rayé en entier | *poèmes blancs* de l'interligne rayé et *enrubanné* mis ensuite entre les deux interlignes | *la robe s'échancre et* rayé | *que la robe à demi* mis en interligne rayé et *dont l'échancrure aux yeux* mis en interligne au-dessous du vers faute de place au-dessus | *un* surcharge *son* | *pâle* surcharge *neigeux*.]

D

le doigt appuyé sur la joue
elle tressaille à mon approche
triste et charmant
et son regard se ranimant
sur le mien d'un air de reproche
se fixe douloureusement.

Elle tressaille à mon approche,
Et son regard triste et charmant,
Sur le mien d'un air de reproche,
Se fixe douloureusement.

[Str. D : le 1er vers rayé en entier | *se ranimant* rayé.]

E

un rose vif brille
deux taches roses aux pommettes
aux pommettes deux taches roses
rouge
éclat trompeur, fard de la mort
l *nacrés ont des*
des yeux avivent les paillettes
mais une larme tremble au bord.

[Str. E : Cette strophe dans le texte définitif est placée entre C et D. | *aux pommettes deux* rayé | *taches* de l'interligne rayé | *éclat* surcharge un mot illisible | *l* surcharge *d* de *des* | *avivent les* rayé.]

EE

un rose vif brille aux pommettes
la lèvre pour rougir se mord
les yeux nacrés ont des paillettes
éclat trompeur fard de la mort

Ses yeux ont de moites paillettes,
Comme aux feuilles que le froid mord,
La pourpre monte à ses pommettes,
Eclat trompeur, fard de la mort !

[Str. E E : par côté, à gauche, Gautier a mis la variante EE sans aucune rature ; comme on le voit, il ne l'a pas conservée dans le texte définitif.]

F

au hasard
la vie à son gré nous emporte
a son destin
chacun blanc ou noir marqué
rien n'est triste comme une
navrant
de plus triste que cette morte
bal masqué
en costume de carnaval

Bien que la vie au loin m'emporte,
Ton nom dans mon cœur est marqué,
Fleur de pastel, gentille morte,
Ombre en habit de bal masqué !

[Str. F : ***son* rayé** | ***chacun a son*** surcharge le mot commencé du début et *blanc* | ***ou noir*** laissé non rayé | ***navrant*** surcharge ***triste*** | ***bal masqué*** surcharge ***carnaval.***]

Les trois premières strophes A, B, C du groupe ci-dessus sont les strophes 22, 23 et 24 du texte définitif du *Château du souvenir* ; la 4e D ne fait pas suite et est devenue la 26e ; la 5e strophe E, qui comporte ici deux versions et que Gautier a amalgamées sans en conserver une intacte, est intercalée entre C et D et est devenue la 25e ; la 6e strophe F est devenue la 27e.

Il semble bien alors que le poète ait tourné son petit bout de feuillet et ait continué à jeter au verso la suite de ses strophes, puisque lui-même a pris soin de les numéroter en commençant par le n° 27, donc, sauf une erreur de calcul ou par le fait d'une strophe supplémentaire ou d'une variante comptée comme telle, Gautier aurait bien donné primitivement comme suite immédiate les strophes ci-après ; mais il faut, dès maintenant, faire observer que ce nouveau groupe de cinq strophes fut rejeté plus loin et devint celui qui forme les strophes 33 à 37 du texte définitif, comme on pourra s'en rendre compte par ce qui suit.

G 27

plus loin une beauté robuste
aux bras forts cerclés d'anneaux lourds
sertit ***s splendeurs***
montre le marbre de son buste
dans les perles et le velours.

Plus loin une beauté robuste,
Aux bras forts cerclés d'anneaux lourds
Sertit le marbre de son buste
Dans les perles et le velours.

[Str. G : ***montre*** rayé | ***s*** ajouté à ***le*** | ***splendeurs*** surcharge ***marbre.***]

H 28

d'un air ***qui s'***
d'un geste de reine qu'ennuie
au sein de sa cour
l'adulation à genoux
superbe et distraite elle
elle tourne la tête
sa main superbement s'appuie
l
sa main sur un coffre à
sur une cassette à bijoux.

D'un air de reine qui s'ennuie
Au sein de sa cour à genoux,
Superbe et distraite, elle appuie
La main sur un coffre à bijoux.

[Str. H : ***d'un geste*** non rayé | ***qui s'*** surcharge ***qu'*** | ***l'ad*** et ***ion*** d'adulation rayés | petit trait sur ***main*** | ***elle tourne la tête*** (de la même plume que le vers) mis en 1re interligne ; ***superbe et distraite elle*** (d'une autre plume) en 2e interl. | ***sur une cassette à*** non rayé | ***l*** surcharge et corrige ***s*** de ***sa.***]

I 29

sa bouche humide et sensuelle
semble rouge du sang des cœurs

Sa bouche humide et sensuelle
Semble rouge du sang des cœurs,

et pleins de volupté cruelle
ses yeux ont des fauves langueurs.

Et, pleins de volupté cruelle,
Ses yeux ont des défis vainqueurs.

[Str. I : *sa* surcharge un commencement de mot illisible.]

J 3o
on dirait la vénus méchante
la Vénus des amours
qui préside aux amours haineux
que Mérimée en prose
celle que Baudelaire chante
conte
dans son livre vertigineux.

Ici, plus de grâce touchante,
Mais un attrait vertigineux,
On dirait la Vénus méchante
Qui préside aux amours haineux.

[Str. J : *la Vénus des* surcharge en plein *qui préside aux* | *amours* rayé puis remis en interligne surchargeant des mots illisibles | *celle que Baudelaire* non rayé | *livre* rayé.]

K
cette venus mauvaise mère
souvent a battu cupidon
plaisir atroce et joie amère
ô toi qui fus ma joie amère
qu'un baiser signe ton pardon !

Cette Vénus, mauvaise mère,
Souvent a battu Cupidon.
O toi, qui fus ma joie amère,
Adieu pour toujours... et pardon !

[Str. K : Gautier n'a pas numéroté cette strophe | le 3e vers, de premier jet, a été rayé de suite pour faire place au 4e : *ô toi qui fus.....*]

C'est alors que Gautier, se servant d'une page blanche de papier à lettre au chiffre de Carlotta Grisi (C G entrelacés, marqués au timbre sec), continue à y jeter les strophes qu'il avait en tête d'un même corps d'écriture qui paraît bien être de la même encre et du même moment. Feuillet des plus intéressants et des plus instructifs, car les variantes multiples qu'offre ce manuscrit pour une même strophe montrent l'embarras où se trouvait le poète dans la poursuite de l'image, celle de l'expression, autant que celui de saisir la meilleure forme dont il avait si grand souci ; malgré sa grande ressource le moule était rebelle.

L
puis vient | une tête andalouse
un pur type de Murillo
la nature de l'art Jalouse
se surpassa dans
à Paris peignit ce tableau

[Str. L : trait vertical entre *vient* et *une* | *à Paris peignit* rayé.]

LL
hors de son atteinte jalouse
rayonne dans l'autre tableau

La nature de l'art jalouse,
Voulant dépasser Murillo,

une figure d'andalouse	A Paris créa l'Andalouse
qu'on dirait prise à	Qui rit dans le second tableau.
un pur type de Murillo.	

[Str. LL : mise par côté à droite de la Str. L. la variante LL d'une écriture plus fine avec un trait droit vertical qui accolade les trois premiers vers | *un pur type de* surcharge un début illisible | *Murillo* de la même plume que l'interligne ne complétait pas conséquemment le vers tout d'abord.

Var. *Hist. Œ. Th. G.* Vol de la nature jalouse
Au riche écrin de Murillo,
Une vierge au teint d'Andalouse
Sourit dans un autre tableau.]

M

prêtant
lui don un charme exotique
en coloriste elle para
d'un rayon chaud et poëtique
cette autre petra camara ;

[Str. M : *prêtant* surcharge *don* (donnant) commencé.]

MM

d'un rayon chaud et poetique	Par un caprice poétique,
le soleil amoureux para	Notre climat brumeux para
lui prêtant un charme exotique	D'une grâce au charme exotique
cette autre Petra camara (1).	Cette autre Petra Camara.

[Str. MM : par côté à droite de la str. M et sous la var. LL et de la même écriture plus fine cette str. MM | *d'un* surcharge deux lettres illisibles | *le soleil,* tracé d'une plume pauvre d'encre, est surchargé d'un mot illisible.]

N

mit des nuances orangées
les fleurs de son teint
dans son teint francais et vermeil
des palpitations frangées
a ses yeux noirs pleins de soleil

[Str. N : *son teint francais* non rayé. —]

NN

des palpitations frangées	De chaudes teintes orangées
voilent ses yeux pleins de soleil	Dorent sa joue au fard vermeil ;
et (2)	Ses paupières de jais frangées
	Filtrent des rayons de soleil.

[Str. NN : ces deux vers de var. mis par côté à droite de la str. N, obliquement | *des pal...* surcharge un mot commencé illisible.]

(1) Var. *Hist. Œ. Th. G.* Et par un caprice exotique
Notre climat brumeux para
D'un rayon chaud et poétique
Cet autre Petra Camara.

(2) Var. *Hist. Œ. Th. G.* De ses paupières prolongées,
Papillons noirs d'un teint vermeil,
Les palpitations frangées
Montrent et cachent le soleil.

O

entre ses lèvres de grenade
l'éclair blanc d'un rire perlé
et tout ce que la serenade
et des beautés a serenade
la nuit chante au | ciel étoilé

Entre ses lèvres d'écarlate
Scintille un éclair argenté,
Et sa beauté splendide éclate
Comme une grenade en été.

[Str. O : *entre ses* surcharge un mot commencé | 3e vers rayé | *la*, 4e vers surcharge deux lettres illisibles | petit trait vertical de césure entre *au* et *ciel*]

Var. *Hist. Œ. Th. G.* Un œillet à sa tempe éclate,
Sur le jais, point rouge tremblant,
Et sa lèvre, fleur écarlate,
Laisse passer un éclair blanc]

P

illusion
salut mon d'Espagne
pour toi ma guitare vibra
et mon rêve encor t'accompagne
. . . .

Au son des guitares d'Espagne
Ma voix longtemps la célébra.
Elle vint un jour sans compagne,
Et ma chambre fut l'Alhambra.

[Str. P. ces trois vers font bien suite à la str. précédente, le 4e vers manque | *illusion* surcharge *mon* et un mot commencé illisible.

Var. *Hist. Œ. Th. G.* C'était bien l'idéale Espagne,
Qu'Alfred de Musset célébra,
Et mon cœur battant la campagne,
L'eut moins exacte à l'Alhambra].

A la suite des cinq strophes précédentes L, M, N, O, P, mais d'une autre plume et avec un intervalle marqué, Gautier a jeté les suivantes qui ne sont que des recherches et des variantes de L, M, N, O, et prouvent par ces signes qu'elles ne sont pas du même moment.

Q

paris a produit l'andalouse
modèle du second portrait
dont seville serait jalouse
et que velasquez signerait

R

par un caprice poetique
pâle et gris
notre ciel d'un ray para
d'une grâce au charme exotique
cette autre petra camara.

[Str. R : *d'un ray* rayé]

Ibid. —
(suite de la note (2)
p. 523.)

De longues paupières frangées
Voilent ses yeux pleins de soleil,
Et des nuances orangées
Se mêlent à son teint vermeil.

S
elle a
des teintes
et de ses paupières de jais
ses paupières de jais frangées
m

[Str. S : 1er vers inachevé (voir S') *elle a* surcharge des mots déjà surchargés illisibles | *ses paupières de jais* (3e vers) surchargent des mots illisibles à part *les* au début remplacé par *ses*.]

S'
| elle a des teintes orangées
[Str. S' : un trait vertical devant le vers sert d'accolade à droite de la strophe S.]

Puis par côté, à droite, d'autres variantes de la même plume, écrites sans ordre ni alignement, montrant le poète à la poursuite de la forme définitive pour une seule strophe rebelle, et se suivant ainsi :

SS
de chaudes teintes orangées
dorent sa joue aux feux vermeils
ses paupières de jais frangées
montrent et cachent deux soleils

SSS
mit des nuances orangées
aux roses de son teint vermeil
des paupières de jais frangées
à son œil noir plein de soleil.

T
carlate
entre ses lèvres de grenade
passe
du rire brille l'éclair blanc
sans

[Str. T :.. *carlate* s'ajoute à *de* utilisé et surcharge *grenade* | *passe* surcharge *brille* | début du 3e vers inachevé illisible.]

C'est à dessein que je m'abstiens de tout autre commentaire sur ces premières esquisses du *Château du Souvenir*.

II

MUSÉE SECRET

Ce qu'est le *Musée secret* n'est plus à dire. Quant à l'origine, je ne pense pas que la sagacité des chercheurs ait trouvé d'autres données que celles consignées d'une façon suffisamment formelle par Spoelberch de Lovenjoul dans son *Histoire des Œuvres de*

Théophile Gautier. (Tome II, p. 274.) D'après lui, cette curieuse et superbe pièce fut écrite en septembre 1850, pour Madame..., à Venise, pendant un séjour qu'y fit le poète avec cette dame (soi-disant inconnue) et Louis de Cormenin.

Elle devait faire partie, ajoute Spoelberch, de la première édition des *Emaux et Camées*, et n'en fut retirée qu'au dernier moment. Ne devait-on pas prendre garde à hargneuse et farouche Dame Censure à cette époque ? Elle parut en premier lieu dans la plaquette portant le titre de *Poésies de Théophile Gautier qui ne figureront pas dans ses Œuvres*, éditée par Poulet-Malassis, à Bruxelles, en 1873. En 1879, Emile Bergerat l'a fait connaître au public dans son livre consacré à son beau-père, intitulé : *Entretiens, Souvenirs et Correspondance* (p. 106). Il y a, dit encore Spoelberch, quelques variantes assez importantes entre cette dernière version et les précédentes, toutes deux existent autographes, et sont par conséquent authentiques.

Le premier jet de la pièce se trouve écrit de la main du poète sur un petit carnet de voyage que Louis de Cormenin avait emporté à Venise et que le fils de ce dernier voulut bien communiquer à Spoelberch. Voilà ce que nous révèle l'historiographe de Théophile Gautier.

Pour ma part, je suis avant tout porté à croire que spécialement la forme de ce petit poème d'un grand païen du XIXe siècle, fut le souci dominant du bon Théo, et que non seulement il dut en faire quelques versions assez différentes, mais encore qu'il dut en donner plusieurs copies à la sollicitation de lettrés curieux et d'amateurs de ce genre de *juvenilia* (1).

En considérant comme premier jet les vers du *Carnet de Venise*, on se rendra compte que la version que je donne ici a été l'objet de recherches abondantes, puisque dix-huit variantes s'y trouvent accoladées et que l'autographe présente bien l'aspect d'une pièce de travail. Elle est écrite sur une feuille double de papier à lettre jaunie, poussiéreuse, tachée de rousseurs, fatiguée, qui aurait traîné au fond d'un tiroir ou d'un buvard souvent bouleversé.

M. Emile Bergerat possède un autographe de la pièce entière, mais ce n'est qu'une mise au net, si l'on veut, ou une copie soignée de la main de Gautier, sans aucune rature, ni variante.

(1) Voir la lettre enthousiaste de Paul de Saint-Victor (Em. Bergerat, *op. cit.*, p. 105) où il déclare : rester ébloui à la lecture de ce chef-d'œuvre.

On la trouve, en fac-simile, à la fin du volume des *Emaux et Camées*, Edition Crès, 1913. Elle comporte bien 21 strophes.

Ce n'est pas le cas du document dont le lecteur va prendre connaissance, et qui est tout à fait antérieur à l'autographe de M. Bergerat. Au demeurant, peut-on dire qu'il existe un texte définitif du *Musée secret ?* Oui et non. Oui, si l'on considère comme tel le type autographié Bergerat ; non, si l'on note, avant tout, qu'aucune impression n'en fut faite du vivant de Th. Gautier.

AUTOGRAPHE DE TH. GAUTIER	TEXTE IMPRIMÉ PAR EMILE BERGERAT
A	
des Deesses et des mortelles	Des déesses et des mortelles,
quand ils font voir lès charmes nus	Quand ils font voir les charmes nus,
les sculpteurs grecs plument les ailes	Les sculpteurs grecs plument les ailes
de la colombe de Venus.	De la colombe de Vénus.
B	
sous leur ciseau s'envole et tombe	Sous leur ciseau s'envole et tombe
le doux manteau qui la revet	Le doux manteau qui la revêt,
et sur son nid froid la colombe	Et sur son nid froid la colombe
tremble sans plume et sans duvet.	Tremble sans plume et sans duvet.
C	
o grands payens je vous pardonne,	O grands païens, je vous pardonne
les Grecs enlevant au contour	Les Grecs enlevant au contour
le fin coton que dieu lui donne	Le fin côton que Dieu lui donne,
otaient son mystère à l'Amour ;	Otaient son mystère à l'amour.

[Str. C : 1er vers : *payens* (sic) | on trouve la variante suivante relevée par S de Lovenjoul sur le *Carnet de Venise* (Cormenin) et donnée par lui dans l'*Hist. des Œuvres de Th. Gautier*, comme toutes celles qui suivront : *O grands païens je vous pardonne ; | Otez le mystère à l'amour | Et des ombres que Dieu lui donne | Faites sortir le saint contour*.]

AUTOGRAPHE DE TH. GAUTIER	TEXTE IMPRIMÉ PAR EMILE BERGERAT
D	
mais nos peintres tondant leurs toiles	Mais nos peintres tondant leurs toiles
comme des marbres de paros	Comme des marbres de Paros
fauchent sur les beaux corps sans voiles	Fauchent sur les beaux corps sans voiles
le gazon où s'assied Eros.	Le gazon où s'assied Eros.
E	
pourtant jamais beauté chretienne	Pourtant jamais beauté chrétienne
n'a fait à son tresor caché	N'a fait à son trésor caché
une visite Athenienne	Une visite athénienne,
la lampe en main comme Psyche.	La lampe en main, comme Psyché.
F	
au soleil tirant sans vergogne	Au soleil, tirant sans vergogne
le drap de la blonde qui dort	Le drap de la blonde qui dort,
comme Philippe de Bourgogne	Comme Philippe de Bourgogne
vous trouveriez la toison d'or	Vous trouveriez la toison d'or ;

G

cherchant à la place certaine
où se tord l'indomptable émail
pour le diable de Lafontaine
la brune a toujours du travail

[Str. G : Variantes du *Carnet de Venise* (mêmes indications que pour C) 1° la strophe pareille, à part le 2e vers ainsi : *où frise un indomptable émail* || 2° variante 1er et 2e vers : *au sein de sa touffe d'ébène* | *où la nuit met son noir émail.*]

GG

et la brune est toujours certaine
d'amener au bout de son doigt
pour le Diable de la fontaine
le cheveu que rien ne rend droit.

Et la brune est toujours certaine
D'amener autour de son doigt,
Pour le diable de La Fontaine,
Ce fil tors que rien ne rend droit.

[Str. GG : cette variante de G, mise par côté à droite tout contre, avec un trait vertical entre servant d'accolade.]

H

aussi j'aime tes courtisanes
grand pornographe
et tes venus o titien
roi des tons chauds et diaphanes
soleil du ciel venitien.

Aussi j'aime tes courtisanes,
Amant du vrai, grand Titien,
Roi des tons chauds et diaphanes,
Soleil du ciel vénitien.

[Str. H : 2e vers : *et les venus* rayé | *grand* en interligne surcharge un mot illisible.]

I

sous une courtine pourprée
elles étalent bravement
dans sa pâleur mate et dorée
un corps suberbe où rien ne ment

Sous une courtine pourprée
Elles étalent bravement,
Dans sa pâleur mate et dorée,
Un corps vivace où rien ne ment.

[Str. I : 3e vers : *dans* surcharge un mot commencé.]

J

une touffe d'ombre soyeuse
veloute sur leur flanc poli
cette envergure harmonieuse
que trace laine avec son pli.

Une touffe d'ombre soyeuse
Veloute, sur leur flanc poli,
Cette envergure harmonieuse
Que trace l'aine avec son pli.

[Str. J : var : du *Carnet de Venise*, 4e vers : *que l'aine trace avec son pli.*

K

et l'on voit sous leurs doigts d'ivoire
naïf détail que nous aimons
germer la mousse blonde ou noire
dont Cypris tapisse ses monts

Toi seul fais sous leurs mains d'ivoire,
Naïf détail que nous aimons,
Germer la mousse blonde ou noire
Dont Cypris tapisse ses monts ;

KK

toi seul fais sous leur main d'ivoire

[Str. KK : vers mis par côté à droite avec un petit trait vertical en accolade avec le 1er vers de la Str. K.]

L
une jupe dans ta venise
cache un tableau digne de toi
— c'est un corps jeune et fier où frise
l'or qui pend au collier du roi.

[Str. L : variante du *Carnet de Venise* : *Il est encor dans ta Venise | de beaux seins, de robustes flancs, | des ventres dorés où frise | un duvet roux sous des doigts blancs.* — Les deux premiers jets de la str. L n'ont pas été conservés, et la strophe a pris place définitivement après M, voir N.]

LL

a la tribune de florence	Et la tribune de Florence
— *aux pâles miss montre venus*	au cant choqué montre Vénus
aux anglais montre ta venus	Baignant avec indifférence
baignant avec indifférence	Dans un manchon ses doigts menus.
dans son poil roux ses doigts menus	

[Str. LL : strophe mise par côté à droite de L avec un trait à crochets en accolade. — 2e vers non rayé ; *pales* de l'interligne surcharge un mot commencé illisible.]

M
entre des cuisses aussi rondes
que celles de ta Danaé
laissant sur elle en larmes blondes
pleuvoir Jupiter monnayé

[Str. M : conforme à celle du *Carnet de Venise*, à part au 1er vers : *Entre deux* au lieu de *des* || autre var. du *Carnet* des vers 1 et 2 : *J'y connais deux cuisses plus rondes | que celles de ta Danaé.*]

MM

tandis qu'ouvrant	Tandis qu'ouvrant ses cuisses rondes
et desserrant ses cuisses rondes	Sur un autel d'or, Danaé
sur un autel d'or Danaé	Laisse du ciel, en larmes blondes,
laisse du ciel en larmes blondes	Pleuvoir Jupiter monnayé.
pleuvoir Jupiter monnayé.	

[Str. MM : mise par côté à droite de M. sans trait d'accolade. — 1er vers : *et desserrant* rayé.]

N

maitre ma gondole a Venise	Maître, ma gondole à Venise
berçait un corps digne de toi	Berçait un corps digne de toi,
avec un flanc superbe on frise	Avec un flanc superbe où frise
de quoi faire un ordre de roi	De quoi faire un ordre de roi !

[Str. N : mise par côté à gauche de M et de la suivante avec une accolade supérieure pour la faire glisser entre les deux. C'est une variante de L qui a pris sa place définitive là où Gautier l'a replacée.

NN
changeant mon luth pour ta palette
o maître je sais a
moi j'ai connu dans ta Venise
un corps charmant digne de toi
et je veux que dans mon vers frise
cet or qui pend au cou du roi.

[Str. NN : mise par côté à droite, sans accolade, à la même hauteur que la strophe suivante. — Le 1er vers rayé | 2e vers : *moi j'ai connu dans ta* rayé.]

O
dans une soie endée et rousse
le fruit d'amour y rit aux yeux
comme une peche sous la mousse
d'un paradis mystérieux.

Sans que la Muse s'en courrouce,
Avec sa fleur offrons aux yeux,
Comme une pêche sur la mousse,
Plaisir, ton fruit mystérieux (1);

[Str. O : conforme à une variante du *Carnet de Venise* excepté *sous* au lieu de *sur* au 3e vers. — Autre variante du dit Carnet : *Et sous une ombre ambrée et rousse | dans un repli mystérieux | comme une pêche dans la mousse | un fruit d'amour qui rit aux yeux.*]

P
pomme authentique d'Hesperide
or crespelé, riche toison
qu'aurait voulu cueillir Alcide
et qui ferait voguer Jason

Pomme authentique d'Hespéride,
Or crespelé, riche toison,
Qu'aurait voulu cueillir Alcide
Et qui ferait voguer Jason.

[Str. P : Variante du *Carnet de Venise* : *C'est une pomme d'Hespéride | Dans l'or d'une riche toison | que voudrait bien cueillir Alcide, | Et qui ferait voguer Jason !* — 2e variante du *Carnet* identique à P.]

Q
car il faut des oublis antiques
et des pudeurs d'un temps chatré
venger par des strophes plastiques
Sainte Venus ton mont sacré

[Str. Q : 3e vers : *par* surcharge *dans* commencé, | 4e vers : *Sainte* surcharge *grande* commencé. — Strophe mise par côté à droite de la strophe P ; on la trouvera placée plus loin, sous la lettre V, répétée presque identiquement.]

R
oh comme dans la rouge alcove
sur la blancheur de ce beau corps
j'aime à voir cette tache fauve
prendre les tons brunis des ors

Que mon vers dans la rouge alcôve,
Sur la blancheur de ce beau corps,
Ose plaquer la tache fauve
Qui luit du ton bruni des ors,

[Str. R : Mise en regard à droite la même strophe répétée, absolument identique, mais d'une écriture plus fine et plus hâtive. Je ne la retranscris pas. — Variante du *Carnet de Venise* : *aux vagues reflets de l'alcôve, | sur la blancheur de ce beau corps | quand l'on voit cette tache fauve | aux tons brunis, carmin des ors,* || — autre variante semblable à R, sauf le début du 4e vers, ainsi : *qui prend*].

(1) Cette strophe et la suivante, du texte Bergerat, ne sont pas en parallèle avec O et P ; elles sont devenues les 19e et 20e strophes du poème.

S

et rappeler ainsi posée	Et qui rappelle, ainsi posée,
l'Amour sur sa mère endormi	L'amour sur sa mère endormi
ombrant de sa tête frisée	Tachant de sa tête frisée
le beau flanc qu'il cache à demi	Le sein blanc qu'il voile à demi.

[Str. S : Variante du *Carnet de Venise* : *On aperçoit la blonde tête | D'un petit amour endormi | qui du sein d'albâtre qu'il tète | En sommeillant glisse à demi.* ‖ Variante des deux derniers vers : *qui glisse du globe qu'il tète | sur le flanc qu'il cache à demi* ‖ autre variante du *Carnet* semblable à S, sauf le début du 1er vers, ainsi : *Elle rappelle.*]

T

devant cette beauté complète	Pour rendre sa beauté complète,
pardon si j'ai fait grand vieillard	Laisse-moi faire, grand vieillard,
changeant mon luth pour ta palette	Changeant mon luth pour ta palette,
une transposition d'art	Une transposition d'art [1];

U

sur ta soie annelée et fine	O douce barbe féminine,
que l'art toujours voulut raser	Que l'Art toujours voulut raser
o douce barbe féminine	Sur ta soie annelée et fine,
recois mon vers comme un baiser !	Reçois mes vers comme un baiser !

[Str. U : mise par côté à gauche avec une accolade supérieure pour la faire glisser entre les str. T et V. — 2e vers : *toujours* surcharge un mot illisible.]

V

car il faut	
il fallait des oublis antiques	Car il faut des oublis antiques
et des pudeurs d'un temps chatré	Et des pudeurs d'un temps châtré,
venger dans des strosphes plastiques	Venger par des stances plastiques,
Sainte Venus ton mont sacré !	Grande Vénus, ton mont sacré.

[Str. V : 1er vers *il fallait* rayé | 3e vers : *des* surcharge *mes*.]

Cette strophe V est la dernière au bas du verso du premier feuillet ; identique à la str. Q, Gautier l'a donc ramenée à la fin, et elle est restée d'ailleurs le dernier cri jeté par le poète dans son hymne païen.

Au recto du second feuillet, se trouve, en haut de la page, au milieu, et de la même écriture, une réplique presque identique de la strophe U.

UU
sur ta soie annelée et fine
que toujours on voulu raser
o douce barbe féminine
recois mon vers comme un baiser.

[Str. UU : *v* de *voulu* surcharge le *t* de *ont* d'abord écrit ; et *voulu* écrit sans *t* par oubli de correction.]

(1) Cette strophe n'est pas à cette même place dans le texte Bergerat ; elle est la 15e de la pièce et celle qui tient sa place est le pendant de O.

Plus bas, au milieu, ces deux mots jetés en travers et comme en poursuite de rime :

courrousse *courrouce*

On remarquera que le mot *courrouce* appartient au 1er vers de la 19e strophe du texte Bergerat. Gautier l'avait donc en tête pour une rime qui le tourmentait, et dont il faisait ainsi l'essai de consonance, mais, chose curieuse, il ne l'a pas utilisée de suite.

Plus bas, disposées en colonne oblique, les sept strophes suivantes, tracées d'une écriture plus menue, plus négligée et comme hâtive. Je donnerai à ces strophes comme à celle du haut de la page, les mêmes lettres bissées correspondant aux strophes types contenues sur l'autre feuillet du manuscrit, auxquelles on devra se reporter pour comparaison.

TT
maitre donne moi ta palette
avec tes tons ardens et frais
et tes beaux tons ambrés et roux
pour peindre une beauté complète

[Str. TT : petit trait d'accolade devant *maitre*. — 2e vers rayé en entier | 2e vers en interligne, *tons* surcharge *beaux* | pas de 4e vers.]

NN
maitre, ma gondole à Venise
bercait un corps digne de toi
avec un flanc superbe ou frise
de quoi faire un ordre de roi.

[Str. NN : petit trait d'accolade devant *dans ma* qui commençait le 1er vers, *dans* rayé et *maitre* surchargeant *ma*. — Strophe identique à N.]

TTT
pour rendre sa beauté complète
laisse moi faire grand vieillard
changeant mon luth pour ta palette
une transposition d'art.

[Str. TTT : 1er vers, *pour rendre* surcharge des mots illisibles | 3e vers : *luth* surcharge un mot illisible — cette variante de T est devenue la version définitive.]

RR
oh comme dans la rouge alcove
sur la blancheur de ce beau corps
j'aime à voir cette tache fauve
prendre les tons brunis des ors

[Str. RR : identique à R, et mise ici pour la troisième fois par le poète, comme pour s'en assurer la forme.]

SS
et rappler ainsi posée
l'amour sur sa mère endormi
cachant de sa tête frisée
le beau flanc qu'il cache à demi

[Str. SS : 1er vers *rappler* (sic) | 4e vers : *cache* surcharge un commencement de mot illisible. — Strophe qui semblerait être un premier jet à cause de *cachant* et *cache* répétés dans deux vers successifs.]

OO
dans une soie ondée et rousse
le fruit d'amour y rit aux yeux
comme une pêche sous la mousse
d'un paradis mystérieux

[Str. OO : répétition identique de O.]

PP
pomme authentique d'Hesperide
or crespelé riche toison
qu'aurait voulu cueillir alcide
et qui ferait voguer Jason

[Str. PP : répétition identique de P. — 3e vers : *qu'aurait* surcharge un mot commencé illisible.]

Cette strophe occupe le bas de la page; un trait oblique en joint le 4e vers à ce seul vers tracé par côté à droite :

car je veux des oublis antiques

et, au-dessus, ces trois vers, variante de la Str. U, dont le 3e vers manque :

o douce barbe féminine
que l'on voulut toujours raser
....
recois mon vers comme un baiser

Il semble bien que Gautier voulait faire suivre par cette strophe tronquée et terminer sa pièce par la strophe dont il amorçait la strophe par le premier vers seul : *car je veux des oublis antiques*, qui est bien celle qui clôt le poème.

Ainsi se compose le précieux autographe du *Musée secret*, dont j'ai essayé de donner la plus juste physionomie dans son exacte et scrupuleuse reproduction graphique.

Je n'ai pas relevé les différences qui existent entre les deux textes reproduits ci-dessus et celui des *Poésies de Théophile Gautier qui ne figureront pas dans ses Œuvres*, lequel a égale-

ment 21 strophes, et ne sachant pas, en outre, quelle en est l'origine.

La quatrième page du second feuillet est blanche. Hélas !

HENRI BOUCHER.

RÉGIONALISME

En Alsace. — A la suite de l'article de M. Jules Froelich, *Vérités Alsaciennes*, publié dans notre numéro du 15 septembre, nous avons reçu la lettre suivante :

Artolsheim (Bas-Rhin), 20. IV. 22.

Monsieur le directeur.

Permettriez-vous de compléter quelque peu le petit tableau qu'un de vos collaborateurs, dans le numéro du 15 septembre, vient de tracer de la situation en Alsace ?

M. Froelich a l'air de croire que c'est l'élément germanophile qui aurait relégué la statue de Jeanne d'Arc dans le Palais du Rhin. Mais non. Le chef de cette proposition se trouve être un « revenant » qui, par anticléricalisme, a juré la haine à Jeanne d'Arc.

M. Froelich voudrait croire que, chez nous, « les plaintes sont générales », parce que le gouvernement céderait les bonnes places dans l'administration à des « anciens émigrés ». Je fais de nombreuses conférences dans la région, et jamais je n'ai rencontré, dans les réunions, un reproche de ce genre. On a discuté la loi sur la chasse, l'affaire des bouilleurs de cru, les indemnités de guerre, etc., et pas une seule fois la question dont veut bien parler M. Froelich.

Il y a erreur de même, quand il parle de l' « épuration ». L'opinion publique est bien loin d'encourager les expulsions, et surtout très loin d'être « enthousiaste » ! Les journaux, sans exception, ont condamné les mesures dites de « rétorsion » ; ceux-là même qui, de prime abord, semblaient vouloir encourager le geste du gouvernement actuel, ont dû rebrousser chemin, forcés par l'opinion publique à blâmer ces mesures. D'autres, qui les avaient applaudies, se sont rangés, peu après, du côté de la *Ligue des Droits de l'homme*, qui a sévèrement critiqué le geste du gouvernement. Il est malheureusement vrai que nombre de ceux qui ont misé sur la carte allemande essayent de prendre leur revanche pour la mortification d'avoir été du mauvais côté, mais il serait malaisé de généraliser, et de mettre dans le même tas, et ces germanophiles, et les Alsaciens, Français dans leur mentalité, qui tiennent au bilinguisme, et qui verraient un amoindrissement de l'Alsace dans le fait que la langue

allemande, dont le dialecte se parle par plus de 80 o/o de ses habitants, serait condamnée à disparaître.

Veuillez agréer, etc...

THOMAS SELTZ
député du Bas-Rhin.

LETTRES ANGLAISES

Eden Phillpotts : *Pan and the Twins*, Grant Richards. — Ernest Oldmeadow : *Wildfang*, Grant Richards. — Conal O' Riordan : *In London*, Collins. — Sir Sidney Lee : *A Life of William Shakespeare*, John Murray. — Wilfrid Scawen Blunt.

Mr Eden Phillpotts est le romancier du Dartmoor, comme Mr Arnold Bennett est celui des Cinq Villes et Mr Thomas Hardy celui du Wessex. Dans l'atlas de la géographie littéraire, Mr Phillpotts s'est situé dans cette région du Devon, et plus particulièrement le Dartmoor, au sud-ouest de l'Angleterre, qui ressemble aux coins les plus accidentés de notre Normandie avec une population paysanne aux mœurs particulières. La série des romans du Dartmoor, si elle était traduite, révélerait aux lecteurs français un aspect de la vie anglaise dont ils ne savent rien et qui les intéresserait. Comme manière de délassement, Mr Eden Phillpotts compose parfois des œuvres d'un autre genre, auxquelles le public britannique et celui des Etats-Unis font un accueil empressé. Son dernier volume est de ce genre. Sous le titre de **Pan and the Twins** il raconte une anecdote placée à Rome au temps où le Christianisme en chassait les dieux païens, vers le début du v[e] siècle de notre ère. L'histoire en soi est d'une simplicité extrême, et le tout est une esquisse fine et agréable. Elle est le prétexte, pour l'auteur, d'opposer la religion nouvelle au culte des dieux mythologiques, et il le fait avec une adresse et une subtilité qui font penser à l'art d'Anatole France. Dans ce genre de fantaisies philosophiques Mr Phillpotts a donné déjà d'autres volumes : *Evander*, *The Girl and the Faun*, par exemple, qui lui servent à exposer avec humour certaines absurdités des doctrines morales et religieuses dont les hommes s'obstinent, en ce xx[e] siècle, à rester les esclaves complaisants. Le public anglais doit prendre un grand plaisir à ces satires délicates, mesurées à la capacité d'encaisser et à l'intelligence du lecteur, qui réprouverait des attaques trop vives et s'en irriterait. On n'a plus ces précautions en France, où la discussion des idées morales et du sentiment religieux est admise, au moins depuis Voltaire.

§

Le culte des Lettres a de nombreux fidèles, qui ne sont pas tous également respectueux de leurs autels. Il en est qui servent leur divinité avec austérité, d'autres avec une fantaisie qui peut parfois surprendre. Ceux-ci enjolivent leur chapelle d'une foule d'ex-votos, de vases et de bouquets, de chandeliers et de tableaux, qui, pour être un hommage à la déité, risquent de distraire le passant séduit d'abord par le pittoresque de l'église. Mr Ernest Oldmeadow s'est construit sa chapelle et y officie avec ferveur en s'efforçant, j'imagine, de rester orthodoxe. Il pousse même le scrupule à prêcher la supériorité du catholicisme et à doter ses personnages catholiques de vertus spéciales. Il met de tout dans sa chapelle ; il puise à pleines mains dans ses souvenirs et répand à profusion les connaissances qu'il a acquises. Il connaît l'Allemagne et en parle abondamment ; il est expert en vins et ses personnages se délectent à vider de fines bouteilles ; il s'intéresse à la musique et son héros est compositeur ; il est catholique et il ne nous le laisse pas oublier ; il a beaucoup d'imagination et s'abandonne à toutes les fantaisies, même jusqu'à l'invraisemblance. Mais il est bon parfois de se jeter dans l'impossible, dans l'incroyable, à condition de ne pas perdre pied. Or, dans **Wildfang**, l'eau n'est jamais assez profonde pour qu'on s'y noie.

§

Nous avons récemment signalé les deux dernières œuvres de Mr Conal O'Riordan : *Adam Of Dublin* et *Adam and Caroline*. Ces deux romans se recommandent aux lecteurs français qui peuvent les goûter dans le texte original. Ils dépeignent la vie irlandaise dans la capitale de l'Ile et campent un certain nombre de personnages dont la connaissance permet de voir quelque peu clair dans le désordre et dans le chaos où l'Irlande se débat encore. L'auteur est Irlandais et il a révélé de main de maître la psychologie de ses compatriotes. Mais tous les Irlandais ne sont pas en Irlande ; il semble même que les meilleurs, peut-être les plus sensés, s'empressent de quitter l'Ile où règnent depuis des siècles les désaccords et les conflits. Aussi, dans ce volet du triptyque, Mr Conal O'Riordan transporte-t-il **In London** son sympathique personnage Adam. C'est l'occasion de décrire Londres pendant la guerre, d'opposer quelques conflits d'opinions, de révéler des aspects curieux de la mentalité britannique, et le

résultat est une œuvre singulièrement puissante qui ne le cède en rien aux deux précédentes. Dans un cadre animé, les personnages se meuvent, s'agitent, vivent, et ce que l'auteur montre du monde des théâtres est d'une drôlerie et d'une gaieté fort amusantes.

§

Sir Sidney Lee publie une nouvelle édition de sa **Life of William Shakespeare.** C'est, en somme, la dixième depuis l'originale qui parut en novembre 1898. Dix-sept ans plus tard, l'auteur en donnait une version entièrement récrite, augmentée, révisée et mise à jour. Shakespeare est un sujet dont l'intérêt ne diminue pas. Ses pièces sont jouées plus fréquemment que jamais, non seulement dans les pays de langue anglaise, mais encore en français, en allemand, dans toutes les langues de l'Europe, et souvent dans des traductions nouvelles. En outre, des érudits continuent tenacement à vouloir élucider le mystère qui, quoi qu'on en dise, entoure à la fois l'œuvre et l'homme.

Tout récemment, dans le *Mercure* du 1er septembre, le général Cartier apportait un document nouveau au dossier de l'affaire Bacon Shakespeare; d'autre part, M. Abel Lefranc persiste dans ses investigations sur la piste Stanley-Derby. Mais Sir Sidney Lee ne se laisse pas ébranler par ces attaques, et sa biographie du «Grand Will» reste un édifice d'une redoutable solidité. L'édition présente a subi très peu de remaniements. L'auteur, toutefois, a corrigé quelques menues erreurs qui lui avaient été signalées ou qu'il avait découvertes lui-même; il a rédigé aussi une nouvelle préface, d'une douzaine de pages, dans laquelle il résume les diverses découvertes et les travaux sur la question, effectués depuis 1916. Avec ses cinquante pages d'index, l'ouvrage, en un seul volume in-octavo de plus de huit cents pages, est un monument d'érudition incomparable.

§

Le dernier excentrique anglais vient de mourir ; ou plutôt, au sens où nous prenons le mot ici, il en reste encore un, qui fut un ami du défunt, et ce serait Mr Winston Churchill. Celui qui vient de s'en aller, dans sa quatre vingt-troisième année, s'appelait **Wilfrid Scawen Blunt**. Comme de tout ce qu'il a accompli au cours de son étrange carrière, c'est son œuvre littéraire dont on se souviendra le plus longtemps, il est juste que nous lui consacrions quelques mots.

Il était né le 17 août 1840, à Petworth House près de Crawley, dans le comté de Sussex, d'une ancienne et riche famille catholique. Il fit ses études aux collèges congréganistes de Stonyhurst, et de Saint Mary's, à Oscott, où il se prépara pour la carrière diplomatique, vers laquelle les établissements catholiques d'enseignement dirigent leurs meilleurs élèves. A dix-huit ans, il entrait au Foreign Office, et il occupa des postes de secrétaire successivement à La Haye, à Athènes, à Francfort, à Madrid, à Paris, à Lisbonne, et de nouveau à Francfort, puis à Buenos-Ayres et à Berne. C'est de ce dernier poste qu'en 1869, le 31 décembre, il envoya sa démission au Ministre.

Au début de l'année, il avait épousé Lady Anne Noel, fille de Lord Lovelace et petite-fille de Lord Byron, le poète. Par la suite elle l'accompagna dans ses voyages, même les plus aventureux, en Espagne, en Algérie, en Syrie, en Arabie, en Mésopotamie, en Perse, aux Indes, et elle a laissé plusieurs volumes relatant ses expériences au cours de ces pérégrinations. En 1872, de par la mort de son frère aîné, décédé sans progéniture, il devint l'héritier des domaines considérables de la famille, et c'est pendant les dix années qui suivirent qu'il parcourut les contrées musulmanes pour lesquelles il se passionna si ardemment. En 1881, il prit une part active au mouvement nationaliste égyptien, comme il devait plus tard se lancer dans l'agitation nationaliste irlandaise, à l'époque où Arthur Balfour était à Dublin, et fit emprisonner le trop turbulent champion des nationalités opprimées. Wilfrid Blunt voulut alors entrer au Parlement et il posa sa candidature dans diverses circonscriptions, d'abord comme tory, ensuite comme libéral, sans plus de succès une fois que l'autre.

Après ces échecs, il parut renoncer à toute carrière politique, sans cependant se désintéresser des questions orientales, ni cesser de défendre, envers et contre tous, ses amis plus ou moins réellement opprimés. Il n'est pas besoin de dire que cette attitude lui valut une impopularité bien établie ; son indépendance et son courage lui permettaient d'y répondre par une égale animadversion et le fameux lord Cromer, proconsul d'Egypte, fut la bête noire de Blunt qui lui voua une haine acharnée.

En 1882, Wilfrid Blunt avait acquis, près du Caire, le domaine de Sheikh Obeyd, qui avait été créé vers 1830 par Ibrahim

Pacha, fils de Méhémet-Ali ; c'était surtout un verger planté d'arbres fruitiers apportés de Syrie et du Hedjaz. Mais aidé de sa femme, Blunt en fit une sorte de haras pour l'élevage du cheval arabe. Plusieurs spécimens de la race furent amenés en Angleterre où Blunt créa sur ses terres un nouveau haras. Il réussit remarquablement et ses ventes annuelles de poulains et de pouliches attiraient de partout les amateurs.

L'œuvre poétique d'un tel homme possède un caractère personnel assez rare chez les poètes de son époque. Un recueil intitulé *the Love Sonnets of Proteus*, paru en 1880, attira d'abord l'attention sur ses dons. Plusieurs autres parurent par la suite et l'ensemble de son œuvre poétique fut publié en 1914, en deux volumes, qui font un total d'environ neuf cents pages.

Comme poète Wilfrid Blunt s'acquit l'estime de critiques et d'hommes de goût tels que W. E. Henley et George Wyndham. C'est Henley qui a dit de lui : « He writes verse as his mother tongue ». Blunt exerça, et il exerce encore, une profonde influence sur un bon nombre de poètes de la jeune génération.

Blunt avait, à l'instar des Goncourt, tenu soigneusement un journal. Il en publia deux volumes en 1920 et 1921, et non sans scandale. L'auteur y relate toutes sortes d'anecdotes sur des personnages plus ou moins notoires et des conversations avec des interlocuteurs qui sont encore de ce monde ; il émet des jugements qui, pour être singulièrement clairvoyants, ne sont pas toujours d'une indulgence extrême, et le tout forme une collection d'indiscrétions d'une lecture fort amusante.

On y trouve un passage où le vieillard prononce sur lui-même un jugement que nous citerons en terminant, comme un document beaucoup plus que comme notre opinion personnelle :

> Une noire mélancolie pèse sur moi, causée par le sentiment de mon insuccès partout dans la vie. Ma poésie, ma politique orientale, mon élevage de chevaux arabes étaient des cordes à mon arc, et l'une après l'autre elles ont cassé ; aujourd'hui, parcourant mes mémoires, je constate avec quelle négligence ils sont rédigés et combien indignes ils sont de survivre. Toutefois, ces « au jour le jour » sont pleins de choses trop importantes pour que je les détruise et ils m'accablent de désespoir.

Je reverrai souvent, en lisant ses poèmes, l'inoubliable figure de ce beau vieillard, sa taille haute, sa carrure robuste, son noble visage, aux yeux profonds et troublants, à la bouche ferme,

au nez aquilin, à la longue barbe blanche. Il resta jusqu'au bout une personnalité puissante, pleine de contradictions, déconcertante souvent, et telle que la race britannique en sait produire.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

Le Portugal héroïque. — João de Barros : *Rythmo de exaltação* : Ailland et Bertrand ; Paris-Lisbonne. — João de Castro : *Rainha Santa* : Lusitania, Lisbonne. — João de Castro : *A Horda* ; Lusitania, Lisbonne. — Antonio Corrêa d'Oliveira : *Pão nosso* ; *Alegre Vinho, Azeite da Candeia* : Portugalia, Lisbonne. — Mémento.

L'évolution historique d'un peuple est nettement déterminée, semble-t-il, par la nature des obstacles qu'il doit franchir pour assurer son expansion, et la croissance est la loi même de la vie. Quand les Portugais eurent pris ferme possession de leur terroir national, ils durent bientôt se rendre compte qu'une seule issue leur restait : la mer. Elle aimanta dès lors toutes leurs aspirations. Cette longue lutte passionnée, de forme presque religieuse, avec un élément hostile, modela leur âme collective, et dans la source jaillissante de leur lyrisme instinctif prit naissance un grand fleuve de poésie élargi d'époque en époque. Voilà pourquoi le vieux **Portugal héroïque** s'est retrouvé tout entier dans le récent et merveilleux exploit des deux aviateurs Gago Coutinho et Sacadura Cabral accomplissant pour la première fois la traversée aérienne de l'Atlantique du Sud.

Dignes héritiers de leurs ancêtres des Grandes Découvertes, c'est une pensée réfléchie et méthodique qui les a guidés vers le but poursuivi, et l'on reconnaît en eux la double vertu d'audace et de persévérance qui résulte seulement d'une longue hérédité d'hommes de mer. Toute la grandeur portugaise des siècles passés revit en ces mâles figures, dont le succès résida en un dosage égal de calcul appliqué et d'esprit d'aventures. Gago Coutinho et Sacadura Cabral ne doivent rien à l'aveugle témérité, pas plus qu'aux jalonnements coûteux d'une route inexplorée, et sans doute aurait-on dû insister davantage en France sur le caractère largement humain et universel de leur initiative heureuse. Le Portugal nous eût été reconnaissant de proclamer qu'il continue d'avoir part active en l'œuvre de la Civilisation et qu'il n'abdique point sa mission propre. Au Brésil, à la veille du Centenaire, le retentissement fut immense ; la famille lusitanienne sentit se resserrer

ses liens, qu'un nativisme américain exagéré essaie parfois de rompre.

Pour nous, qui nous efforçons surtout de juger le génie portugais à sa valeur réelle, trop souvent sous-estimée, c'est au regard d'un tel exploit qu'il nous plaît de méditer sur les plus récentes manifestations de la poésie lusitanienne. Toute l'œuvre d'un João de Barros n'est-elle pas le commentaire passionné de ce vol transatlantique? Evadé de bonne heure des morbides et desséchants baudelairismes, il a délibérément rompu avec les larmoiements résignés, les vaines poses de renoncement. Comme Verhaeren, il éteignit les Flambeaux noirs, pour s'élancer vers les Forces tumultueuses, et voici qu'il nous offre l'un des plus hardis poèmes qu'ait imaginés l'inspiration moderne : **Rythme d'exaltation**. En ces vers ardents et de forme neuve, João de Barros nous donne vraiment le Poème inédit de la Vie et de l'Amour. Après l'ère maladive du doute, de l'hésitation, du découragement, l'affirmation héroïque s'impose. João de Barros s'en fait l'annonciateur.

Au commencement était le Verbe ; au commencement était l'Action, qui seule est joie, parce qu'elle affirme et fonde. Et la Vie n'a pas d'autre objet que de nous permettre de nous affirmer nous-mêmes. C'est pourquoi, comme le chante João de Barros, avec une si magnifique ferveur, l'Amour n'a jamais menti, l'Amour qui fait sourire et pleurer et qui divinise l'Effort pour transmettre la Vie. Après *Terra florida*, après *Anciedade* et *Dom João*, *Rythme d'exaltation* précise le sens transcendant du génie de João de Barros. En ce nouvel hymne, le poète rassemble tous les éléments épars de son inspiration, de sa personnalité ; ainsi parvient-il à compléter à la fois Anthero de Quental et Guerra Junqueiro ; il pénètre au tréfonds de l'Ame et de la Nature et, loin de vouloir nous proposer l'impossible de périlleuses certitudes, il tient à nous montrer qu'une seule chose importe : agir et vaincre à tout instant. Dynamisme intégral, où tant d'âmes contemporaines essaient d'inscrire leur foi la plus sûre, et qui trouve ici son magistral évangile poétique. A travers l'œuvre, les sonnets ourdis subjectivement de sentiment pur s'entremêlent aux grandes odes, de rythme ondoyant, d'inspiration cosmique. Jamais João de Barros n'était monté plus haut ; il s'affirme le plus éloquent de sa génération.

Le sang de la Race, les impulsions géniales d'un tempérament

généreux, guidées par un certain rationalisme philosophique, ont suffi à João de Barros pour lui faire découvrir la voie rédemptrice. A l'appui de tendances analogues, João de Castro appelle une sorte d'impérialisme mystique, dont on pourrait trouver le germe dans les proclamations amphigouriques de D'Annunzio, mais qui est d'une essence infiniment plus haute ; car Camoens en a laissé pressentir les définitions dans les meilleures octaves de ses *Lusiades* et d'abord dans les deux vers fameux :

.... amor da patria não movido
De premio vil, mas alto, e quasi eterno.

Voilà sans doute ce qui a permis à João de Castro de proclamer dans son *Oraison pour le serment des drapeaux* l'avènement de la Patrie comme divinité suprême, ce qui est manifestement exagéré, au sens profond, quelles que soient les justifications du présent :

Soldats, s'écrie le poète, nous assistons en ce moment à une messe divine. Nous sommes en face de la Patrie en toute sa divinité pure et grande comme jamais il ne vous fut donné de la voir. La Patrie, c'est un Dieu qui est en nous, en tout, un Dieu qui anime tout et que nous créons à tout instant. Prenons conscience du Dieu, de ce Dieu finalité de la terre, de la vie, des âmes, de ce Dieu fait de notre sang et de notre âme et plus grand que nous.

Cela sans doute est vrai de tous les idéo-dynamismes, de tous les égrégores, et il y a là de terribles secrets. Ainsi, dans le magistral poème mystique de **Reine Sainte**, João de Castro s'efforce de rejoindre Dante, pour exalter l'amitié qui soutient les hommes dans la lutte pour la conquête de la nouvelle Jérusalem.

A Dante il emprunte non seulement le tour de pensée, — la pensée gibeline, — mais aussi le merveilleux rythme et les *terze rime* qui sont comme autant de coups d'aile vers l'infini.

Après avoir cherché à célébrer la nouvelle Béatrix, voici que le Poète incarne dans un personnage idéal de tragédie mythique sa conception semi-chrétienne, semi-nietzschéenne du Héros. Dans la **Horde** João de Castro s'efforce à nous peindre la marche cahoteuse, angoissée, fatidique de l'humanité vers les horizons de lumière. Le destin de la Horde, s'avançant à travers les embûches de la forêt impénétrable vers la Plaine et vers la Mer, fermente tout entier dans l'âme du chef. Seul le Sacrifice pourra le faire éclore

au souffle du Songe. Sujet âpre et grandiose que le poète a voulu traiter à la manière de Claudel en vers libres blancs. Il y a là de beaux élans, de fortes paroles ; mais le défaut presque inévitable de cet art trop volontaire est la monotonie, et João de Castro n'échappe pas à ce reproche. On ne saurait lui contester le sentiment de la grandeur. Il a tous les dons de la maîtrise.

L'Infante de Manuel de Figueiredo est également une tragédie symbolique et visionnaire, destinée à l'exaltation de la Race. Cette fois, l'époque est plus nettement déterminée ; c'est celle de la grande Epopée maritime et M. Manuel de Figueiredo, non sans rappeler la manière de Maeterlinck, se montre surtout dans les deux premiers actes évocateur puissant. Telles sont les caractéristiques de l'esprit lusitaniste d'aujourd'hui, dont le pur lyrique qu'est demeuré Antonio Corrêa d'Oliveira fut l'un des plus brillants annonciateurs. Nul n'a mis plus de tendresse et de fraîcheur à célébrer les menus gestes de communion avec la Terre. **Notre Pain, Vin joyeux, Huile de la lampe**, tel est le titre de son récent recueil de sonnets, où l'élégie méditative se hausse jusqu'à la prière, et qui contient des vers capables de durer autant que la langue.

Le Portugal est une terre si belle; il est riche d'un si glorieux et pittoresque passé qu'il peut alimenter l'inspiration de plusieurs générations d'écrivains, sans risquer l'épuisement. Cependant il doit songer à organiser l'avenir, et c'est la conclusion que donne M. Agostinho de Campos aux essais et chroniques qu'il intitule *l'Homme loup de l'homme* et qui font partie de son *Commentaire léger de la Grande Guerre*. Ces brillantes réflexions aussi bien que les tableaux et anecdotes de guerre réunies par le Capitaine Menezes Ferreira sous le titre de *João Ninguem, soldat de la grande guerre*, ne sauraient nous empêcher de goûter, comme il convient, les vigoureux récits de guerre et d'amour où le merveilleux homme de théâtre qu'est Henrique Lopes de Mendonça fait revivre les gestes du Portugal héroïque et séculaire. On y verra que le présent ne dément point le passé; c'est pourquoi le conteur a choisi ce beau titre : **Sang portugais**. *Le Défi* et *Justice du vice-Roi* sont particulièrement pleins de couleur et de mouvement, avec une teinte de romantisme qui séduit. Augusto de Castro, de son côté, dans *Fumée de mon cigare*, est la grâce même.

MÉMENTO. — L'une de nos prochaines chroniques sera consacrée à l'examen de la prose portugaise contemporaine. Le Portugal de Fialho d'Almeida, de Trindade Coelho, de Teixeira de Queiroz possède de brillants conteurs, des stylistes épris de leur art. Raoul Brandão est un historien âpre, vivant et coloré ; Jayme Cortesão n'est pas seulement poète et philosophe ; dans *Italia-Azul*, il sait mettre en scène par une série de rapides esquisses où chatoie la lumière du ciel méridional ses impressions de voyages ; Aquilino Ribeiro affirme sa maîtrise aussi bien dans la nouvelle que dans le roman, et ses *Filles de Babylone* sont pleines d'aisance, de vie et d'humour ; Villa-Moura diversifie de plus en plus sa manière et dans ses récents *Obstinados* il se rapproche tour à tour de Villiers, de Valle-Inclan, de Dostoïewsky et de Maeterlinck, tout en demeurant l'un des plus authentiques héritiers du vieux Camillo ; Severo Portela joint dans son *Presepio* la grâce idyllique à la plus évangélique simplicité ; Antonio de Sèves s'attache à peindre le plus exactement possible la vie du peuple de sa province et ses tableaux rustiques de *Léomil* pourraient bien marquer une date dans l'histoire de la rénovation de la prose lusitanienne ; Bernardino Machado, dans *Maria*, consacre à la mémoire d'une enfant chérie d'inoubliables pages ; Carolina Michaëlis de Vasconcellos fait avec une impeccable méthode l'historique littéraire de la *Saudade portugaise*.

Rendons hommage, en terminant, à la brillante activité de *Seara nova* et de l'*Annuario do Brazil*, alias *Renascença portugueza*. Ont récemment paru sous cette firme : *Marilia de Dircea* de Thomas Gonzaga (*Antologia universal*), *Fausto*, essai sur le problème de l'Etre, par Renâto Almeida ; *A travès dos Estados Unidos* par Gomes Leite ; *Figuras* par Constancio Alves ; *A Saudade portugueza*, par C. M. de Vasconcellos, etc...

A la Parceria Pereira l'*In Memoriam* d'Eça de Queiroz rassemble en un gros volume les opinions motivées de toute une élite admiratrice du Maître disparu.

Aux pages de la revue *Aguia* saluons la publication du chant premier de *Sagres*, poème camonéen de Pinto da Rocha.

PHILÉAS LEBESGUE.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

F. Gouttenoire de Toury : *Jaurès et le parti de la guerre*, Rieder. — René Loth : *Les relations franco-allemandes*, Alcan. — Albert Mousset : *Le royaume des Serbes, Croates et Slovènes*, Bossard. — Louis Eichner : *La paix des peuples*, Marcel Rivière, 31, rue Jacob. — Jean Douveau : *Au temps où l'oncle Sam se militarisait*, Jouve, 15, rue Racine. — *The Western ques-*

tion in Turkey and Greece, a study in the contact of civilisations, par Arnold J Toynbee ; Constable Co Ltd, 10-12, Orange Street, Londres, 1922.

M. Gouttenoire de Toury, qui avait déjà publié un volume très tendancieux : *Poincaré a-t-il voulu la guerre ?* vient d'en donner un second : **Jaurès et le parti de la guerre**, pour prouver qu'en France il y avait bien, avant 1914, un parti politique poussant délibérément à la guerre, ce qui partagerait la responsabilité de celle-ci entre nos ennemis et nous.

Cette question de responsabilité, il est, en effet, nécessaire de la tirer au clair, et on comprend qu'il ne suffise pas pour cela d'établir que c'est tel peuple et non tel autre qui a pris l'initiative de la déclaration de guerre. Il y a des cas où le véritable auteur du conflit n'est pas celui qui le déchaîne, et c'est ainsi que tout en ayant déclaré en 1870 la guerre nous avons quelques raisons d'en décliner la responsabilité profonde. Pour trancher le problème des origines de la guerre mondiale, il ne faut donc pas s'arrêter aux divers ultimatums de juillet et août 1914, mais remonter bien au delà même de l'attentat de Serajewo, et aller jusqu'au traité de Francfort. C'est ce que j'ai fait dans ma *Psychologie du Kaiser*, et étant arrivé à cette conclusion que ledit Kaiser était l'unique auteur de la conflagration générale, je n'en ai ouvert qu'avec plus de curiosité le livre qui se proposait d'établir le contraire.

Je m'attendais, à vrai dire, à une montagne de textes, de citations, de références, ce genre de découpage est si facile ! Avec quelques fragments bien choisis, on prouve tout ce qu'on veut. Encore faut-il trouver ces fragments, et M. Gouttenoire de Toury ne les a pas découverts ; en tout et pour tout il n'apporte qu'une ligne, une seule, d'un obscur petit lieutenant de chasseurs à pied déclarant, en mars 1912, dans une enquête de revue, qu'il espère prochaine la guerre. Et c'est sur ce mot unique, peut-être simple façon de parler, que l'auteur affirme l'existence en France d'un parti de la guerre ! En vérité, la plaisanterie dépasse les bornes.

Car il n'y a pas autre chose, et de tous les extraits d'avant et d'après que scrute, analyse et tord l'auteur, on ne peut tirer un second texte analogue. Ni le livre d'Agathon, *Les jeunes gens d'aujourd'hui*, ni la Conférence au Foyer, de M. Albert Malet, ni l'allocution de M. Désiré Ferry devant la statue de Strasbourg, ni les articles de M. de Mun dans l'*Echo de Paris*, etc., rien de tous

ces textes, qu'on nous rapporte complaisamment, ne permet de dire que quelqu'un, je ne dis pas un parti, mais quelqu'un, voulait de propos délibéré la guerre en 1912 ou 1913. Pour soutenir la thèse « Poincaré-la-guerre » il faut recourir à toutes les vieilles ficelles de la politiquaillerie dont la Chambre a tout de même fait bonne justice dans son ordre du jour au fer rouge du 6 juillet dernier.

Ce qui est seulement vrai, c'est que, depuis Agadir, il s'était fait un très heureux revirement dans la mentalité nationale, et que, poussés à bout par les provocations de nos ennemis, nous avions fini par grogner entre nos dents : Eh bien, s'ils veulent y venir, qu'ils y viennent ! Et c'est cette « renaissance de l'orgueil français » ou plus exactement de notre volonté de vivre, qui nous a permis de supporter le coup formidable de la ruée allemande d'août 1914.

Mais si l'on ne peut trouver trace d'un parti de la guerre coûte que coûte, avant 1914, il faut bien reconnaître qu'on ne peut nier l'existence d'un parti de la paix à tout prix, ou pis, d'un parti de l'anti-guerre, allant, par haine de l'armée, jusqu'à désarmer la France et la livrer toute nue à son adversaire. Jaurès était le chef de ce parti puissant, bruyant et dangereux, et son sursaut patriotique de la dernière heure ne doit pas faire oublier à l'historien son rôle déplorable pendant tant d'années. Si nous l'avions suivi, si nous avions cru ce qu'il nous jurait de la volonté pacifique de l'Allemagne, et de l'opposition décisive que le socialisme allemand opposerait à son kaiser, nous serions en ce moment sous la botte dudit kaiser. Ceci, en vérité, nous ne pouvons pas l'oublier.

HENRI MAZEL.

§

Dans un livre fort intéressant : **les Relations franco-allemandes**, M. René Loth examine avec sagacité et nous convie à étudier avec lui le grave problème de l'opposition du germanisme et de l'esprit français, problème qu'il ne faut jamais perdre de vue, et d'où sont sorties les guerres du passé, d'où peuvent renaître à l'avenir de terribles et sanglants conflits. « On croyait se connaître », mais il n'en était rien. Il en est d'ailleurs presque toujours ainsi, qu'il s'agisse de peuples ou d'individus. Examinons donc toujours nos mauvais voisins ; analysons sans cesse leurs pensées, surtout leurs conceptions du monde, pour nous souvent

si étranges, — et quand nous aurons enfin un peu compris ce qui bouillonne et sans doute bouillonnera toujours dans ces épaisses cervelles germaniques, peut-être arriverons-nous à nous méfier davantage, — à nous guérir de notre presque incurable naïveté, qui nous porte à croire que nos propres façons de sentir sont aussi celles de ce dangereux peuple d'outre-Rhin, et qu'à l'avenir il suffira de se comprendre pour éviter ces sanglantes hécatombes dont nous sortons à peine. Il est malheureusement des Français qui paraissent disposés à oublier déjà, et peut-être même à pardonner. Leur république allemande, si chancelante, d'ailleurs, n'est nullement une garantie, on pourrait même dire le contraire ; car si certains Allemands s'efforcent de nous comprendre, c'est à leur manière, et qui reste assez loin de la nôtre. D'ailleurs, au fond, le Germain ne conçoit que la force, qui est son *ultima ratio*. Certes, il nous a beaucoup admirés jadis, — et surtout enviés, — comme toute l'Europe d'ailleurs, et surtout au XVIIe siècle où le rayonnement de la France, nous l'avons un peu oublié, fut, on peut le dire sans exagération, universel, et qui a laissé échapper à Macaulay, le grand historien anglais, de si fortes pages sur notre influence à cette époque. Puis, après un lent déclin au XVIIIe siècle, la Révolution française surprend les Allemands au plus haut point, les charme d'abord, les scandalise ensuite. Mais bientôt Napoléon, « ce Robespierre à cheval », comme on l'a écrit un peu sommairement, leur apparaît comme un jeune dieu de la force, devant lequel ils s'empressent d'abord de s'incliner avec conviction et servilité. Car c'est un des pires aspects de l'esprit germanique, — et son essence peut-être, — que son *vautrement*, le mot est malheureusement exact, devant son vainqueur quel qu'il soit. Aucune pudeur ; l'attitude du mauvais laquais devant le maître. Sans doute il serait injuste et puéril aussi de nier certaines qualités de cette race tenace, méthodique et travailleuse. Mais en général son absence de vraie dignité, son admiration absolue de la force, son hypocrisie, ses sournoises rancunes, son goût des génuflexions sont pour nous un perpétuel sujet d'étonnement. Tant qu'elle se sait faible, elle plie, et, on peut le dire, son sourire béat, sa prétendue bonhomie ont trompé tant d'entre nous ! Insolente dès qu'elle se sent ou se croit la plus forte, son aménité se change vite en férocité bestiale. Nous savons à quoi nous en tenir. S'il est en Allemagne comme partout de nobles natures,

elles sont rares, — beaucoup plus rares qu'ailleurs ; et puis elles se taisent assez volontiers le cas échéant. Au vrai, si nous avons été vainqueurs dans la dernière guerre, nous ne l'avons pas assez fait sentir à nos ennemis, et c'est pourquoi ils relèvent la tête si vite, agressifs et goguenards. Ils se disent que le Welche est bon enfant et qu'on le *repincera* bientôt. Plaçons donc soigneusement le livre de M. Loth dans notre bibliothèque, lisons-le quelquefois et mettons à côté les excellents travaux de M. Reynaud, parus avant les hostilités, lesquels, par conséquent, n'ont pas subi leur influence, et où ce savant consciencieux a si bien étudié tout ce que l'Allemagne doit à notre pays, — puisque l'on a si souvent parlé de tout ce que la France doit à l'Allemagne. Il peut y avoir une annexe aux bibliothèques sur la guerre et qui aura peut-être plus d'intérêt que bien des volumes consacrés aux faits et gestes des belligérants.

De M. Albert Mousset on peut indiquer encore un curieux travail sur le nouveau **royaume des Serbes, Croates et Slovènes**, constitué depuis la guerre et en conséquence de la victoire des Alliés. Il n'y a pas là un ouvrage de description pittoresque ou anecdotique, mais surtout une « présentation » du pays, de son organisation politique, administrative et militaire. On y parle ensuite du gouvernement, des partis, de la question nationale avec les indigènes et allogènes ; des religions, croyances diverses et du budget des cultes, ainsi que des cultures et des forêts, du commerce et de l'industrie, etc. L'ouvrage est d'ailleurs bourré de chiffres, états et tableaux statistiques destinés à renseigner le monde des affaires, et qui ne peuvent que donner confiance.

On lira également et avec grand plaisir le livre de M. Jean Douyau sur l'Amérique yankee : **Au temps où l'oncle Sam se mobilisait**, qui raconte avec humour la découverte par les nôtres de ce pays toujours curieux et le séjour de la mission française chargée d'initier les recrues quasiment innombrables de cet immense pays aux nécessités de la guerre moderne. Partie de Bordeaux sur l'*Espagne*, la mission arrive à New-York après une bonne traversée et se trouve reçue officiellement à Washington, puis est dirigée vers les camps de troupes et voit du pays avec son passage à la Nouvelle-Orléans avant de pousser jusqu'au Nouveau-Mexique, — poursuivie par les acclamations de la foule et les opérateurs de cinéma. — Après avoir séjourné dans

un camp où l'on instruit les recrues, l'auteur se trouve gagner le territoire indien. C'est un deuxième séjour et des péripéties diverses. Il se trouve ensuite à Westpoint, au Texas et en Louisiane, revient à la Nouvelle-Orléans et à Washington au moment de prendre congé. — Mais ce n'est pas l'itinéraire qui intéresse dans cette aventure. On sait d'ailleurs que les troupes américaines rapidement éduquées firent plutôt bonne figure lorsqu'elles vinrent en France, où elles se battirent entre autres à Château-Thierry et à Saint-Mihiel. Mais M. Jean Douyau a surtout noté ses impressions de route, — avec les étonnements, les naïvetés de la population, — et en Amérique tant de choses diffèrent des nôtres qu'il y a bien à glaner pour l'observateur. Au débarquement à New-York, bien loin de tomber en extase comme tant de jobards, il constate surtout la saleté peu ordinaire de certains quartiers; plus loin les cocasseries de la table, où l'on sert beaucoup de plats, mais à peu près rien qui vaille. Il parle aussi des crachoirs publics innombrables, et nécessités par le singulier usage de la « cheving gum » que tous mâchonnent. Ailleurs il déplore le tintamarre continuel de « l'Elevated », le métro aérien de là-bas, ou raconte une curieuse séance chez le coiffeur, où, pour vous raser, on vous met à peu près la tête en bas... — Les constatations analogues sont nombreuses dans le volume de M. Jean Douyau à côté des péripéties de son séjour en Amérique. Son livre est abondant et même touffu; c'est une relation qui vaut d'être retenue et en apprend davantage que beaucoup d'ouvrages antérieurs. Si la critique des êtres et des choses ne perd jamais ses droits, nous n'oublions pas cependant que l'Amérique nous a donné le coup de main nécessaire et quand il était temps, dans la guerre contre les Boches. Le reste est secondaire et demeure toujours une curiosité.

Ce qu'on peut dire du livre publié par M. Louis Eichner sur **la Paix des peuples**, *essai d'une confédération internationale*, c'est qu'il est rempli d'excellentes intentions. Son auteur déplore la guerre, — comme nous tous, aussi bien, — et croit au progrès moral et scientifique qui doit tout régénérer. Comme on peut s'y attendre, il préconise l'établissement d'une constitution internationale qui empêchera tout conflit. Il étudie successivement l'organisation de son armée (?), ainsi que le libre échange international, la création d'une monnaie générale, la circulation fidu-

ciaire, la réduction des dettes passées, la colonisation, etc... En appendice, des essais sur « la destruction des animaux nuisibles » et sur « la répression des mœurs barbares ». — Je ne vois pas qu'il y ait à commenter davantage cette exposition et ce mirifique programme.

CHARLES MERKI.

§

L'Orient, le proche et le moyen Orient, surtout, sollicitaient depuis longtemps l'érudite curiosité de M. Arnold J. Toynbee. Et ce qui, dans l'histoire moderne de ces peuples, l'intriguait le plus, c'était de suivre la réaction de la civilisation occidentale sur un fonds national et social suranné. M. Toynbee avait consulté les historiens et les voyageurs les plus divers, des âges les plus reculés aux jours les plus récents ; il avait déjà rassemblé en faisceau leurs témoignages et s'occupait de les ramener à son angle original, quand, à la suite du traité de Sèvres, la guerre éclata entre Turcs et Grecs. M. Toynbee se garda de laisser échapper cette occasion de vérifier sur place l'exactitude de ses recherches et de compléter ainsi sa documentation dans l'atmosphère adéquate. Il obtint aisément un congé à cet effet de l'Université de Londres où il professe un cours d'histoire byzantine et un cours d'histoire, de langue et de littérature grecques modernes, et, le *Manchester Guardian* l'ayant nommé son correspondant de guerre, le 15 janvier 1921 il débarquait à Athènes. De là, il gagna Smyrne, puis Constantinople. De ces trois villes il rayonna dans l'hinterland ; il suivit les opérations sur le front grec, assista à des retraites, à des « représailles », vit flamber des villages turcs et terroriser leurs habitants musulmans, et s'il eut des entrevues avec des hommes politiques, un « Harmoste » et des généraux, il ne dédaigna pas d'ausculter dans les villes comme dans les campagnes l'état d'âme des populations, grecque aussi bien que turque, dont il avait recherché le contact. Tout yeux, tout oreilles, huit mois durant, il observa, interrogea, interrogea contradictoirement, serrant dans son portefeuille une profusion de notes, de croquis et de documents inappréciables. Pour que ce dossier fût complet, il n'y manquait, en vérité, que la cote : Angora. Mais cette visite que nul obstacle ou danger ne l'eût empêché de rendre à Moustafa Kemal, sa seule qualité de sujet de S. M. B. à son grand regret la lui interdit. Du moins cet esprit

sérieux, méditatif et singulièrement pénétrant, s'ingénia de son mieux à imaginer, à l'aide de ce qu'il avait déjà noté à Athènes, Smyrne et Constantinople, la contre-partie turque de ses observations grecques. Rentré à Londres en septembre 1921, M. Toynbee utilisa les résultats de son enquête à réviser, puis à refondre ses carnets *en marge* antérieurs. Et ce travail nous a valu sous le titre **the Western Question in Turkey and Greece** (1) un livre à maints égards remarquable et qui certainement est un livre de parfaite bonne foi. M. Toynbee l'a écrit sans passion comme sans préjugés, pour l'édification de ceux qui s'intéressent aux affaires d'Orient. Il a même dépouillé toute sentimentalité et n'a demandé son inspiration qu'à sa seule raison. Son essai est fort *intelligent*, cela transpire à chaque ligne. Il est aussi bondé de faits, mi-observations personnelles, mi-érudition historique et diplomatique. Mais l'admirable, c'est que cette riche matière, qui, en ces sortes d'ouvrages demeure le plus souvent matière brute, est ici travaillée, fouillée, pétrie et contrainte par une main nerveuse et forte à servir la thèse de l'écrivain. Tout autre que M. Toynbee eût, avec son art, abusé du procédé ; lui, cependant, n'a pas eu souci de déformer la réalité, mais bien de la faire accoucher de sa signification vraie.

Le chapitre qui ouvre le livre lui sert aussi d'introduction, c'est comme un portique au fronton duquel on pourrait inscrire le sous-titre : *a study in the Contact of Civilisations*, tant on y surprend les traces de la désagrégation causée par ce contact ; à travers ce portique l'on découvre cette Anatolie qui apparut à M. Toynbee comme « un échiquier où pour finir la partie il reste encore quelques pièces. Là elles resteront jusqu'à ce que les joueurs se lèvent et les délaissent et que des êtres supérieurs remisent les pièces dans une boîte et plient l'échiquier. Car l'on ne pourrait escompter quelque échec et mat (2) ». Ces allégoriques joueurs, ce sont les Grecs et les Turcs, et les pièces debout sur l'échiquier les batailles qu'il leur faut encore livrer. En pure perte, estime

(1) La Question Occidentale en Turquie et en Grèce.

(2) Le livre de M. Toynbee était publié et ce compte rendu déjà écrit quand la bourrasque Kémaliste, soufflant avec une violence imprévue, a balayé de l'échiquier d'Asie Mineure les pions de l'adversaire et de M. Lloyd George. Mais cette solution brutale et radicale n'infirme nullement les réflexions de M. Toynbee. Il parlait d'« êtres supérieurs » : des influences politiques occultes et formidables ne sont-elles pas, en effet, intervenues pour faire pencher le plateau de la balance à l'avantage des Turcs ?

M. Toynbee, ni l'un ni l'autre des adversaires n'étant en mesure d'anéantir l'autre. Ils s'y emploient avec ardeur en organisant, systématique et atroce, le massacre de leurs minorités respectives. Des provinces entières ont été ravagées; partout les ruines s'accumulent. Il est temps qu'une solution intervienne. Mais laquelle? M. Toynbee semble embarrassé de la proposer. Les gouvernements qu'il accuse d'avoir déchaîné cette guerre ne le sont pas moins. Tout récemment une alerte assez vive s'était produite, rien n'en était toutefois sorti, si ce n'est un discours de M. Lloyd George qui ne dissimulait plus ses sympathies en faveur des Grecs. On en trouvera les raisons à la page 74 du livre de M. Toynbee, lequel se recommande, par son impartialité, à quiconque cherche à voir clair dans cette mêlée.

AURIANT.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Capitaine de frégate Chack : *La guerre des Croiseurs*, Tome I, gr. in-8, Challamel.

M. le capitaine de frégate Chack a entrepris de nous raconter **la Guerre des Croiseurs en 1914**. Il s'agit, en fait, de la guerre de course, que nous avons vue se continuer sur une grande échelle, jusqu'à la bataille des Falklands, bien qu'aucun des belligérants ne l'eût préparée. Mais cette expression, — la Guerre de Course, — si M. le commandant Chack l'avait adoptée pour titre de son travail, aurait été une sorte de reconnaissance officielle d'une chose, qu'on déclarait, avant la guerre, anachronique, inefficace, impossible, défunte. Soyons reconnaissants à M. le commandant Chack, malgré cette précaution oratoire, de nous entretenir longuement de la guerre de course, en l'étudiant dans ses effets et ses modalités modernes. La guerre de course est née dès le premier jour de la guerre, sans que personne y eût songé. Il en a été ainsi, parce qu'elle est dans la nature des choses. Les quelques croiseurs allemands, éparpillés sur les mers du globe, dès les hostilités ouvertes, se sont attaqués au commerce des Alliés. Ils ont continué à le faire jusqu'au moment d'être exterminés. Leur action, si brève qu'elle ait été, a créé dans le monde entier une émotion et une crise économique, dont l'importance est parfaitement mise en lumière par M. le com-

mandant Chack. Mais après la destruction des croiseurs, qui n'aurait pas été obtenue si facilement sans les dispositions vicieuses du vice-amiral von Spee, dont nous parlerons tout à l'heure, la guerre de course continua avec les sous-marins jusqu'au dernier jour de la guerre. Jamais elle n'atteignit à autant d'ampleur ; jamais elle n'apporta un préjudice aussi grave à l'adversaire. Cependant, la guerre de course était la seule chose que l'Amirauté allemande n'avait pas préparée. Elle ne possédait qu'un nombre insignifiant de sous-marins au début de la guerre, et le plus grand nombre de ses croiseurs rapides gardait les ports de la Baltique et de la mer du Nord. Que serait-il advenu du commerce allié si, au début des hostilités, l'Allemagne avait eu une centaine de sous-marins pour mener le jeu, les 2/3 de ses croiseurs rapides postés aux carrefours des routes commerciales et tous ses grands paquebots convertis en croiseurs auxiliaires ? M. le commandant Chack a mis en œuvre une documentation abondante ; il la qualifie lui-même, sans aucune modestie, de définitive, bien qu'incomplète, ajoute-t-il. Il nous éclaire, en particulier, sur les véritables mobiles des agissements du vice-amiral von Spee. Nous nous sommes longtemps demandé comment cet officier général s'était fait prendre si sottement, avec toutes ses forces réunies, à la souricière des Falklands. L'explication nous en est donnée aujourd'hui. L'amiral von Spee, ainsi que tous les amiraux, d'ailleurs, éprouvait la même sollicitude que les mères-poules, qui veulent toujours avoir tous leurs poussins derrière elles. Il voulait faire la guerre de course avec tous ses bâtiments en ligne de file. Le 13 août, von Spee avait rallié tous ses navires aux îles Mariannes ; il tint un conseil de guerre. Il fit connaître à ses capitaines sa résolution de se retirer sur la côte occidentale de l'Amérique du Sud, où il serait plus à l'abri des recherches de l'ennemi. Le capitaine de l'*Emden*, von Muller, protesta contre cette manière de voir, en faisant valoir que les opérations seraient beaucoup plus fructueuses dans l'Océan Indien, en particulier sur la ligne Colombo-Aden. Von Spee s'obstina dans sa résolution ; mais, le lendemain, après avoir appareillé des Mariannes, il n'osait pas emmener l'*Emden* avec lui, et il lui donnait liberté de manœuvre. On se souvient de la fructueuse carrière de l'*Fmden*. M. le commandant Chack a fait ressortir, avec beaucoup d'intelligence, la tactique judicieuse adoptée par

le *Karlsruhe*, qui, seul, isolé, fit également un mal considérable au commerce allié. Que les jeunes marins, — je ne parle pas des anciens, définitivement cristallisés dans la formule du cuirassé, — lisent cette étude, et qu'ils s'inspirent de ses enseignements, s'ils doivent faire la guerre un jour, pour faire une guerre vivante, agissante et efficace.

JEAN NOREL.

A L'ÉTRANGER

Belgique

HUMBLE RÉPONSE A M. CHARLES MAURRAS. — Dans sa réponse au *Mercure*, M. Charles Maurras a bien voulu se rendre compte des sentiments de vive admiration que je professe à son égard et je l'en remercie. Mais je pense qu'il est imparfaitement renseigné sur la manière dont la question flamande intervient dans notre politique intérieure et étrangère.

Sans doute n'a-t-il pas exalté le flamingantisme et son hommage ne s'est-il adressé qu'à la race flamande qui forme un peu plus de la moitié de la population belge. Et, certes, aurait-il versé dans l'erreur en excluant les Flamands de l'amitié française au bénéfice des seuls Wallons. Pendant la guerre, j'ai lutté énergiquement contre les misérables activistes wallingants, réfugiés à Paris, qui cherchaient à abuser l'opinion en prétendant que les Wallons souhaitaient leur annexion à la nation française et qu'il y avait complète antinomie entre eux et les Flamands.

Le Flamand est si peu irréductible à la culture française qu'une partie des Flandres et un morceau de Wallonie (Valenciennes) réunis à la France sous Louis XIV se sont plus intimement assimilés sous le rapport linguistique et politique que l'Alsace. Au XIXe siècle, c'est un Français, Henri Conscience, qui, après avoir appris la langue flamande, sut découvrir le chemin du cœur des populations de nos Flandres, parvint à les réveiller d'une longue torpeur intellectuelle et à susciter en elles le goût de la lecture. Aucun romancier ne fut plus lu aux veillées flamandes que ce romancier d'origine, d'éducation et de tempérament français ; c'est en vain que des écrivains flamands ou hollandais cherchèrent à le surpasser en popularité.

Je sais bien qu'au moment de la lâche agression allemande d'août 1914, des Français, voire quelques Belges mal renseignés, eurent

un moment de doute sur le loyalisme des Flamands. Que ce doute fut rapidement dissipé ! Je ne perds jamais une occasion de signaler que lorsque se répandit l'affreuse nouvelle de la violation de notre territoire par les Boches, c'est à Anvers, capitale du pays flamand, que les représailles se firent sentir avec le plus de vigueur et de spontanéité. Et après plusieurs années d'occupation, c'est en vain que les activistes flamingants, alliés honteux de l'Allemagne, cherchèrent à organiser des conférences ou des manifestations dans les villes flamandes : que ce soit à Anvers, Malines ou Ostende, ils furent reçus à coups de canne, de pieds et de poings, malgré leur garde de kaizerlicks.

Et je m'excuse si j'aime à rappeler, peut-être un peu trop souvent, que les Belges qui se sont signalés avec le plus d'éclat dans le mouvement littéraire français sont de purs Flamands : Georges Rodenbach, Emile Verhaeren, Maurice Maeterlinck, Van Lerberghe, Grégoire Le Roy, Albert Giraud (Keyenberg de son vrai nom), Georges Eekhoud et combien d'autres.

Je sais très bien que M. Maurras est fondé à leur reprocher certain barbarisme de style et de pensée et je me souviens de ses études critiques sur Verhaeren dans la *Revue encyclopédique* ; mais n'est-il pas caractéristique le fait que les plus fameux représentants de l'élite flamande ont délibérément choisi la langue française comme moyen d'expression ? Aux Alsaciens, l'*Action française* veut bien chaque année, dans une pensée de fraternité française, consacrer un « kalendar », mais c'est dans les meilleures anthologies françaises que nos principaux poètes des Flandres belges ont trouvé leur place.

N'oublions pas que, pendant le moyen âge, nos Flandres furent un fief capétien, cependant que notre Wallonie ressortissait au Saint Empire germanique. Sous les ducs de Bourgogne se fit l'unification belge, une des premières unifications en date de l'histoire de l'Europe ; alternativement les ducs tenaient leur cour à Dijon et à Bruges, et les plus féconds échanges s'opéraient. Si, par la suite, notre sort fut lié à celui de l'Espagne, puis de l'Autriche, ce ne fut point le fait de la conquête ou de la violence, mais de la succession légitime, et Charles-Quint en avait la conception si juste que son abdication de la souveraineté des Pays-Bas fut un acte antérieur et nettement séparé de son abdication du sceptre impérial et de la couronne d'Espagne.

Flandres et Wallonie partagèrent un sort commun, ne cessèrent d'être solidaires dans toutes les manifestations de notre histoire : n'est-ce pas, pour remonter très loin, un seigneur wallon, Guy de Namur, qui commandait les communiers flamands le jour de la victoire des Eperons d'Or ?

Il ne faut pas s'y tromper : aussi bien dans les Flandres, malgré les excitations des flamingants, que dans la Wallonie, il existe en Belgique un souffle ardent d'amour pour la France, et j'étais touché, il y a deux mois, d'apprendre de Pierre Benoît, qui venait de passer son Quatorze Juillet à Anvers, l'émotion qu'il avait ressentie en voyant la ville pavoisée aux couleurs françaises.

A ceux qui chercheraient à faire de la race flamande un rameau de l'arbre germanique, les Flamands pourront toujours opposer la fleur la plus essentielle et à jamais vivante qui soit issue de leur sève, je veux dire le grand Rubens, sorte de Rabelais de la peinture, génie clair, baigné de lumière, catholique et païen, père spirituel de Watteau et de Delacroix et dont tout l'impressionisme français devait s'inspirer. Ah ! certes, ce n'est point du sombre pays de Luther qu'une telle plante pouvait jaillir !

J'applaudis donc sans réserve l'hommage que M. Charles Maurros est allé porter aux Flamands. Mais je l'eusse préféré sous une forme exclusivement littéraire. Il sonnait moins bien dans une réunion publique organisée par des personnalités qui poursuivent des fins électorales suspectes. Car en Belgique, comme en France, la politique électorale gâte tout. Je suis convaincu que M. Maurras ignore que des politiciens de bas étage sont en train de bourrer le crâne aux Flamands. Je me permets de lui signaler un très intéressant et très important ouvrage consacré par M. Jacques des Cressonnières, ancien bâtonnier de l'Ordre des Avocats du Barreau de Bruxelles, à la question flamande. Il y verra qu'en Belgique, sauf pendant l'occupation par les armées de la Révolution française, on s'était toujours arrangé pour établir en fait l'emploi facultatif de la langue française et du dialecte flamand dans les cas importants de la vie. La loi est intervenue il y a plus de vingt ans pour régulariser cet état de fait.

Le malheur est que nous sommes affectés du suffrage universel et que les professionnels et les profiteurs de la politique poursuivent une surenchère flamande qui menace l'unité belge. Ils cherchent à susciter un état l'esprit que le cardinal Mercier tient

pour une sorte de mysticisme linguistique contre lequel il a sagement mis en garde son clergé. Celui-ci n'obéit pas toujours et les petits vicaires démocrates chrétiens des Flandres sont très nombreux à poursuivre une propagande à la fois antifrançaise, antibelge et anticatholique, ce dernier mot étant pris dans son sens intégral.

Il est très dangereux pour un étranger de parler de la question flamande, surtout s'il tient à ce que sa pensée ne soit pas déformée, même si cet étranger est un Français, c'est-à-dire un ami, et même si cet ami est M. Charles Maurras, une des plus brillantes et lucides intelligences de la France contemporaine.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Finance

Emmanuel Besson : *Traité pratique des impôts cédulaires et de l'impôt général sur le revenu* ; Dalloz. 20 »

Littérature

Alexandre Arnoux : *La légende du Cid Campeador d'après les textes de l'Espagne ancienne* ; L'Edition d'art. » »

Aurel : *Les Françaises devant l'opinion masculine* ; Chiberre. 1 25

Léon Bloy : *Lettres à sa fiancée*, avec un portrait par Mme Léon Bloy et le fac-simile d'une lettre ; Stock. 22 »

Emile Hinzelin : *Erckmann-Chatrian*, étude biographique et littéraire avec portrait et fac-simile d'autographes ; Férenczi. 12 »

M. Soupey : *Contes et légendes d'Espagne* ; Nathan. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Gabriel Hanotaux : *La bataille de la Marne*. Avec 2 cartes, 18 croquis et 14 cartes d'Etat-Major ; Plon, 2 vol. 30 »

Pédagogie

G. Hoornaert : *Le combat de la pureté*. Préface par le R. P. Vermeersch ; action catholique, Bruxelles. » »

Poésie

Maurice Aubret : *Les chansons nues* ; Crès. » »

Claude Dubosq : *La solitude nuptiale*. Préface de Francis Jammes ; Chiberre. 2 50

Maurice Gauchez : *Les rafales* et *Ainsi chantait Thyl*. Illust. de Georges-Lebrun-Rodenbach. Portrait par A. Maisonnet. Renaissance d'Occident, Bruxelles. 20 »

Jean-Marie Mestrallet : *Poèmes dramatiques, 1910-1918* ; Chiberre. 7 50

Politique

Henri de Weindel : *Histoire des Soviets*. Préface de M. Gabriel Hanotaux. Avec des illust. ; Fascicules I et II ; Edit. Makowsky. »

Questions médicales

Docteur P. Gey : *La pureté rationnelle*; Maloine. 2 »

Roman

Cami : *La fille du pétardier*. Illust. de l'auteur ; Le Roteau. 6 50

Lucien Deslinières et J. Marc-Py : *La résurrection du docteur Valbel ou le monde dans un demi-siècle* ; France-Edition. 6 50

Jeanne Doin : *Elle s'appelait Ninon* ; Victorion. » »

Louis Emié : *L'abdication des pauvres et le couronnement des cadavres*. Bois gravés par Jan Cantré ; Lumière, Anvers. » »

Gustave Geffroy : *La comédie bourgeoise* ; Fasquelle. 6 75

Albert Jean : *Rapaces et nocturnes* ; Renaissance du livre. 6 »

Rudyard Kipling : *Nouveaux contes des collines* ; Nelson. 4 50

Gabriel de Lautrec : *La semaine des quatre jeudis* ; Le Roseau. 6 »

Georges Maurevert : *La plus belle fille du monde* ; Flammarion. 7 »

Robert de Traz : *Fiançailles* ; Albin Michel. 6 75

Varia

Bécan : *Les horreurs de la paix*, 60 dessins. Préface par Henri Béraud Merle blanc. 2 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Les journées Remy de Gourmont à Coutances. — Verhaeren et le monument aux morts de Roisin. — Le monument de Léon Cladel. — J.-H. Fabre et Remy de Gourmont. — A propos des pages choisies de Philéas Lebesgue. — Le sixième centenaire des Jeux-Floraux. — Les origines de Mata-Hari. — L'Inde et Java à Montparnasse. — Les vers d'Henry Becque. — Scata.

Les journées Remy de Gourmont à Coutances. — Le dimanche 24 septembre a été inauguré, dans le jardin public de Coutances, le buste de Remy de Gourmont.

Il y eut à cette occasion de véritables fêtes à la fois littéraires et populaires dans la pittoresque petite ville normande où Remy de Gourmont n'est pas né, comme on l'a écrit à tort, mais dans laquelle on peut dire que s'éveilla son admirable esprit, au cours des études de son adolescence au lycée.

Coutances, quand on la connaît, aide à saisir mieux encore Remy de Gourmont, avec ses antiques églises, ses petites rues bordées de vieilles maisons qui escaladent, dans une atmosphère humide et tiède, un coteau aux feuillages riches et aux verdures grasses comme celles de la verte Erin ; toutes ses voies conduisent à sa cathédrale prodigieuse qui la couronne, pur joyau du gothique normand, admirable réussite d'étonnants bâtisseurs, qui semble jaillir du sol d'un seul élan, pour exprimer à jamais dans la pierre le cri d'adoration d'un architecte de génie. On comprend que Remy de Gourmont, qui a grandi devant cet hymne de pierre, ait écrit *le Latin mystique* et n'ait jamais pu concevoir qu'il pût y avoir un autre genre littéraire que le poème. Le passant attardé, la nuit, dans la silencieuse petite ville, ne surprend guère dans ses rues obscures d'autres lueurs que celles des vitraux flamboyants des chapelles des cou-

vents, où des moniales chantent matines; mais comme on devine que cette cité mystique est aussi secrètement sensuelle avec ardeur! Les habitants paraissent avoir deux cultes, qui, en somme, n'en sont qu'un: celui de leur cathédrale, qui est une gerbe de fleurs de pierres offerte triomphalement à Dieu, et celui des fleurs de leur jardin public, l'un des plus beaux du monde. Si Coutances n'a plus ses corporations de bâtisseurs d'autrefois, elle a du moins, encore, celle de ses horticulteurs et jardiniers, qui est demeurée célèbre, et dont l'œuvre se continue dans un jardin de féerie où sont entretenues les fleurs exotiques les plus rares, où des palmiers et des orangers poussent en pleine terre, grâce à un climat uniformément doux, et qui s'avance en terrasse avec un bois mystérieux qui lui ferme l'horizon, d'où l'on s'attend à voir sortir des nymphes poursuivies par des satyres, à moins que plutôt l'on n'aperçoive dans les nuits de lune des elfes dansant sur la prairie qui le borde et d'où montent des vapeurs légères.

C'est dans ce jardin que se dresse maintenant comme un dieu terme le buste de Remy de Gourmont, au bord d'une pièce d'eau où il se mire. Mme Suzanne de Gourmont l'a taillé dans la pierre, à la fois sacerdotal et ironique; il préside au jardin dont toutes les fleurs, la luxuriante végétation paraissent se tendre vers lui; mais c'est du côté des bois que semble aller son regard sous ses paupières mi-closes, comme s'il attendait quelque vision charmante, fugitive et pleine de grâce.

La fête avait commencé la veille avec l'ouverture de l'exposition des peintures et gravures des imagiers du Pou-qui-grimpe; car Coutances, qui avait déjà la corporation de ses horticulteurs, possède, depuis peu de temps, celle de ses imagiers. Ce sont de tout jeunes gens auxquels l'atmosphère d'art qui se respire naturellement dans leur ville a inspiré de faire revivre la pratique des arts mineurs, qui dut fleurir autrefois à l'ombre de la prodigieuse cathédrale: ils trouvèrent leur animateur avec un d'entre eux, M. Joseph Quesnel, qui fut l'un des organisateurs des fêtes Remy de Gourmont, et qui promena durant ces deux journées sa jeune flamme aux quatre coins de la ville. Willette, qui, chaque année, vient villégiaturer aux environs, s'est intéressé à leur œuvre, l'a encouragée, et c'est lui qui est venu inaugurer, avec son espièglerie toujours jeune, leur première manifestation publique et l'a présentée aux Parisiens accourus à Coutances en l'honneur de Remy de Gourmont. A côté des œuvres des jeunes imagiers de Coutances, qui demanderaient une étude spéciale, on se montre une admirable collection de documents gourmontiens, manuscrits, éditions rarissimes et même éditions ordinaires.

Ici se pressent déjà autour de MM. Jean et Henri de Gourmont, de Mme Suzanne de Gourmont, M. M. Souriau, professeur à l'Université de Caen, qui représente le Ministre de l'Instruction publique, M. Eugène Morel, délégué par la Société des Gens de Lettres, Mme Rachilde et

M. Alfred Vallette, M. Louis Dumur, M. et Mme Jules de Gaultier, M. et Mme Marcel Coulon, M. le Dr et Mme Voivenel, M. Georges Batault, M. Jean Royère, M. René-Louis Doyon, directeur de *la Connaissance*, M. Gustave-Louis Tautain, rédacteur en chef du *Monde Nouveau*, M. Constant Bourquin, M. Pagès, M. François Bernouard, éditeur de l'*Imprimerie Gourmontienne* ; voici aussi Mme Louise Faure-Favier, venue de Paris en avion et qui demain, si une avarie survenue à l'atterrissage de son appareil ne l'en empêche, survolera le monument et jettera des fleurs au moment de l'inauguration (1) ; la *Nacion* de Buenos-Ayres, où collabora Remy de Gourmont, a envoyé M. Senin-Cano pour la représenter ; le *Journal*, où Remy de Gourmont donna jadis ses *Histoires magiques*, a délégué un de ses rédacteurs littéraires ; on se montre M. Marc-Jean Snyers venu de Liège, au nom des étudiants de son Université, pour rendre hommage à l'écrivain français.

Le soir, tout le monde se retrouve au petit théâtre municipal où a lieu une soirée de gala en l'honneur de Remy de Gourmont.

Elle commence par une conférence de M. Louis Dumur, qui est l'un des écrivains qui connaissent le mieux l'œuvre si complexe de Remy de Gourmont, en même temps qu'il put approcher quotidiennement l'homme au *Mercure*, auquel celui-ci commença de collaborer dès sa fondation pour ne plus cesser jusqu'à son dernier jour. C'est toute l'histoire d'une période littéraire que M. Louis Dumur a résumée en racontant celle d'un admirable esprit. Il nous montre Remy de Gourmont venu à la haute littérature en plein symbolisme, apportant lui-même à celui-ci de « parfaits et délicats modèles », comme *Les litanies de la Rose*, *Lilith*, *Le Fantôme*, *Fleurs de jadis*, *Hiéroglyphes*, un poème dramatique *Théodat*. Mais chez Remy de Gourmont le critique ne cessait jamais de compléter le créateur. Ce symbolisme auquel il participait, Remy de Gourmont entreprit de le définir, à un moment où l'on discutait encore sur ce qu'il était au juste ; en même temps Gourmont l'enrichissait d'œuvres nouvelles comme *Histoires magiques*, *D'un Pays lointain*, *le Pèlerin du Silence*, *le Vieux Roi*, *les Chevaux de Diomède*. Quand il eut défini le symbolisme en montrant son rapport avec la doctrine subjective de l'idéalisme philosophique, dont il n'était que l'application à la littérature et à l'art, Gourmont se livra aux études philosophiques, historiques et critiques « qui devaient en fonder la raison et en soutenir le monument somptueux ». C'est ainsi qu'il fut amené à écrire un livre, *Le latin mystique*, pour étudier les poètes de l'antiphonaire et la symbolique du Moyen Age ; il fonda alors une revue, l'*Ymagier*, qui vécut trois ans. Ensuite, il chercha au symbolisme des ancê-

(1) C'est seulement le mercredi que Mme Louise Faure-Favier a pu, en regagnant Le Bourget, lancer des fleurs, des images et des poèmes sur Coutances, en l'honneur de Remy de Gourmont.

tres immédiats qu'il trouva en Mallarmé, Verlaine parmi les Parnassiens; Huysmans et les Goncourt, parmi les réalistes ; Rimbaud, Corbière, Villiers parmi les derniers romantiques, et en remontant plus haut Barbey d'Aurevilly, Stendhal, Baudelaire, Maurice de Guérin, Gérard de Nerval, Aloysius Bertrand.

Les nombreux portraits d'écrivains de ses deux *Livres des masques*, dit M. Louis Dumur, peuvent être considérés, en effet, comme les premiers jalons d'une histoire de la période symboliste, qu'il n'eut jamais le temps d'écrire, mais dont il rédigera cependant plus tard quelques chapitres. La plupart des écrivains symbolistes y figurent à côté de leurs devanciers immédiats.

M. Louis Dumur nous fait assister à l'évolution de Remy de Gourmont, auquel le symbolisme, comme à nombre d'autres, ne suffisait déjà plus. C'est alors qu'on le vit se prendre à jouer avec les idées, se plaire à leur cache-cache avec les mots, leurs heurts, leurs répercussions, et il donna ces quatre magistraux volumes d'essais qui sont l'*Esthétique de la Langue française*, *La Culture des Idées*, *Le Chemin de Velours*, *Le Problème du Style* :

Ils resteront probablement, déclare M. Louis Dumur, comme l'expression la plus originale et la plus réussie de sa pensée.

Remy de Gourmont se reposa bientôt du pur jeu des idées en regardant les spectacles de l'histoire contemporaine, mais ce ne fut que pour y revenir ensuite, et ils lui fournirent alors des figurines qu'il fit sauter, cabrioler en ses *Epilogues* fameux que publiait de mois en mois, puis chaque quinzaine, le *Mercure*. Cependant même l'esprit de ses *Epilogues* ne tarda pas lui-même à se modifier. Remy de Gourmont venait d'écrire *la Physique de l'Amour* ; il avait découvert la science qui lui faisait prendre pied sur le terrain solide et contingent des faits ; c'est à cette période que ressortissent les cinq volumes des *Promenades littéraires*, les *Promenades philosophiques*, les deux dernières séries des *Epilogues*, les deux séries des *Dialogues des amateurs sur les choses du Temps*. M. Louis Dumur fait remarquer que des éléments nouveaux entrèrent dans sa critique ; il s'intéressa désormais à l'action des esprits sur leur temps et aux jugements que celui-ci portait sur eux ; il situa les auteurs qu'il étudiait ; en même temps, il procédait à des revisions dans l'ordre de ses admirations qui allèrent dès lors à des génies robustes, La Fontaine, Chateaubriand, Michelet, Balzac, Flaubert. En philosophie « il s'adonne avec une profusion de pensée étonnante, aux considérations les plus neuves tirées de la biologie, de la botanique, de la paléontologie, de la physique ou de l'ethnographie... Les lois de constance proposées par Quinton l'incitent à en faire l'application aux fonctions supérieures de l'intelligence et lui fournissent l'argument d'un de ses plus prestigieux essais ».

M. Louis Dumur termine en le montrant critique social dans les **dernières années de sa vie :**

Il est libéral d'opinion, sinon de tempérament. Les années l'ont mûri, l'expérience l'a prémuni. Il a appris à concevoir la valeur de la démocratie. Bien que resté aristocrate de goût, il sait que l'élévation intellectuelle d'un peuple, chose à quoi il tient par-dessus tout, ne saurait s'obtenir sans le rayonnement de la liberté, du droit et du bonheur public. Il a appris également à connaître la vertu d'un idéal national. Par sa pénétration de plus en plus intime et par son amour de la culture française, il a vu peu à peu grandir et se modeler maternellement à ses yeux la figure même de la France. Les destins de son pays le préoccupent et l'émeuvent. Et, confondant d'un même embrassement tout ce qui l'a le plus profondément charmé et inspiré dans sa laborieuse et abondante vie, sa langue, ses livres, sa province de Normandie, ses vieux quais de Paris et le génie clair, sensible et positif de sa race, il a compris mieux qu'un autre, pour l'avoir plus longtemps cherchée, la raison d'être de la patrie.

Des artistes vinrent ensuite illustrer cette admirable conférence, en disant des poèmes de Remy de Gourmont ou en chantant la musique qu'ils ont inspirée. C'est ainsi que la grande artiste Mme Bathori a chanté, sur la musique de Woollet, la *Neige*, tirée de *Simone*; sur celle de Robert Montfort, *Songe* et *Inscriptions champêtres*, tirés de *Divertissements ; le Vieux Coffret* et *la Forêt* sur la musique de Caplet ; des fragments du *Vieux roi*, musique de Mariotte. Mme Claude Hariel a dit *Rondeau lyrique, les Roses dans l'orage*. M. Georges Laisney a lu des fragments de la *Petite Ville*. On a entendu de la musique écrite par Remy de Gourmont sur les *Chevaux de bois* de Verlaine. Mme Jeanne Ronsay a dansé, avec un grand style, sur de la musique de Robert Montfort, un hommage à Remy de Gourmont et des pages musicales inspirées par *Danse profane, les Roses dans l'orage* et *le Pèlerin du Silence*.

Enfin on a entendu *L'Ombre d'une femme*, délicieuse pièce en un acte de Remy de Gourmont, qu'ont interprétée avec un grand talent M. de Rieux et Mlle Renée Devillers, du théâtre de l'Odéon, et l'on s'est demandé pourquoi cette œuvre charmante n'était pas depuis longtemps jouée à la Comédie-Française. C'est que Remy de Gourmont, à qui la gloire sourit depuis qu'il est mort, a eu, toute sa vie, à lutter contre la conjuration des médiocres ; et il n'a même pas lutté, en grand dédaigneux qu'il était, auquel le souci de la notoriété dans le présent était aussi étranger que la perspective d'obtenir une gloire posthume qui lui vient malgré lui.

Ce fut le dimanche qu'eurent lieu la fête officielle et la fête populaire. A onze heures, M. Leconte, Maire de Coutances, et son Conseil Municipal reçurent à la Mairie le Comité Remy de Gourmont, les délégations, les représentants de la presse, et leur offrirent un vin d'honneur. M. Souriau répondit à la charmante allocution de bienvenue de M. Leconte,

qui est non seulement le plus aimable des maires, mais un lettré qui fut le condisciple de Remy de Gourmont au lycée de Coutances. C'est d'ailleurs grâce à sa volonté et à sa bonne grâce, qui ont su venir à bout de toutes les difficultés, que le buste de Remy de Gourmont peut s'ériger aujourd'hui dans le jardin public de la ville. Non seulement il a été conseillé dans cette circonstance par sa vieille amitié pour notre illustre ami, mais il a compris tout l'honneur que cet hommage à Remy de Gourmont et les fêtes dont il serait l'occasion feraient rejaillir sur la cité.

L'après-midi, avant l'inauguration, commença la fête populaire, qui fut pleine d'entrain, comme il convient à une fête normande. Coutances se souvient dans ses fêtes de son culte des fleurs. Elle élit, elle aussi, chaque année, des reines. Comme les filles de Coutances sont fort belles, leurs reines peuvent régner sur des fleurs. Coutances élit donc une reine des lilas, une reine des cerisiers, une reine du bois-Jan (l'ajonc), une reine du pommier fleuri; sa reine des reines est la rose au bois. Les reines de Coutances ont défilé dans les rues sur des chars fleuris et sous des voûtes de feuillages piqués de fleurs, entourées de leurs demoiselles d'honneur et de leurs dames d'atour, coiffées du vieux bonnet normand en forme de sabot de cheval; leurs écuyers cavalcadaient aux portières, et elles étaient précédées de groupes vêtus en coquelicots, en pâquerettes, en boutons d'or, en bluets. Dans chaque char, un chœur de jeunes filles célébrait la fleur de sa reine, en chantant, accompagné par les violons, *Mon beau lilas*, sur l'air du « *Vent frivolant* » :

Et dans mon lilas frissonnant
C'est l' vent, c'est l' vent frivolant,
Qui chante : « Souvenez-vous-en ! »
C'est l' vent qui vole, qui frivole,
C'est l' vent, c'est l' vent frivolant,
C'est l' vent, c'est l' vent frivolant...

Ou bien *Sous le pommier fleuri* :

Qu'il perde ou qu'il gagne,
Vole beau papillon vole,
Qu'il perde ou qu'il gagne,
L'aimerai toujours,
You-ou, you-ou,
L'aimerai toujours.

Le char de La Grand'Lande du Bois-Jan glorifiait particulièrement Remy de Gourmont :

Pont d' Soullais, Pont d' Soullaise, très heureux nous chantons (*bis*)
Et glorifions le nom de l'illustr' de Gourmont.

Et dans le char de la reine des reines on chantait la *Destinée, la Rose au bois*, vieille chanson normande :

Quand les maisons sont propres,
Les amoureux y vont (*bis*),
La destinée,
La rose au boueis,
Les amoureux y vont (*bis*).

I z'y vont quat' par quat'
En tapant du talon (*bis*),
La destinée,
La rose au boueis,
En tapant du talon (*bis*).

Quand les maisons sont sales,
Les amoureux s'en r'vont (*bis*),
La destinée,
Le rose au boueis,
Les amoureux s'en r'vont (*bis*).

I s'en r'vont quat' par quat,
En jouant du bâton (*bis*)
La destinée,
La rose au boueis,
En jouant du bâton (*bis*).

Ensuite, on se rendit à l'inauguration ; les reines et leurs dames encadrèrent le buste de Remy de Gourmont et les discours commencèrent. Tour à tour, on entendit M. Eugène Morel, au nom de la Société des Gens de lettres, M. Marcel Coulon, le docteur Voivenel, M. Leconte, maire de Coutances, M. Souriau, professeur de littérature à l'université de Caen, au nom du ministre de l'Instruction publique. M. Charles-Théophile Féret vint enfin dire un poème en l'honneur de Remy de Gourmont.

Dans son très beau discours, M. Eugène Morel parle de la grande place que tient Remy de Gourmont dans les lettres de son temps.

On nous a dit : Ne sois pas universel. La moindre science demande une vie pour la connaître, que dis-je, une science ! un fragment de science, un bout d'histoire, une heure, une minute, un vil fait... Pas même ! Pour décrire les pensées diverses qui nous animent ici, à cette minute, quelle vie suffirait !

Par ce temps de spécialismes, voici un homme universel. Sa clairvoyance sut émonder et connaître, aller à l'essentiel, le tenir et voir d'ensemble. Comme ces maîtres du XVIe et aussi du XVIIIe, érudits, savants, poètes et artistes tout à la fois, avec lesquels à chaque instant on est tenté de le comparer, cet homme sut « ce qu'on pouvait savoir de son temps ».

M. Marcel Coulon fit une véritable étude de l'œuvre de Remy de Gourmont dont la qualité principale fut, dit-il, l'intelligence. « *Célébrer Remy de Gourmont, c'est célébrer l'Intelligence.* » Après avoir établi les droits de l'œuvre gourmontienne à être dite ample et variée, M. Marcel Coulon a poursuivi en ces termes :

L'Intelligence est ampleur, elle est variété, *elle est sagesse*. Gourmont est allé plus droit quelquefois, et plus loin que nos autres sages. D'abord, parce qu'il est venu le dernier et qu'il a profité d'eux. Ensuite parce qu'ils ont combattu chacun, non certes en ignorant ses prédécesseurs, mais en cherchant à s'en distinguer, à faire œuvre originale, tandis que lui a mis son originalité à leur ressembler à tous dans ce qu'ils ont de commun entre eux. Ce... plaquage synthétique, il a pu l'opérer, bien que ce ne fût pas commode, parce qu'il a exercé sur ses devanciers le haut sens critique qui lui a été departi ; et remarquons en effet que de tous nos philosophes de haute littérature, Sainte-Beuve mis à part (qui est certes plus un critique qu'un philosophe), Gourmont est le seul critique, critique non pas d'*essais*,— un critique littéraire virtuel fût-il génial, — à la manière de Taine ou Renan, mais un critique d'habitude, un critique professionnel, en douze ou quinze volumes. Troisièmement : il a mieux parfois marié la raison que les autres, parce que son caractère et les conditions de son existence l'ont libéré de certains liens par lesquels la plupart furent entravés : mysticisme, amour de soi, vanité, désir de plaire ou crainte de déplaire, richesses, souci de la réputation, rattachement à un parti, à un emploi... Mysticisme, égoïsme, opulence, esprit de parti : quels fils à la patte ou quels câbles pour un Pascal, un Voltaire, un Stendhal ou un Anatole France ! Celui ci est resté autant à l'abri de ces dangers qu'il est humainement possible de l'être. Je dis humainement, car il ne faut pas exagérer le côté ascétique de l'auteur des *Lettres à Sixtine* à 25 ans, et des *Lettres à l'Amazone* à 50. Mais enfin, vide d'ambition, doué d'objectivité presque jusqu'au paradoxe, à distance égale de la pauvreté et de la fortune, longtemps écarté par un mal cruel non seulement du monde mais de la rue, n'ayant dans la solitude aucune école à diriger, aucune attitude à maintenir, aucun ménagement à garder, il était dans la situation la meilleure. Il ne fut rien, pas même académicien, et être *rien* pour un philosophe, c'est vraiment le commencement de le sagesse. Prenons-les tous l'un après l'autre, ceux de chez nous, nous voyons qu'ils ont quasi tous été *quelque chose* et plus d'une chose parfois. Et nous comprenons que le fait, par celui-ci, de n'être *rien* devait avoir des conséquences heureuses...

L'Intelligence est liberté, équité, hardiesse et modération, et ces qualités brillent dans le génie gourmontien, a expliqué ensuite l'orateur, qui a défini aussi la *complexité* de Gourmont et terminé en montrant la part qui revient dans son œuvre imaginative à sa Normandie natale.

M. le docteur Voivenel évoqua des souvenirs personnels ; il parla en médecin et aussi en grand lettré ; il dit notamment :

Habité par l'esprit de cet homme devenu comme la pulpe de mon intelligence, pensant avec lui que « le style est une spécialisation de la sensibilité », qu'il y a une « Physique de la pensée », que « l'âme est corporelle et le corps spirituel » et, comme il l'a dit à propos de Laforgue, que toutes les intelligences originales sont l'expression, la floraison d'une physiologie, j'ai timidement essayé, le médecin revenant au galop, d'établir la formule psycho-physiologique de Remy de Gourmont.

Et voici que le destin féroce le frappa au visage, comme César voulait que ses soldats frappassent les soldats de Pompée. Le médecin ne peut s'empêcher de

penser que cet accident a joué un rôle important dans sa vie spirituelle. Il le rejeta dans le monde des idéales abeilles. Sa sensualité païenne, ne s'extériorisant pas dans les actes, remontera vers son intelligence et son imagination, les gonflant comme une eau gonfle les fruits, venant radioactiver et éclairer un cerveau au sujet duquel on devrait pouvoir dire, à l'impersonnel : *Il* pense, comme on dit : *Il* pleut.

Moins que jamais il sera « apte aux exploits de notre cher Casanova » et il pourra plus tard affirmer qu'on « n'écrit bien que ce qu'on n'a pas vécu ». Cette sensualité qui ne se misogynise pas, qui ne « se dérive » pas — et Dieu sait si elle était vive ! — Rouveyre nous a dit la vivacité presque brutale avec laquelle il s'emparait des mains, des chères mains de Nathalie — et il faut voir la puissance d'aimer des *Lettres à Sixtine* et la vigueur de la sève des *Lettres à l'Amazone*. Cette sensualité sous pression vient revêtir de sa splendeur frémissante le moindre de ses écrits.

C'est là le drame de Remy de Gourmont.

Puis il conclut :

Tel est le drame intellectuel grandiose qu'un médecin a cru deviner dans l'œuvre d'un de nos plus grands écrivains, adoré par une « troupe » de penseurs et d'artistes qui seront désormais les missionnaires d'une des plus pures gloires normandes.

M. Leconte, maire de Coutances, prit la parole pour rappeler ses vieux liens avec son ancien et excellent condisciple au lycée de Coutances. Il remercia la famille de Gourmont, les amis littéraires de Remy de Gourmont et tout spécialement Mme Suzanne de Gourmont, « qui, dit-il, dans cette œuvre de simplicité voulue, nous fait connaître les traits et la physionomie de son parent ».

Parlant de *la Petite Ville*, qu'a décrite si bien Remy de Gourmont, il déclara :

Quelle description précise et concise de sa cathédrale, de ses églises, de ses maisons et de son beau jardin public, de son vieux savant qui savait tout du passé et ne voulait rien apprécier du présent !

Une fréquentation de près de quarante ans me permettait, je le croyais du moins, de connaître le caractère de nos paysans : en quelques lignes, Remy de Gourmont m'en a appris plus sur eux que je ne l'aurais fait dans toute ma carrière.

Ce n'est aujourd'hui ni marché ni foire, et cependant il y a foule aujourd'hui, Remy de Gourmont, non pas dans les rues de Coutances, il est vrai, mais dans le jardin public : il y a bien sans doute quelques paysans, mais cette foule comprend surtout des citadins qui ont tenu à assister à cette inauguration et à rendre un hommage mérité à leur concitoyen trop longtemps méconnu.

M. M. Souriau rendit ensuite hommage, avec éloquence, à l'écrivain. Il le montra, pendant la guerre, gardant toute son intelligence même dans l'ardeur de son amour pour la patrie envahie. Il demanda que l'union sacrée se fît autour du buste de cet homme qui honore Coutances, la

Normandie et la France entière ; il rappela les pages admirables qu'écrivit, au début des hostilités, Rémy de Gourmont sur le comte Albert de Mun et qui peuvent rallier tous les esprits.

Puis M. Charles-Théophile Feret, le grand poète normand, dit un poème : *Pour Remy de Gourmont*, dans lequel il exalte les grands Normands, pirates conquérants, dont Gourmont fut l'un des fils :

Heureux les commensaux de sa pensée ! Heureux
Ceux qui burent le vin de ses coupes royales !...
Cendre perdue en la ruine abbatiale,
Vieux roi Gormon, si je t'éveille entre tes Preux,

C'est que voici ton fils, et c'est qu'il te demande
Une part de ton bruit, car lui aussi fut roi
D'un royaume idéal qui sans guerres s'accroît,
L'ouvrier, lui aussi, de la grandeur normande.

Son palais fut celui de la mysticité,
Où, sous l'arcade haute et légère, sa lampe
Jouait en huiles d'or aux pâleurs de nos tempes,
Où du seuil nous tendait les mains la Vérité.

Bois dorés, étains bleus, ferronnières, agates,
Nous plongions au trésor de ce capteur de Mots
Qui les aima comme des femmes ; les émaux
D'arts perdus blasonnaient ses coffres de Pirate.

Il fut d'hier, et son Ancêtre est d'aujourd'hui.
Conquérant des esprits, ou Monarque des Anses,
Et tous deux destructeurs des indignes puissances,
Ils sont de notre Race un moment ébloui !

C'est ainsi que depuis l'ère de notre Hégire,
Par le Glaive, par les Presses, par le Burin,
Cette Gent prépara le cerveau souverain,
En vingt maquettes essaya la noble cire.

Adieu, Gourmont ! Dans la langue tu vis encor,
Que timbra ton écu d'empreinte impérissable,
Toi qui portais d'argent au beau croissant de sable,
Le chef de gueules que chargent trois roses d'or.

Du culte des Héros les frères ont la charge,
Point de laurier romain sur le front de ce mort,
Mais le feuillage où vit pâlement notre Nord,
Le bouleau qui frémit à tous les vents du large.

Le soir, un banquet réunissait dans la salle des fêtes de l'Hôtel de Ville M. M. Souriau, représentant le ministre de l'Instruction publique, M. le sous-préfet Butterlin, M. Vallée, président du Tribunal, M. Lecomte, maire de Coutances, son adjoint, M. Céron, MM. Jean et Henri de

Gourmont, Mme Suzanne de Gourmont, Mme Bathori, Mme Jeanne Ronsay, M. Le Denier, qui fut un des diligents organisateurs de ces fêtes, M. Le Dault, architecte de la ville de Coutances, M. Alfred Vallette, M. Louis Dumur, M. et Mme Jules de Gaultier, le Dr Voivenel, M. Charles-Théophile Feret, M. Léonce Fontaine, censeur du lycée, et tous les amis parisiens de Remy de Gourmont et les membres de la presse qui n'avaient pas été obligés par leurs occupations de quitter Coutances aussitôt après l'inauguration.

A l'heure des toasts, M. Jean de Gourmont lut des dépêches ou des lettres d'excuses de MM. Henri de Régnier, Joseph Bédier et René Boylesve, de l'Académie française, Lucien Descaves, retenu par un cruel deuil récent, et J.-H. Rosny aîné, de l'Académie Goncourt, Camille Mauclair, Paul Fort, Quinton, Mlle Nathalie Clifford Barney, la duchesse de Clermont-Tonnerre, Mme Lucie Delarue-Mardrus, Edmond Pilon, Emile Magne, Eugène Montfort, M. et Mme van Bever, P.-N. Roinard, Escoube, Mariotte, Raoul Dufy, Othon Friesz, Ed Barthélemy, Octave Uzanne, André Rouveyre, A.-Ferdinand Herold, André Fontainas, Mme Marie Dauguet, Mme Perdriel-Vaissière, Edouard Champion, André Caplet, C.-M. Savarit, Camille Cé, Mme Gabrielle Réval, Fernand Fleuret, M. et Mme Régismanset, Legrand-Chabrier, J.-V. Pellerin, Maurice Landau, Gérard Cochet, Henri Chapron, Georges Crès, André Putz, A. Guillemart, Jacques Morland, Gaston Picard, Georges Palante, Edouard Dujardin, Georges Lecomte, Fernand Vandérem, Georges Bohn, V. Garcia Calderon, M. Oriot, sénateur, maire de Bazoches-en-Houlme, Louis de Gonzague Frick, Francisco Contreras, Fernand Mazade, Lucien Corpechot, Pierre Mac-Orlan, Georges - Matisse, Charles-Henry Hirsch, Mario Meunier, Dr Stéphen Chauvet, Guillot de Saix, Georges Duviquet, etc.

Puis M. Royère prit la parole pour célébrer le symboliste que fut Remy de Gourmont ; Mme Claude Hariel, qui a fait des recherches sur les Gourmont imprimeurs, expliqua que des Gourmont furent les premiers directeurs de la lithographie grecque de l'Imprimerie royale de Saint-Denis ; M. Jules de Gaultier expliqua dans une improvisation remarquable comment il avait suivi lui-même une évolution parallèle à celle de Remy de Gourmont ; M. Snyers, au nom des étudiants de Liége, apporta son hommage ému et fut longuement acclamé, ainsi que M. Senin-Cano, représentant de la *Nacion* de Buenos-Aires, qui, en prononçant à son tour l'éloge de Remy de Gourmont, fit aussi celui de la langue française que l'œuvre de Gourmont, très lue en Argentine, contribue à y répandre. M. Fontaine, censeur du lycée de Coutances, parla au nom de son lycée qui s'honore d'avoir compté Remy de Gourmont parmi ses élèves. Il donna de très intéressants détails sur le lycéen que fut Gourmont. C'était un enfant taciturne, affectionnant la solitude pendant les récréations ; il aimait cependant les exer-

cices physiques et se montrait même très fort en gymnastique, particulièrement à la barre fixe ; dans les classes supérieures, notamment en rhétorique, il fut un élève remarquable. M. Leconte remercia ensuite les organisateurs et lut une lettre de M. le sénateur Dudouyt qui, empêché d'assister à la seconde journée des fêtes, tenait du moins à exprimer son admiration pour Remy de Gourmont et à louer l'effort du comité gourmontien qui avait réussi à vaincre toutes les difficultés. M. Butterlin, sous-préfet de Coutances, s'excusa ensuite de n'avoir pu participer davantage aux fêtes par sa présence, ayant été obligé de remplacer M. le préfet de la Manche dans des fonctions officielles.

Enfin l'on se sépara. Des chœurs de jeunes filles accompagnés de tambours et de clairons passaient sous les fenêtres en chantant :

Pont d'Soullais, Pont d'Soullaise, très heureux nous chantons (*bis*)
Et glorifions le nom de l'illustr' de Gourmont !

C'étaient les reines de la fête qui venaient chercher Monsieur le maire pour qu'il les conduisît au bal. — GEORGES LE CARDONNEL.

§

Verhaeren et le monument aux morts de Roisin. — Le 17 septembre a été inauguré à Roisin (Hainaut) un monument aux morts de la guerre. On sait qu'Emile Verhaeren habitait sur le territoire de Roisin, au Caillou-qui-bique. Aussi le nom du grand poète, mort pendant la guerre en tournée de conférences et en quelque sorte, lui aussi, victime de la guerre, a-t-il été inscrit sur le monument de Roisin à côté de ceux des civils fusillés, tués par le bombardement ou morts en captivité.

M. Louis Piérard, le littérateur bien connu, qui est député de Mons à la Chambre belge, a pris la parole à la cérémonie d'inauguration au nom des « Amis de Verhaeren ».

§

Le monument Léon Cladel.— Différents journaux ont annoncé, le mois dernier, qu'il était question d'élever, au Luxembourg, un monument à Léon Cladel ; d'autres ont rappelé que le Comité qui s'était formé, pour cet objet, il y a plusieurs années, avait, en effet, obtenu du Sénat l'emplacement nécessaire. Mais où en est, au juste, cette question ?

C'est en 1905 que se forma le Comité, qui comptait parmi ses membres Léon Bourgeois, Georges Clemenceau, Pierre Baudin, Dujardin-Beaumetz, Albert et Maurice Sarraut, Monis, Adrien Hébrard, Auguste Rodin, Clovis Hugues, de Selves, les frères Margueritte, Lucien Descaves, J.-H. Rosny, Alphonse Lemerre, Jules Claretie, Henri Roujon, Huc, Paul Adam, etc.

Une maquette fut établie par M. L. Cladel; elle représentait le romancier assis sur un banc, ayant près de lui un de ses chiens.

La même année Georges Clemenceau demanda un emplacement à la questure. L'affaire traîna en longueur. C'est seulement en 1913 qu'intervint la décision des questeurs accordant le terrain et l'autorisation d'y élever un monument.

Mais, en 1921, le bureau tout entier du Sénat (c'est-à-dire le Président, les quatre vice-présidents, les trois questeurs et le secrétaire), qui venait, sur la proposition de M. Maurice Ordinaire, d'accorder un emplacement pour le monument Gustave Flaubert, décida que dorénavant aucune faveur de ce genre ne serait plus octroyée.

Il s'agit donc maintenant de savoir si la résolution prise par le Sénat en 1921 aura un effet rétroactif.

Sans doute, on peut espérer que la décision de la questure en date de 1913 ne sera pas annulée, mais encore faut-il qu'elle soit homologuée par le bureau du Sénat.

Il est probable qu'elle le sera. Le bon romancier du Quercy comptait de nombreuses amitiés dans le monde politique républicain. La composition du comité en est la preuve. Et Gambetta, qui aimait l'auteur *d'Ompdrailles, le Tombeau des lutteurs*, n'avait-il pas écrit un jour, sur un album, ce quatrain :

Si jamais j'étais un Burgrave,
J'aurais un superbe castel,
Où j'accueillerais Spuller le brave,
Castagnary, Ranc et Cladel.

Mais il est bien certain que cette autorisation — si tant est qu'elle soit accordée — sera la dernière. — L. DX.

§

J.-H. Fabre et Remy de Gourmont

Alger, le 19 septembre 1922.

Monsieur le Directeur,

La lettre de M. Marcel Coulon à propos de mon article sur J.-H. Fabre et R. de Gourmont me donne l'occasion de recommander à vos lecteurs que ces questions intéressent un remarquable ouvrage de Samuel Butler intitulé *La Vie et l'Habitude*, traduit par Valery Larbaud (Paris, *Nouvelle Rev. Fr.*). Je n'avais pas connaissance de ce livre tout nouveau en traduction, livre que je viens de lire en cours de vacances, lorsque j'ai envoyé mon susdit article à votre revue, sans cela j'aurais eu à citer maintes fois cet auteur anglais. Il abonde dans le sens de Gourmont à propos de l'idée qu'a ce dernier de l'instinct; mais Butler, qui écrivait ce livre il y a quelque 50 ou 60 ans, est un précurseur, car il remplace, avant d'autres et bien avant moi, le mot « instinct » par habitude, et même par « mémoire » comprise comme « mémoire de l'espèce ».

Pour M. Marcel Coulon, « les pages de Gourmont et le chapitre de Fabre ne sont pas opposables ». C'est là une question d'appréciation, le lecteur en jugera. Pour moi, en regrettant de devoir me répéter, je ne puis que faire une constatation : à propos d'un fait très fréquent et très important dans la vie des fourmis et des petits insectes, Fabre parle d'abîmes, de bas-fonds, de fatigues, etc... et ne fournit pas l'ombre d'une explication à propos du fait que les fourmis qu'il observe ne se détournent pas de tout cela, tandis que Gourmont m'en donne une, originale et féconde. Cela, ce sont deux faits. Or, les termes dont use ci-dessus Fabre ne sont pas seulement des mots, mais ils signifient des idées qui s'opposent toutes à l'idée de « plan ». Le lecteur qui accepte ce que lui dit Fabre, sans lire autre chose, ne peut donc par conséquent aucunement être amené à l'hypothèse : pour les fourmis le monde doit être plan. C'est pour cela que je la juge comme ne pouvant jamais être d'ordre fabrien. Comment pourrait-on penser à un plan si l'on a dans l'imagination des abîmes, des bas-fonds, des chutes ? Comment cela pourrait-il se concilier ?

Ces choses-là existent en tant qu'abîmes, etc... pour Fabre, se supposant homme d'une taille minuscule, mais pas pour ses fourmis. J'ai écrit que Fabre est, en prose, un grand poète lyrique. Mon sympathique contradicteur paraît s'en être ému comme d'une « accusation » accompagnée de « sous-entendus ! » Or j'ai simplement transcrit au courant de la plume une impression que j'ai eue chaque fois que j'ai lu Fabre : « Quel grand poète » ! Cette idée qui s'impose à moi immédiatement, plus vite que ma réflexion, je crois bien que l'expression que j'en ai donnée doit être une réminiscence d'un autre qui a dénommé Fabre : le Virgile des insectes. J'ai beaucoup fait lire Fabre et je le fais toujours lire à tous ceux qui s'intéressent à la vie des insectes ; j'espère qu'à cause de cela M. Marcel Coulon voudra bien m'accorder les circonstances atténuantes. Un jeune homme m'a dit : « Quel beau poème ! » Une dame — car la lecture de Fabre plaît aux femmes, fait probablement unique en entomologie — me disait : « C'est intéressant comme un beau roman ! » Mais à tous ceux auxquels je conseille la lecture de Fabre — et une telle lecture peut déterminer une vocation — je fais lire ensuite Bouvier (*Habitudes et métamorphoses des insectes*, et *La Vie psychique des Insectes*, Paris, Flammarion), puis Georges Bohn (*La naissance de l'Intelligence*) et Leclerc du Sablon (*Les Incertitudes de la Biologie*). Je leur fais remarquer que Fabre est un contemporain de Darwin, à dix ans près, et que, depuis l'époque déjà lointaine de ces deux grands hommes qui sont à mon avis les deux grands « romantiques » de la biologie, cette dernière science a fait des progrès. Un étudiant de ces choses, même en amateur, ne peut pas plus en rester à Fabre qu'à Darwin.

Que le procédé si utile et pratique de Gourmont qui remplace « instinct » par « habitude ayant à l'origine un acte d'intelligence », donc « intelligence automatisée », soit aujourd'hui accepté par la science officielle, pourtant si prudente, d'un Bouvier et de bien d'autres de divers pays, c'est une constatation de fait de ma part, je n'y puis rien.

Je profite aussi de l'occasion pour répéter ce que j'ai déjà dit dans mon petit ouvrage sur les fourmis, à la page 154 : « Franken a pu réunir 8 définitions du mot instinct pour les physiologues et 12 pour les psychologues. Le mot instinct me fait l'effet d'un vieil habit tout déformé et usé à force d'avoir servi à vêtir beaucoup d'idées problématiques diverses. » — L'emploi du mot-idée « habitude » me paraît promettre beaucoup pour l'avenir (voir Butler). Ne serait-ce pas Gourmont qui a dit : « Ce que nous appelons les lois de l'univers ne sont probablement que des habitudes de la matière » ? Quelle puissance philosophique aurait alors ici le mot-idée « habitude » impliquant alors des actes d'intelligence de la substance universelle, actes de nouveauté séparés par des milliards d'années dans le temps éternel !

Je tiens à protester de mon grand respect pour J.-H. Fabre, pour sa vie admirable de désintéressement, insouciante de gloire et de renommée. Cette belle vie dans son harmas, loin des villes et des hommes, est la seule, dans l'histoire des grands hommes, que j'ai enviée. Mais tout cela ne m'empêchera pas de dire que son souci, sa préoccupation, à l'égard de théories explicatives qui « rabaisseraient l'homme en élevant l'animal », me rappellent trop un maître de mon enfance, respectable pasteur, qui nous enseignait : « L'homme a l'intelligence, l'animal n'a que l'instinct ». Cette sentence, définitive pour lui, m'a empêché de penser, pour des lustres !

Veuillez agréer, etc. VICTOR CORNETZ.

A propos des « Pages choisies » de Philéas Lebesgue.

Paris, le 19 septembre 1922.

Cher monsieur Vallette,

Le *Mercure* du 1er mai contient une lettre de M. Marcel Coulon relative à Philéas Lebesgue et aux *Pages choisies* de cet écrivain — ouvrage que prépare M. Coulon et que la *République de l'Oise* va, incessamment sans doute, publier.

Cette lettre est un noble et éloquent appel à l'opinion, et tout le monde intellectuel francais devrait y répondre sans tarder, alors, surtout, que l'Étranger — toujours plus averti que nous-mêmes des choses de notre pays, — a depuis longtemps reconnu et proclamé la haute valeur morale et littéraire, et même scientifique, de l'œuvre de Philéas Lebesgue.

Mais, dans la lettre de M. Coulon, il y a ceci :

L'œuvre de Philéas Lebesgue devient, pour la partie qui en a été publiée, introuvable, et une partie considérable attend toujours un éditeur.

Cette assertion est inexacte en ce qui concerne presque tous les ouvrages de Lebesgue publiés sous la firme Sansot ; à savoir :

L'Au delà des grammaires;
Le Pèlerinage à Babel;
Le Portugal littéraire d'aujourd'hui;
La Grèce littéraire d'aujourd'hui;
La République portugaise;
Aux fenêtres de France;
Les Chants féminins serbes ;
L'Ame du Destin;
Le Roman de Ganelon;
La Grande Pitié;

auxquels il y a lieu d'ajouter : l'édition en langage moderne, avec notes et appendice, du *Songe d'Enfer* et de la *Voie de Paradis*, de Raoul de Houdenc, et celle, également en langage moderne, avec notice historique, de *Six lais d'amour*, de Marie de France.

Comme ancien collaborateur de Sansot et son successeur aujourd'hui, je puis affirmer que jamais un seul instant les ouvrages indiqués ci-dessus (sauf la *Grèce littéraire*, épuisé) n'ont manqué, et qu'ils sont actuellement à la disposition de tout libraire qui en fera la demande.

L'erreur que je signale ici est de nature à entraver la diffusion des livres de Ph. Lebesgue. Pour cette raison, je vous demande, à vous, cher Monsieur Vallette, qui admirez, qui aimez cet écrivain, de bien vouloir insérer ma lettre dans un prochain numéro du *Mercure*.

D'avance, mille remerciements.

Puisse cette protestation, malheureusement retardée par une longue maladie, contribuer à répandre *chez nous*, — comme elle l'est déjà hors de France, — la connaissance d'un esprit qui est à classer parmi les meilleurs de notre temps !

Permettez-moi d'ajouter qu'un nouvel ouvrage de Philéas Lebesgue paraîtra l'hiver prochain sous ma firme.

Veuillez agréer, etc.

R. CHIBERRE.

§

Le sixième centenaire des Jeux-Floraux.

Gentaud, 23 septembre 1922.

Monsieur le rédacteur en chef,

Par les soins du *Courrier de la Presse* je reçois un article du *Mercure de France* intitulé *Sixième centenaire des Jeux-Floraux* où je relève cette phrase : « *Qui sait si le truculent Georges Fourest n'a pas été candidat et candidat malheureux ! aux récompenses de l'Académie Toulousaine ?* » Je n'ai jamais été candidat heureux ou malheu-

reux aux dites récompenses. Vous m'obligeriez infiniment, monsieur le rédacteur en chef, en publiant dans le prochain fascicule du *Mercure* cette simple rectification.

Agréez, etc. GEORGES FOUREST.

Les origines de Mata-Hari.

Paris, le 18 août 1922.

Monsieur le directeur,

Permettez-moi de rectifier quelques erreurs qui se sont glissées dans l'article intéressant de votre collaborateur, M. Pitollet, dans le numéro du 15 juillet du *Mercure de France*, article qu'il consacre à la fameuse espionne Mata-Hari.

A la page 508 je lis : « On savait généralement que Mata-Hari était la fille d'un planteur hollandais et d'une Javanaise, etc. »

Eh bien! Tout cela est inexact. Je suis Hollandais de nationalité, comme l'était Mata-Hari, et j'ai vécu de longues années à Java où elle a passé tout le temps de son mariage. Là-bas j'ai des amis qui les ont bien connus, elle et son mari, et qui m'ont souvent parlé d'elle.

Voici son histoire véridique :

Son nom était Margaretha Geertruida Zelle et elle n'était nullement métisse, vu qu'avant son mariage elle n'avait jamais quitté la Hollande, où elle naquit dans la province de Frise (j'ignore dans quelle ville), de parents hollandais.

A l'âge de 17 ans elle fit, toujours en Hollande, la connaissance d'un officier de l'armée des Indes hollandaises. Et voici dans quelles circonstances peu romanesques :

Le capitaine Mac-Leod, Hollandais (probablement de descendance écossaise) était célibataire et passait en Hollande son congé d'un an. Il avait fait insérer dans un grand quotidien une annonce matrimoniale. Mlle Zelle y répondit et eut une première entrevue avec l'officier. Elle lui plut, devint la fiancée et peu après la femme légitime du capitaine. Après expiration de son congé, il partit avec sa jeune et belle femme pour Java, où il se mit de nouveau à la disposition des autorités militaires.

Le capitaine Mac-Leod, plus tard promu commandant, habita avec sa femme tant à Sumatra qu'à Java (deux entre les quatre grandes îles qui constituent avec plusieurs autres plus petites l'archipel de la Sonde, dont la majeure partie est une possession hollandaise).

Mme Mac-Leod perdit un enfant à Sumatra — il est possible que la mort de cet enfant fût suspecte, mais en tout cas Mata-Hari n'a jamais tué personne (plus tard, en France, elle a fait pire!) et longtemps après elle fut à Java avec son mari.

Il semble qu'elle n'était pas d'une fidélité à toute épreuve, mais son

mari, — d'après ce que m'a raconté un de ses intimes, — manquait vraiment de délicatesse ; il alla même jusqu'à la cravacher en public.

Les détails du divorce ne me sont pas connus. Je crois qu'il fut prononcé en Hollande au profit de l'épouse, ce qui ne prouve nullement les torts du mari.

Ce que dit votre collaborateur au sujet de l'éducation artistique de Mata-Hari est également inexact. Il n'y a pas de danseuses sacrées à Java ; les danseuses publiques, toutes indigènes, sont ce qu'il y a de plus profane, vu que ce sont de vulgaires prostituées méprisées de tout le monde.

Quant au nom *Mata-Hari*, c'est, en *malais*, la traduction exacte du mot *soleil* (littéralement *œil du jour*). Le javanais est une langue différente du malais. Le malais est la « lingua franca » dans toutes les possessions hollandaises en Extrême-Orient, et même à Singapour (possession anglaise).

La vie que Mata-Hari a menée en Europe après son divorce, je ne la connais qu'à travers les communications de la chronique scandaleuse. Son procès et sa mort appartiennent à l'histoire de la guerre et ne sont pas de ma compétence.

Veuillez agréer, etc. S. HEYMANS

Rédacteur-Correspondant du *Bataviaasch Nieuwsblad*.

§

L'Inde et Java à Montparnasse. — Montparnasse, quartier de tous les exotismes artistiques, où l'on coudoie, dans le plus pittoresque bariolage, des Américains, des Russes, des Scandinaves, des Japonais, des Africains et jusqu'à des Français, où les cafés sont des expositions de peinture et les ateliers des exhibitions de spectacles esthétiques, offrait l'autre jour, dans un de ces ateliers précisément, le rare régal de musiques hindoues et de danses javanaises à un public mi-européen, mi-asiatique d'amateurs d'art oriental. Mme Khourshid de Ravalieu et M. Raden Mas Jodjana s'étaient chargés d'ouvrir aux profanes ces arcanes mystérieux. Mme Khourshid de Ravalieu est une dame hollandaise qui, éprise de la musique de l'Inde, en a étudié le secret avec des professeurs hindous. La musique de l'Orient ne connaît pas l'harmonie. Le développement de la mélodie pure permet une liberté d'intonation qui, dans la musique occidentale, où la phrase mélodique est emprisonnée dans l'harmonie, est impossible. L'artiste en a donné de curieux exemples en interprétant, avec accompagnement de la veena, un certain nombre de thèmes musicaux, profanes ou sacrés, sur des textes empruntés à plusieurs langues de l'Inde.

Quant à M. Raden Mas Jodjana, ce n'est ni plus ni moins qu'un prince javanais qui, instruit dès l'âge de douze ans dans l'art de la danse et ayant conservé la tradition des divertissements solennels de

la cour de l'empereur de Solo, est venu en Europe pour faire connaître à l'Occident l'art de sa race. Il fut tour à tour le dieu-berger Krishna à la flûte enchantée ou Vichnou descendu de son trône de lotus pour combattre les esprits mauvais, avec un art admirable et des plus impressionnants.

Voilà qui vaut mieux que les pseudo-danses sacrées de la fausse Javanaise Mata-Hari, malgré l'authentique orchestre hindou avec lequel elle aimait à se produire !

§

Les vers d'Henry Becque. — Deux nouvelles trouvailles ont été faites par M. Léon Treich. Dans un numéro de la *Plume* daté du 15 janvier 1893 notre confrère a découvert :

1° un pastiche de la chanson du roi Henri (*Je me suis mis sur les rangs ...*) dix vers ;

2° une sérénade (*Si je savais l'heure où tu laisses...*) douze vers.

Depuis le jour où nous avons rappelé ici même (15-VIII-1922) l'existence des sept *Sonnets mélancoliques*, quatorze pièces de vers de l'auteur des *Corbeaux* ont été retrouvées, soit au total vingt et une.

Ce n'est peut-être pas tout...

Scata !

Divonne, 3 octobre 1922.

Cher ami,

Dans le numéro du 1er octobre, M. X... (un pseudonyme peut-être ?) raconte, pour prouver que le moral des troupes helléniques laissait à désirer, qu'à la vue de leurs officiers elles crièrent : *Scatos !*

Cocasses, ces Grecs qui ne savent pas le grec !

A leur place, au lieu de cet insolite génitif ancien, j'aurais lancé le pluriel moderne : *Scata*, ce qui aurait permis aux gradés de répondre : « Mange ! »

Et tout le monde eût été content.

Truly yours.

WILLY

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.